

1503043
9h (opp 2m)
6 49

L'ÉPIQUE

PARISIENNE

11

Михайль Георгієвичъ

АЛЪТСАТЕРЬ.

№ 9392.

Возвратъ книги по истѣше означеннаго терміну.

Директоръ Библиотечнаго Дѣла.





CHRONIQUE PARISIENNE
DES SIX DERNIERS MOIS
D'EMPIRE



Phot. Lejeune.

Napoléon III en 1870

К
9 (И Фран.)
PP.
С 49
PAUL GINISTY & M. QUATRELLES L'ÉPINE

Михайло Георгиевич
АЛЬФАТЕРЪ.
№ 1292
CHRONIQUE
PARISIENNE

DES

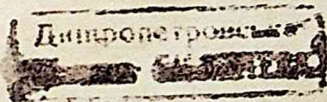
45853

Six Derniers Mois
d'Empire

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE
15 PLANCHES TIRÉES
HORS TEXTE

1503043

Дніпропетровська обласна універсальна
наукова бібліотека ім. Перасоучителів
слов'янських Кирила і Мефодія



PIERRE LAFITTE & Cie
ÉDITEURS :: :: PARIS

Copyright 1912 : :: ::
By Pierre Lafitte et Cie

AVANT-PROPOS

CES études, formant l'esquisse d'ensemble d'une société qui finit, dans les derniers mois d'un régime près de sa chute, pourraient porter cet autre titre : « A la veille d'un grand drame de l'histoire ».

C'est Paris, tel qu'il est jusqu'au moment de l'écroulement de l'Empire, avant l'heure où il s'emplit soudain d'une grande rumeur de guerre, avant celle où ses colères renverseront un trône.

La vie politique agitée de cet achèvement d'un règne a été souvent retracée. Ces pages, s'il leur arrive, forcément, de refléter cette agitation, n'ont point, une fois de plus, cet objet. Ce n'est ici qu'un essai de reconstitution de l'existence parisienne à cette époque, et, pour ainsi dire, le cadre que vont trouver, pour s'y dérouler, de formidables événements. On y verra, après quelques indications consacrées d'abord au décor, le Paris de 1870, le Paris laborieux ou mondain, sérieux ou frivole. Ce livre promènera le lecteur partout où on agit alors, partout où on pense, partout

où se trouve l'âme de la grande ville. Il le conduira dans les salons, dans les cercles, parmi les élégances, au théâtre, à l'Académie, dans les milieux littéraires, dans le monde des artistes, sur la pelouse où Sornette gagne le Grand Prix, et par contraste, à la cour d'assises. Il l'invitera aussi, hélas, à cette pointe que poussent les Parisiens, fervents de fêtes militaires, vers le camp de Châlons, où les manœuvres vont prendre soudain une réalité tragique. Il dira quels sont les sujets de conversation, en ces six mois, quelle est la pièce dont on parle, quel est le livre qu'on lit, quelle est la mode, de quelle futilité on s'amuse. Il permettra, chemin faisant, de constater quels changements apparents ou profonds se sont produits, en quarante et un ans. Ce sera la chronique du Paris, fiévreux, sans doute, comme il l'a toujours été, mais où personne ne pourrait croire que, dans si peu de temps, on aura froid et faim, et qu'on entendra le sifflement des obus. Et peut-être ainsi, par cette opposition de deux parties, si prodigieusement différentes, d'une même année, la période héroïque, la période de deuils et de souffrances prendra-t-elle encore plus d'intensité, au regard de l'autre, qui semblait devoir si peu préparer aux pires épreuves, pourtant supportées avec une si vaillante constance.

Qui a le don de prophétie ? On ne pouvait le demander aux caricaturistes. Voici, le 1^{er} janvier 1870, le

dessin de l'un de ceux-ci. L'année 1869, en s'en allant, remet à sa cadette, qui vient la relever, les clefs d'une armoire où sont rangés les « bibelots » dont elle s'est servie.

— Tu peux, lui dit-elle, les utiliser encore, en leur donnant un autre nom... C'est toujours la même chose...

Mais, cette fois, et de quelle rude façon ! cela n'allait pas être « la même chose ».

On trouvera dans ce livre des notes assez complètes sur la Cour impériale, l'énumération des titres et des charges, la description du cérémonial, des costumes et des uniformes. Il est superflu de dire que l'intérêt historique seul a suggéré cet autre tableau, que les événements — et les idées — semblent avoir rendu, non seulement si démodé, mais si lointain. On ne peut se défendre, aujourd'hui, d'une impression ironique devant toutes ces règles d'étiquette, si l'on songe à la rapidité avec laquelle s'évanouira cette organisation compliquée. Mais cette vision devait se trouver dans un travail résumant la vie de Paris, avant que n'éclate le coup de tonnerre qui allait la bouleverser.

Михаилъ Георгіевичъ

АЛЬФАТЕРЪ.

№ 9392

PARIS EN 1870

LE PALAIS DES TUILERIES. — LES JARDINS RÉSERVÉS. —
LE PRINCE NAPOLEÓN AU PALAIS-ROYAL. — LA COUR
DES COMPTES. — LE CAFÉ D'ORSAY. — LA MAISON DE
CORNEILLE. — MINISTÈRES. — DANS LA CITÉ. — UN
PONT SUSPENDU. — LES ARÈNES DE LA RUE MONGE.
— LE « PAVILLON DES PRINCES ». — LA BIÈVRE. — LE
DÉSERT DU CHAMP DE MARS. — UNE PROTESTATION DE
LA FAMILLE MAZAS. — A TRAVERS PARIS. — ESCALADE
D'UNE IMPÉRIALE D'OMNIBUS. — LES PASSAGES. —
PALAIS DE L'INDUSTRIE. — BALS ET CIRQUES. — LA
STATUE DE JOSÉPHINE. — LES AMBASSADES. — LA
PRISON DE LA GARDE NATIONALE. — LE CONSEIL MUNI-
CIPAL. — LES RUES QUI SERONT DÉBAPTISÉES.

AVANT les événements, le décor, à grands traits, du Paris de la fin du Second Empire.

Sur la Place du Carrousel, une longue grille, interrompue par le petit Arc de Triomphe servant d'entrée d'honneur, forme la clôture du Palais des Tuileries. A droite et à gauche de cet Arc de Triomphe, de grandes guérites, à raies blanches et bleues, qui peuvent abriter les deux cavaliers fournis par le poste du Palais, lanciers ou carabiniers, les uns avec l'élégant shapska, les autres avec le haut casque à chenille.

Entre la grille et le Palais, une vaste cour, sur laquelle prennent jour la Salle du Trône, la Galerie de Diane, une partie de la Salle des Maréchaux, les Salons de la Paix et de la Chapelle, la Salle de Spectacle.

Du côté du jardin des Tuileries, s'étend la façade d'une longueur totale de trois cent quarante-six mètres. De ce côté, donnent les Salons de l'Impératrice et les appartements particuliers. Cette façade, avec son pavillon central, a été constamment remaniée, et particulièrement par Louis-Philippe : l'effet en reste lourd plus que grandiose. Trop de sculpture se mêle à l'architecture, où, malgré l'empreinte de la Renaissance, se confondent aussi trop de styles. Qui a dit, en parlant des Tuileries : « A force d'art, l'art est sacrifié » ?

Le Pavillon de Flore et la Galerie du bord de l'eau ont été rebâtis par Lefuel. Le Pavillon de Flore, couronné par l'œuvre charmante de Carpeaux, est achevé depuis un an, mais sa décoration intérieure n'est pas encore complète. Les grands guichets du quai, face au Pont des Saints-Pères, supportent un bas-relief équestre, en bronze, représentant Napoléon III ; ce bas-relief, après 1872, sera remplacé par un Pégase.

Entre le Palais et le jardin public s'étend le jardin réservé, séparé par les fossés actuels. L'Empereur a gardé également pour son usage la terrasse du bord de l'eau. Dans le jardin public, du côté de la rue de Rivoli, un café de construction assez disgracieuse, qui n'a disparu que depuis peu d'années.

L'Elysée, qui s'appelle officiellement alors l'Elysée-Napoléon, sert de résidence aux souverains étrangers séjournant à Paris.

Le Prince Napoléon habite le Palais-Royal, dont une partie est devenue aujourd'hui le sous-secrétariat d'Etat des Beaux-Arts, et la grande salle à manger n'ayant plus les bustes qui contribuaient à sa décoration, est, à présent, le salon d'attente. Il y a, à cette époque, d'autres salons, qui seront convertis en bureaux : la Salle des Batailles, le Salon de la Fontaine, la Salle des Huissiers où se trouve une collection d'armes et d'armures. C'est le Prince Napoléon qui a fait bâtir avenue Montaigne, par une fantaisie archéologique, la maison Pompéienne, reproduisant les dispositions d'une villa exhumée de la cité détruite. Fantaisie dont il s'est assez vite lassé, et il a vendu cette originale demeure, précédée d'un jardin et d'un bassin à l'antique, à M. de Quinsonnas.

Sur le quai d'Orsay, s'élève le Palais partagé par la Cour des Comptes et le Conseil d'Etat. Il n'y aura plus là, un jour, que des ruines pittoresques, où poussera une végétation touffue, jusqu'à ce que ces ruines soient rasées pour faire place à la gare d'Orléans. Dans l'incendie disparaîtra presque tout l'œuvre du peintre Chasseriau, qui, comme malgré lui, donnait à ses plus graves figures allégoriques la ressemblance de la comédienne Alice Ozy, dont le nom survit par des vers narquois de Théodore de Banville.

A côté de la Cour des Comptes, c'est la caserne

d'Orsay, caserne de cavalerie qui, cependant, a reçu les détachements de turcos envoyés à Paris. Voisin de la caserne, au coin de la rue du Bac, c'est le café d'Orsay où les officiers commentent longuement l'Annuaire. Là aussi se passera une aventure fameuse : la fuite d'une femme du monde sous le travestissement d'un petit pâtissier. Au quai est amarrée une vieille frégate qui sert d'établissement de bains.

L'avenue de l'Opéra n'est qu'amorcée à ses deux extrémités, et la butte des Moulins, avec son fouillis de rues étroites et tortueuses, est encore presque intacte. Au n° 18 de la rue d'Argenteuil, et ayant une autre entrée dans la rue Lévêque, se trouve la maison où est mort Corneille, avec une borne de chaque côté de la porte.

Le Ministère des Finances est rue de Rivoli, sur l'emplacement qu'occupe partiellement de nos jours l'Hôtel Continental, qui acquerra le terrain après l'incendie de 1871. Le Ministère des Lettres, Sciences et Arts, nouvellement constitué pour le ministre Maurice Richard, est installé au Louvre, voisinant avec le Ministère de la Maison de l'Empereur. Le Ministère des Travaux Publics est rue Saint-Dominique. Le boulevard Saint-Germain, commencé du côté de la Chambre des Députés, s'arrête à cette rue Saint-Dominique (qu'il absorbera plus tard), se poursuivant jusqu'à la rue Taranne, plus large, en formant une sorte de place, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la statue de Diderot. De l'autre côté, le boulevard

Saint-Germain va du quai Saint-Bernard à la rue Hautefeuille.

Le nouvel Opéra est dégagé ; les travaux en sont avancés (1), mais le boulevard Haussmann s'arrête à la rue Auber et n'est pas encore prolongé jusqu'à la rue Taitbout.

Place Ventadour, s'élève l'élégant Théâtre-Italien, avec sa rangée de neuf cariatides surmontées d'une attique.

La Préfecture de police s'accommode d'une installation des plus modestes, en attendant une nouvelle construction, et est établie rue de Harlay, avec ses dépendances sur la place Dauphine. La rue de Jérusalem, avec toutes les légendes qu'elle évoque, existe encore. L'entrée de la Préfecture est sur le quai des Orfèvres (2). Le Tribunal de Commerce, dont l'édification a bouleversé l'ancienne Cité, est achevé depuis six ans.

Sur la place Dauphine, s'érige la fontaine monumentale dédiée au général Desaix, représentant la France qui couronne le buste du héros de Marengo.

Les travaux du nouvel Hôtel-Dieu sont poussés activement. L'ancien hôpital s'élève encore sur la rive droite et sur la rive gauche du petit bras de la Seine (il a été diminué du côté de la rive droite) et les deux bâtiments sont reliés par une passerelle

(1) Voir le chapitre intitulé « La vie théâtrale ».

(2) Voir, pour le Palais de Justice, le chapitre intitulé « La vie judiciaire ».

couverte traversant le fleuve. La vieille église de Saint-Julien-le-Pauvre sert de chapelle, encastée au milieu de constructions qui se sont accumulées et forment un enchevêtrement de corps de logis, réunis par des ponts. Les vestiges de l'hôpital, avec ses pittoresques souterrains, les « cagnards » de l'Hôtel-Dieu, seront d'ailleurs longs à disparaître entièrement.

L'église Saint-Séverin est entourée d'un dédale de petites rues dont quelques-unes aboutissent à l'étroite rue Saint-Jacques. Là fleurit le commerce des placards, des brochures illustrées pour le colportage, des images populaires, toutes choses auxquelles le développement des périodiques illustrés portera le dernier coup.

Voilà pour le centre. Quand on descend le cours de la Seine, après le pont Napoléon-III, le pont de Bercy, le pont d'Austerlitz, on trouve une passerelle suspendue, avec un portique à chacune de ses extrémités, la passerelle de Constantine, reliant l'entrepôt des vins à l'île Saint-Louis. L'estacade en bois établit la communication entre l'île et le quai Henri-IV.

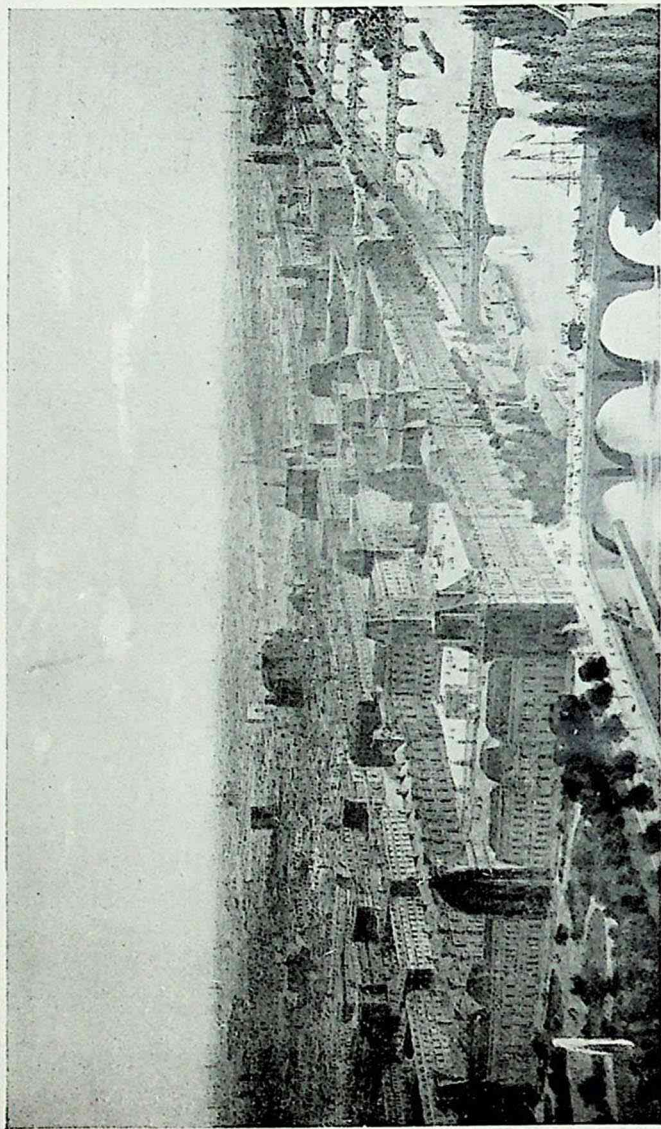
Sur le boulevard Bourdon, un long bâtiment à deux étages, composé de cinq pavillons, avec arcades : c'est le grenier de réserve, qu'on appelle communément le « Grenier d'Abondance », et qui sera brûlé en mai 1871.

Suivons le cours du fleuve, sur les deux rives alternativement, fût-ce en nous éloignant, jusqu'aux



Phot. Lejeune.

Le Prince Impérial en 1870



(d'après Deroy.)

Les Tuileries et le Louvre, à vol d'oiseau

limites de la ville en transformation. Sur la rive gauche, le percement de la rue Monge vient de faire découvrir les Arènes de Lutèce (avril 1870) qui suscitent mille discussions archéologiques. L'enthousiasme s'éteint, il est vrai, assez vite et la souscription ouverte pour acheter le terrain à la Compagnie des Omnibus donne un assez maigre résultat. Cependant, on vient suivre les fouilles avec curiosité, et il ne manque pas de gens avisés qui exploitent cette curiosité en vendant aussi cher que possible les monnaies antiques, les bijoux, les poteries dont ils ont fait la découverte, d'autant plus sûrement qu'ils ont eux-mêmes déposé ces objets dans le sol.

Au milieu d'un fouillis de petites rues, qui évoquent le souvenir de la maison Vauquer, du *Père Goriot*, s'élève la prison de Sainte-Pélagie, avec son « pavillon des Princes » alors très peuplé, par suite de nombreuses condamnations pour délits de presse, et où les détenus composent, un jour, un numéro de journal qu'ils appellent le « numéro des prisons ». Non loin de là, dans la vieille rue de l'Arbalète, c'est l'Ecole de pharmacie avec ses grands jardins.

Rue Saint-Jacques, c'est, avec d'autres vastes jardins, sur l'emplacement desquels sera bâti l'Institut océanographique, le couvent des Dames de Saint-Michel, maison à laquelle sont confiées des jeunes filles non condamnées, mais en surveillance.

Le marché aux chevaux a été relégué provisoirement, en raison de la création du boulevard Saint-

Michel, sur le boulevard d'Enfer. Le terminus de la gare de Sceaux est à la barrière d'Enfer ; sa forme circulaire nécessite un matériel roulant spécial. Plus loin, ce sont les étangs de la Glacière, et la Bièvre, entourée de tanneries, découvre encore, par espaces, ses eaux noires.

On a dit que l'amorce du boulevard Saint-Germain s'arrête au croisement du boulevard Saint-Michel. La Sorbonne n'est pas dégagée ; le quartier Latin conserve encore de petites rues, entourant le lycée Louis-le-Grand, d'aspect assez rébarbatif. Le musée du Luxembourg est dans le Palais même ; l'Académie de Médecine, rue des Saints-Pères.

Le marché Saint-Germain a encore un aspect assez pittoresque, avec ses rues intérieures, et forme une sorte de petite ville. Rue du Cherche-Midi, c'est l'Hôtel des Conseils de guerre, l'ancien Hôtel de Toulouse, dont Victor Hugo, jeune homme, a gardé le souvenir dans ses *Lettres à la fiancée*. De grands jardins subsistent encore sur la rive gauche, que bouleversera le percement du boulevard Raspail. A l'Abbaye-aux-Bois, on peut évoquer le souvenir de Mme Récamier. Plus loin, c'est le puits artésien de Grenelle, qui a été une curiosité. Le Champ-de-Mars, où restent encore quelques épaves de l'Exposition de 1867, est redevenu une manière de désert. Sur le quai d'Orsay s'étendent la manufacture des Tabacs, l'un des buts des mélancoliques promenades officielles des lycéens internes le jeudi, et les Ecuries de l'Empereur.

La gare du Champ de Mars, créée pour les besoins de l'Exposition Universelle, existe, mais elle n'est destinée qu'à établir un raccordement avec la ligne de ceinture.

Les quartiers de Grenelle et de Javel ont encore un aspect de campagne, avec leurs grands jardins de maraîchers.

Sur la rive droite, en quittant le boulevard d'Austerlitz, on rencontre la statue du Prince Eugène, sur la place qui porte le nom du beau-fils de Napoléon I^{er}. Sur la place du Château-d'Eau (on s'est préoccupé, dans ses dispositions, de son importance stratégique) s'élève une fontaine monumentale, inaugurée l'année précédente : autour d'un vaste candélabre, huit lions accroupis lancent des jets d'eau. Cette fontaine, qui sera remplacée par la statue de la République, émigrera alors place Daumesnil. Faisant pendant à la caserne du Prince-Eugène, les « Magasins-Réunis », de l'autre côté du faubourg du Temple, occupent un vaste immeuble.

Les fondateurs de ces magasins, où, comme le titre l'indique, on vend de tout, ont, pour attirer la clientèle, ménagé un jardin d'hiver, où jouent les enfants. L'avenue des Amandiers, qui sera l'avenue de la République, n'est qu'amorcée.

La gare du chemin de fer de Lyon est plus vaste que les autres, mais elle n'offre pas leur aspect monumental au point de vue de l'architecture. En face, c'est la prison de Mazas, de forme demi-cir-

culaire, dont la lourde masse attriste l'arrivée à Paris. Sa désignation officielle est « Maison d'arrêt cellulaire », mais elle garde son autre nom, coutumièrement, en dépit des réclamations que multiplie le petit-fils du colonel Mazas, tué à Austerlitz : il veut bien avoir un boulevard, mais pas une prison.

Non loin de la place du Château-d'Eau, se trouve le marché du Temple qui, bien que reconstruit et modernisé, est le dernier asile des brocanteurs.

A l'angle du boulevard et de la rue Montmartre et un peu au delà de la future rue d'Uzès, de vastes chantiers de démolition : c'est la propriété Delessert, ancien hôtel d'Uzès, avec ses grands jardins, qui disparaît.

Sur les boulevards, il y a encore des chaises installées à l'usage des promeneurs, regardant passer les équipages et même les cavaliers. C'est un temps où le Parisien, ne craignant pas d'être écrasé en traversant chaque rue, pratique avec virtuosité l'art de la flânerie. Les cafés — qui ne sont pas des brasseries — ont leur physionomie propre et leur spécialité de clientèle. Si on a la curiosité de monter vers Montmartre, qui ne songe pas à être, selon l'expression du fantaisiste Rodolphe Salis, la « Mamelle du monde », on rencontre une vieille petite ville de province qui n'est menacée que par des plans sur lesquels on a établi un tracé à l'encre rouge. De nombreux jardins s'étendent sur la déclivité de la Butte ; il y a des coins où l'on fauche le blé ; les anciennes carrières montrent encore leur

entrée, pour interdite qu'elle soit. La maison de santé du docteur Blanche a quitté Montmartre depuis plusieurs années, pour émigrer à Passy dans l'ancienne propriété de la Princesse de Lamballe, mais celle du docteur Wilkens y est toujours, avec son grand parc.

Paris est sillonné par des lignes d'omnibus qui ne sont qu'à deux chevaux, et on accède à l'impériale par des marches irrégulièrement disposées ; aussi ces impériales ne sont-elles réservées qu'aux hommes. Aucun tramway ne sillonne les grandes voies, à l'exception du « chemin de fer américain », qui va du Louvre à Versailles. On voit passer quelques « vélocipèdes », sur lesquels on a appris à se tenir en équilibre dans des manèges ou sur des espaces bitumés que ne traversent pas les voitures.

Des passages comptent encore dans le répertoire de l'édilité parisienne : le passage Delorme, qui fait communiquer la rue St-Honoré avec la rue de Rivoli, le passage du Saumon, très commerçant et très animé, qui va de la rue Montmartre à la rue Montorgueil, le passage Vendôme, du boulevard du Temple à la rue Béranger. Quant au passage de l'Opéra, qui conduit à l'Opéra de la rue Le Peletier, il s'emplit de bruit et de mouvement les soirs de bal masqué.

Rue Saint-Honoré, c'est la salle Valentino, concerts et bals, où un chef d'orchestre, alors connu, Arban, tient le bâton. Dans les Champs-Élysées, c'est le Palais de l'Industrie, créé pour l'Exposi-

tion de 1855 et utilisé, depuis, pour les Salons et les concours hippiques ; son pavillon central faisant face à l'avenue Marigny rompt la monotonie de ses longues façades. L'entrée principale se trouve du côté de l'avenue des Champs-Élysées. Il est surmonté d'une énorme statue de la France, couronnant des groupes de génies allégoriques qui soutiennent les armes impériales, statue échouée aujourd'hui dans le parc de Saint-Cloud. On a commencé à installer dans une partie du palais un embryon de musée des colonies, pour désencombrer le musée ethnographique du Louvre. Au Louvre, il y a la Salle du Musée des souverains qui se compose d'objets ayant appartenu aux membres des familles ayant régné sur la France, et, particulièrement, de souvenirs de Napoléon I^{er}. Du côté de l'avenue Montaigne, dans les Champs-Élysées, c'est le bal Mabille. En deçà du rond-point, c'est le cirque de l'Impératrice, ouvert de mars à octobre, et son ouverture annonce, en effet, comme officiellement, le printemps parisien.

Aux Champs-Élysées encore, le Panorama National, une rotonde avec un portique, où les curieux peuvent contempler la reproduction de la bataille de Solferino. On n'en est encore qu'à projeter le quartier Marbeuf.

Le Trocadéro, aménagé en jardins en 1867, sans faire partie du domaine de l'Exposition, est une vaste esplanade, dont les terrassements ont coûté des sommes considérables, pour arriver à la des-

cente en pente douce vers les quais. On a le projet d'édifier, au centre de cette esplanade, une statue du Roi de Rome. Les avenues de la Muette, Malakoff, Franklin, du Prince-Impérial et de l'Empereur y aboutissent. Mais c'est encore à peu près le désert.

Dans le quartier des Ternes, ce n'est que sur le papier que sont tracées les avenues qui s'appelleront avenue Mac-Mahon et avenue Niel. La rue de Courcelles n'est pas élargie.

Dans l'avenue Joséphine, qui aboutit au pont de l'Alma, à l'angle de la rue Galilée, se trouve une statue de l'Impératrice Joséphine, œuvre du sculpteur Vital-Debray. L'Impératrice tient, dans une de ses mains, une fleur des Antilles ; de l'autre, elle semble déposer une couronne, sur un trépied grec. Cette statue a été inaugurée en 1867, et elle a inspiré de lyriques, mais assez burlesques accents au neveu du poète Jasmin :

Ah, des roses, des fleurs, comme s'il en pleuvait,
Sur le saint piédestal où trône ta statue !
Ange de Malmaison, l'Univers te salue !

Le dernier édifice parisien, en allant vers le Bois (place Victor-Hugo actuelle) est l'Hippodrome, remplaçant l'établissement similaire qui, incendié en 1869, se trouvait près de l'Arc de Triomphe.

Les ambassades, sauf celles d'Angleterre, de Russie et d'Allemagne (dite alors « de Prusse et Allemagne du Nord ») ont toutes aujourd'hui une autre résidence qu'en 1870. A ce moment, l'ambas-

sade d'Autriche se trouve avenue Gabriel ; celle d'Espagne, dans un charmant hôtel du quai d'Orsay qui, plus tard, avant d'être démoli, deviendra le Ministère du Commerce ; celle de Turquie est rue de Presbourg, celle d'Italie, avenue des Champs-Élysées. Mais il y a des Légations ou des Consulats de Bade, de Brunswick, de Hesse Grand-Ducale, d'Oldenbourg, de Saxe, des villes libres hanséatiques, de Wurtemberg. Il y a aussi une Légation des Etats Romains, rue Saint-Dominique.

L'Hôtel des Postes, qu'on appelle « la direction générale » (et le directeur général est M. Vandal, père de l'historien), est installé, d'une façon fort resserrée, rue Jean-Jacques-Rousseau, et c'est de la cour, donnant sur cette rue étroite, que partent tant de voitures et de fourgons. On assure, alors, qu'il y a, dans cet hôtel, tant d'inextricables détours qu'ils ne sont connus que d'un seul agent, consulté constamment par les chefs de service — et qui n'a pas formé d'élèves.

L'administration de l'Enregistrement a installé un dépôt dans l'appartement de la rue du Mont-Thabor où est mort Alfred de Musset...

Les noms de beaucoup de rues dérouteraient fort le Parisien d'aujourd'hui.

La rue du 10-Décembre ? C'est la rue actuelle du 4-Septembre. L'avenue de l'Impératrice ? C'est l'avenue du Bois, qui sera d'abord l'avenue du Général Ulrich. L'avenue Joséphine ? L'avenue Marceau. L'avenue du Roi-de-Rome ? L'avenue

Kléber. L'avenue de la Reine-Hortense ? L'avenue Hoche. Le boulevard du Prince-Eugène ? Le boulevard Voltaire.

De grandes voies ont déjà reçu des noms, en 1870, avant d'être ouvertes : les avenues du Roi-Jérôme, d'Essling, du Prince-Impérial, s'appelleront, une fois achevées, les avenues Niel, Mac-Mahon, Carnot.

C'est en 1879 seulement qu'on débaptisera les rues évoquant un souvenir impérial. Le 16 avril, le Préfet de la Seine adressera au Ministre de l'Intérieur cette lettre :

... « Les vœux du Conseil municipal ont condamné les noms de Saint-Arnaud, Magnan, Abbattucci, Billault, d'Albe.

Il est fâcheux, sans doute, d'avoir à rayer le nom d'un maréchal de France mort au lendemain d'une victoire. Mais il est impossible d'oublier que cet homme doit son bâton de maréchal au crime abominable dont il fut un des auteurs principaux.

Quant au nom de Magnan, personne n'en a réclamé le maintien. Celui d'Abbattucci pourrait être défendu. Est-ce à l'un des généraux Abbattucci que l'hommage s'adressait ? Est-ce au Ministre de la Justice du Coup d'Etat ? Si le doute n'est pas résolu, il est certain que, dans l'opinion publique, c'est ce dernier personnage qui recueillerait le bénéfice honorifique. Ce fait justifie les vœux du Conseil Municipal.

Enfin, le nom de Billault devait disparaître, puisque le talent n'est pas une circonstance atténuante de l'apostasie politique ; de même celui d'Albe, motivé par une parenté subalterne. »

La rue Saint-Arnaud faillit alors s'appeler « rue du 30-Janvier », date de l'élection du Président Grévy. M. Grévy ne souhaita pas cette appellation pour la rue provisoirement sans parain, et elle est devenue décidément la rue Volney.

La rue Abbattucci, qui avait été quelque temps et en partie la rue de Morny, — nom effacé, celui-là, aussitôt après le 4-Septembre, — devint la rue La Boétie. La rue d'Albe fut la rue Lincoln ; la rue de Rovigo, la rue de la Bienfaisance ; la rue Billault, la rue Washington ; la rue Clary, la rue Charras ; la rue Magnan, la rue Beaurepaire.

En même temps, la rue Marie-Antoinette devenait la rue Antoinette, reprenant son ancien nom, et la rue Marie-Louise, la rue Marie-et-Louise, du nom des deux filles d'un M. Dubois qui avait fait don de terrains à la Ville.

A Auteuil, à l'angle de la rue de Boulainvilliers et de celle de la Tuilerie, se trouve la maison d'arrêt de la garde nationale, qui a remplacé le légendaire « Hôtel des Haricots », démoli pour l'agrandissement de la première gare d'Orléans, où Musset a écrit son *Mi Prigioni*. Cette maison d'arrêt de la garde nationale est d'aspect peu sévère, et les Parisiens qui pratiquent avec obstination l'« art de ne pas monter sa garde » et à qui le Conseil de Légion a infligé une peine disciplinaire, sont traités sans rigueur. Qui croirait alors au rôle que cette garde nationale, objet de plaisanteries traditionnelles, jouera dans quelques mois ?

Devant ce Conseil, naguère, a comparu le compositeur Reyer. Il attendrit ses juges par sa défense pathétique.

— Vous savez, dit-il, le malheureux sort des musiciens... Personne ne serait plus zélé que moi...

mais je n'ai jamais eu les moyens de m'acheter un uniforme.

Le Conseil délibère et, galamment, le président annonce à l'auteur de la *Statue* que, en raison de l'estime qu'il a pour son talent, il se permet de lui offrir son uniforme.

Reyer se confond en remerciements, puis il reprend :

— Si cela vous est égal, ne pourriez-vous transformer l'uniforme en un habit noir ?

Le Conseil municipal n'est pas élu ; les membres sont nommés, pour cinq ans, par l'Empereur, sur la proposition du ministre de l'Intérieur. Le dernier renouvellement date de novembre 1869 : il a eu lieu pour ainsi dire sous réserve de changements, par suite de la nouvelle orientation politique. Parmi les conseillers, MM. Dewinck, docteur Tardieu, Denière, Ferdinand Barrot, grand référendaire et sénateur, J.-B. Dumas, de l'Académie des Sciences, Robert-Fleury, Chaix d'Est-Ange, Bayvet, raffineur ; Merruau, conseiller d'Etat ; Ravaut, syndic des marchands de bois ; baron Poisson, ancien officier ; Possoz, Ratier, etc. Le président, nommé par l'Empereur, est alors J.-B. Dumas. Les vice-présidents sont l'avocat Chaix d'Est-Ange et F. Barrot.

Les conseillers municipaux se réunissent une fois par semaine, en une séance générale qui dure deux heures, précédée des travaux des commissions. Entre ces travaux et la délibération plénière,

1503043
48853
"Генеральний історико-краєзнавчий музей"
Національна бібліотека ім. Першочителів
Київської області
Київ, вул. Миколаївська, 10

un déjeuner est offert aux conseillers. La séance n'est pas publique, et il n'y a pas de sténographe.

Telle est, à grandes lignes, dans ce qui a disparu ou a été modifié, la physionomie du Paris de 1870. Le dernier recensement date alors de 1866, et il donne une population de 1.825.274 habitants.

En ce décor, voyons, à présent, se mouvoir les hommes, dans l'ignorance des événements historiques qui se dérouleront si prochainement...

PREMIÈRE PARTIE

LA COUR

I

UN DINER INTIME AUX TUILERIES

LENDEMAIN DE CRISE MINISTÉRIELLE. — COMMENT ON DINAIT AUX TUILERIES. — LES CONVIVES. — LES USAGES DE LA COUR. — L'ARRIVÉE. — TENUE DES TUILERIES. — LEURS MAJESTÉS SONT SERVIES. — SOUS LES REGARDS D'ANNE D'AUTRICHE. — LES QUATRE POINTS CARDINAUX. — DEUX MENUS. — LA SOIRÉE. — LA « PATIENCE » DE L'IMPÉRATRICE. — UN SOUVENIR DE 1815. — UN SANGLIER CIVILISÉ. — LE SURNOM DE NAPOLEON III. — LES FAMILIERS. — LES DAMES DU « SERVICE ». — AU SEUIL DE L'ANNÉE NOUVELLE.

LE vendredi 31 décembre 1869, il y a dîner intime aux Tuileries. L'Empereur et l'Impératrice ont convié les grands officiers et les grandes maîtresses de leurs Maisons. Les familiers des souverains leur apportent leurs vœux.

On est à une heure sérieuse. La démission du ministère de Forcade la Roquette, trois jours auparavant, n'est pas seulement la chute d'un cabinet : elle marque la fin d'une politique, elle prépare la transformation de l'Empire, obligé de chercher

une voie nouvelle pour reconquérir une autorité morale qui s'est affaiblie, pour déconcerter une opposition qui grandit, avouée ou tacite. Sur son déclin, le Pouvoir tente de se rajeunir par des moyens, même aventureux, en faisant appel à la formule libérale.

Les noms des ministres formant le cabinet Ollivier ne seront officiellement donnés que le 2 janvier, mais on les connaît déjà, la liste est prête, et il y a de l'inquiétude parmi les fidèles de Napoléon III, ne croyant pas tous au succès du magicien, transfuge d'un autre camp, qui s'est présenté pour opérer le miracle de la réconciliation ou de la réduction des partis.

Mais qui supposerait que ce dîner de Jour de l'An est le dernier de l'Empire ? — Qui imaginerait la tragique dispersion, au même jour de l'année suivante ? — Qui pourrait avoir la vision de l'écroulement, dans les flammes, de ces Tuileries encore si brillantes ? — Qui croirait aux péripéties historiques qui vont, dans quelques mois, se dérouler ?

Parmi les trente convives qui sont réunis, — le « Service » dîne de droit tous les soirs avec les souverains, — les uns ont sans doute la pensée des difficultés de la situation, mais sans qu'ils entrevoyent autre chose que des difficultés, en effet, et sans que rien diminue leur foi dans les destinées impériales. Les autres ne sont préoccupés que de questions de service et d'étiquette. Il n'est personne, à cette heure des souhaits traditionnels,

dans le décor habituel du palais, qui ait la sensation de l'ombre qui pèse déjà sur cette réunion...

Cependant, au même moment, l'an prochain, dans le cataclysme qui aura tout emporté, où seront ces souverains, semblant si bien défendus, où sera l'Empereur, persuadé qu'il consolide son règne par les modifications qu'il apporte à son gouvernement, où sera ce jeune prince de quatorze ans, paraissant avoir tout l'avenir devant lui, où seront ces grands officiers, ces chambellans, ces maîtres de cérémonies, assurés de la pérennité de leurs fonctions ? Pour les uns, l'exil ; pour d'autres la captivité en Allemagne : pour les autres, la stupeur encore de l'effondrement subit du trône qu'ils entouraient... Et tous, sans doute, alors, au milieu des prodigieux changements qui se sont opérés, songeront à ce dernier dîner de la nouvelle année, aux Tuileries...

Le dîner est à sept heures et demie. Tout invité, en dehors des officiers et dames de service, a reçu du grand chambellan, duc de Bassano, une carte l'informant que « Sur les ordres de l'Empereur, il a l'honneur de le prier de venir dîner aux Tuileries. »

Les voitures de la cour ne vont chercher que les dames de service, la dame d'honneur et la grande maîtresse. Ce sont de massifs véhicules que ces voitures à housses terriblement lourdes, et elles n'avancent que difficilement dans Paris, si bien que M. Pinçon, chargé de ce service, a toujours

peur de n'être pas revenu aux Tuileries pour l'heure du dîner. Il arrive, d'ailleurs, que les dames du Palais quittent l'Impératrice assez avant dans la journée, qu'elles aient fort peu de temps pour rentrer chez elles et pour changer de toilette, si bien que, malgré toute leur hâte, elles font un peu attendre les voitures.

Les invités entrent aux Tuileries, soit par le quai, soit par la rue de Rivoli, en passant sous l'un des guichets aboutissant directement dans la cour du palais. Ces guichets ont disparu, mais la grille en fer monumentale, à droite et à gauche du petit arc de triomphe, qui séparait la cour de la place du Carrousel, a survécu quelque temps à la destruction des ruines. Les souverains et les cortèges officiels passent seuls, parfois, sous l'arc de triomphe.

Les convives descendent donc de voiture au pied du Pavillon de l'Horloge. Ils traversent le vestibule où deux cent-gardes sont de faction et laissent à leur droite le grand escalier donnant accès à la chapelle, à la salle des Maréchaux et au Salon de la Paix, pièces réservées aux grandes réceptions. Ce large escalier, au bas duquel se trouve un tableau de bronze et qui se déploie dans un cadre de tapisseries ayant pour sujet l'aventure de Daphné, ne servira pas, ce soir-là : on prendra celui de gauche qui conduit aux salons de l'Impératrice, au premier étage, au-dessus des appartements de l'Empereur, auxquels ils sont reliés par une communication particulière, donnant sur une antichambre assez obscure, qu'il faut éclairer jour et nuit.

On attend dans le grand salon de réception faisant face à la cour des Tuileries, éclairé par trois grands lustres où brûlent de longues bougies et par des lampes qui illuminent les panneaux représentant les attributs mythologiques. Le goût est alors aux « pouffs », à ces canapés ronds dont le milieu est rempli par une jardinière, et c'est un vaste pouff qui occupe le centre du salon, dont les rideaux sont de soie rouge et blanche à grands dessins. Les meubles modernes jurent un peu avec les nobles fauteuils Louis XIV, et semblent grêles à côté d'eux. Un piano à queue est recouvert d'une large étoffe claire ; il y a encore une longue table entourée de chaises dorées et capitonnées.

Les invités portent tous la petite tenue des Tuileries : habit bleu à collet de velours, basques doublées en satin blanc, gilet blanc, culotte et bas de soie noirs, souliers vernis. Tous les boutons de l'habit et du gilet sont dorés, avec aigle en relief. Les dames sont en grande toilette. Avec les variations du goût particulier, une grande toilette, c'est alors une robe à traîne, une seconde jupe courte formant tablier ruché, avec corsage bas, coupé carrément, soutenu par des épaulettes. Une écharpe, prenant de l'épaule, retombe en biais sur la jupe. Les coiffures sont diverses : ce sont les cheveux relevés sur le devant sans raie, avec une grosse coque au milieu, six plus petites autour, six grandes papillotes tombant très bas par derrière et partant de la nuque un peu au-dessus de la dernière coque, ou ce sont les cheveux fixés sur le front, avec trois

immenses coques sur le sommet de la tête et des papillotes formant chignon en dessous.

Un peu après sept heures et demie, la porte donnant sur les appartements de l'Impératrice s'ouvre à deux battants, et M. Thovex, chef des huissiers, annonce les souverains (1). Les personnes présentes font un grand salut ou une révérence et attendent que ceux-ci viennent jusqu'à eux. L'Empereur serre la main de tous, mais l'Impératrice, selon son habitude, ne donne guère sa main à baiser. L'un et l'autre disent à chacun quelque parole aimable, et l'on s'incline à nouveau.

Après quelques instants, le préfet du palais de service, le baron de Montbrun, vient annoncer que Leurs Majestés sont servies. Il passe *devant* le couple impérial escorté du jeune prince. L'Empereur offre le bras à l'Impératrice. La grande maîtresse de la Maison de l'Impératrice et les dames du palais suivent sans qu'on leur offre le bras. Chacun est prévenu par avance de la place qu'il occupera à table, suivant le protocole soumis par avance à Napoléon III.

Ce protocole veut que l'Empereur ait à sa gauche l'Impératrice et à sa droite la grande maîtresse de la Maison de l'Impératrice, princesse d'Essling. A gauche de l'Impératrice se trouve le

(1) M. Thovex était entré au service du prince Louis-Napoléon en 1848 et occupa la charge de chef des huissiers du 1^{er} janvier 1852 jusqu'à la chute de l'Empire. Ses appointements étaient de 4.900 francs. Les appointements des huissiers, valets de chambre et garçons d'appartements variaient de 2.700 francs à 1.600 francs.

Prince Impérial. En face de l'Empereur se tient toujours l'adjudant-général, le général Malherbe, ayant à sa droite une des dames du palais et à sa gauche le commandant de la garde des Tuileries.

II

La salle à manger est l'ancien salon Louis XIV, où l'on a disposé quelques paravents légers et quelques tables pour le service. La cheminée est décorée d'un buste du Roi-Soleil. Entre les fenêtres, c'est son grand portrait par Lebrun. En face de la cheminée, le portrait d'Anne d'Autriche, durant sa régence, entourée de ses deux enfants. Dans un grand panneau, c'est la réception des ambassadeurs espagnols par le duc d'Anjou, le futur Philippe V. Il y a eu quelque arbitraire dans la transformation de ce salon en salle à manger, mais l'Impératrice en a ainsi décidé. Les plats, amenés par des monte-charges, ont un long trajet pour arriver des cuisines, établies dans les sous-sols. Le dernier hôte des Tuileries, le roi Louis-Philippe, dînait dans la galerie de Diane et déjeunait, au rez-de-chaussée, dans la salle voûtée donnant sur le jardin. C'est là que, le 24 février 1848, était mis le couvert de ce déjeuner qu'il n'eut point le temps de prendre et que, avec quelque gaminerie, en une heure de victoire qui fut d'ailleurs modérée, se firent servir les premiers envahisseurs des Tuileries.

Suivant l'usage adopté par l'Empereur, estimant qu'un menu placé devant chaque convive a l'air « table d'hôte », il n'y a que deux menus sur la table, garnie du service de Sèvres à filets dorés, avec le chiffre impérial couronné dans le fond de l'assiette. Il ne s'agit là que des assiettes à potage, car le reste du service, dit « en argent », est en ruolz. La verrerie est à filets dorés avec chiffre impérial gravé et doré.

Au milieu de la table est dressé le surtout, qui se trouve aujourd'hui aux Arts décoratifs, retrouvé après l'incendie du palais, et réparé. Il est accompagné de quatre coupes représentant le Nord, le Midi, l'Est et l'Ouest, et de quatre candélabres, dont les attributs figurent les Sciences, les Arts, l'Agriculture et l'Industrie, le tout agrémenté de vases de Sèvres montés sur bronze argenté. Le goût est resté un peu lourd, aux Tuileries.

Le personnel qui fait le service de la table fonctionne sous l'œil vigilant de M. Dupuy, l'ancien maître d'hôtel de la duchesse d'Orléans, un vétérân du palais : il est en habit brodé, l'épée au côté, le chapeau sous le bras. Il est chevalier de la Légion d'honneur et le mari d'une fort jolie femme : c'est un personnage important (1).

Les premiers maîtres d'hôtel sont MM. Preillon et Agasse. Les maîtres d'hôtel, les couvreurs de

(1) Ses appointements étaient de dix mille francs par an. Après la guerre, il fut chef de service chez M. Thiers, à la Présidence, à Versailles, où il mourut.

table, les officiers tranchants, parmi lesquels M. Gervais, aidé de M. Félix, premier huissier du cabinet de l'Empereur, qui excelle dans l'art de découper, ont la tenue simple, consistant en habit droit en drap marron, brodé en fleurs impériales en or au collet et aux manches, boutons dorés à l'aigle, gilet de piqué blanc, culotte de drap noir, bas de soie noire, souliers à boucles dorées.

Le dîner, maigre et gras en raison du vendredi, comprenant deux potages, deux grosses pièces, poisson et viande, des entrées, des rôtis, divers légumes, des entremets et le dessert, a été préparé par M. Benoît, chef de cuisine, l'ancien chef du duc de Noailles, assisté de ses sous-chefs Meurice et Brot.

i Dans ces réunions restreintes, la surveillance du personnel de bouche est relativement facile. Il n'en est pas toujours ainsi. Veut-on savoir, par exemple, puisque nous en sommes aux tout petits détails, la « casse » ou le « coulage » auxquels donnent lieu les bals ou les grands dîners ? Le chef du service de l'argenterie, M. Maillard, qui a laissé le souvenir d'un employé intelligent et fidèle, a consigné que, pour six bals donnés aux Tuileries, il avait disparu : 13 douzaines de serviettes, et qu'il avait été cassé, pour le seul mois d'avril 1870, 474 pièces de porcelaine et 183 cristaux ; or, certaines assiettes du grand service de Sèvres, à bord peint en gris pâle avec arabesques dorées et paysages avec figures peints dans le fond, coûtaient trois cents francs l'une.

Au cours du dîner, la conversation, selon l'étiquette, n'est pas générale : si l'on veut s'entretenir avec ses voisins, on ne le fait qu'à voix basse. Les souverains seuls peuvent mettre un sujet sur le tapis et interpeller l'un des convives. Ce soir-là, l'Empereur, ne pouvant songer qu'aux graves déterminations qu'il a prises, est particulièrement soucieux. L'Impératrice, qui ne penche guère vers la nouvelle politique, est un peu nerveuse. Il est question des cérémonies du lendemain, des fatigues qui les accompagnent et, à propos de la messe, le nom du vieux compositeur Auber, directeur du Conservatoire, et chargé de l'organisation de la musique de la chapelle impériale, est prononcé. On admire la verdeur de ses quatre-vingt-sept ans, et le docteur Conneau, le médecin et l'ami éprouvé de l'Empereur, conte un mot de la veille, un mot de d'Ennery au musicien inépuisable qui a encore donné récemment le *Premier Jour de bonheur* :

« — N'ayez plus peur : il y a longtemps que vous avez dépassé l'âge où l'on meurt. »

On donne un souvenir au grand écuyer, le général Fleury, nommé il y a peu de temps ambassadeur à Saint-Pétersbourg, manquant, cette fois, à ce dîner de veille de jour de l'An.

Puis l'on passe assez vite dans le salon, où selon l'usage, le café est servi par les maîtres d'hôtel, qui attendent avec un plateau, tandis que l'on reste debout.

Au cours de la soirée, l'Empereur, ainsi qu'il le fait d'habitude, se retire pendant une heure, pour prendre connaissance des dépêches arrivées. L'Impératrice se met à broder, puis elle prend des cartes et fait une « patience », tout en causant. Les invités ayant été autorisés à s'asseoir, les uns se groupent autour d'elle, et d'autres s'entretiennent à voix basse dans le fond du salon. Le baron de Montbrun, préfet du palais, qui a le goût de la discussion, se laisse aller à émettre les idées les plus rétrogrades, même pour une assistance qui ne goûte guère le libéralisme qui est dans l'air, mais il a de la finesse et de l'esprit, ses manières sont élégantes et courtoises et il semble donner de l'originalité, au moins par le tour dont il les orne, à des conceptions qui n'en ont que peu en elles-mêmes.

On a appris la maladie du commandant du palais de Trianon, le colonel Quillico, un ancien « brigand de la Loire », et le vieux maréchal Vaillant, resté assez rude et qui a du goût pour les anecdotes grosses et grasses, laisse un peu inquiet, de quelques mots qui pourraient être entendus, un des officiers du Service en lui narrant un souvenir de la carrière du colonel :

« — C'était en 1815... Des officiers anglais et prussiens entrent dans un café et exigent insolemment des verres où n'aient pas bu des officiers de « Buonaparte ».

« — Attendez, dit Quillico, c'est facile.

« Il se fait apporter un pot de chambre. Il y verse

le contenu d'une bouteille et le présente aux étrangers.

« — Vous voilà satisfaits, Messieurs... Vous pourrez vous flatter de vous être désaltérés dans un vase où des Français n'ont jamais bu !

« Résultat : un échange de coups d'épées, et un des Prussiens mis à mal... Ah ! ce Quillico ! Il n'avait pas froid aux yeux, et que de tours semblables il joua avec son ami, le capitaine Millius, comme lui, des chasseurs à pied de la garde impériale ! »

A dix heures un quart, le Prince Impérial se retire, accompagné de son « service », aide de camp, officier d'ordonnance et écuyer. Un peu avant onze heures, l'Empereur rentre dans le salon. Tout le monde se lève, et l'on sert le thé, comme chaque soir, dans le service de vermeil ayant appartenu à la reine Hortense.

Les souverains regagnent leurs appartements accompagnés de leur service (1), qu'ils congédient après avoir donné leurs instructions pour le Jour de l'An.

(1) Le « Service » était formé de l'adjudant général du Palais (général Malherbe), du préfet du palais (baron de Montbrun), de l'aide de camp de service près l'Empereur (comte Lepic), de l'aide de camp de service près l'Impératrice (marquis de Piennes), de l'aide de camp de service près le prince impérial (colonel d'Espeuilles), du colonel des Cent-Gardes (baron Verly), des écuyers de service près de l'Empereur, de l'Impératrice et du prince ; des deux dames du Palais de service auprès de l'Impératrice, des deux officiers d'ordonnance de service, du commandant de la Garde impériale de service au palais ce jour-là.

III

Les convives :

Le maréchal Vaillant a quatre-vingts ans, qu'il porte gaillardement sous une enveloppe assez épaisse (1). Il a été ministre de la Guerre après Saint-Arnaud ; il est ministre de la Maison de l'Empereur depuis 1860 et grand maréchal du palais. Nul ne cumule plus de traitements que lui. Nul n'a conduit sa barque avec une plus constante préoccupation de la mener à un port excellent.

Il se pique d'être né de parents obscurs, — son père était chaudronnier et son grand-père, marchand de soieries à Dijon — mais il attache quelque importance à son titre de comte, reçu du Pape après l'expédition de Rome de 1849, qu'il a commandée en second. L'administration des Beaux-Arts, à laquelle il a tenu avec quelque coquetterie, va lui échapper avec le nouveau ministère, car elle passera dans les mains de Maurice Richard. Il ne prononcera plus, tous les ans, le discours de la distribution des prix du Conservatoire (que l'on commence à connaître, car c'est à peu près toujours le même), où il se plaît aux comparaisons militaires, où il qualifie Auber de « général et soldat dans l'armée des Arts », où il parle « du champ d'honneur des

(1) Mort en 1872, à Paris.

artistes », où il invite les jeunes lauréats à « gagner des victoires ».

L'âge ne lui a pas enlevé mille petites vanités, par quoi on peut le prendre, encore qu'il ait un fond de dureté. Il affecte une grande activité bien que, depuis longtemps, elle se soit, au vrai, fort affaiblie, mais il lui plaît de sembler porter le poids de responsabilités énormes. Une certaine finesse lui a inspiré l'art d'être d'autant meilleur courtisan qu'il a des dehors indépendants et qu'il feint d'avoir son franc-parler. Au demeurant, il ne laisse pas d'avoir une culture assez étendue.

Mais il abuse un peu des libertés que lui donne une longue carrière militaire, commencée pendant la campagne de Russie et à Waterloo, pour ne pas mâcher ses mots, et il a l'habitude de ne se point gêner dans ses propos, même avec les femmes le mieux en cour.

Un jour, il accompagne l'Empereur, venu avec sa Maison visiter le château de Pierrefonds. Quelques personnes sont restées devant le château. Une dame, et non des moindres, et qu'il y a des raisons, dans ce temps, de traiter avec des égards particuliers qui lui sont accordés en haut lieu, demande au maréchal des explications sur des détails d'architecture. Elle s'étonne surtout du prix des gargouilles monumentales, ornées de têtes toutes différentes les unes des autres, qui déversent l'eau des toits. — « Deux mille cinq cents francs, oui, Madame, l'Empereur paye ces figures ce prix-là : elles lui coûtent pourtant moins cher que la vôtre. »

Il est vrai que le maréchal trouve, d'aventure, qui lui répond. Une fois qu'il a reçu avec quelque brutalité la veuve d'un ancien compagnon d'armes, venue lui demander appui, celle-ci ne peut dissimuler son dépit, car il lui semble qu'elle a des droits légitimes à la faveur qu'elle sollicite.

— Que voulez-vous, dit le maréchal Vaillant, on ne m'attendrit pas, moi... Je suis un vieux sanglier.

Mais la visiteuse éconduite a de l'esprit et elle le prouve.

— Oh ! Monsieur le maréchal, répond-elle, vous êtes trop civilisé pour être un vieux sanglier !

Le duc de Bassano, fils de Maret, duc de Bassano, confident de Napoléon I^{er}, a soixante-sept ans : il est de taille élevée, svelte, d'allures aisées et distinguées. Il est veuf, depuis 1867, de la duchesse, qui a été dame d'honneur de l'Impératrice, remplacée par la comtesse Walewska. Il est grand chambellan et, par suite, chef de tout le service de la Chambre.

M. Conti, chef du cabinet civil de l'Empereur, a succédé, sans le remplacer, à M. Mocquart. Il est âgé de cinquante-sept ans : il n'a pas la finesse de son prédécesseur ni son dilettantisme philosophique. Il est habituellement sérieux, comme il l'a été au Conseil d'Etat, d'où il vient. On l'a fort surpris en lui apprenant que les membres du dernier Cabinet, sans aucune intention irrespectueuse, mais pour dérouter les indiscretions, désignaient entre eux l'Empereur sous le nom d' « Isidore ».

Il est particulièrement grave depuis quelque temps, car il est en grand deuil de sa femme (1).

Le prince de la Moskowa, grand veneur, dernier fils du maréchal Ney, a cinquante-huit ans. Marié à Mlle de la Rochelambert, il n'a pas d'enfants et son titre de prince de la Moskowa passera à son petit-neveu, fils du général duc d'Elchingen.

Le comte et la comtesse de Lezay-Marnésia : le comte est sénateur, ancien préfet et parent de l'Empereur ; il a remplacé récemment le comte Tascher de la Pagerie comme premier chambellan de l'Impératrice. Il est grand, élancé, il est resté presque blond, malgré ses soixante ans ; il a du goût et est bon connaisseur en matière d'art, mais ses petites manies le font passer pour un original. La comtesse de Lezay-Marnésia a été dame du palais, mais, par raison de santé, elle a dû demander son remplacement, et c'est Mlle Bouvet qui l'a remplacée, quand elle est devenue Mme Carette.

Le général Frossard, gouverneur du Prince Impérial, dont le nom, hélas, reste attaché à la défaite de Forbach, a fait sa carrière militaire dans le génie. Quand il était arrivé aux Tuileries en 1859, comme aide de camp de l'Empereur, il avait eu quelque peine à se mettre au courant des habitudes de cour et à se plier à l'étiquette.

L'aide de camp avait dans ses attributions de

(1) M. Conti survivra peu à la chute de l'Empire et il mourra en 1872.

recevoir les pétitions, de les examiner, de les classer, et, si les dossiers ouverts pendant la semaine n'étaient pas définitivement réglés, il devait, en finissant son service, les transmettre à son collègue qui lui succédait.

— Mais, dit-il, en prenant sa première semaine, mon prédécesseur, le prince de la Moskowa, ne m'a rien laissé.

Le prince avait, en effet, pour règle de conduite, en quittant la semaine, de jeter au feu tout ce qu'il n'avait pu liquider... C'était une façon de simplifier les choses.

Gouverneur du Prince Impérial, le général Frossard lui donne volontiers des leçons de choses, au cours de longues promenades à pied, faites incognito dans Paris. Le moment allait venir, malheureusement, — dans six mois, — où, au commandement du deuxième corps de l'armée du Rhin, il fallait agir plus que dissenter !

Chef de la maison militaire du prince, il a sous ses ordres les quatre aides de camp, le capitaine de frégate Duperré, devenu vice-amiral, qui survit, le lieutenant-colonel, comte d'Espeuilles, devenu général, qui reste aussi comme l'un des témoins de ce temps, le commandant Lamey, du génie, le commandant comte de Ligniville, des chasseurs à pied, appartenant à l'une des familles dites « des quatre grands chevaux de Lorraine (1) ».

(1) Les appointements du général Frossard, comme gouverneur du prince, étaient de 30.000 francs. Le médecin du prince était le

Parmi les convives, c'est encore le général comte Lepic, ancien commandant du quartier impérial pendant la guerre d'Italie, aide de camp de l'Empereur, parent du vicomte Lepic, organisateur des Cent-Gardes, dont la femme est sœur du député Janvier de La Motte, « le père des pompiers », l'homme d'esprit qui, raillé, sait répondre aux railleries. Le général comte Lepic vient d'être nommé surintendant des palais impériaux.

C'est le vicomte de Laferrière, bel homme représentatif, malgré l'âge, devenu premier chambellan après le comte Bacciochi. Ancien officier de hussards, il est le beau-père du général de Bernis qui, avec quelques chasseurs à cheval, aura, à Spickeren, la première affaire de la guerre.

C'est le Dr Conneau, l'ancien compagnon des temps d'épreuves, un des plus ingénieux acteurs de la comédie de l'évasion de Ham. Il habite alors 192, rue de Rivoli, dans l'immeuble qui est devenu un grand hôtel et qui dépend, à cette époque, de la Couronne. Depuis sept ans, il a épousé Mlle Pasqualini, d'origine corse, qui joint à la beauté un talent de cantatrice dont elle tirera parti lorsque, après la guerre, les honneurs et les fonctions de la cour seront supprimés. Le Dr Conneau est sénateur : un de ses fils, qui sera un jour général, est l'ami préféré du Prince Impérial.

Dr Barthez et son écuyer, M. Bachon, disciple du comte d'Aure ; M. Bachon dressait les chevaux du prince, dont le dernier fut « Kaled », emmené en campagne.

C'est le comte Davilliers Regnault de Saint-Jean d'Angély, premier écuyer, remplaçant le général Fleury et qui survivra trente-huit ans à l'Empire.

C'est le baron Verly, le colonel des Cent-Gardes, passionné pour tout ce qui concerne cet escadron d'élite, qui lui doit la crinière blanche, et n'ayant qu'un regret, celui qu'on n'ait pas accordé à ce corps la cantinière pour laquelle il avait fait dessiner un si coquet costume. Comment peut-il alors supposer que, à la fin de cette année qui commence, il sera prisonnier à Coblenz et qu'il devra quitter l'armée !...

Les dames. Elles sont sept, autour de l'Impératrice. C'est l'amirale Bruat, veuve de l'amiral mort en Crimée, gouvernante des enfants de France, fonctions purement honorifiques, car l'Impératrice a gardé la direction de la Maison du Prince Impérial. Elle a rang d'Excellence et elle a une voiture de la cour à sa disposition.

C'est la belle comtesse Walewska, née Bentivoglio, belle-fille du comte Ricci, une des plus gracieuses physionomies du monde du second Empire, et qui, en 1870, paraît toujours jeune, bien qu'elle ait dépassé la quarantaine. Nulle n'a été plus adulée qu'elle. Elle est veuve depuis deux ans du comte Walewski, le fils de la fidèle amie de Napoléon I^{er}. Le comte Walewski n'affichait pourtant pas son origine ; M. de B... lui disant un jour : « C'était à l'époque où votre père

était à Sainte-Hélène », s'était attiré cette froide réponse : « Vous devez faire erreur, monsieur, mon père n'a jamais été à Sainte-Hélène ».

La comtesse Walewska se remariera plus tard au comte Alessandro. Elle vit aujourd'hui très retirée, mais ayant gardé son esprit et une fidèle mémoire, dans un hôtel voisin de l'Arc de Triomphe.

C'est la princesse d'Essling, duchesse de Rivoli, grande maîtresse de la maison de l'Impératrice, et nommée à ces fonctions dès le mariage des souverains. Elle est d'aspect froid et réservé. Aux grands dîners, elle est chargée de nommer à l'Impératrice les dames invitées. Chaque jour, on la voit arriver aux Tuileries dans la grande et lourde voiture à housses et elle est alors conduite à l'Impératrice par une demoiselle d'honneur. Au 4 septembre 1871 elle partira de chez elle en grand équipage pour prendre à l'heure ordinaire son service auprès de l'Impératrice sans s'inquiéter de la révolution qui gronde et du peuple qui s'ameute autour de sa voiture, et la force à rebrousser chemin.

Toutes trois ont comme insigne un bijou représentant les portraits en miniature de l'Empereur et de l'Impératrice, entourés de brillants, épinglés avec un ruban bleu et blanc.

Les deux dames du palais de service sont Mme Carette et la baronne de Viry-Cohendier dont le mari avait été chambellan de l'Empereur ; on sourit parfois de l'attachement des deux époux qui ne peuvent se passer l'un de l'autre.

tre. Les demoiselles d'honneur sont : la jolie Mlle Marion, fille du général, qui épousera le comte Clary, officier d'ordonnance de l'Empereur, nommé, à cette occasion, aide de camp du Prince Impérial et Mlle de Larminat devenue aujourd'hui la générale des Garets.

Ce dîner des Tuileries du 31 décembre, au seuil de l'année nouvelle, qui sera l'année des catastrophes, ce cérémonial, cette observation de l'étiquette, ces ambitions, sans doute, de quelques-uns des convives, ces vœux, auxquels les événements vont bientôt faire une tragique réponse, ces petits soucis minutieux des titulaires des charges de la Maison impériale, — quelle philosophique ironie il y a, aujourd'hui, dans ces souvenirs !...

LE 1^{er} JANVIER 1870 AUX TUILERIES

LES RÉCEPTIONS. — LE PROTOCOLE. — LA SALLE DU TRONE.
— ÉLOQUENCE OFFICIELLE. — LES GRANDS CORPS DE
L'ÉTAT. — UN DISCOURS CONCIS. — CHEZ L'IMPÉRA-
TRICE. — LES TROIS SALONS. — LA FIN DE LA JOUR-
NÉE.

LE samedi 1^{er} janvier 1870, en prévision des réceptions officielles des Souverains, le déjeuner aux Tuileries a lieu avant onze heures.

Dès onze heures et demie, en effet, le prince Napoléon, la princesse Clotilde, la princesse Mathilde, les prince et princesse Murat et le prince Joachim Murat, ayant rang d'altesses impériales, viennent apporter à l'Empereur, à l'Impératrice et au Prince Impérial leurs vœux et leurs compliments de nouvel an. Ils sont reçus dans le salon d'Apollon et le salon du Premier Consul.

Ce sont ensuite : le grand Maréchal du palais, le Grand Chambellan, le Grand Veneur, les Grands Maîtres des cérémonies, le Premier Ecuyer remplaçant le Grand Ecuyer absent, le Gouverneur du Prince Impérial, la Grande Maîtresse de la Maison de l'Impératrice, la Gouvernante des enfants de France ainsi que les dames d'honneur, dames du palais, demoiselles d'honneur, — tous les officiers attachés aux services de la Maison de l'Empereur, de l'Impératrice, du Prince Impérial et des

prince et princesses. Le Cabinet civil de l'Empereur, le service de santé comprenant les docteurs Conneau, baron Corvisart, Andral, baron Larrey, Arnal, Nélaton, Fauvel, baron Paul Dubois, etc., les cardinaux Mathieu, Billiet, de Bonnechose (1), le premier aumônier et, à sa suite, son service et le Chapitre impérial de Saint-Denis, dont le primicier est Mgr Darboy et qui compte parmi ses chanoines de premier ordre Mgr de Ségur, les officiers des Cent-Gardes, etc.

Puis, les ministres, ou, du moins, ceux de la veille et qui viennent de résigner leurs fonctions : MM. de Forcade la Roquette, ministre de l'Intérieur, chef du Cabinet ; Duvergier (Justice) ; Magne (Finances) ; Bourbeau (2) (Instruction publique) qui avait succédé à V. Duruy ; prince de la Tour d'Auvergne (Affaires étrangères) ; Gressier (Travaux publics) ; Alfred Le Roux (Commerce et Agriculture) ; Maréchal LeBœuf (Guerre) ; et Rigault de Grenouilly (Marine) ; les deux derniers vont être les seuls ministres maintenus dans le Cabinet libéral formé par Emile Ollivier. Viennent enfin les membres du Conseil privé, c'est-à-dire le duc de Persigny, le maréchal Vaillant, M. Drouyn de Lhuys (3), le

(1) Les autres cardinaux sont : de Bonald, Donnet, Pitra et le prince Lucien Bonaparte.

(2) Par une plaisanterie de l'opposition, il est surnommé « Bourbeau-sans-prestige ».

(3) Les autres membres sont : MM. Baroche et Magne, ministres et le marquis de Lavalette, ambassadeur à Londres depuis près d'un an, mais qui va, le 3 janvier 1870, quitter cette ambassade pour rentrer dans la vie privée.

Grand Chancelier de la Légion d'honneur, comte de Flahault ; le Gouverneur des Invalides, général comte de Martimprey ; le Gouverneur général de l'Algérie, maréchal de Mac-Mahon duc de Magenta.

Tous ces personnages constituent ou bien les dignitaires de la Maison ou bien les fidèles fonctionnaires du régime.

A midi, l'Impératrice, accompagnée des princesses, et l'Empereur, accompagné du Prince Impérial et des princes de la famille impériale, se rendent à la chapelle du château, suivis seulement des officiers de leurs services ; en traversant la galerie de la Paix, ils reçoivent les hommages des divers fonctionnaires de leurs Maisons qui s'y trouvent réunis.

Après la messe, dite par le Premier aumônier, Mgr Tirmarche, remplaçant le grand aumônier Mgr Darboy, absent, les souverains retournent dans leurs appartements en attendant la cérémonie de l'après-midi qui commence à une heure et risque d'être fatigante, car il faudra recevoir, trois heures durant, les représentants des grands Corps de l'Etat.

A l'heure dite, l'Empereur se rend dans la salle du Trône où est réuni le Corps diplomatique ayant à sa tête S. E. Mgr Chigi, nonce du Pape, qui prononce l'allocution suivante :

Sire,

Les membres du Corps diplomatique, réunis auprès de Votre Majesté, lui présentent par mon organe leur hommage respectueux à l'occasion du jour de l'an.

Nous sommes heureux, Sire, toutes les fois qu'il nous est donné d'exprimer les vœux que nous formons pour le bonheur de Votre Majesté, pour celui de S. M. l'Impératrice et du Prince Impérial et pour la prospérité de la France.

L'Empereur répond laconiquement :

L'année qui commence ne pourra, je l'espère, que consolider l'entente commune dans un but de concorde et de civilisation.

Puis les ambassadeurs et ministres plénipotentiaires du Gouvernement français, de passage à Paris, sont reçus à leur tour.

L'Empereur se place ensuite sur le trône, ayant à sa droite, le Prince Impérial, à sa gauche le prince Napoléon et le prince Murat, et, près d'eux, les grands officiers de la Couronne, les maréchaux et amiraux, le Gouverneur des Invalides et les Grands-Croix de la Légion d'honneur (les plus anciens de ces dignitaires : le duc de Mortemart, M. Guizot, le comte de Montalivet, promu de 1831 à 1843, manquent naturellement à la cérémonie) (1). Puis, viennent, à leurs rangs, les officiers civils et militaires de la Maison de l'Empereur ; seuls les officiers de service pendant la semaine se placent face au Trône, près des fenêtres.

(1) Les derniers grands-croix de l'Empire sont créés en 1869 : le premier Président de Royer, en mars ; F. de Lesseps, en novembre et le marquis d'Audiffred, en décembre ; le dernier grand officier est le général Ducrot, en août 1870. Les premiers grands-croix créés par le Gouvernement de la Défense Nationale furent : le général Uhrich, le défenseur de Strasbourg, et le contre-amiral Exelmans.

Le duc de Cambacérès, grand maître des cérémonies, ayant pris les ordres de l'Empereur et, accompagné du baron Feuilleux de Conches, l'un des maîtres des cérémonies et introducteur des ambassadeurs, fait approcher les corps constitués et les autorités civiles qui sont présentés au Souverain; tous leurs membres ont l'uniforme et arrivent dans l'ordre suivant : le Sénat, ayant à sa tête son président, M. Rouher, portant son embonpoint avec une majestueuse satisfaction; le Corps Législatif, conduit par son président, M. Schneider, le grand industriel, fils du fondateur du Creusot, petit, roux, figure rasée, que familièrement on surnomme le *lapin blanc*, à cause de ses yeux rouges et de ses cils blancs; le Conseil d'Etat, dont le président est M. de Parieu; la Cour de Cassation, président M. Devienne, qui a succédé à M. Troplong et qui, dit-on tout bas, doit sa présidence à son heureuse intervention dans l'« affaire Marguerite Bellanger »; la Cour des Comptes, président M. de Royer, que l'on a peine à apercevoir de loin en raison de sa petite taille; le Conseil Impérial de l'Instruction publique; l'Institut Impérial de France, dont le bureau est formé de Lebrun et de Camille Doucet.

Enfin, la Cour Impériale de Paris, dont le premier président est M. Gilardin, et le clergé de Paris, conduit par l'un des vicaires généraux de l'archevêché, le chanoine Surat.

Cinq discours sont prononcés par MM. Rouher, de Parieu, Schneider, le chanoine Surat et Devienne,

au nom du Sénat, du Conseil d'Etat, du Corps Législatif, du Clergé de Paris et de la Cour de Cassation.

Voici celui du président du Corps Législatif, remarquable au moins, par sa concision :

Sire,

Le Corps Législatif vient apporter au pied du Trône l'hommage de son respect, de son dévouement pour l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial.

La réponse de l'Empereur est un peu plus significative, au milieu des images qu'il emploie :

Je suis heureux des expressions de dévouement que vous m'adressez au nom du Corps Législatif. Jamais notre entente ne fut plus nécessaire et plus utile. Les circonstances nouvelles ont augmenté ses prérogatives sans diminuer l'autorité que je tiens de la nation. En partageant la responsabilité avec le Grand Corps de l'Etat, je me sens plus de confiance pour surmonter les difficultés de l'avenir. Quand un voyageur a parcouru une longue carrière et qu'il se décharge d'une partie de son fardeau, il ne s'affaiblit pas pour cela, il reprend de nouvelles forces pour continuer sa marche.

Les Eglises réformées, protestantes, israélites, se font représenter par le président des Consistoires et le grand Rabbín.

Enfin suivent : le Préfet de la Seine, baron Haussmann, qui va être remplacé par M. Henri Chevreau, le Préfet de police Pietri, les Maires de Paris, les Sous-Préfets de Saint-Denis et de Sceaux, les municipalités de la banlieue, le Préfet de Seine-et-Oise, les corps et autorités militaires, le maréchal Le Bœuf, ministre de la Guerre, l'Etat-Major du Ministre, le général d'Autemare d'Ervillé,

commandant la Garde nationale dont les colonels sont : le comte de Nieuwkerke, le prince Charles-Napoléon Bonaparte, M. Munster et le comte de Castéja.

Pendant que le Souverain siège dans la Salle du Trône, l'Impératrice, entourée de ses dames et de ses chambellans et écuyers, reçoit dans ses salons particuliers les dames du Corps diplomatique, les femmes des ministres, des maréchaux et amiraux, des personnages officiels et aussi les « intimes » de la Cour.

Ces salons donnent sur le jardin des Tuileries. On y accède par un escalier particulier qui conduit à la salle des huissiers.

Attenant à cette salle, se trouvent les trois salons dits salon vert, salon rose, salon bleu, à la suite les uns des autres. Ils ont à peu près les mêmes dimensions et la même disposition, c'est-à-dire six à sept mètres de largeur et de profondeur, avec chacun deux fenêtres sur le jardin, séparées par un trumeau à glace ; sur le côté opposé, deux portes séparées également par une glace, avec peintures au-dessus des portes. Puis, sur le mur du côté de la Seine, une porte et une fausse porte encadrant une cheminée avec plaque de fonte portant le chiffre E, et, au-dessus de la glace, les chiffres enlacés E. N. dans des couronnes de lauriers soutenues par des bandelettes d'or.

Les visiteurs sont d'abord introduits dans le salon vert où se trouvent les dames du Palais et les chambellans. Ce salon, élégamment décoré dans

le style Louis XVI, est peint en un ton vert pâle rehaussé d'or et d'arabesques vert plus foncé, le tout encadré de moulures dorées. Les dessus de portes représentent des oiseaux peints dans des feuillages. Les meubles sont en tapisserie de Beauvais. C'est le salon du « Printemps ».

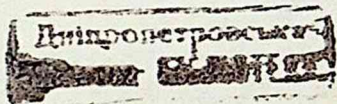
Conduits par le chambellan ou une dame de service, les visiteurs passent dans le salon rose, le plus coquet des trois. C'est le salon « des Fleurs ». Les peintures représentent des nénuphars et des violettes, des marguerites et des coquelicots. Ces fleurs allégoriques ont été peintes par Chaplin, ainsi que le plafond représentant le triomphe de Flore et les dessus de portes.

C'est dans le troisième salon que reçoit l'Impératrice. C'est le « salon bleu. » Au-dessus des portes et des fausses portes, six portraits charmants sont l'œuvre d'Ed. Dubufe. Ce sont, face aux fenêtres : la maréchale Pélistier, duchesse de Malakoff, née de la Paniega, et la duchesse de Persigny, née de la Moskowa ; côté de la cheminée : la duchesse de Morny, née princesse Troubetzkoï et la princesse Anna Murat, duchesse de Mouchy ; côté opposé à la cheminée : la comtesse Walewska et la duchesse de Cadore. Au plafond, un médaillon représente le profil de l'Impératrice.

Parmi les femmes spirituelles ou graves, imposantes ou sévères, jeunes et belles qui passent, l'on reconnaît au hasard : la princesse de Metternich, maréchale de Mac-Mahon, maréchale Pélistier, baronne Haussmann, marquise de Gallifet, ma-

réchale Bazaine, maréchale Canrobert, maréchale de Saint-Arnaud et sa belle-sœur, Mme de Forcade la Roquette, la marquise de La Valette, née de Flahault, la duchesse de Cadore, la maréchale Niel, etc.

Puis, vers quatre heures, lorsque cette foule brillante et chamarrée s'est retirée et qu'il ne reste plus que les grands services, l'Empereur, l'Impératrice et le prince Impérial rentrent dans leurs appartements où ne pénètrent que les officiers et les dames ayant pris le service de semaine. La journée officielle est terminée.



III

LE MINISTRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

LES ATTRIBUTIONS DU MINISTRE. — LA LISTE CIVILE. — LA CASSETTE PARTICULIÈRE. — MM. VAVIN PÈRE ET FILS LIQUIDENT CHACUN UN RÉGIME DÉCHU. — L'ANNUAIRE DES TUILERIES. — LES SURVIVANTS.

AVANT d'entrer dans le détail de ce qu'on appelait les « grands services », il importe d'indiquer ce qu'était le Ministère de la Maison de l'Empereur, qui avait dans ses attributions de les administrer.

La Maison de l'Empereur forme un ministère dont Achille Fould, ancien ministre des Finances sous le Prince-président, a été le premier titulaire.

En 1860 le maréchal comte Vaillant l'a remplacé : il reste en fonctions jusqu'à la chute de l'Empire.

Voici quelles sont les attributions de ce ministre :

Administration générale des revenus de la Couronne, de quelque nature qu'ils soient :

Formation du budget général des dépenses et des recettes ;

Présentation des décrets de nomination pour les emplois et fonctions de la Maison ;

Ordonnancement de toutes dépenses pour lesquelles des crédits ont été accordés ; encaissement de toutes les recettes ; réunion et approbation définitive de tous les marchés ;

Administration des domaines, bâtiments, parcs, jardins, mobiliers, bibliothèques, musées impériaux, manufactures impériales compo-

sant la dotation de la Couronne et celle du domaine privé de l'Empereur ;

Administration des théâtres Impériaux ;

Surveillance et conservation des valeurs mobilières existant dans les services ;

Propositions pour les pensions sur les fonds de la liste civile, prix de courses, encouragement aux arts, concession des brevets des fournisseurs, etc.

Les revenus de la liste civile sont de vingt-cinq millions de francs et les revenus de la dotation de la couronne de cinq millions.

Les dépenses se soldent bon an mal an à peu près de la manière suivante :

1. — Dotation des princes et princesses de la famille Impériale.	1.300.000 fr.
2. — Administration et frais de la Maison Impériale.	6.500.000 fr.
3. — Travaux d'améliorations, d'embellissement de tout ce qui compose la dotation de la Couronne (Domaines, Bâtiments, Musées, etc.).	12.000.000 fr.
4. — Actes de munificences de toutes sortes, dons, secours, pensions, cassette particulière.	10.000.000 fr.

La musique de la Chapelle et de la Chambre, les bals, les fêtes, les spectacles, la table, la lingerie, le personnel, les chevaux et voitures sont payés sur les frais de la Maison Impériale.

Les Expositions, les grandes fêtes nationales, les Beaux-Arts, le Conservatoire, les musées, les monuments historiques, les haras sont à la charge de la liste civile.

L'escadron des Cent-Gardes coûte 400.000 francs par an. L'Empereur paye 100.000 francs sa loge à l'Opéra.

Le Secrétaire général du ministère est M. Alphonse Gautier, conseiller d'Etat ordinaire, qui a commencé sa carrière en 1837 dans les bureaux de

l'Intendance générale de la liste civile du roi Louis-Philippe.

En 1848, M. Vavin, ancien député de la Seine, avait liquidé cette liste civile en s'adjoignant M. A. Gautier, et, fait curieux, c'est M. Vavin fils qui, en septembre 1870, sera chargé par le Gouvernement de la Défense Nationale de liquider la liste civile de Napoléon III et reprendra cette liste des mains de M. A. Gautier.

Tous les ans, aux Tuileries, le 1^{er} janvier, le Ministère de la Maison de l'Empereur fait remettre aux officiers des grands services une petite brochure portant les noms et adresses des différents titulaires, ainsi que de ceux dépendant des services de l'Impératrice, du Prince Impérial, du prince Napoléon, de la princesse Clotilde et de la princesse Mathilde.

Sur 194 titulaires indiqués au dernier annuaire de 1870, il ne reste plus aujourd'hui que 14 survivants ; deux n'ont disparu que depuis peu : le marquis de Piennes, ancien député, ancien chambellan de l'Impératrice, galant homme dans la plus complète acception du terme, retiré depuis de longues années dans ses propriétés de Hongrie, et dont la belle-fille est née de Mac-Mahon ; puis le marquis de Massa, ancien écuyer de l'Empereur, enlevé brusquement en quelques heures alors que, la veille encore, suivant la récente expression du marquis de Ségur, « on le voyait alerte, souriant, redressant sa taille svelte de sous-lieutenant aux

Guides, le plus aimable des octogénaires, et le type achevé de « l'honnête homme », selon la formule du vieux temps, de l'homme courtois, loyal, distingué de manières et cultivé d'esprit ».

La « Maison » est divisée en six grands services dirigés par :

- 1° Le Grand Aumônier.
- 2° Le Grand Maréchal du Palais.
- 3° Le Grand Chambellan.
- 4° Le Grand Ecuyer.
- 5° Le Grand Veneur.
- 6° Le Grand Maître des Cérémonies.

Tous ces grands officiers sont sénateurs.

En étudiant l'organisation de ces « Grands Services » et, en passant en revue ces noms où l'on retrouve tout d'abord ceux des grands dignitaires du Premier Empire, tels les Cambacérès, Bassano, d'Essling, La Moskowa, Montebello, puis ceux de bon nombre de familles de l'ancienne aristocratie, comme les Cossé-Brissac, De la Tour Maubourg, Contades, Canisy, Sancy de Parabère, Ligniville, et enfin ceux des amis de la dernière heure, tels que Fleury, Conneau, Pietri, comment ne pas s'arrêter à esquisser quelques portraits ou à raconter quelques anecdotes ?



Les grands Officiers de la Maison de l'Empereur.

1. Maréchal Vaillant. — 2. Mgr Darboy. — 3. Général* Fleury. —
4. Duc de Bassano. — 5. Edgar Ney, prince de la Moskowa. — 6. Duc
de Cambaceres.



L'abbé Bauer.

- 1 Portrait de l'abbé Bauer. — 2. Mgr Bauer, aumonier des ambulances de la Presse, à Champigny. (Siège de Paris.)

IV

LA GRANDE AUMONERIE ET LA CHAPELLE DES TUILERIES

LA MESSE DES TUILERIES. — LA MUSIQUE DE LA CHAPELLE. — LES QUATRE-VINGT-SEPT ANS D'AUBER. — APRÈS LA MESSE. — UNE MÉPRISE DE L'EMPEREUR. — LES CONFÉRENCES INOCCUPÉES DU GÉNÉRAL FROSSARD. — UN SINGULIER PRÉLAT. — LES AVATARS DE MGR BAUER. — LE MAUVAIS ŒIL. — L'INAUGURATION DE L'ISTHME DE SUEZ. — PENDANT LE SIÈGE. — UN ÉVÊQUE A L'OPÉRA. — LA BÉNÉDICTION DE GALLIFFET. — LE MARIAGE D'UN SEPTUAGÉNAIRE.

LE grand aumônier, — qui doit toujours être un évêque, — est nommé par un décret impérial ; il en est de même pour le premier aumônier et les chapelains.

Le vicaire général, le secrétaire général, les autres prêtres et le service laïque sont nommés par le grand aumônier.

Depuis 1863, Mgr Darboy, archevêque de Paris, remplit les fonctions de grand aumônier, succédant au cardinal Morlot, également archevêque de Paris et qui avait succédé lui-même à Mgr Sibour, assassiné à Saint-Etienne-du-Mont en 1857. Il a été nommé sénateur le 5 octobre 1864, le même jour que le comte de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, et un mois exactement après le maréchal Bazaine. Les émoluments de la charge sont de 40.000 francs par an.

Les fonctions du premier aumônier sont remplies par Mgr Tirmarche, évêque d'Adras, ancien curé-doyen de Ham que le prince Louis-Napoléon a connu pendant sa captivité.

L'abbé de Cuttoli, maître des cérémonies de la chapelle, vient d'être nommé, le 27 décembre 1869, évêque d'Ajaccio en même temps que Mgr Freppel a été nommé à Angers.

L'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, alors septuagénaire, ne faisait plus partie en 1870 de la Chapelle Impériale. Tout jeune, étant officier, il avait été convié aux réceptions de Mme Récamier ; entré dans les ordres, disait-on, après la disparition de sa femme au cours d'un voyage, il avait été désigné en 1848, comme prêtre attaché à la présidence de l'Elysée et avait été apprécié par le futur Empereur. Il se rencontrait souvent aux Tuileries avec son archevêque ; l'un et l'autre devaient se retrouver une dernière fois en 1871 dans des circonstances tragiques, sous les murs de la Grande Roquette.

La messe se dit à la chapelle tous les diman-

SERVICE DE LA

GRAND AUMONIER, S. G. Mgr Darboy, sénateur, archevêque de Paris, 127, rue de Grenelle-St-Germain.

AUMONIER. — S. G. Mgr Tirmarche, Evêque d'Adras, 192, rue de Rivoli.

VICAIRE GÉNÉRAL. — L'abbé Laine, chapelain, chargé des fonctions curiales, aumônier en chef de l'armée, 6, rue Chauveau-Lagarde.

ches avec un cérémonial imposant. Les Souverains, précédés des officiers de leurs Maisons en uniforme, suivis des dames de l'Impératrice, y assistent. Le grand aumônier leur offre l'eau bénite.

Le directeur de la chapelle organise la musique et fait venir des artistes de choix. Ces fonctions sont remplies par le vieil Auber, directeur du Conservatoire, portant vaillamment ses quatre-vingt-sept ans et qui compose encore. Pendant le carême les orateurs en renom viennent prêcher.

A chacun, prédicateur ou artiste, l'Empereur remet ou fait remettre un souvenir.

Le soir du Stabat, le Jeudi saint, les femmes des dignitaires ou officiers de la Maison assistent *en deuil* à la cérémonie.

L'Empereur a institué un usage, après la messe : il reçoit dans les salons d'Apollon et du Premier Consul les représentants des divers pays étrangers accompagnant ceux de leurs nationaux qui désirent être présentés. De plus, tous les officiers supérieurs, quelle que soit leur arme,

GRANDE AUMONERIE

CHAPELAINS. — L'abbé Mullois, 40, rue du Bac.

L'abbé Liabeuf, 60, rue de Grenelle.

L'abbé Quin La Croix, secrétaire général, 11, rue d'Ulm.

L'abbé de Cuttoli, maître des cérémonies de la chapelle, 127, rue de Grenelle.

L'abbé Allain, prêtre sacristain de la chapelle Impériale, 20, rue Monsieur.

ont le droit de venir jusqu'au Souverain sans autorisation spéciale et sans répondant. Il suffit d'avoir une épaulette à gros grains pour passer la grille, entrer et être introduit dans le salon de la Paix, où généralement se tiennent ces réunions.

L'Empereur se fait nommer chaque officier et rapidement l'aide de camp ou l'écuyer de service doit, par un mot, le renseigner.

La plupart du temps, le but du visiteur est de demander une faveur ou de réclamer contre quelque passe-droit dont il pense être victime. Quelques-uns viennent remercier l'Empereur d'une distinction, d'un avancement accordés, et saisissent aussi par ce moyen l'occasion de rappeler l'attention sur eux... pour une autre fois.

D'autres enfin n'ont eu pour but que de voir l'Empereur, de recevoir une parole de lui afin de pouvoir, en rentrant dans leurs régiments, faire à leurs camarades de pompeuses descriptions des Tuileries. Ils ne laisseront pas de commenter longuement cette réception !

L'on connaît l'incident plaisant qui se produisit à l'une de ces réceptions du dimanche, lorsqu'un colonel de cuirassiers du nom de « Pailard » fut présenté à l'Empereur qui, entendant « Bayard », crut être aimable en lui disant :

— « C'est un beau nom, mais difficile à porter pour un soldat. »

Après la messe, l'Empereur déjeune, comme chaque jour, en famille, à midi. Les Souverains,

d'abord seuls à ce repas, y ont fait ensuite assister le prince Impérial ; puis ce dernier, grandissant, déjeune avec son précepteur, le général Frossard.

Les officiers de la Maison sont servis, au rez-de-chaussée, à onze heures. L'aide de camp de service préside avec le Préfet du Palais de service ; l'officier supérieur commandant les troupes de la Garde est à droite de l'aide de camp.

L'Empereur, le dimanche, ne sort plus jusqu'à quatre heures. A ce moment-là, il fait une promenade à pied sur la terrasse du jardin des Tuileries en bordure du quai. Auprès de lui doivent se trouver : l'aide de camp de service, à sa gauche, et un officier d'ordonnance et un écuyer, à sa droite.

Le général Frossard, qui fut aide de camp avant d'être précepteur du Prince Impérial, la première fois qu'il fit cette promenade, se laissa aller à de longues dissertations, suivant sa manie. Le général, fort instruit, mais que chacun fuyait à cause de ses propos et ses théories interminables, aimait à « faire un cours ». L'Empereur était de mauvaise humeur et ne parlait pas ; il eut mieux valu l'imiter. Frossard non seulement continuait « son cours » mais allait jusqu'à interroger Napoléon III, dont il s'attira cette réplique :

— « Pardon, général, mais depuis que j'ai commencé cette promenade, j'ai l'esprit ailleurs. »

Frossard se tint coi, et l'on en resta là pour l'après-midi.

II

En parcourant la liste des prêtres et chapelains attachés au service des Tuileries, quelques personnes pourraient s'étonner de n'y point voir figurer le trop fameux Bauer.

A la vérité, ce prélat ne joue plus aucun rôle à la cour en 1870, mais il n'y a pas longtemps que, à Suez, il a cherché à se rapprocher de l'Impératrice.

Sa curieuse carrière vaut la peine d'être retracée.

Marie-Bernard Bauer, né en 1829 à Pesth, appartenait à une riche famille israélite. Ses goûts le dirigeant vers les arts, il suivit les cours de peinture à l'Université de Vienne. En 1848, la Révolution qui agite Paris a son contre-coup en Autriche, où les étudiants manifestent violemment. Ils s'organisent en garde nationale et votent une adresse aux Ecoles de Paris, que deux étudiants sont chargés de porter à destination. L'on choisit les plus ardents, les plus zélés, les plus intelligents ; l'un se nomme Waldner (qui depuis fut avocat à Vienne), l'autre Bauer. Tous deux arrivent à Paris où ils sont cordialement reçus par le ministre de l'Instruction publique, Carnot, et, en témoignage de sympathie, les étudiants français leur remettent un drapeau, portant en lettres d'or cette inscription : « Les écoles françaises à la Légion Académique de Vienne, 1^{er} juin 1848 ».

Le gouvernement autrichien ayant réagi, rudement, contre les tentatives du parti libéral, Bauer

est condamné à mort et ne peut rentrer dans son pays. Il se fixe dès lors en France et, après avoir servi comme volontaire sous les ordres de Cavaignac, il reprend ses études artistiques. Or, un jour, « la Vierge Marie lui apparut et, comme Saül sur le chemin de Damas, il sentit son cœur et ses yeux s'ouvrir tout à coup à la lumière ». Il se sent pénétré d'un zèle religieux ; il se fait Carme, prêche deux années en Bretagne, puis se sécularise. Il vient à Paris où il est remarqué. Sa parole éloquente, son action très personnelle impressionnent les auditoires. Les grandes dames affluent à ses sermons. Il est appelé le 31 juillet 1866 à bénir, aux Missions Etrangères, l'union du prince Czartoriski avec Mlle Suzanne de Caraman-Chimay et prononce une allocution appréciée.

A l'instigation de la princesse de Metternich, disent les uns, du ministre Fould (1), disent les autres, l'Impératrice demande à l'entendre ; puis pendant le Carême de 1867, il vient à la Chapelle des Tuileries faire une conférence sur « le But de la vie ». Il laisse une impression de charme, et l'Empereur songe un instant à le placer à la tête d'une organisation d'œuvres charitables.

L'abbé Deguerry est prié de faciliter à l'abbé Bauer l'accès de la chaire de la Madeleine. Le 22 mars 1867 il y traite de « La Pologne devant l'Histoire et devant Dieu ». Son talent s'af-

(1) Achille Fould s'était converti au catholicisme.

firme et balance la réputation du Père Félix et du Père Hyacinthe.

En 1868 l'on obtient pour lui du Pape le rang de protonotaire apostolique, ce qui lui donne le titre de Monseigneur ; il est en outre officieusement attaché aux Tuileries comme confesseur de l'Impératrice.

L'une de ses pénitentes a retracé le souvenir que lui avait laissé les premiers sermons du prédicateur :

« Quoique déjà lointaine, l'impression que fit sur ma jeune âme l'abbé Bauer ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Quand, pour la première fois, je le vis en chaire je fus de suite vivement impressionnée par ce visage dont les yeux impénétrables vous parlaient de Dieu rien qu'en vous regardant ; sa parole, pleine d'une foi si ardente, pénétra mon âme, me rapprocha encore davantage du Dieu que déjà j'adorais ; ma foi devint si vive devant le bel exemple que me donnait cet israélite converti, que je refusai ce jour-là toute distraction, voulant me recueillir dans le souvenir du magnifique langage que j'avais entendu. J'eus plusieurs fois le bonheur de l'entendre et toujours cette éloquence si persuasive, si pleine de foi, produisit sur mon âme une impression céleste (1). »

Un autre de ses contemporains a raconté comment, un dimanche de mars 1868, où le prélat prêchait à la Madeleine, l'église était comble une heure à l'avance ; l'élite de la société s'y trouvait réunie ; on refusait du monde...

Quant à Mgr Bauer, disait-il, « son ensemble est expressif, les traits d'une rare mobilité accusent une nature nerveuse ; le front est découvert et

(1) *L'Indépendance Belge* du 19 mai 1903.

des cheveux noirs, tombant jusque sur le col, encadrent un visage d'un ton brun qui dénote l'influence de la race et du sang plutôt que celle du ciel sous lequel est né Mgr Bauer. Sa taille assez petite, sa structure d'apparence frêle, rappellent l'abbé Lacordaire à ses débuts dans la chaire de Notre-Dame. Le geste, un peu saccadé, a de l'autorité et de l'énergie. La voix vibrante, métallique, est remarquable surtout par l'accentuation ; chaque syllabe, détaillée et martelée jusqu'à l'affectation, pénètre comme de force dans l'oreille de l'auditeur. L'avocat Crémieux et l'excellent artiste Regnier sont peut-être les seuls chez qui l'on puisse trouver une diction aussi nette et aussi vigoureuse ».

Un surplis et un camail noir bordé de rouge, voilà le costume.

Le texte de la conférence est : « La Doctrine chrétienne est la première philanthropie du monde ; elle est la bienfaitrice de l'humanité, au point de vue moral, au point de vue social et au point de vue politique ».

A un certain moment, l'orateur a un de ces mouvements qui agissent directement sur une foule : en désignant du doigt les sœurs de charité agenouillées au pied de la chaire, il s'écrie : « Robes grises, cornettes blanches, parlez vous-mêmes... Je donne mille ans à la philanthropie pour créer une sœur de charité. »

Plus loin, sur la question de l'affranchissement des noirs, il rend justice à l'Angleterre « plus catho-

lique qu'elle ne le croit elle-même, et chez qui les mœurs valent mieux que les lois » et il stigmatise l'Espagne et le Brésil qui laissent subsister cette insulte à l'humanité.

Il parle de l'Irlande, de la Pologne, de Rome. Il a des brusqueries de parti-pris, puis des incorrections voulues. Par exemple, au lieu de dire « les incrédules », il dit « les incroyants ». Quarante ans plus tard, un ministre créera de ces néologismes : « Je ne suis pas athée, je suis areligieux ».

Et l'auditeur termine en portant ce jugement : « En somme, de l'élévation, de la verve, de l'art, tout ce qu'on peut attendre du talent, — sans le génie. On sent trop le grand artiste et pas assez le prêtre ».

Dès ce moment les succès grisent un peu le prédicateur. C'est le plus élégant et le plus mondain des prélats ; on admire sa silhouette fine, sa bouche spirituelle et ses yeux profonds et lumineux, qui affectent de chercher l'inspiration d'en haut.

Il est invité dans les milieux les plus aristocratiques et l'Impératrice lui fait de riches cadeaux en habits, en bijoux religieux.

Tant d'honneurs vont enivrer un homme dont la foi n'a peut-être pas des racines profondes. Ses allures peu à peu deviennent étranges ; sa mise et son maintien choquent les gens les moins prévenus. L'Empereur s'en émeut.

A Saint-Cloud, pendant l'un des derniers étés,

Napoléon III est informé que Mgr Bauer vient régulièrement dire la messe au Château le dimanche dans un appareil un peu singulier. Le souverain, voulant par lui-même observer l'arrivée du protonotaire, se place derrière le rideau d'une fenêtre et n'est pas peu surpris de voir Mgr Bauer revêtu de sa soutane violette, conduisant en personne un poney-chaise attelé de deux petits chevaux fougueux, faisant sonner leurs grelots et flanqués de deux énormes levriers bondissant autour de l'attelage.

Ce manque de tenue, signalé au prélat, est le point de départ de sa défaveur. De méchants bruits, peut-être alors trop malveillants, circulent sur son compte. On l'éloigne peu à peu et il ne vient plus guère à la cour à l'époque où l'Impératrice entreprend à l'automne de 1869 le voyage de Suez qui sera la dernière page brillante du règne (1), et cependant, il s'embarque de son côté pour l'Égypte.

(1) L'Impératrice avait quitté St-Cloud le 30 septembre 1869. Elle emmenait avec elle la duchesse d'Albe, sa nièce, le duc de Huescar, son neveu, le Prince Joachim Murat, le général Douay, aide de camp de l'Empereur, deux officiers d'ordonnance, un écuyer, un chambellan, la comtesse de la Poëze, dame du Palais de l'Impératrice, et comme demoiselles d'honneur, Mesdemoiselles de Larminat et Mademoiselle Angèle Marion.

Après avoir traversé le Mont-Cenis, la Haute-Italie, Venise, où le 3 octobre le roi Victor-Emmanuel vient lui présenter ses hommages, l'Impératrice s'embarque sur l'*Aigle*, commandé par M. de Surville, et vogue vers la Grèce et Constantinople où, jusqu'à la fin du mois, le Sultan lui offre fêtes sur fêtes, puis elle repart pour Alexandrie.

Dans un livre résumant des notes écrites au jour le jour, ce voyage a été raconté d'une façon charmante par le vicomte de Savigny

Le 22 octobre des dépêches sont lancées à Paris pour donner la nouvelle de l'heureux achèvement des travaux. Quatre cent cinquante et un millions ont été dépensés. L'achèvement complet coûtera cinquante autres millions.

La cérémonie d'inauguration fixée au 16 novembre, doit avoir lieu à Port-Saïd en présence de l'Impératrice et du Khédivé entourés de l'Empereur d'Autriche, du prince royal de Prusse, du prince des Pays-Bas, de l'Emir Abd el Kader, etc.

Mgr Bauer tient à jouer un rôle en cette occasion. Aussi, le 8 novembre, il arrive en Egypte et, apprenant que l'Impératrice est en excursion dans le Haut-Nil, il lui adresse à Assouan le télégramme suivant :

« Arrivé dans l'isthme, je m'empresse d'envoyer à ma Souveraine mes félicitations et mes hommages. M. de Lesseps et sa famille envoient également leurs respects. Tout se prépare pour l'inauguration du canal et le passage de l'*Aigle* ».

venu avec une foule de Français pour assister aux fêtes d'inauguration qui commencèrent le 16 novembre. Au hasard, l'on peut citer parmi ceux-ci : Charles Blanc, de l'Académie des Beaux-Arts ; l'ingénieur Bréguet ; de Chennevières, conservateur des musées ; Maître Cléry, le brillant avocat du barreau parisien ; les peintres Fromentin, Gérôme ; Guillaume, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts ; le docteur Ibsen, qualifié de philosophe et poète ; Camille Pelletan, du *Rappel* ; Wurtz et de Quatrefages, de l'Institut ; Sancy de Parabère ; Eug. Tarbé, du *Gaulois*, etc... ; Théophile Gautier, envoyé par le *Moniteur Universel*, eut un accident à bord en tombant dans un escalier : il se cassa le col de l'humérus ; la fracture, réduite immédiatement, ne l'empêchait pas, disait-on, de manger, de fumer, de dormir et d'écrire.

Et il signe : « Monseigneur *de* Bauer ».

Pendant son séjour, il se présente à bord de l'*Aigle*, où il faut le retenir à déjeuner. Ce fait indispose vivement les autres convives, composés de l'escorte de l'Impératrice, de M. de Surville, commandant du bateau et du commandant en second, qui prétend que le protonotaire n'est bon qu'à « fiche la guigne ». Ce commandant s'appelle Sibour : au moment où il se place au bout de la table, la Souveraine le nomme au prélat.

— « Etiez-vous parent de Monseigneur Sibour ? demande Mgr Bauer, d'un ton aimable et enjoué.

— « Son fils », répond brusquement le commandant, qui ne veut pas lier conversation.

Chacun met le nez dans son assiette pour dissimuler un fou rire, alors que l'Impératrice ne cache pas son mécontentement.

Après le déjeuner, l'*Aigle* continuant à suivre le canal, on s'arrête un instant, et Mgr Bauer descend pour reprendre sa place sur la *Péluse*, navire des Messageries Maritimes qui marche devant. Sibour respire avec soulagement ; mais à peine Monseigneur a-t-il remis le pied sur son bateau que ce dernier s'arrête en panne sur un banc de sable. L'*Aigle* se trouve ainsi immobilisé derrière lui et tout le monde s'écrie que Sibour avait raison et que Bauer « fiche la guigne ».

Tous les efforts pour sortir de cette situation ridicule demeurent infructueux.

Le commandant Sibour, qui est resté songeur, se présente alors à l'Impératrice en lui deman-

dant l'autorisation de quitter le bord pour tirer d'affaire le navire qui barre la route, sûr, dit-il, d'y réussir. Une fois autorisé, il descend dans un canot et, s'approchant de la *Péluse*, fait donner l'ordre à Mgr Bauer de venir auprès de lui ; puis il le dépose sur le quai, et aussitôt le navire enlisé reprend son aplomb et repart, tandis que le commandant rentre sur l'*Aigle* en exultant.

Le prélat aimait la pompe et ce qui brillait. Il avait improvisé un jour sur le paquebot un Salut solennel avec une élégante désinvolture. N'allait-on pas jusqu'à raconter que, faute d'autel, il disait la messe sur un piano ? La chose n'est pas autrement certaine, mais ce qui est exact, c'est que, bien que rien n'eût été régulièrement convenu, le 16 novembre, jour de l'inauguration du canal, Mgr Bauer prononçait à Port-Saïd un long discours devant les princes assemblés.

Entre les prières de l'Iman et le *Te Deum* de l'évêque d'Alexandrie il prend la parole en des termes d'ailleurs élevés, auxquels son charme d'orateur doit sans doute donner quelque séduction.

Il débute ainsi :

« Messieurs, Madame, Sire,

« Il est permis d'affirmer que l'heure qui vient de sonner est non seulement une des plus solennelles de ce siècle, mais encore une des plus grandes et des plus décisives qu'ait vues l'humanité depuis qu'elle a une histoire ici-bas. Ce lieu où confinent, sans désormais se toucher, l'Afrique et l'Asie, cette grande fête du genre humain, cette assistance auguste et cosmopolite, toutes les races du globe, tous les drapeaux, tous les pavil-

« lons flottant joyeusement dans ce ciel radieux et immense, la Croix
« debout et respectée de tous en face du Croissant, que de merveilles,
« que de contrastes saisissants, que de rêves réputés chimériques
« devenus de palpables réalités, et, dans cet assemblage de tant de
« prodiges, que de sujets de réflexion pour le penseur, que de joies
« dans l'heure présente, et, dans les perspectives de l'avenir, que de
« glorieuses espérances !

« Oui, le voilà donc enfin sous notre regard, à nos pieds, ce travail
« de géant, ce canal universel des deux mondes, que l'on a cru impos-
« sible parce que l'on doutait de quoi est capable l'homme quand
« il veut véritablement... »

Glorifiant l'œuvre accomplie, il s'écrie :

« O Occident ! O Orient ! rapprochez, regardez, reconnaissez,
« saluez, étreignez-vous ! Salut à toi, d'abord, splendide Orient,
« d'où à chaque aurore nous vient la lumière qui fait les jours
« de notre vie mortelle ; de toi aussi, ô Orient, nous vint, dès
« l'aurore des siècles, la lumière des intelligences et, plus radieuse-
« ment que tout, la lumière des âmes, présage du jour qui ne doit
« jamais finir. »

Puis il prévoit que, de même que « la chrono-
« logie du passé se divise en siècles qui ont pré-
« cédé ou suivi la découverte de l'Amérique, la
« chronologie de l'avenir dira : ce fut avant ou
« après le jour où l'Occident et l'Orient se ren-
« contrèrent à travers les flancs entr'ouverts de
« l'Egypte, ce fut avant ou après le 16 novembre
« 1869 ».

Hélas ! l'année qui allait venir devait marquer
d'un signe autrement terrible la délimitation des
événements !

Au Khédive, il exprime la reconnaissance des
catholiques :

- « Pour la première fois depuis douze siècles la foi chrétienne
- « peut élever, en face du Croissant à ciel ouvert, sa voix pour
- « prier et ses mains pour bénir. »

A l'Impératrice enfin, il adresse des paroles qui rappellent la part que la Souveraine a prise à la réussite de la gigantesque entreprise.

- « Il sied bien à votre âme virile de faire les plus grandes choses
- « en silence : mais il ne saurait nous convenir de nous rendre com-
- « plice de ce silence qui tendrait à fausser l'histoire et à frustrer la
- « postérité. Il importe que l'Histoire sache que cette grande œuvre,
- « pour une part immense, est la vôtre, et l'Histoire, en le disant,
- « dira rigoureusement la vérité.

- « L'Histoire ajoutera, Madame, qu'en prêtant votre puissant
- « appui au Canal des Deux Mondes, vous avez été dans la plus étroite
- « communion de pensées et de sympathies avec la France entière
- « qui a voulu cette œuvre ; avec cette généreuse et noble France qui,
- « dans toutes les classes sociales, s'est enthousiasmée pour le perce-
- « ment de l'Isthme de Suez, a fourni des millions et ses bras, son intel-
- « ligence et son énergie, ses ingénieurs et ses travailleurs, son person-
- « nel et son matériel ; avec cette France enfin, qui s'est pour ainsi
- « dire personnifiée dans un de ses fils, providentiellement doué pour
- « cette tâche prodigieuse par sa persuasive et familière éloquence,
- « sa fougue impétueuse, son invincible ténacité, la force et la dou-
- « ceur, une habileté consommée et une loyauté vraiment cheva-
- « leresque ; en un mot, par la foi pour ainsi dire surhumaine dans
- « l'accomplissement de cette œuvre gigantesque, risée du monde
- « avant d'être devenue aujourd'hui l'objet de ses plus enthousiastes
- « admirations. »

Ce discours devait être, pour son auteur, le chant du cygne. Jamais plus il n'aurait un tel auditoire et il ne devait même pas retrouver à Paris celui de la Madeleine aux dimanches de Carême.

Aussi, lorsque après ce long voyage d'Egypte,

encore tout ébloui de la fête grandiose, conservant le souvenir des mille « drapeaux et pavillons flottant joyeusement dans le ciel radieux et immense », il rentre, aux jours d'hiver, dans son entresol de la rue Saint-Florentin, les pensées les plus amères lui viennent au cœur.

Tout le monde cependant ne l'abandonne pas ; il lui reste des amis, des amies, et l'une d'elles même, pour sa perte, si l'on s'en rapporte à une anecdote naguère contée (1).

Une grande dame, jeune, riche et belle, appartenant à la haute bourgeoisie, avait subi le charme du sémillant prédicateur ; elle le suivait partout, assistait à ses messes, écoutait ses sermons, ne quittait pas son confessionnal. Un jour, le mari de cette mondaine tombe gravement malade : on appelle Mgr Bauer qui se rend au lit du moribond, et ceci devient la cause de sa déchéance religieuse. Le mari mort, les relations ne cessent point et le caprice se change en une liaison.

C'est alors que bien des gens commencent à l'éviter.

La guerre arrive. On raconte que le colonel de Galliffet, avant de partir en campagne, aurait dit : « Si je tombe sur le champ de bataille, surtout, ne m'amenez pas cet homme-là. »

Pendant le siège il s'occupe d'un enfant presque sourd qu'il conduit au Mont-Valérien les jours

(1) Jean Bernard. — *L'Indépendance Belge* du 19 mai 1903.

de combat pour que le bruit du canon le guérise de son infirmité.

Attaché comme aumônier aux ambulances de la presse, il fait galamment son devoir sur les champs de bataille ; mais avec quelle mise en scène ! A Champigny, on le voit arriver à cheval en culotte violette et bottes violettes, escorté de quatre gardes du corps revêtus de costumes bizarres qui, la nuit venue, portent des torches ; l'un de ceux-ci est le baron Ramond, auditeur au Conseil d'Etat, l'un des familiers de la princesse Mathilde.

Le cortège de « Monseigneur » poursuit sa reconnaissance parmi les morts ou secourt les blessés, sans même se douter des sentiments hostiles qui se manifestent sur son passage ; il s'avance si loin que les Saxons, qui veulent dissimuler l'étendue de leurs pertes, l'accueillent à coups de fusil. Devant ce manquement aux devoirs de l'humanité, l'aumônier ne recule pas, mais porte plainte auprès du ministre des Affaires Etrangères et du commandant en chef des troupes françaises. Le général Ducrot proteste aussitôt avec indignation si bien que le lendemain les Saxons font des excuses (1).

Pendant cette journée, le prélat est resté dix-huit heures à pied ou à cheval, se dépensant activement, et quand il rentre, il faut lui couper ses

(1) *Echo de Paris*, 16 juin 1899.

bottes pour les lui retirer. La croix de la Légion d'honneur le récompense de son zèle.

Au lendemain de la guerre, on retrouve Mgr Bauer fixé aux environs de Paris chez une amie restée fidèle et qui ne craint pas de sacrifier sa tranquillité, et peut-être sa fortune, pour lui donner un peu de bonheur.

D'une nature généreuse, cette femme au cœur élevé appartenait à la famille de l'un de nos grands poètes.

Un dimanche, elle invita le curé du village à venir déjeuner au château, le prévenant qu'il se rencontrerait avec Mgr Bauer ; le curé accepta avec d'autant plus d'empressement qu'il avait entendu parler de l'orateur et qu'il escomptait une belle prédication pour ses ouailles.

Mais entre temps, il fut mandé au Vicariat général de l'Archevêché de Paris — le siège de Mgr Darboy était encore vacant — et on l'avisa qu'il devait éviter tous rapports avec l'ancien Mgr Bauer, signalé comme habitant la paroisse, et qui n'avait plus les allures ni les mœurs d'un ecclésiastique. Le curé se soumit en soupirant, car il perdait à la fois un prédicateur de renom et l'accès d'une maison largement hospitalière. Et ce soir-là, rentrant mélancoliquement dans son presbytère, il médita peut-être plus que jamais ces paroles de Saint-Augustin :

*O Beata Solitudo.
Sola Beatitudo !*

Mgr Bauer ne sembla pas s'émouvoir de cet incident significatif et demeura dans le vieux château où on lui prodiguait l'amitié la plus dévouée.

La propriété, aujourd'hui vendue, est presque abandonnée. Le parc, planté de beaux arbres, laisse deviner encore quelques allées dessinées à la française. Dans un coin retiré, caché derrière les vieilles charmilles en broussailles, s'élève un pavillon minuscule du dix-huitième siècle, sorte de maison de poupée qui rappelle les anciennes « folies » ; ses proportions, sa toiture, la coupe de ses fenêtres, le balcon en fer forgé et jusqu'aux vieilles vitres jaunies ou verdies par le temps, tout en est harmonieux. Poussez la porte vermoulue, et vous entrez dans une pièce suivie d'un petit cabinet à droite et d'un escalier discret à gauche. En haut, une seule chambre avec des lambris en ruines et encore tapissée de fragments de tentures, puis un autre cabinet à la suite.

Trois fenêtres guettent le parc et une quatrième surveille la route extérieure ; une porte murée depuis longtemps permettait sans doute, à l'époque galante, d'introduire discrètement d'heureux visiteurs.

Maison de poupée et peut-être aussi de jeune marquise de la cour de Sceaux, où l'on aimerait à chercher la trace de pieds mignons et l'odeur de la poudre à la bergamote, si l'on ne trouvait aujourd'hui que portes grinçantes, volets chancelants et toiles d'araignées.

Le château proprement dit est de style

Louis XIII. Bauer n'y habitait pas, ainsi qu'il le faisait observer au besoin, tenant à respecter les convenances ; il logeait en effet dans une annexe indépendante dont les murs étaient contigus à ceux du château. Son appartement situé au premier étage donnait sur le jardin où il pouvait descendre par un escalier extérieur à double rampe. Dans une niche creusée au milieu de la façade de cette annexe, on voit encore une statue de la Vierge placée là pour lui ou par lui.

Au début de ce séjour, et quoique ayant déjà rompu avec l'Eglise, Bauer conservait le vêtement religieux et, lorsqu'il sortait, il saluait volontiers les passants. Mais lorsque, le matin, il accompagnait à cheval son amie, il portait le costume civil et semblait ne plus voir personne.

A l'occasion d'un mariage, il revêtit à nouveau ses plus beaux ornements, se couvrit de bagues et de pierreries et se rendit ainsi à l'église du village. Puis un jour vint où, renonçant irrévocablement à son passé, il réunit tous ses bijoux et ses riches habits religieux : un à un, il les prit en ses mains, les regarda, les baisa avec émotion et les enferma dans un coffre dont il fit présent aux Missions Etrangères.

Dans le pays, on ne jasait pas trop. Les gens du château faisaient le bien, en sorte qu'on leur était indulgent, par reconnaissance ou par intérêt. Et puis, disait-on, Bauer était « comme un évêque en retraite », tandis que s'il s'était agi du curé, en fonctions à l'église, c'eût été autre chose !

De temps en temps, l'ancien prélat s'absentait pour passer quelques semaines à Paris. On le voyait alors assidu aux premières représentations, aux côtés de Léonide Leblanc, remplissant les fonctions de coadjuteur d'un prince royal qui croyait l'artiste en compagnie sûre.

On le voyait parfois aussi, certains étés, à Deauville ou à Villers, chevalier de deux dames habitant avec lui une coquette villa.

Puis il revenait encore volontiers au vieux château dont il ne sortait guère, passant ses journées à lire, à écrire, à rêver aussi et à errer pendant les tièdes après-midi, jusqu'à la « maison de poupée » où une collation était servie ; puis il cessa complètement ses visites et la châtelaine resta mélancoliquement seule, jusqu'au jour où elle dut vendre la demeure qui lui était si chère.

Que pourraient dire les vieilles pierres, ces murs attristés, ces toiles de Jouy, fraîches autrefois, maintenant déchirées, grises de poussière, ces fenêtres aux petits carreaux derrière lesquels on s'attendait ! Que pourraient raconter les charmilles, les pelouses désertes et le bassin de pierre aux contours gracieux, aujourd'hui desséché, qui résonnait jadis des pleurs de l'eau !

Si l'on en juge par le peu de gens qui, dans ce petit village, se souviennent encore de l'ex-Mgr Bauer, l'oubli sera complet avant peu. Et de cette charmante demeure abandonnée où les grands arbres gardent silencieusement de mystérieux secrets, il ne restera même plus rien, car la pioche et la hache

seront bientôt à l'œuvre pour faire place aux maisonnettes de petits rentiers indifférents aux choses du passé.

Bauer vécut alors de la vie de Paris, suivant alternativement les opérations de Bourse et les soirées théâtrales. C'était un habitué du foyer des artistes à l'Opéra, frôlant les robes des petites danseuses, quand il n'était pas plus entreprenant. Celles-ci le tutoyaient et l'interpellaient parfois d'un « Eh bien ! Monseigneur de Cythère », renouvelé du nom que l'on donnait au dix-huitième siècle au cardinal de Bernis, archevêque d'Albi. Ces apostrophes le rendaient aussitôt songeur et il disparaissait.

Son salon d'où l'esprit était loin d'être banni, était le rendez-vous de quelques intimes (1).

Bauer était devenu un petit homme trapu, à la tête restée belle sous les cheveux et la barbe blanchis, et ayant gardé ses beaux yeux d'Oriental. En l'écoutant parler, on retrouvait le prédicateur à la façon dont il phrasait, en scandant les mots d'une manière sonore.

Jamais, au cours de ses longues causeries intimes, il ne se laissait aller à des propos contre la religion qu'il avait successivement embrassée puis abandonnée ; il était respectueux des choses

(1) Bauer habita plusieurs années rue du Colisée au coin des Champs-Élysées. L'on voit encore au 1^{er} étage, sur cette avenue, un balcon qu'il avait fait établir à ses frais et qui est contigu à l'hôtel de Caulaincourt, aujourd'hui hôtel de M. Bonnardel. Puis il alla se fixer 24, rue Marbeuf où il se maria et mourut.

de l'Eglise et répondait simplement quand on l'interrogeait : « Je ne croyais plus et je suis parti ».

Parfois, contant une anecdote, même insignifiante, il s'arrêtait net, soit par scrupule, soit même qu'il escomptât un effet, disant : « Je ne puis continuer, car je violerais le secret de la confession ». Personnage énigmatique, théâtral aussi, doué d'une intelligence supérieure, mais aussi d'un caractère plus imaginaire que sincère.

Longtemps il conserva l'habitude du cheval et c'est au cours d'une de ses promenades matinales que, rencontrant le marquis de Galliffet, il lui adressa le salut militaire auquel le spirituel général répondit par un grand geste de bénédiction sacerdotale (1).

Un jour l'on apprit qu'il était marié ; septuagénaire, il n'avait pas craint, en effet, de convoler avec une jeune israélite, artiste fort belle au teint brun éclairé de deux grands yeux noirs, à la taille souple, qui avait renoncé depuis quelques années à la scène (2).

Mais ses heures étaient déjà comptées ; miné

(1) Cette anecdote a été trop souvent rapportée pour n'être pas mentionnée, mais elle a été énergiquement démentie dans l'entourage de Bauer.

(2) 12 mai 1899. VIII^e arrondissement. Acte de mariage de Bernard Bauër, rentier, et de Elisabeth-Marie Lévy, née le 2 février 1867. Témoins : Alfred Belmontet, administrateur des Chemins de fer de l'Ouest, et Ernest Guglielminetti, docteur en médecine, pour le marié. — Georges Boyer, secrétaire général de l'Opéra, et Jeanne Lévy, pour la mariée.

par le mal qui devait l'emporter, il demeurait sédentaire. Son cerveau restant intact, il « se revêcut », évoquant, disait sa veuve, les heures historiques dont il avait été le témoin. Il fixa ses souvenirs d'une plume élégante, abondante et rapide, sans permettre de son vivant qu'on en publiât rien. Il a noirci des pages nombreuses ; toute une pièce de son appartement était pleine de ses notes et des matériaux dont il s'était servi pour les écrire...

Et dans ces derniers jours où son passé, sans doute, se déroulait devant ses yeux, le souvenir des Tuileries, de Suez, de l'Impératrice, ne lui revenait-il pas ? Songeait-il qu'il avait été le confident de bien des drames, de bien des souffrances ?

Il mourut le 14 mai 1903, à l'âge de 74 ans.

Une de ses anciennes pénitentes, fervente catholique, qui n'avait cessé de prier pour ramener à la foi celui qui fut son confesseur, suivit l'enterrement civil de l'ancien prélat et, tout bas, récita les prières des morts derrière le cercueil.

LE GRAND MARÉCHAL DU PALAIS

UN MINISTRE QUI CUMULE. — LA TENUE DES OFFICIERS DU « SERVICE ». — LA TABLE IMPÉRIALE. — QUELQUES MENUS DES TUILERIES. — DINERS DE FAMILLE ET DINERS OFFICIELS. — LA MUSIQUE DES GUIDES. — LES LUNDIS DE L'IMPÉRATRICE. — TOILETTES DE COUR. — LES CONCERTS DE CARÊME. — LA CIGARETTE DE L'EMPEREUR ET LE CIGARE D'UN PRINCE D'ORLÉANS. — LE DERNIER MARDI-GRAS. — UNE REPRÉSENTATION INTIME AU PAVILLON DE FLORE. — LE PRINCE IMPÉRIAL ET SES AMIS.

LE maréchal Vaillant cumulait les fonctions de sénateur, de ministre de la Maison de l'Empereur et de grand maréchal du Palais.

Sous ses ordres, l'adjudant général du Palais avait toute l'administration des résidences impériales. Ses appointements étaient de 30.000 francs. Il portait sur l'uniforme l'aiguillette, et le pantalon écarlate était à bandes d'or.

Le général Rollin avait occupé ces fonctions depuis 1853 ; il avait le dévouement « féroce » et contrôlait les dépenses avec une extrême sévérité. Mais, fêru d'étiquette, il refusait à l'Empereur, disait-on, le « pain de ménage » que celui-ci réclamait. Il était la terreur des solliciteurs ; le général Malherbe le remplaça en 1868, jusqu'au

moment de la guerre, où le général Courson devint titulaire du poste.

Le colonel commandant l'escadron des Cent-Gardes dépendait directement de l'adjudant-général.

L'on a rappelé plus d'une fois depuis quarante ans ce qu'était ce bel escadron dont les hommes, d'une taille superbe, étaient tenus à une correction et à un soin parfaits.

Un de leurs officiers, Duval, était d'une pres-tance particulièrement remarquable. Un jour de service qu'il galopait à la portière du carrosse impérial, il avait été « distingué » par l'auguste personne que le Souverain venait de recevoir à la gare. Celle-ci insista pour que l'officier lui fût présenté et lui accorda, sans qu'il l'eût sollicitée, une audience privée. Il faut dire que cette majesté n'était plus une femme très séduisante et qu'elle avait un embonpoint marqué.

Très ennuyé, Duval avait fait part à quelques camarades de ce rendez-vous dont il augurait mal

SERVICE DU

GRAND MARÉCHAL DU PALAIS. — S. E. le maréchal Vaillant, sénateur, membre du Conseil privé, Ministre de la maison de l'Empereur, place du Carrousel.

ADJUDANT GÉNÉRAL DU PALAIS. — Général Malherbe, Palais des Tuileries.

SURINTENDANT DES PALAIS IMPÉRIAUX. — Général comte Lepic, aide de camp de l'Empereur, premier maréchal des logis du Palais, au Louvre.

PRÉFETS DU PALAIS. — Baron de Montbrun, 3, rue de Boulogne ; baron de Varaigne du Bourg, 43, avenue de la Reine-

et ceux-ci ne lui avaient pas ménagé leurs taquineries.

Aussi, au retour de l'entrevue, est-il interrogé par l'un d'eux :

— « Eh bien, reviens-tu comme Joseph ? » —
« Non, repartit Duval, comme Jonas ».

Les préfets du Palais qui étaient officiers civils prenaient le service par semaine à Paris, par mois dans les résidences. Leurs appointements étaient de 10.000 francs.

Leur uniforme se composait d'un habit rouge lie de vin, brodé en or au collet, aux parements, à l'écusson, sur la poitrine et le long des basques ; gilet de casimir blanc avec boutons à l'aigle ; culotte de casimir blanc, bas de soie blancs, souliers à boucles ; ou pantalon bleu à bandes d'or, épée, chapeau à cornes à plumes noires.

Les maréchaux des logis avaient à leur tête le général comte Lepic, qui recevait des appointe-

GRAND MARÉCHAL

Hortense (avenue Hoche actuelle) ; M. de Valabrègue, comte de Lawoestine, 11, rue Boissy-d'Anglas ; baron Morio de l'Isle, 15, rue de Bellechasse.

MARÉCHAUX DES LOGIS DU PALAIS. — Lieutenant-colonel baron E. Tascher de la Pagerie, 20, rue Barbet-de-Jouy ; Commandant Oppermann, 30, rue Saint-Georges ; commandant Rollin, 10, rue du Mont-Thabor.

GOUVERNEUR DES PALAIS DES TUILERIES, DU LOUVRE ET DE L'ÉLYSÉE. — Général Lechesne, Palais des Tuileries.

GOUVERNEUR DU PALAIS DE SAINT-CLOUD. — Colonel Thierion, chambellan honoraire, Palais de Saint-Cloud.

ments de 20.000 francs, auxquels s'ajoutèrent 10.000 francs lorsqu'il fut nommé surintendant des Palais impériaux. Les autres maréchaux des logis avaient des appointements de 8.000 francs.

Leur tenue était l'habit militaire gros bleu, brodé d'or au collet, aux parements et à l'écusson, l'aiguillette d'or avec les épaulettes de leur grade dans l'armée ; le pantalon garance à bandes d'or, le chapeau à cornes à plumes noires. Par suite d'une singularité protocolaire, ils étaient officiers civils de la Maison, et leur charge comportait la distribution des appartements et logements des Souverains et des personnes qui les accompagnaient en voyage et dans les résidences.

Le service de la bouche dépendait du grand maréchal. Voici, à titre de document, deux menus de repas aux Tuileries, en 1870, assez « bourgeois » en somme :

DE JEUNER

GROSSES PIÈCES

Beefsteacks maître d'hôtel, pommes de terre sautées
Poulets au riz à la Turque

ENTRÉES

Les œufs frits au jambon
Les foies de veau sautés à l'Italienne

ROTS

Homards sauce remoulade — Pâtés à la gelée

ENTREMETS

Haricots sautés — Raviolis au gratin
Crème au caramel — Petites galettes de ménage

D I N E R**POTAGES**

Pot-au-feu — Purée à la Reine

GROSSES PIÈCES

Saumon à la Genevoise — Pièce de bœuf à la jardinière

ENTRÉES

Grenadins à la chicorée

Suprêmes de poulets — Pointes d'asperges

Chaufroid de foie gras

Salade de filets de sole à la ravigote

Rots

Faisans et chapons au cresson

ENTREMETS

Choux-fleurs sauce au beurre

Epinards au velouté

Timbale de poires à l'Italienne

Pains de la Mecque

Les fruits et les primeurs de légumes étaient généralement fournis par les potagers de Versailles, comme cela se pratiquait à l'ancienne Cour. Mais, pendant la République de 1848, les produits de Versailles avaient été donnés aux hôpitaux de la ville, et lorsque la liste civile en 1852 reprit possession des potagers, l'Empereur ne voulut pas que les hôpitaux eussent à en souffrir et, par compensation, leur attribua une somme annuelle de dix mille francs.

Chaque lundi était donné le dîner de famille qui comprenait, outre le service des Souverains et du Prince Impérial :

Le prince Napoléon avec un aide de camp ; la princesse Clotilde avec une dame ; la princesse Mathilde avec une dame et son chevalier d'honneur ; le prince et la princesse Murat ; le prince et la princesse Joachim Murat ; le duc et la duchesse de Mouchy, née Murat ; le comte et la comtesse Roccagiovine ; le comte et la comtesse Primoli ; le prince et la princesse Gabrielli ; le comte et la comtesse de Cambacérès.

La princesse Clotilde était à la droite de l'Empereur, la princesse Mathilde à gauche, le prince Napoléon à droite de l'Impératrice, le prince Murat à gauche.

Au mois de janvier se donnait le dîner des maréchaux ; le ministre de la guerre, les généraux ayant de grands commandements, les généraux présidant les Comités, de passage à Paris, y étaient conviés.

Les maréchaux de France comptant, au 1^{er} janvier 1870, étaient, par rang d'ancienneté :

Le maréchal Vaillant, mort le 4 juin 1872.

Le maréchal Baraguay d'Hilliers, mort le 6 juin 1878.

Le maréchal comte Randon, mort le 13 janvier 1871.

Le maréchal Canrobert, mort le 28 janvier 1895.

Le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, mort le 17 octobre 1893.

Le maréchal comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, mort le 1^{er} février 1870.

Le maréchal Forey, mort le 20 juin 1872.

Le maréchal Bazaine, mort le 25 septembre 1888.

Le général Le Bœuf, ministre de la Guerre, reçut le bâton de maréchal le 24 mars 1870, au lendemain du jour où, devant le Corps Législatif, en abordant la question politique, à l'occasion de la garde mobile, il disait :

— « Je suis peut-être de tous les ministres le moins autorisé à traiter cette question à la tribune. Ma seule politique, la voici : c'est d'être toujours prêt. Quant à me mêler de la paix et de la guerre, cela ne me regarde pas. Si la guerre arrive, je dois être prêt : tel est mon devoir et je le remplirai ».

Et l'on sait que trois mois plus tard, à la veille de la déclaration de guerre, il prononçait à la tribune cette phrase douloureusement fameuse :

— « Nous sommes prêts, tellement prêts que la guerre pourrait durer deux ans sans que nous eussions besoin d'acheter même un bouton de guêtre ! »

Les amiraux ayant rang de maréchaux n'étaient qu'au nombre de deux : l'amiral Rigault de Genouilly, ministre de la Marine, mort le 4 mai 1873 ; l'amiral Tréhouart, mort le 8 novembre 1873.

Après le dîner des maréchaux venait celui des ministres avec leurs femmes.

Tous les samedis de janvier avait lieu le dîner de soixante couverts offert aux sénateurs, conseillers d'Etat, présidents de Cour et procureurs généraux de Paris avec leurs femmes. Les dames étaient en grande toilette, les hommes en frac et culotte noire.

Enfin, trois grands dîners de quatre-vingts couverts étaient donnés aux députés le jeudi pendant la session des Chambres. Une réception suivait le dîner, à laquelle pouvaient se présenter, sans invitation, les membres des grands corps de l'Etat avec leurs femmes et les officiers des Maisons des Souverains et des Princes.

La musique de la Garde de Paris ou celle des Guides se faisait entendre pendant les grands repas officiels. Celle-ci jouissait de la faveur de l'Empereur qui lui accordait une subvention annuelle de 25.000 francs ; les guides étant à cheval, les musiciens devaient être dressés à l'équitation et, comme bon nombre d'entre eux étaient pris parmi les artistes du Conservatoire, il y avait là une éducation spéciale à faire d'un genre assez piquant.

Ce ne fut pas sans peine que la musique de la Garde de Paris, organisée par le général Mellinet en 1856, arriva à se créer auprès de celle des Guides une place importante.

Son chef était M. Paulus, chevalier de la Légion d'honneur, ayant rang de sous-lieutenant, qui

l'avait conduite au Concours International de l'Exposition universelle de 1867, où un premier prix lui avait été décerné (1).

Pendant l'hiver et aux approches du carnaval, trois bals étaient donnés le mercredi, de quinzaine en quinzaine. Au fond de la galerie de Diane, sur une grande estrade, l'on aménageait un buffet, tandis que la partie droite de la salle était disposée pour le souper debout qui comportait : 16 soupières de consommé, 212 plats d'entrée, 8 plats d'entremets, 8 casseroles à légumes, 24 plats d'entremets sucrés, 80 assiettes de pâtisserie, 250 tasses de bouillon, etc., etc.

Le lundi, après le dîner de famille, l'Impératrice recevait, sur invitation spéciale, et un petit bal suivait la réception. Un souper assis de 300 couverts était servi sur 30 tables dans la galerie de la Paix.

L'on dansait dans le salon d'Apollon et l'élégant marquis de Caux, écuyer de l'Empereur jusqu'à son mariage avec Adelina Patti, conduisait autrefois les cotillons.

Pendant le carême, les réceptions devenaient plus sévères et le bal était remplacé par un concert d'un genre sérieux.

(1) Après la guerre, la Garde de Paris devint la Garde Républicaine et ses chefs de musique successifs furent : en 1873, M. Sellenick, ancien chef du 2^e régiment de la Garde Impériale ; en 1884, M. Wettge ; en 1892, M. Gabriel Parès, jusqu'en 1911.

Les journaux mondains de l'époque mentionnent quelques toilettes de la première réception de carême de 1870 (lundi 14 mars).

L'Impératrice portait une robe formée d'un treillis de velours noir sur fond or, avec une profusion de perles d'or au collier, aux bracelets, aux agrafes et dans les cheveux. Cette toilette était, paraît-il, la reproduction exacte de celle que porte la duchesse du Maine sur un de ses portraits.

La maréchale Bazaine, née de la Peña, avait une robe de gaze, de satin et de faille de trois tons de vert, une mantille de point doublée de vert jetée sur les épaules ; la coiffure Louis XV avec poufs de feuillage en velours vert émeraude, vert sombre et vert d'eau.

La princesse de Metternich portait une robe de crêpe blanc ruchée de faille ponceau et surchargée de nœuds de ruban ponceau ; pour coiffure, une aigrette de rubis et brillants dans un nœud ponceau.

Adelina Patti s'était fait entendre à ces concerts. Puis ce furent Mmes Carvalho, Rosine Bloch, Faure et aussi Melchissédech, qui devait le 4 septembre 1870, se trouver à la tête des manifestants, place de la Concorde, et au Corps Législatif. Pedro Gailhard, fils d'un proscrit du 2 décembre, y chanta également et son talent fut une révélation pour la Cour. Enhardi par son succès, il confessa à l'Impératrice — ce qui l'amusa beaucoup — que, étant apprenti chez son père, cordonnier de son état, il avait souvent chaussé Mlle de Montijo.

Les chœurs étaient formés par les jeunes élèves du Conservatoire, toutes en toilettes blanches.

Chacun recevait un cachet fixe : mais aux artistes de marque, l'on remettait aussi un souvenir personnel dont l'importance variait suivant la réputation de l'artiste.

Auber, assisté de Jules Cohen, organisait les programmes. Le vieux maître ne ménageait point ses forces : il continuait à travailler pour le théâtre et il se piquait toujours de galanterie.

Au foyer de la danse, à l'Opéra, où il revenait un soir après quelques jours de mauvaise grippe, on lui fit une ovation. — « Vous avez raison de vous féliciter de mon retour », dit-il aux jeunes ballerines, « car si je n'étais pas revenu, l'on aurait sûrement dit que les petites danseuses m'avaient tué ».

On sait l'anecdote que contait Legouvé au sujet de cette éternelle jeunesse — ou demi-jeunesse — du maître, ce pari de cinq louis qu'il avait fait, en se lançant dans une aventure. S'il devait battre en retraite, il payerait à Legouvé les cinq louis. Le lendemain, Legouvé recevait une lettre dont il reconnaissait l'écriture. Il l'ouvrait, y trouvait un billet bleu, et il souriait à la pensée de l'humble aveu qui suivait ces fanfaronnades. Mais en regardant le billet, il s'apercevait que c'était un billet... de cinquante francs.

L'on a souvent dit et écrit que l'Impératrice ne pouvant supporter l'odeur du tabac ne permettait pas de fumer en sa présence.

La vérité est que l'Empereur fumait constamment des cigarettes faites d'un tabac particulier qui laissait une odeur assez forte, et qu'il ne se privait pas de son habitude en présence de l'Impératrice.

Est-ce l'ennui d'avoir à supporter cette manie qui avait conduit celle-ci à détester le tabac français ? c'est possible et, jusqu'à un certain point, explicable chez une Espagnole : en tout cas, après les dîners officiels ou intimes, il n'était pas d'usage de fumer aux Tuileries.

Mais à propos de tabac ou de cigare, il se passa bien longtemps après 1870 une petite scène qui révèle la courtoisie d'un prince français envers une souveraine déchuë.

Il convient de dire tout d'abord que cette histoire de cigare est la conséquence d'une aventure de carrosse.

Napoléon III se promenant un jour « incognito » à Compiègne, fut conduit par l'un de ses écuyers chez un marchand d'antiquités pour y voir un vieux carrosse de cour qui successivement avait appartenu à Marie-Louise et à la reine Amélie. On en demandait 10.000 francs, que l'Empereur s'empressa de payer en faisant venir la voiture au Louvre.

Après la guerre, le carrosse fut, ainsi que bien d'autres choses, réclamé par l'Empereur comme lui appartenant. Les formalités furent si longues que l'Impératrice n'entra en possession que vers 1885, c'est-à-dire bien longtemps après la mort de Napoléon III et celle du Prince Impérial. Pensant que l'objet devait intéresser le duc d'Aumale pour

son musée de Chantilly, elle le fit pressentir et il répondit que, non seulement il serait heureux d'accepter le cadeau, mais qu'il se souvenait parfaitement de la voiture dont il avait même des dessins.

Il ajoutait que, très touché de cette attention, il serait heureux, si le hasard des voyages le lui permettait un jour, de revoir l'Impératrice et de la remercier.

Il l'avait connue en Espagne au moment des « Mariages Espagnols » ; il avait alors vingt-quatre ans et Mlle de Montijo en avait vingt ; elle était demoiselle d'honneur de la reine et, au bal de la Cour, fut conviée à danser avec le duc d'Aumale ; or, c'était la première fois que le prince dansait dans le monde officiel ; il avait conservé de cette soirée, en dépit de la politique, un souvenir très vif.

« L'occasion de se revoir », fut une première fois manquée. L'Impératrice revenant un jour, en chemin de fer, du château de Mouchy, occupait un compartiment réservé. A Chantilly, le duc d'Aumale veut monter, croyant que ce compartiment est celui qu'on a l'habitude de lui retenir. Sans le reconnaître les personnes qui accompagnent l'ex-souveraine s'y opposent et le prince disparaît, non sans que l'Impératrice l'ait aperçu et ne regrette la promptitude de son entourage à maintenir son isolement.

La deuxième fois (c'était vers 1888) le yacht de l'Impératrice sillonnait la Méditerranée et faisait

un jour escale à Palerme. Le duc d'Aumale qui résidait alors en ses propriétés de Sicile en est informé et dépêche aussitôt quelqu'un pour demander à la voyageuse de lui faire la grâce de descendre jusqu'à son palais. L'offre est acceptée et aussitôt, accompagné d'un jeune prince de la famille d'Orléans, le duc d'Aumale se rend en calèche jusqu'au port. Il ramène l'Impératrice qui prend place dans le fond de la voiture avec sa dame d'honneur, tandis que le duc et son neveu s'assoient sur le devant.

Et ce ne devait pas être sans émotion que deux êtres qui s'étaient connus, jeunes et séduisants, dont les destinées avaient été si curieuses, dont la vie avait été si mouvementée et que le malheur avait frappés dans tous leurs espoirs et leurs affections se retrouvaient, à quarante ans de distance, meurtris et vieillis, sous le beau ciel immuable de Sicile.

Ce n'était pas à de telles réflexions que pouvait se livrer le jeune compagnon du duc, car, à peine installé, et sans demander aucun agrément, il allumait un gros cigare qu'il se mettait à fumer innocemment.

L'Impératrice sourit légèrement, et s'adressant au duc d'Aumale, lui dit :

— « Et vous, Monseigneur, vous n'êtes donc pas fumeur ? »

— « Certainement si, Madame, mais je ne fume jamais devant une femme ».

Le royal neveu comprit, rougit et jeta aussitôt

son cigare : sûrement, lui aussi, il dut penser que l'Impératrice n'aimait pas l'odeur du tabac.

L'usage, aux Tuileries, était de donner une fête au Prince Impérial, le 16 mars, pour l'anniversaire de sa naissance.

Maurice Richard, ministre des Beaux-Arts en 1870, avait songé à demander à un écrivain de ses amis de composer une comédie pour la circonstance : un petit acte fut écrit, tiré d'une nouvelle intitulée : *Le 16 mars*.

Mais la situation politique intérieure était singulièrement troublée par les suites de l'affaire Pierre Bonaparte-Victor Noir, et de plus le 16 mars tombait en carême. La pièce ne vit donc pas la scène de la Cour et dut attendre près de sept ans avant d'être représentée au Gymnase sous le titre de *La date fatale*, avec Saint-Germain et Maria Legault comme interprètes.

L'Impératrice préféra donner à son fils une distraction d'un ordre plus intime. L'on fixa le jour du mardi-gras — 8 mars 1870 — pour jouer une comédie dans laquelle le jeune prince devait s'essayer au premier rôle. La pièce choisie était *La Grammaire*, de Labiche et Jolly, que le Palais-Royal avait donnée pour la première fois au moment de l'Exposition universelle, le 26 juillet 1867, et qui tenait brillamment encore l'affiche. Ses créateurs : Lhéritier, Geoffroy, Pellerin, Fizelier et Mlle Worms l'avaient jouée, le 13 novembre 1869, au palais de Compiègne, participant ainsi à la der-

nière fête donnée par l'Empereur dans cette résidence, alors que l'Impératrice était en route pour inaugurer le Canal de Suez (1).

Le soir du mardi-gras, *La Grammaire* fut donc représentée dans l'un des principaux salons du Pavillon de Flore, qui était réservé au Prince Impérial et à son service. La construction de ce bâtiment était achevée, mais non sa décoration, et on dut y suppléer en recouvrant les murs de tapisseries du garde-meuble.

Quatre-vingts invitations au plus avaient été lancées, toutes désignées par l'Impératrice elle-même.

Devant le théâtre, deux fauteuils étaient réservés aux Souverains ; à droite et à gauche, quelques chaises de velours rouge pour la princesse Mathilde, la princesse Clotilde, la princesse Lucien Murat, la duchesse de Mouchy, la princesse Julie Bonaparte et... le prince des Asturies, fils de la reine Isabelle, le futur Alphonse XII, alors exilé, et qui, encore peu familiarisé avec la langue française, se faisait expliquer les scènes.

Derrière ces premiers rangs, les dames de la cour, la maréchale Bazaine, le prince de Metternich, les aides de camp du Prince Impérial, etc.

Le Prince remplissait le rôle de « Poitrinas », le vieux collectionneur entiché de recherches et de fouilles. L'Empereur, qui avait des prétentions à

(1) Le spectacle à Compiègne était complété par *Le Camp des Bourgeoises* et *La Consigne est de ronfler*, joués par Geoffroy, Brasseur et la troupe du Palais-Royal.

l'archéologie, s'amusa fort en s'appliquant les erreurs dans lesquelles les collectionneurs peuvent tomber.

Le jeune Prince, alors âgé de quatorze ans, s'était grimé en vieux savant, une longue redingote grenat à boutons de métal lui battait les talons, il portait un pantalon de nankin, un grand gilet blanc, une grosse cravate et une perruque grise.

Les autres interprètes étaient :

Pierre de Bourgoing, rôle de Jean, domestique.

Louis Espinasse, rôle de Caboussat.

Louis Conneau, rôle de Machut.

Maxime Frossard, rôle de Blanche, fille de Caboussat.

Et comme il fallait encore un rôle pour Scipion Corvisart qui n'en avait pas, on inventa un « cuisinier », pour lequel le général Frossard composa un couplet final.

Sauf le Prince et Maxime Frossard, tous ces artistes improvisés sont encore vivants.

Le baron Pierre de Bourgoing, fils de l'ancien écuyer de l'Empereur, a quitté l'armée et utilise ses loisirs en publiant d'intéressantes études historiques ; c'est un collectionneur fervent des choses du Second Empire.

Le général Espinasse commande la 22^e brigade d'infanterie, à Nancy, et c'est en souvenir de son père, tué à Magenta, que le Gouvernement de la République l'a délégué, en juin 1909, pour représenter la France aux fêtes franco-italiennes du

cinquantenaire de Magenta, puis à Rome, en 1911.

Le général Conneau, fils du premier médecin et ami fidèle de Napoléon III, commande une brigade de chasseurs à Dôle après avoir été le colonel de l'un de nos régiments de frontière. C'est lui qui, sortant de Saint-Cyr en 1876, reçut du Prince Impérial un sabre dont la lame portait l'inscription : « Passavant le melior ».

Le général baron Corvisart, arrière-neveu et fils des célèbres médecins de Napoléon I^{er} et de Napoléon III, est rentré depuis quelque temps du Japon où, pendant dix années, il a rempli avec une remarquable distinction les fonctions d'attaché militaire de la légation de France. A cette occasion il eut le privilège envié de suivre toutes les opérations de la guerre russo-japonaise, et, par le fait que, au péril de sa vie, il a partagé avec les solides troupes du Mikado les fatigues et les dangers de la campagne, il se trouve aujourd'hui l'un des rares officiers français qui aient pu acquérir sous le feu la connaissance pratique des derniers perfectionnements de l'art militaire.

LE GRAND CHAMBELLAN

FONCTIONS ET COSTUMES DES CHAMBELLANS. — LE CHEF. — APRÈS LA GUERRE. — L'ORACLE DE L'ÉTIQUETTE. — MÊME SUR L'ÉCHAFAUD ! — L'HONORARIAT. — M. DE NIEUWERKERKE. — VICTIME DU PROTOCOLE. — SILHOUETTES DE VALETS DE CHAMBRE. — LA CHAMBRE DE L'IMPÉRATRICE. — LES ATOURS. — UN WAGONNET POUR LES ROBES. — PÉPA. — LE RENARD ET L'OIE. — LE LEVER. — LES AUDIENCES. — UN SUCCESEUR DE LÉONARD. — LA CLEF DES APPARTEMENTS.

Ce service qui rappelait le « service de la Chambre » de l'ancien régime, comportait les honneurs du palais, les audiences, les serments prêtés dans le cabinet de l'Empereur, les entrées, les levers de Sa Majesté, les fêtes, la musique, les théâtres des Palais, les loges des Souverains, la garde-robe de l'Empereur, la bibliothèque, les huissiers et valets de chambre.

Le grand chambellan, chef de tout le service, recevait les demandes de présentation à l'Empereur et c'était en son nom que les invitations étaient adressées.

Ses appointements étaient de 40.000 francs. Le premier chambellan, qui avait en même temps la surintendance des théâtres et de la musique de la

chapelle et de la Chambre, recevait 30.000 francs.

Les chambellans ordinaires prenaient le service à tour de rôle pendant huit jours. Le chambellan était chargé d'introduire les personnes que l'Empereur devait recevoir ou avait demandées ; il devait précéder le Souverain dans l'intérieur du palais ; il ne quittait les appartements qu'après que celui-ci fût couché et il devait y être rendu une heure avant son lever. Il suivait l'Empereur au Conseil d'Etat et habitait le Palais.

Les chambellans avaient le pas sur tous les officiers des autres services ; leurs appointements étaient de 12.000 francs.

L'uniforme de grand chambellan se composait : en grande tenue, d'un habit écarlate, brodé d'or sur la poitrine, au collet, aux parements, à l'écusson, sur les basques, avec une broderie légère sur les bords, la clef posée sur la basque gauche, clef d'or formée, comme anneau, d'un aigle dans une couronne de chêne surmontée de la couronne impériale, une abeille sur le collet, la tige sans pan-ton ; elle était attachée par un nœud en passementerie vert et or avec glands vert et or ; gilet et culotte de casimir blanc, bas de soie blancs, souliers à boucles d'or, ou pantalon bleu à bande d'or, épée au côté, chapeau à cornes et à plumes blanches.

Le premier chambellan et les chambellans portaient à peu près les mêmes uniformes ; ils étaient les seuls avec les grands officiers de la Maison à avoir les plumes blanches au chapeau.

Le duc de Bassano usait, à l'égard des chambellans placés sous ses ordres, d'une grande simplicité et d'une grande bonté; il fut pour ses Souverains d'un dévouement absolu, même après les jours heureux. C'est lui qui, en 1879, eut la pénible tâche d'annoncer à l'Impératrice la mort du Prince Impérial, et c'est son fils qui accompagna l'ex-Souveraine lorsqu'elle entreprit le douloureux voyage du Zoulouland (1).

Moins constant dans le dévouement fut le premier chambellan, vicomte de La Ferrière. Il avait succédé au comte Bacciochi (2) dans cette charge qui comportait la surintendance des théâtres et de la musique de la chapelle et de la Chambre et où celui-ci avait laissé de charmants souvenirs. M. de La Ferrière passait pour intransigeant en matière d'étiquette et l'on prétendait que s'il devait jamais être condamné à monter à l'échafaud, il s'y rendrait en grande tenue de premier chambellan.

Parmi les chambellans : le vicomte Walsh, qui avait obtenu la promesse de ce poste pendant un séjour que Napoléon III fit chez son père, le comte Walsh, au château de Chaumont ; le marquis de Conegliano, petit-fils du maréchal Moncey, dont le

(1) La famille de Bassano n'a plus de représentant mâle : le fils du grand chambellan n'a laissé en effet que trois filles de son mariage avec Mlle Symes : Mlle Pauline de Bassano, attachée récemment comme dame d'honneur à la personne de la princesse Clémentine de Belgique, lors de son mariage avec le prince Napoléon, Mme Blount, et la comtesse de Viel-Castel.

(2) Le comte Bacciochi était le cousin germain du jeune comte Camerata dont la mort subite a prêté à tant de légendes.

titre, après avoir été relevé par sa mère, risque aujourd'hui de s'éteindre s'il n'est repris par l'un des fils de la duchesse de Lesparre, fille unique du dernier duc de Conegliano.

Parmi les chambellans honoraires, l'on peut rappeler le duc de Tarente, fils du maréchal Macdonald, et le comte de Nieuwerkerke, sénateur, surintendant des Beaux-Arts.

M. de Nieuwerkerke, bel homme, séduisant et satisfait de l'être, sculpteur-amateur, s'était attaché à la fortune du Prince-président en 1849. Jusqu'à l'avènement du ministère Ollivier, il s'était taillé, dans sa surintendance des Beaux-Arts, une manière de souveraineté. Ses fêtes au Louvre avaient été fameuses. Il avait même un peu disposé des chefs-d'œuvre du Musée, comme s'ils appartenaient à sa propre collection, les prêtant parfois à d'illustres amis, ce qui était moins grave toutefois que d'imiter l'un de ses prédécesseurs de l'ancien régime, le marquis de Marigny, frère de Mme de Pompadour, qui garnissait à demeure son château de Ménars de marbres appartenant à la Couronne. C'est Nieuwerkerke qui fit à Alfred de Musset la galanterie de le laisser seul, une nuit, selon le désir

SERVICE DU

GRAND CHAMBELLAN. — Son Excellence le duc de Bassano, sénateur, Palais des Tuileries.

PREMIER CHAMBELLAN. — Vicomte de La Ferrière, Palais des Tuileries.

CHAMBELLANS. — Vicomte Olivier Walsh, 7, rue Saint-Florentin ; marquis de Conegliano, 62, rue de Ponthieu ; vicomte

du poète, en tête à tête avec la *Joconde*, après avoir improvisé un éclairage de la salle où se trouvait la toile — dont personne n'eût pu prévoir alors les aventures — de Léonard de Vinci.

Il avait eu sous ses ordres, au Louvre, ce singulier M. de Viel-Castel, en apparence dévoué au régime et qui, chaque soir, sur son journal intime, distillait contre l'Empire le fiel de ses rancœurs insoupçonnées.

Un soir, il y avait chez M. de Nieuwerkerke comédie de salon. Le baron Haussmann était parmi les hôtes du surintendant des Beaux-Arts. Assis au coin d'une porte, il empêchait, avec sa vaste carrure, quelques-uns des invités de voir le spectacle en leur barrant le passage. Personne n'osait le déranger. M. de Nieuwerkerke s'avisa de cette obstruction. Il détourna, en souriant, les genoux du préfet de la Seine en lui disant :

— « Expropriation pour cause d'utilité publique ! »

Le baron Haussmann s'effaça, mais goûta peu cette plaisanterie où il vit, avec une susceptibilité un peu excessive, une critique des opérations qu'impliquaient les grands travaux de Paris.

GRAND CHAMBELLAN

Georges d'Arjuzon, 5, rue du Cirque ; marquis d'Havrincourt, 43, rue de Varennes ; marquis de Trévisé, 34, rue de Morny ; vicomte du Manoir, 120, avenue des Champs-Élysées ; comte de Rayneval, 24, rue de l'Arcade ; vicomte de Castex, 98 bis, boulevard Haussmann ; baron de Corberon, 17, rue St-Dominique.

La charge de chambellan n'était pas toujours une sinécure si l'on en juge par l'aventure survenue au malheureux marquis de Belmont.

Appartenant à une famille particulièrement intransigeante de l'aristocratie du faubourg Saint-Germain, sa nomination de chambellan n'avait pas été sans faire quelque bruit ; aussi tenait-il plus que tout autre à s'acquitter ponctuellement de ses fonctions. Atteint d'un accès de goutte, un jour que l'Empereur le désigne pour accompagner un prince étranger, il ne veut pas se dérober et prend un remède tellement héroïque, qu'il est victime ensuite d'une crise plus violente et succombe dans un étouffement.

Les valets de chambre de l'Empereur dépendaient bien du service des chambellans, mais en réalité ils étaient sous les ordres de Thélin, trésorier de la cassette particulière.

Le premier valet de chambre, Léon, recevait 6.000 francs de gage. Il lui était permis de porter moustaches. Dans les derniers temps de l'Empire, il suivait volontiers les réunions publiques, sous une manière de travestissement, et, armé d'un fort gourdin, il ne se faisait pas faute de cogner sur les manifestants dont le visage lui déplaisait.

Un autre valet de chambre particulier, Moulin, témoignait son dévouement d'une façon un peu gênante. Quand l'Empereur était en déplacement, Moulin tenait beaucoup à se tenir aussi près de lui que possible. Mais son sommeil était profond,

et les officiers du Prince se plaignaient, le lendemain, d'avoir été incommodés par ses effrayants ronflements. Il promettait de « s'observer », mais vainement, et on prit le parti de l'envoyer coucher dans des appartements inhabités.

D'autres valets de chambre se nommaient : Gouttelard, Muller, Schmidt ; ce dernier, particulièrement dévoué, devait bientôt suivre les Souverains en exil, puis trouver à Farnborough, chez l'Impératrice, une retraite pendant ses vieux jours.

Si l'Empereur avait quelques serviteurs couchant dans son voisinage, l'Impératrice, de son côté, réclamait, la nuit, la solitude. Les appartements communiquaient bien, par un escalier particulier, avec ceux de l'Empereur situés au-dessous, mais il n'y avait pas d'autre accès chez elle que par une porte fermée le soir par les dames de service qui en emportaient la clef.

La chambre de l'Impératrice, dont les fenêtres donnaient sur le Jardin des Tuileries, se trouvait au premier étage du Pavillon de la Reine, entre les pavillons de l'Horloge et de Flore. L'Empereur avait choisi pour elle une pièce décorée en blanc et or, avec peintures au-dessus des portes représentant, en médaillons, les portraits de M. et Mme de Montijo, de la duchesse d'Albe et de Napoléon III.

Le lit à colonnes, entièrement doré, placé sur une estrade, faisait face à la cheminée ; à droite et à gauche du lit, deux grands meubles de marqueterie couverts d'un marbre blanc ; face aux fenêtres, une large commode également à dessus de marbre

blanc portant un grand coffret à gants en ivoire de toute beauté, don de la ville de Grenoble ; enfin, entre les deux fenêtres, une armoire en forme de chiffonnier.

Le mobilier capitonné et les rideaux étaient en damas bleu ciel. Sous ces rideaux, d'autres rideaux en soie blanche, aussi bien au lit qu'aux fenêtres.

Au plafond, un grand lustre ; sur la cheminée, des girandoles, au mur, des appliques, mais, sans que l'on eût à recourir jamais à ces appareils pour l'éclairage, car, dans sa chambre tout au moins, l'Impératrice aimait la lumière discrète des lampes à huile. Dans le cabinet de toilette, au contraire, la lumière était jetée à profusion. Aux quatre coins du plafond de cette dernière pièce, l'on remarquait de grandes rosaces qui ne servaient pas qu'à la décoration. L'une d'elles, en effet, au moyen d'une transmission mécanique spéciale, descendait à volonté et formait la base d'un monte-charge pour les toilettes impériales. Au second étage, se trouvait, au-dessus des salons de la Souveraine, une grande galerie divisée et disposée avec de vastes armoires à robes. C'était ce que l'on nommait « les Atours ». Un petit wagonnet, dont la forme circulaire s'adaptait à celle du monte-charge, roulait sur des rails d'un bout à l'autre de ces appartements ; il était muni de hautes tiges se rejoignant au milieu par un anneau auquel on accrochait des cintres en métal portant les toilettes et conservant à celles-ci leur forme arrondie.

L'on sait combien encombrantes et lourdes étaient à cette époque les robes de Cour ; ce système de transport évitait donc une manutention délicate ; il amusait d'ailleurs l'Impératrice qui se plaisait souvent à le faire fonctionner devant des intimes (1).

Ce rapide tableau peut être terminé par l'indication que ces appartements étaient séparés des trois salons dits du « Printemps », des « Fleurs » et « Salon bleu », par le cabinet de travail et la bibliothèque. C'est là que se trouvait, au milieu de nombreuses œuvres d'art, le grand tableau d'Ingres représentant Louis XIV faisant asseoir Molière à sa table.

Comme « service », et en dehors des dames du Palais et des demoiselles d'honneur, il y avait les dames d'atours dont les logements étaient exactement au-dessus de ceux de la Souveraine. L'Empereur avait tenu à entourer l'Impératrice, dès son mariage, de personnes de toute confiance. Il songea alors aux deux filles de M. Bayle, ancien industriel à Ham, qui, au temps de sa détention, lui envoyait souvent des chevaux de selle que le prince montait dans la cour de la Citadelle, et qui, à différentes reprises, lui avait donné des preuves de dévouement. Comme ces deux jeunes filles étaient charmantes et parfaitement élevées, il leur fit offrir le poste de demoiselles d'atours de l'Impératrice. Mme Meurice était également attachée à ce service

(1) En 1868, la chambre à coucher fut reportée un peu plus loin, du côté du Pavillon de Flore, et l'ameublement, comme les rideaux, étaient en damas gros bleu.

qui commandait aux femmes de chambre, femmes de garde-robes et couturières (1).

Mais au-dessus de tout ce monde régnait en maîtresse — l'on peut presque dire en despote — Pepa, l'ancienne femme de chambre d'Eugénie de Montijo qui, malgré l'opposition nettement manifestée par l'Empereur, avait été conservée comme première femme de chambre. Fille du général carliste, Narro de Ortega, elle avait toute la confiance de sa maîtresse, qui peut-être ne se rendait pas compte que Pepa — outre que son dévouement n'était pas désintéressé, puisqu'elle se retira avec une belle fortune — avait un caractère propre à éloigner bien des bonnes volontés. Elle laissait deviner son humeur impérieuse à ses petits yeux noirs percés en vrille et sa dureté à ses lèvres affreusement minces.

Maladroite mais non sotte, elle excellait à raconter des histoires, insignifiantes en elles-mêmes, qui, passant par sa bouche et avec son accent espagnol, amusaient beaucoup la galerie. Elle se plaisait parfois à dire qu'elle était la « fille d'un re-

(1) En 1870, Mlle Esther Bayle, l'ainée, est mariée depuis quelques mois à Charles Thélin, et vient d'abandonner le service, ainsi que Mme Meurice. Quant à Mlle Maria Bayle, elle est mariée depuis 1865, et a également quitté les Tuileries. Les dernières dames d'atours sont Mme Poussin et Mme Pelletier.

De nos jours Mme Pelletier est encore au service de l'Impératrice, Mme Ch. Thélin est morte, et sa sœur cadette, devenue Mme Limonier, est, aujourd'hui, une aimable septuagénaire dont la mémoire très fidèle évoque avec beaucoup d'à-propos bien des souvenirs de Ham et des Tuileries.

nard et d'une oie », ce qui, au fond, n'était pas dépourvu de vérité.

En 1870, on la trouve mariée au capitaine Pollet et trésorière de la cassette particulière de l'Impératrice, en sorte qu'elle est invitée parfois aux bals de la Cour, ce qui ennuie fort les jeunes écuyers ou chambellans, obligés par l'Impératrice à faire danser Pepa.

Veut-on savoir comment était réglé le détail du service ?

A 8 h. 1/2, tous les matins, une dame d'atours ouvre la chambre de l'Impératrice ; les femmes de garde-robes tirent les rideaux, ouvrent les volets et, en hiver, allument le feu.

La toilette se fait entre 9 heures et 10 h. 1/2. La baignoire se trouve dans le cabinet de toilette, cachée par une grande table, que l'on retire. Pendant qu'une femme de chambre coiffe la Souveraine, celle-ci écrit ou lit, donne des ordres pour la journée, désignant le genre de toilettes qu'elle entend revêtir, ou bien encore reçoit les fournisseurs. C'est à ce moment que les joailliers présentent les bijoux personnels ou à donner en cadeaux et que les couturiers livrent leurs commandes. Les principales maisons attitrées sont Laferrière, Worth et la maison Roger, fondée par la femme du célèbre artiste de l'Opéra. Les « premières » viennent pour les essayages et les chefs de ces maisons passent aussi pour dire leur dernier mot, ne craignant pas d'imposer un détail de toilette quand ils le jugent indispensable à l'esthétique.

Souvent, à ce moment, le Prince Impérial apparaît alors que, fidèle à son habitude, il vient de quitter ses appartements pour aller se poster à une fenêtre donnant sur le Carrousel où, au son de la musique militaire, la garde montante remplace la garde descendante (1).

A Paris, l'Impératrice ne s'habille que deux fois : à 10 heures et à 7 heures. Le soir, c'est alors la grande toilette, et l'on voit arriver en coupé un personnage important en costume de cour : culotte courte, bas de soie noirs, le frac, le bicorne et l'épée au côté. Il est introduit sans attendre, et, peu d'instant après, il regagne gravement sa voiture. C'est Félix, le célèbre coiffeur, qui a l'adresse de faire un chef-d'œuvre en quelques secondes (2). Il est apprécié par une clientèle d'élite et a su donner à son fils des goûts artistiques qui ont fait de lui un peintre et un architecte de talent.

L'Impératrice se couche tard, la dernière, dit-on, et une seule femme de chambre reste auprès d'elle lorsqu'elle regagne son cabinet de toilette, puis sa chambre où l'on a allumé une grande veilleuse anglaise, semblable à une bougie, dont la lumière

(1) Etant tout jeune, le Prince a été captivé par les fifres de cette musique qui étaient tenus par de tout jeunes enfants et il a demandé qu'on plaçât ceux-ci au premier rang où ils seront mieux vus.

Les jours où le Prince est aperçu par les commandants de la Garde, la musique joue longuement pour lui, parfois pendant plus d'une demi-heure.

(2) Dans les derniers temps de l'Empire, il supprima cette tenue cérémonieuse et ne vint plus qu'en redingote ou en simple habit noir.

est atténuée par des écrans. En temps ordinaire et quand il n'y a pas eu de réception au Palais, il est plus de minuit et demi lorsque les portes sont fermées et que la dame d'atours s'éloigne jusqu'au lendemain matin, en emportant la clef des appartements.

VII

LE GRAND ÉCUYER

LES ÉCURIES ET LE PERSONNEL. — LA LIVRÉE. — COMMENT LES SOUVERAINS SE RENDENT AU THÉÂTRE. — L'ATTÉLAGE DE POSTE. — UNE COURSE VERTIGINEUSE. — LE BUDGET DU SERVICE. — PORTRAITS D'ÉCUYERS. — UN « POTIN » AUX TUILERIES. — LE MARQUIS DE MASSA A JEUN DEVANT DEUX TABLES BIEN SERVIES. — M^{lle} HAUSSMANN ET HECTOR CRÉMIEUX. — M. RAINBEAUX. — LES SOUVENIRS SUR L'ATTENTAT BÉRÉZOWSKI. — UNE PLAIDOIRIE D'EMMANUEL ARAGO. — LE TABLEAU DE TONY ROBERT-FLEURY. — LE CHEVAL CARDIGAN. — UN CADEAU QU'ON FAIT PAYER. — HISTOIRE D'UNE CALÈCHE.

I

DE ce service dépendait tout ce qui concernait les écuries, les voitures, l'emploi des attelages de poste et de Daumont, aussi bien pour l'Empereur que pour l'Impératrice et le Prince Impérial. Il comportait un personnel de piqueurs, de cochers, de garçons de toutes sortes, dont le nombre dépassait la centaine. Les écuries principales, où un manège avait été disposé pour les leçons d'équitation, se trouvaient au quai d'Orsay, près du pont de l'Alma.

La tenue de grand gala des piqueurs était : habit vert boutonné, galonné « à la Bourgogne » sur toutes les tailles d'un galon d'or dit à la Soubise, bordé d'un second galon moins large, collet et parements à double galon, quatre fers à cheval à

double galon sur le devant, quatre fers à cheval sur la poche, trois sur la manche, deux doubles sur les pans de l'habit, gilet écarlate garni en fer à cheval d'un galon à la Soubise et brodé d'un semblable galon, culotte en drap écarlate; bottes à l'écuyère avec manchettes de bottes; chapeau à cornes, galonné d'or en bataille, couteau de chasse avec ceinturon en galon or et argent; gants blancs, cravache, selle et bride à la française, rênes de filet en or, tapis de selle en drap vert galonné d'or, noeuds rouge et or au frontail et à la croupière.

Les cochers avaient une redingote à la française, galonnée d'or sur toutes les tailles, double galon à la poitrine et à la ceinture, gilet rouge avec double galon d'or, culotte rouge avec jarrettières d'or, bas de soie blancs, souliers à boucles dorées, chapeau à cornes, galonné d'or avec plumes vertes et blanches en bataille, perruque poudrée avec catogan, grand jabot, gants blancs.

Les postillons portaient le même costume avec l'habit moins long et moins ample, bottes à chaudron, poudrés, chapeau à cornes.

Dans les grands cortèges de gala, chaque cheval de la voiture impériale était tenu à la main par un

SERVICE DU

GRAND ECUYER. — S. Exc. le général de division Fleury, sénateur, aide de camp de l'Empereur, au Louvre. (Le premier Grand Ecuier de l'Empereur avait été le maréchal Le Roy de St-Arnaud.)

PREMIER ECUYER. — Baron Davillier, comte Regnaud de St-Jean-d'Angely, 99, quai d'Orsay (Ecuries de l'Alma).

garçon d'attelage à pied, habillé comme les postillons et avec cravache en main.

Il y avait une tenue spéciale pour le demi-gala. Pendant l'hiver, le cocher portait une pelisse verte fourrée, galonnée d'or sur toutes les tailles avec brandebourgs d'or.

Pour le théâtre, le service comprenait trois berlines à housses ; une avant-garde était formée de deux cavaliers guidés par un garçon d'attelage. Puis venaient : une berline avec le chambellan de l'Empereur, le chambellan de l'Impératrice, le préfet du Palais ; une seconde berline avec les Souverains, l'aide de camp et l'officier d'ordonnance ; un peloton d'escorte composé de quatorze cavaliers entourait la voiture, l'officier commandant l'escorte, à la portière de droite ; derrière la voiture, trois valets de pied ; une troisième berline avec les deux dames du Palais et l'adjudant général du Palais.

Le premier chambellan-surintendant, accompagné de l'écuyer de service et du directeur du théâtre, attendaient les spectateurs impériaux à l'entrée.

L'aide de camp et l'officier d'ordonnance des-

GRAND ÉCUYER

ECUYERS. — Prince Poniatowski, 80, Bd Malesherbes ; comte du Bourg, 28, rue d'Aguesseau ; M. Rainbeaux, 56, rue de Ponthieu ; marquis de Canisy, 13, rue Dumont-d'Urville ; comte de Suarez d'Aulan, 9, rue Jean-Goujon ; marquis de Massa, 4, rue Marignan ; vicomte Pernety, 15, avenue Matignon.

cendaient de voiture les premiers, à reculons, pour ne pas leur tourner le dos ; le directeur du théâtre, tenant un candélabre allumé et accompagné des deux chambellans ordinaires, les précédait jusqu'à l'entrée de leur loge.

La voiture de service qui avait amené l'écuyer attendait toute la soirée devant la porte du théâtre et contenait un nécessaire avec papier, plumes, encre, etc.

L'officier commandant l'escorte était invité à dîner le lendemain à la table de l'Empereur.

Le service de Daumont comportait douze ca-lèches, huit landaus, un grand-duc et une grande coureuse ; les chevaux affectés à ce service étaient au nombre de soixante.

Les harnais étaient à l'anglaise, ainsi que la tenue des hommes ; les frontaux des chevaux avaient des rubans verts et rouges.

Le piqueur portait un habit vert, collet de velours de même couleur galonné d'or, galon d'or en brandebourgs sur la poitrine, galons à la cavalière aux manches, couteau de chasse avec ceinture d'argent et or sur l'habit, gilet rouge galonné d'or, chapeau galonné avec la cocarde nationale, bottes à revers, culotte de peau blanche et gants blancs, fouet de chasse, selle anglaise.

Les postillons portaient la veste verte, collet de velours, épaulettes de velours vert avec galons et franges d'or, ceinture de velours vert et de galons d'or, galons aux manches et sur le devant

de la veste, toque de velours noir galonné d'or, franges d'or au sommet, bottes à revers, culotte blanche et gants blancs, fouet.

Ces postillons étaient choisis de petite taille et ils paraissaient d'autant plus petits et jeunes qu'ils montaient de grands chevaux. Ceux qui conduisaient l'attelage de timon étaient âgés généralement d'une trentaine d'années, ceux du devant, de vingt à vingt-cinq ans.

Le petit service courant était logé aux Tuileries, sous la direction du piqueur Bridggs, un Anglais. Sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon, ce piqueur fut mis à la tête des écuries du Président ; il passa ensuite chez le comte de Paris, à Eu.

Le sous-piqueur était M. Cerf, petit cocher de l'Empereur, dont le fils était également attaché aux écuries impériales.

Un service spécial d'attelage de poste avait été organisé, selon les meilleures traditions, par le général Fleury, aidé du baron de Pierres, écuyer de l'Empereur, avant d'être écuyer de l'Impératrice.

Le piqueur de la poste était M. Loliot ; les courriers étaient MM. Charles Thuillier et Mallet.

Les écuries de poste se trouvaient à Saint-Cloud ; l'hiver, une brigade venait s'installer aux écuries de l'Alma et comprenait douze chevaux d'attelage, deux de courriers, deux d'éclaireurs.

Les chevaux avaient particulièrement du train,

allant jusqu'à faire cinq lieues à l'heure. Une brigade de poste comprenant huit chevaux, avec courriers et éclaireurs, conduisit une fois l'Empereur du Palais de Saint-Cloud à la gare de Lyon en 35 minutes sans prendre le galop.

Le service de la Selle dépendait de M. Gamble, premier piqueur, qui seul savait dresser les chevaux que montait Napoléon III (1).

Le budget annuel du service du grand écuyer s'élevait à environ 1.861.000 francs. Le service d'honneur, le manège, le service de bureaux et le personnel des écuries entraient dans ce total pour 810.000 francs. Dans ces dépenses, le grand écuyer était compris pour 40.000 francs, plus 12.000 francs de frais de représentation ; le premier écuyer pour 30.000 francs et les écuyers pour 10.000 francs.

L'habillement, le budget d'achat des chevaux, la nourriture (320 chevaux à 950 francs par tête et par an), le ferrage, l'éclairage et le chauffage coûtaient 1.051.000 francs.

L'uniforme des écuyers était :

Pour la grande tenue : l'habit vert, brodé en or au collet, aux parements, à l'écusson de taille, sur

(1) Le 11 juillet 1879, en Angleterre, lors du service funèbre du Prince Impérial, M. Gamble tenait en main le cheval du Prince et portait ce jour-là le frac vert brodé d'or qu'il n'avait revêtu qu'une fois en France, 23 ans auparavant, à l'occasion du baptême du jeune Prince ; en cette circonstance où son émotion était grande, cherchant dans sa poche un mouchoir pour essuyer ses larmes, il trouva l'ordre de service, signé du grand écuyer, qui y était resté depuis 1856 et qui lui donnait toutes les instructions pour cette cérémonie du baptême.

la poitrine et sur le bord des basques ; aiguilletes d'or, culotte de casimir blanc, bas de soie blancs et souliers à boucles. Pour les revues, les cortèges, etc., quand l'écuyer était de service, la culotte était de peau blanche et les bottes à l'écuyère, dragonne d'or à l'épée, chapeau à cornes à plumes noires.

Pour la petite tenue : habit vert brodé en or au collet, aux parements, à l'écusson, pantalon vert à bandes d'or.

Pour la tenue en campagne : tunique verte et képi vert brodé en or.

II

En l'absence du général Fleury, le service était, depuis novembre 1869, sous la direction du baron Davilliers, premier écuyer, qui avait épousé la belle-fille du général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. Le général affectionnant depuis longtemps et tout particulièrement M. Davilliers, l'Empereur avait consenti, en 1864, à transmettre à ce dernier le nom et le titre de Regnaud de Saint-Jean-d'Angély (1).

(1) M. Davilliers Regnaud de St-Jean-d'Angély fut bien autorisé, par décision du Sceau de France du 1^{er} août 1870, à porter le titre et les armoiries du maréchal comte Regnaud de St-Jean-d'Angély ; mais cette décision ne put pas être régularisée par un arrêt de confirmation avant la chute de l'Empire. Par contre, il avait été régulièrement autorisé, par décret impérial du 2 novembre 1864, à ajouter à son nom celui du maréchal. (Vte Révérend. — Titres et confirmations de titres).

M. Davilliers était un homme aimable, plein d'esprit et d'entrain, brave également si l'on en juge par sa conduite à Magenta où, chargé par l'Empereur de porter un ordre au général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély et trouvant son beau-père engagé avec son corps d'armée dans une situation difficile, il lui avait dit : « Je reste pour mourir avec vous ». On sait que, par un héroïque effort, les troupes de la Garde réussirent à reprendre une vigoureuse offensive et contribuèrent ainsi largement à assurer la victoire.

Le lendemain, 5 juin 1859, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély recevait, avec le bâton de maréchal (1), la récompense suprême de cinquante années de service et, quand il mourut, le 1^{er} février 1870, sa glorieuse carrière pouvait le consoler d'avoir vu la retraite de Russie et la bataille de Waterloo. Le destin lui permettait de disparaître avant d'autres désastres.

Le prince Poniatowski, le plus ancien, en 1870, des écuyers de l'Empereur, avait pour père Joseph Poniatowski, fils naturel de Stanislas III, des rois de Pologne. — Prince florentin de Monte-Rotondo, reconnu prince Poniatowski en Autriche, il avait épousé Mlle Louise Le Hon, dont la mère, après avoir été l'amie du duc d'Orléans, fut celle de Morny. La comtesse Le Hon, née Mosselmann, ancienne ambassadrice de Belgique à la Cour de

(1) En même temps que Mac-Mahon, créé duc de Magenta.

Louis-Philippe, habitait aux Champs-Élysées un hôtel somptueux qui communiquait avec le n° 15, plus petit, occupé par Morny avant le Second Empire. Ce dernier immeuble n'a pas changé; une seule vaste fenêtre au rez-de-chaussée lui donne une silhouette particulière, et comme le futur duc, tout en variant les aventures, revenait toujours à ses habitudes, on avait surnommé ce petit hôtel « La Niche à Fidèle ». On se souvient que, en faisant allusion à la comtesse Le Hon, on ajoutait par un médiocre jeu de mots : « Morny soit qui mal y pense ».

Ceci ne tirait d'ailleurs pas à conséquence, car le comte Le Hon avouait de son côté, assez philosophiquement, qu'il était père de famille sans avoir jamais eu d'enfants.

La liaison prit fin avec éclat au printemps de 1857, lorsque M. de Morny annonça de Saint-Pétersbourg qu'il épousait la charmante princesse russe, Sophie Troubetzkoï.

Les écuyers honoraires étaient M. de Burghe et le baron de Bourgoing : ce dernier avait résigné ses fonctions d'écuyer depuis l'avènement du ministère Ollivier, les députés éprouvant quelque jalousie de voir certains de leurs collègues occuper des fonctions dans la maison de l'Empereur et, par ce fait, jouir auprès du Souverain ou des Ministres d'une influence dont pouvaient profiter leurs intérêts électoraux.

Lors de la déclaration de guerre, en juillet 1870,

le baron de Bourgoing, désireux de suivre l'Empereur, s'engagea dans les Cent-Gardes ; puis après le 4 septembre, il commanda les Mobiles de la Nièvre et organisa, avec l'autorisation de Gambetta, un corps d'éclaireurs qu'il équipa à ses frais.

Le dernier écuyer nommé en 1870, fut le vicomte Pernety, gendre du baron Haussmann et attaché jusque-là à la Préfecture de la Seine, c'est-à-dire jusqu'au moment où le fameux préfet céda la place à Henri Chevreau. Il était aussi le plus décoré des écuyers et s'en excusait avec modestie, disant en souriant : — « Chacune de ces croix est un remerciement d'une visite dans les égouts de Paris, où j'avais le constant honneur de conduire les princes étrangers lors de leurs voyages dans la capitale. »

En 1870 également, fut nommé écuyer le marquis de Massa, et, à son sujet, l'on rappelait comment il s'était trouvé mêlé, vers 1865, à un « potin » des Tuileries, alors qu'il était simple lieutenant des Guides.

Le soir d'un lundi de l'Impératrice, il dansait avec la fille du Préfet de la Seine ; Mlle Valentine Haussmann était une belle et fraîche créature, à la chevelure blonde avec de beaux yeux bleus, et dans tout l'épanouissement de ses vingt ans ; elle ne manquait pas d'esprit ; elle ne manquait pas non plus d'adorateurs et s'attirait parfois un peu de jalousie, surtout quand l'Empereur s'empressait à la complimenter ou prenait plaisir à causer

avec elle ; les méchantes langues osaient prétendre que le Souverain avait à son endroit des sentiments particulièrement tendres.

A une figure de quadrille, où le cavalier doit quitter un instant sa danseuse, le marquis de Massa, revenant auprès de Mlle Haussmann, la trouve en larmes, bouleversée. Il s'informe, elle se refuse à toute explication. En hâte il termine la danse pour l'entraîner un peu à l'écart et la supplie de lui dire ce qui pouvait ainsi l'émouvoir.

Elle raconte alors que, reculant un peu, elle a pris la place d'une dame qu'elle ne connaît pas, qui l'a aussitôt apostrophée avec vivacité et qui, sur sa protestation, lui a répondu à peu près en ces termes :

— « Je vous cède la place, mademoiselle, car l'on voit bien que vous êtes la maîtresse ici. » Et les larmes de la belle jeune fille redoublent à la pensée du tort que de tels propos peuvent faire à sa réputation.

Massa veut se faire désigner la dame, mais celle-ci a disparu.

Cependant, un peu de bruit s'était fait autour des danseurs ; les uns avaient vu la scène, les autres avaient vaguement entendu un mot, et cela suffisait pour que tout fut dénaturé ou grossi : si bien que le lendemain l'Impératrice, mise au courant, voulut informer l'Empereur. Napoléon III revenait précisément de passer une revue de la Garde, où le régiment des Guides avait défilé ; mis au fait de l'incident, il dépêche un de ses officiers d'ordonnance, M. de Noireterre, auprès de

Massa. Ce dernier est déjà parti avec ses cavaliers pour rentrer à Saint-Germain où le régiment tient garnison. En route, il est rejoint par M. de Noireterre qui lui transmet l'ordre de l'Empereur ; il fait demi-tour et se rend à franc-étrier aux Tuileries où il se présente, blanc de poussière. Tout d'abord, il est prié de raconter ce qu'il sait ; puis on parcourt avec lui la liste des invités de la veille et l'on remarque qu'une dame y est portée pour la première fois. C'était la femme d'un magistrat, très dévoué à l'Empereur ; mais elle, disait-on, pouvait bien nourrir des sentiments orléanistes, et l'on en concluait que son attitude devait être une sorte de protestation contre le régime.

L'Empereur, désignant à Massa une place à un bureau, lui dit :

— « Mettez-vous là, et puisque vous avez la plume facile, préparez de suite un projet de lettre qu'une dame de l'Impératrice adressera à cette invitée pour lui faire comprendre son inconvenance. »

L'officier obéit, mais sans entrain : il réfléchit et juge que d'un incident regrettable on peut arriver à faire une chose plus grave en écrivant une lettre qui risque d'être rendue quasi publique, et ce serait mal servir les intérêts de celle qu'on veut défendre, que de l'exposer d'une manière aussi désagréable.

Il hasarde ces observations, défend son opinion et fait ressortir que le plus urgent serait d'aller dire à Mlle Haussmann qu'on se préoc-

cupe de sa juste émotion et qu'on est prêt aux Tuileries à faire tout le possible pour la calmer.

Il est approuvé et remonte à cheval pour galoper vers l'Hôtel de Ville, où il apprend que le Préfet et sa famille sont allés dîner chez la baronne Poisson, mère du vicomte Maurice Pernety.

Massa repart à nouveau, traverse tout Paris et arrive avenue de l'Impératrice (1), à l'hôtel de la baronne Poisson, au moment où on se met à table. Il demande à parler à Mlle Haussmann de la part de l'Impératrice et lui exprime les sentiments des Souverains. Aux premiers mots, la jeune fille l'arrête en lui disant qu'elle est extrêmement touchée de cette communication, mais qu'étant fiancée depuis quelques heures avec le vicomte Pernety, elle juge que ce n'est pas le moment d'appeler l'attention sur elle (2). Elle demande donc le silence.

Le marquis de Massa, qui n'a toujours pas secoué sa poussière, remonte à cheval et rapporte cette réponse au Palais des Tuileries. Là aussi tout le monde est à table ; on l'introduit cependant, et l'Empereur le prend à part pour se faire rendre compte du résultat de la démarche : devant le désir exprimé par Mlle Haussmann, il n'insiste

(1) Avenue du Bois de Boulogne actuelle. L'hôtel est au coin de la rue Duret.

(2) Mlle Haussmann se maria le 14 mars 1865. Ses témoins devaient être le duc de Persigny et le duc de Morny, mais ce dernier, très souffrant de la maladie qui l'emporta le 20 mars, fut remplacé.

plus et pense que l'incident doit être clos.

Le jeune officier des Guides est dès lors autorisé à se retirer ; mais, en rentrant très tardivement chez lui, affamé et exténué après une journée de manœuvres, de fatigue et d'énervement, il songe que par deux fois, il s'est trouvé devant une table bien servie, sans que personne lui ait offert quoi que ce soit.

Cette affaire ne fit pas d'autre bruit ; la dame qui en avait été la cause ne fut pas inquiétée, mais on la raya naturellement de la liste des invités. Était-il certain, d'ailleurs, qu'elle eut riposté dans les termes rapportés par Mlle Haussmann, et celle-ci avait-elle bien compris le sens des paroles ? N'était-elle pas déjà un peu obsédée d'autres malveillants propos ?

Il faut reconnaître que la femme du magistrat qui avait eu cette altercation était au demeurant tout à fait charmante, d'une amitié sûre, d'une intelligence supérieure ; de plus, elle conserva, malgré cette aventure, les meilleures relations dans le monde impérial. Son salon fut toujours recherché et au lendemain des mauvais jours elle garda une correction parfaite à l'égard du régime disparu. Si bien que l'on peut se demander s'il n'y avait pas eu simplement vivacité et malentendu.

Quant à Mlle Haussmann, devenue vicomtesse Pernety, elle divorça il y a une vingtaine d'années, puis, en février 1894, épousa M. Georges Raynouard. Elle mourut vers 1898, laissant un fils de son pre-

mier lit qui lui-même disparut tragiquement, il y a deux ans, dans un accident en mer (1).

Lors des réceptions de l'Hôtel de Ville, son père étant préfet de la Seine, elle brillait au premier rang et savait réunir autour d'elle une pléiade de gens d'esprit. Parmi les habitués avec lesquels elle avait son franc-parler, se trouvait Hector Crémieux qui, après avoir débuté par un modeste emploi en 1852 au Ministère d'Etat, avait obtenu au théâtre des succès qui ne se comptaient plus. Le collaborateur d'Offenbach, qui avait écrit des ouvrages si follement gais, fins ou charmants, tels qu'*Orphée aux Enfers* et la *Chanson de Fortunio*, demeurait souvent triste et rêveur, ce qui lui attirait de madame Pernety l'épithète de « pauvre auteur ».

En d'autres occasions, de vives discussions éclataient entre eux, et ce n'était plus de « pauvre auteur » qu'il était qualifié, mais de « sale juif ».

Ces jours-là, Crémieux se retirait fort mécontent, mais comme il savait que le lendemain on lui ferait amende honorable, il ne laissait pas que de revenir.

III

Le nom de M. F. Rainbeaux, écuyer de l'Empereur, est trop intimement lié à l'attentat Bere-

(1) Charles-Eugène-Marie-Didier Pernety, né à Neuilly-sur-Seine le 27 juin 1867. Il avait été autorisé, par décret du 11 juin 1903, à ajouter à son nom celui d'Hausmann.

zowski pour qu'on puisse passer sous silence le rôle qu'il a joué en protégeant, grâce à son sang-froid et à sa présence d'esprit, l'existence de l'Empereur et celle de son hôte, le czar Alexandre II (1).

Le 6 juin 1867, pendant l'Exposition universelle, Napoléon III avait décidé de passer une revue des troupes à Longchamp en l'honneur de l'empereur de Russie, Alexandre II, et du roi de Prusse, Guillaume I^{er}, le futur empereur d'Allemagne. L'un habitait l'Elysée, l'autre, les Tuileries.

Le baron de Bourgoing, l'un des écuyers de l'Empereur, avait été attaché à la personne du czar pendant son séjour et devait en conséquence l'accompagner, de même qu'un autre écuyer, le comte Antonin du Bourg, remplissait le même office auprès du roi de Prusse.

L'écuyer de service auprès de Napoléon III était le prince Poniatowski.

Le 5 juin, celui-ci vint trouver M. F. Rainbeaux, lui disant que, très fatigué à la suite d'un récent voyage il désirait se faire remplacer pour la revue, et il lui demanda de l'obliger en le suppléant. Comme son collègue ne montrait pas un grand enthousiasme, il finit par lui avouer qu'il avait une raison plus sérieuse, relevant de sa conscience. Il ne se souciait pas, lui, dont le nom était glorieux en Pologne, de chevaucher à côté du carrosse de l'empereur de Russie : cette mission froissait ses

(1) Communication verbale de M. Rainbeaux.

sentiments les plus intimes ; mais il convenait que le motif ne pouvait être invoqué auprès de Napoléon III. Cette déclaration décida M. Rainbeaux à se rendre à son désir.

Le service commandé comportait une calèche attelée à la Daumont, dans laquelle devaient prendre place : le czar à droite, l'Empereur à gauche, et, sur le devant, le csarevitch en face de l'Empereur et le grand-duc Vladimir vis-à-vis du czar. Le baron de Bourgoing avait à se tenir à cheval à la portière de droite, du côté du czar, et M. Rainbeaux, à la portière de gauche, du côté de Napoléon III. L'escorte était formée par les Cent-Gardes.

Quelques instants avant de quitter les Tuileries pour aller chercher Alexandre II à l'Elysée, le préfet de police, M. Pietri, demande d'urgence à être introduit auprès de l'Empereur, et il l'avise que, d'après ses rapports particuliers, des Italiens partis de Londres viennent d'arriver à Paris avec des intentions sans doute suspectes. Le préfet a pris toutes ses dispositions : ces étrangers étant étroitement surveillés et suivis sans relâche, il pense bien qu'ils seront hors d'état de nuire ; mais comme il n'est pas exactement renseigné sur leurs projets, il juge indispensable de donner cet avertissement.

L'Empereur, avec calme, se tourne vers son écuyer et lui dit : — « Vous avez entendu, Rainbeaux, c'est à vous de veiller. » Et il part pour l'Elysée en calèche.

L'Impératrice se rend directement à Longchamp

avec ses royales invitées et prend place dans la tribune du centre. Le roi de Prusse et les princes étrangers sont conduits, de leur côté, avec leurs escortes, et rejoignent les deux empereurs à la porte de Boulogne ; là, les trois souverains quittent leurs voitures et montent à cheval pour se rendre sur le terrain de la revue. Alexandre II s'est fait amener un fort beau cheval bai. Guillaume I^{er} est sur un bai brun, de grande taille, provenant du haras de Trakehnen, en Prusse orientale. Enfin, Napoléon monte *Héro*, magnifique alezan, dont il se servira en 1870 aux journées de Sedan. Ce cheval sera conduit en Angleterre après la guerre et servira souvent de monture au Prince Impérial ; c'est sur *Héro*, qui avait 1 m. 67, qu'il s'entraînera à sauter sans le secours des étrières, en disant gaiement : « Il faut tout savoir faire, on ne sait pas ce qui peut arriver... » Ces mots, le général Faverot (1) les relèvera plus tard, en songeant que, au Zouloulouland, « sans la fonte de sa selle qui lui resta dans la main, le Prince Impérial eût sauté avec son agilité habituelle sur son cheval affolé par les hurlements des Zoulous et la fuite de ses compagnons. »

Après la revue, brillamment passée (2),

(1) Le *Gaulois* du 6 juin 1903.

(2) Les troupes représentaient un effectif de cinquante-sept bataillons, soixante et un escadrons et seize batteries attelées.

Le maréchal Canrobert, commandant le 1^{er} Corps, dirigeait toutes les troupes de la revue ; il avait auprès de lui le maréchal comte Regnaud de St-Jean-d'Angély, commandant la Garde Impériale, fonctions qui devaient être confiées en 1869 au maréchal Bazaine.

les souverains montent dans les voitures de la Cour pour rentrer à Paris et Napoléon reconduit le Czar de la même manière qu'il l'a amené. Mais en voulant gagner l'allée des Acacias, le cortège se

« Tous deux vont au-devant des Souverains et des Princes : S. A. I. le Czarevitch, S. A. R. le prince de Prusse, S. A. I. le grand-duc Vladimir, S. A. R. le prince Louis de Hesse, S. A. le duc de Saxe-Weimar, S. A. le prince de Hesse-Cassel.

« Tout le monde est à cheval, ainsi que le maréchal Niel, ministre de la guerre, les maréchaux de Mac-Mahon et Randon et une suite nombreuse d'aides de camp, d'officiers d'ordonnance, d'écuyers. On remarque notamment le comte de Bismarck, le général de Moltke, le Lt-colonel Stoffel, aide de camp de l'Empereur, etc. Et au moment de l'arrivée de ce brillant cortège que le soleil fait plus brillant encore chacun dans les tribunes se plaît à « retrouver l'air de bonhomie militaire du roi de Prusse et l'habit blanc de M. de Bismarck. » (*L'Illustration*, 15 juin 1867).

« A peine les troupes aperçoivent-elles l'Empereur qu'elles saluent sa présence par d'immenses acclamations ; elles présentent les armes, les drapeaux s'inclinent, les tambours battent aux champs, les trompettes sonnent, alors que toutes les musiques jouent l'hymne national russe.

« Après avoir passé devant le front des troupes, le cortège s'arrête et se place vis-à-vis de la tribune du centre.

« Le défilé a lieu sans incident et se termine par la charge légendaire des escadrons de cavalerie qui, d'abord placés en colonne au fond du terrain et parallèlement aux tribunes, font ensuite un mouvement rapide de « peloton à droite dans chaque escadron », et présentant ainsi le front, se portent en avant au galop jusqu'à « soixante mètres des tribunes.

« Rien de plus imposant et de plus magnifique que cette masse d'escadrons s'arrêtant à quelques pas du cortège impérial et faisant retentir l'air des cris mille fois répétés de « Vive l'Empereur ! » C'était là un spectacle émouvant qui parlait au cœur et à l'imagination de la foule nombreuse venue pour assister à la revue. » (*Moniteur Universel* du 7 juin 1867).

L'acclamation du chef de l'Etat par les troupes était devenue un usage même avant le 2 décembre 1851. Un jour que le Prince-président passait une revue, un régiment de cuirassiers, incité a-t-on dit par son propre chef, le colonel d'Ollenbourg, familier du salon de Miss Howard, se mit à crier, non pas « Vive le Président » ni même « Vive Napoléon », mais « Vive l'Empereur ». Ces troupes n'en ayant pas été blâmées, d'autres régiments suivirent l'exemple, ce qui contribua à développer dans l'armée le mouvement en faveur du futur Napoléon III.

trouve en présence d'une foule si compacte que, après un court arrêt, l'itinéraire doit être modifié.

L'on prend alors la direction de l'allée de la Vierge qui passe entre la grande cascade et le restaurant ; mais à peine entre-t-on dans cette voie que la foule, descendant des hauteurs de la cascade, se précipite comme une trombe, en venant de gauche à droite, prenant par conséquent le cortège par le flanc gauche, du côté où se trouve Napoléon III avec M. Rainbeaux à cheval à la portière.

Ce dernier remarque alors un homme sans chapeau, courant plus fort que tout le monde et tenant les deux mains en l'air, complètement rapprochées l'une de l'autre. Ce détail singulier frappe son attention, d'autant plus que les avis de Pietri reçus le matin même occupent sans cesse son esprit. Il croit d'abord que cet homme porte une bombe ; mais comme l'individu accentue sa course et, en se rapprochant, fait un geste menaçant, braquant un pistolet dans la direction de la voiture impériale, l'écuyer fait faire un bond à sa monture et culbute l'homme presque au moment où une double détonation retentit.

On se précipite sur l'assassin et les gardes ont grand'peine à le protéger contre la foule frémissante qui veut le lyncher, mêlant des acclamations à ses cris d'indignation. Mais, dans le cortège, il y a à ce moment une telle stupeur que tout le monde s'arrête brusquement.

Les écuyers, craignant que cet arrêt ne permette à des complices un autre attentat, veulent repartir aussitôt ; l'Empereur s'y oppose et désire d'abord s'informer si personne n'est blessé. Il se lève, regarde, et, après s'être assuré que nul n'est atteint, il donne l'ordre de reprendre le trot.

On a raconté souvent que Napoléon III, à ce moment, dit à son hôte : « Je ne sais quel peut être l'auteur de l'attentat, mais si c'est un Italien, c'est pour moi, si c'est un Polonais, c'est pour vous ». Le mot n'aurait pas manqué d'esprit, mais il n'a pas été dit. L'Empereur, se tournant vers le czar, en le félicitant d'être indemne, ajouta simplement : « Sire, nous avons vu le feu ensemble ». — Et Alexandre II répondit : « Nos destinées sont dans les mains de la Providence ».

Peu après, l'on remarque que les gants blancs du csarevitch et le grand cordon de Saint-André du czar sont couverts de sang. La culotte de M. Rainbeaux est également tachée. Après avoir encore vérifié que personne n'a été touché, le csarevitch dit tout à coup à l'écuyer : — « Mais c'est votre cheval qui est blessé ! » Et l'on s'aperçoit, en effet, que l'animal a reçu une balle au travers du nez, au-dessous des yeux.

Le meurtrier avait chargé son pistolet à deux coups de balles et de lingots de fer, et tenait l'arme à deux mains, les index serrés sur les gâchettes, prêt à faire feu. Quand il roula sous le cheval, la balle blessa l'animal, traversa la calèche juste à hauteur de la tête de l'empereur

Alexandre et alla s'enfoncer dans un arbre en effleurant la tempe de la femme d'un capitaine de gendarmerie des chasses, M^{me} Laborie, qui se trouvait de l'autre côté de la route. Cette balle fut retrouvée le lendemain, au moment de l'enquête judiciaire. La seconde balle partit mal : le canon surchargé avait éclaté en enlevant le pouce de l'auteur de l'attentat, ce qui fit dire à Henry de Pène que la « Providence avait infligé à l'assassin le châtiment des parricides ».

Après quelques centaines de mètres, M. Rainbeaux sent sa monture fléchir sous lui. Il saute à terre et fait ramener le cheval par un cent-garde, tandis qu'un officier de cette arme le remplace à la portière. Il rentre en prenant place dans la voiture des grands-ducs Eugène, Serge et Georges Leuchtenberg et, à l'Elysée, entraîné par l'entourage de l'empereur de Russie dans une petite salle à manger, il est tellement accablé de questions qu'il ne voit pas partir son Souverain. Il arrive donc aux Tuileries quelques instants en retard, alors que l'Empereur l'a déjà demandé plusieurs fois.

Quand il se présente, Napoléon III le remercie avec effusion, disant : — « Je vous dois la vie de mes hôtes, car c'est affreux, ce n'est pas sur moi que l'on a tiré... je l'eusse préféré par-dessus tout, au péril de ma vie... mais c'est sur l'empereur de Russie ».

L'assassin déclara se nommer Antoine Bere-zowski, Polonais.

Le soir, au bal donné par le baron de Budberg, ambassadeur de Russie, M. Rainbeaux y précédant Napoléon, trouve dans le vestibule le comte d'Adlerberg, ministre de la Cour de Russie qui, au nom de son maître, lui remet la croix de Commandeur de Saint-Stanislas, en l'invitant à la porter au cou avant de se présenter devant le czar. Dès que celui-ci aperçoit l'écuyer de l'Empereur, il vient à lui pour le remercier et le complimenter sur son courage et sa présence d'esprit. Puis, le prenant sous le bras pour faire le tour des salons, il le prie de prendre place à ses côtés auprès d'une estrade réservée aux souverains, désirant ainsi lui bien marquer toute sa faveur (1).

Ce même soir, on illumine dans Paris en signe de joie, et, à l'Elysée, des milliers de signatures couvrent les registres de l'Empereur de Russie, dont on se répète les paroles : — « Je n'abrégerai pas mon séjour en France d'une heure ».

L'Opéra-Comique donne précisément *l'Etoile du Nord*, de Meyerbeer, avec Marie Cabel, Capoul et Bataille, celui-ci dans le rôle de Pierre-le-Grand : cet opéra semble tout à fait de circonstance et les artistes y sont acclamés.

Le lendemain, à la première heure, l'Empereur informé qu'un *Te Deum* doit être chanté le jour même à l'église russe de la rue Daru, prie M. Rainbeaux de s'enquérir de l'heure, en faisant savoir

(1) L'on dansa jusqu'au petit jour. Le marquis de Caux conduisait avec Mlle de Budberg un magnifique cotillon.

au czar qu'il se rendra avec l'Impératrice à la cérémonie.

A neuf heures, l'écuyer vient aux Tuileries rapporter la réponse ; il trouve l'Empereur se faisant la barbe et la figure couverte de savon.

— « C'est bien, lui dit-il ; allez chez l'Impératrice pour lui faire savoir que nous partirons à 10 h. 3/4, mais... attendez un peu. » Et il va prendre sur une table un objet qu'il lui remet disant : — « Tenez, voilà la croix de la Légion d'honneur, que je suis heureux de vous donner. »

M. Rainbeaux, fort ému de tous ces incidents, remercie ; l'Empereur l'attire alors vers lui et lui dit : « Venez que je vous donne l'accolade. » Mais il s'aperçoit que la mousse de savon couvre sa figure et se met à rire. Passant dans son cabinet de toilette, il revient embrasser le nouveau chevalier, en lui confirmant tout son plaisir de le décorer dans des circonstances qu'il fera mentionner sur son brevet, et il ajoute : — « Je l'aurais fait dès hier au soir, si je n'avais voulu laisser à l'empereur de Russie le temps de vous donner le premier un témoignage de sa reconnaissance. »

Berezowski fut jugé le 15 juillet suivant. L'instruction avait duré cinq semaines.

Le Président des Assises était M. Berthelin, remplaçant le premier président Devienne, indisposé. Le Procureur général de Marnas occupait le siège du ministère public, assisté de l'avocat général Benoist.

M. Emmanuel Arago était au banc de la défense.

L'accusé ne manifesta aucune émotion. Aux questions posées par le président, il répondait sans embarras. Il n'avait pas vingt ans ; venu à Paris en 1865, il s'était employé aux ateliers des Bati-gnolles, chez MM. Gouin et Cie, qu'il quitta pour le Chemin de fer du Nord. Il rentra chez MM. Gouin le 30 juin 1866 et en ressortit le 27 mai 1867, quelques jours avant l'attentat. Il habitait rue Mar-cadet, 210, au troisième étage, un cabinet où deux hommes avaient peine à se tenir debout. Dans une soupente se trouvait une paillese recouverte d'un drap de lit et de fragments de couvertures.

Sur la porte de sa chambre, à l'intérieur, étaient écrites au crayon des citations diverses d'auteurs, parmi lesquelles les suivantes :

- « On commence par être dupe, on finit par être fripon.
- « En mon cœur la haine abonde,
- « J'en regorge à tout propos.
- « Depuis que je hais les sots,
- « Je hais presque tout le monde.
- « Dans le crime une fois il suffit qu'on débute,
- « Une chute toujours attire une autre chute,
- « L'honneur est comme une île escarpée et sans bords ».

Son attentat était prémédité depuis longtemps et motivé par sa haine contre l'autocrate à qui il reprochait d'avoir impitoyablement traité son pays. Le 4 juin, il s'était rendu compte, en se promenant aux abords de l'Opéra où une soirée de gala était donnée, que l'on pouvait facilement abor-der les voitures impériales. Il avoua que, voyant

Alexandre II avancer la tête à la portière pour saluer, il s'était dit que « s'il eût été armé, la chasse eût été bonne ».

Et le lendemain, grâce au modeste secours de 35 francs par an qu'il touchait de l'administration française, il achetait chez l'armurier Pruneville, pour la somme de huit francs, un pistolet à deux coups, de la poudre, des balles (1).

Emmanuel Arago, l'ancien champion de la Pologne, qui devait être, deux ans plus tard, député de Paris, en attendant qu'il fût délégué au ministère de la Justice par le Gouvernement de la Défense Nationale, avait accepté d'être son avocat. Il refit l'histoire de la Pologne et celle de la lutte de son peuple contre la Russie ; il osa dire, en faisant allusion au czar :

— « Est-ce que ce n'est pas un assassin, celui qui
« embusque des soldats au coin d'une rue, et qui,
« quand les femmes passent en deuil et en priant,
« donne l'ordre de tirer sur elles, et les fait tomber
« toutes sanglantes sur le pavé ?... »

« Et à moi, quand je l'interrogeais, ce malheureux me répondait toujours : « J'étais seul
« avec ma patrie et « avec Dieu ».

Dans sa péroraison, Arago évoquait des images destinées à agir sur l'esprit des jurés...

« Au Bois de Boulogne, il attendait. Est-ce

(1) Ce pistolet a dû être vendu par le Domaine au premier venu pour une somme minime ; il ne paraît pas figurer dans aucune collection.

« là l'assassin qui guette, qui cherche sa victime ?
« Non, lui, il était toujours en Pologne; il ne voyait
« que la Pologne ; c'était un jour de fête militaire,
« ce spectacle lui rappelle la guerre, il voit passer
« des lanciers, des soldats dans Paris ; pour lui,
« ce sont les soldats dans Varsovie. Il se croit au
« 26 janvier, à ce jour fatal dont les horreurs ont
« amené l'insurrection, ce jour où tant de morts...
« Mais à quoi bon retracer ces massacres ? car
« nous l'avons tous vue, cette horrible scène. Un
« tableau, qui n'est pas seulement une magnifique
« peinture, nous l'a si bien décrite que je la vois
« encore, que je la vois toujours (1)... La foule
« agenouillée vient de chanter des psaumes et de
« dire : « Patrie, nous demandons une Patrie ! »
« La mort a répondu. Plusieurs sont tombés ou
« chancellent, l'un d'eux tenant la croix ; les
« survivants répètent, immobiles, stoïques, de-
« vant les fusils russes abaissés de nouveau
« dans un nuage de fumée : « Nous demandons
« une Patrie ! » Je regarde... j'écoute. On l'en-
« tend, ce tableau ! Je vois des hommes pâles
« et des femmes en deuil, des vieillards, une
« mère... une mère pressant contre son sein un
« tout petit enfant ; puis... j'entends sur la foule
« planer comme un murmure, comme la fin d'un
« psaume : « Patrie... Patrie... Patrie... » Et, der-

(1) Ce tableau de Tony Robert-Fleury ayant pour titre : *Varsovie, le 8 avril 1861*, fut exposé au Salon de 1866 et acheté 10.000 francs par le comte Branicki : il se trouve actuellement au château de Montrésor, près Tours, chez le comte Xavier Branicki.

« rière la toile, une voix qui dit : « Feu !... »
« Laquelle ? Et le czar passe alors et Berezowski
« s'approche et il dit : « Voici l'ennemi » et il
« pense au petit enfant tué sur le sein de sa mère,
« et il a tiré... »

Berezowski bénéficia devant le jury des circonstances atténuantes et, en conséquence, fut condamné aux travaux forcés à perpétuité (1).

Quant à la seule victime de l'attentat, le cheval monté par M. Rainbeaux, son sort ne fut pas cruel, car il guérit assez facilement.

Ce cheval, dont le nom était « Cardigan », en souvenir de son ancien propriétaire, le brillant colonel lord Cardigan qui s'était illustré en Crimée, à Balaklava, continua à faire un excellent service. C'était une monture d'une sûreté incomparable. En février 1870, alors que l'Empereur et l'Impératrice voulurent se montrer à la population parisienne, pendant les jours d'émeute qui suivirent la mort de Victor Noir et l'incarcération d'Henri Rochefort à Sainte-Pélagie, la tournée qui s'était faite par les rues de Rivoli et de Turbigo, la place du Château-d'Eau (place de la République actuelle), avec retour par les grands boulevards, avait attiré une foule considérable ; M. Rainbeaux était à la portière de la calèche impériale et

(1) Berezowski fut envoyé en Calédonie ; il tenta de s'évader. En 1882 sa peine fut commuée en vingt ans de travaux forcés ; puis il eut une remise de 3 ans, en sorte que depuis 1899 il jouit d'une liberté relative dans l'île, n'étant plus tenu qu'à répondre deux fois par an aux appels. Il est âgé de 64 ans.

avait eu la précaution de monter ce cheval. Près de la porte Saint-Denis, il y eut une telle poussée de monde que la voiture s'arrêta ; on se hissa jusqu' sur les essieux des roues. Il y avait des curieux presque sous la voiture, et quelques-uns entre les quatre jambes de « Cardigan » qui ne bronchait pas, ne faisait aucun faux mouvement et ne blessa personne.

C'était un bel alezan que l'Empereur avait si bien remarqué aux manœuvres du camp de Châlons, en 1866, que son propriétaire, lord Cardigan, avait dit à un officier de la suite de Napoléon III : « Votre Souverain paraît vivement désirer ce cheval ». — « En ce cas, riposta l'officier, vous n'avez qu'à le lui offrir ». Ce qui fut fait séance tenante.

En remerciement, l'Empereur, après avoir fait gratifier largement les gens de l'écurie du généreux Anglais, chargea le général Fleury d'offrir au lord des produits de Sèvres ayant une valeur de trois à quatre mille francs. La réponse, qui ne laissa pas d'étonner le grand écuyer, fut une demande en paiement du prix du cheval, estimé dix mille francs. « Il faut croire que l'on s'était mal compris », pensa l'Empereur ; et il fit payer sans discussion.

Les moindres incidents ont parfois des conséquences si graves que l'on peut se demander ce qui serait advenu si le prince Poniatowski ne s'était pas fait remplacer auprès de l'Empereur le jour de la revue, — non pas que son courage ou son

sang-froid fussent discutables, mais aurait-il aperçu immédiatement le danger, ou bien son cheval aurait-il bondi aussi vite que celui de M. Rainbeaux ? — Qui sait ? En tout cas, l'on peut affirmer que le jour où Napoléon III payait « Cardigan » dix mille francs, il s'assurait et assurait aussi l'empereur Alexandre II contre une mort à peu près certaine.

Il reste à dire que la calèche de Daumont en usage le jour de la revue existe toujours ; elle servit en 1873 lors du voyage du Shah de Perse et, en 1896, pour Nicolas II quand il vint à Paris. Cette voiture sortait de chez le carrossier Ehrler et portait le numéro... 606 !

VIII

LE GRAND VENEUR

LE SERVICE DU GRAND VENEUR. — L'HONNEUR DU PIED. —
LE BOUTON. — TENUE DE CHASSE. — LE CHIEN DE
SAINT-HUBERT. — LA BRIOCHE. — LES PLAINTES DES
PAYSANS. — LES CHASSES ET LES RÉCEPTIONS DE L'OF-
FICE. — LA DERNIÈRE CHASSE DU PRINCE IMPÉRIAL. —
LA FIN DES MEUTES. — UNE EXÉCUTION A COUPS DE
TRIQUES.

LE 1^{er} avril 1852, l'Empereur créait le service de la Vénérerie, qu'il plaça sous la direction du comte Edgar Ney, l'un de ses aides de camp, nommé Premier Veneur.

En 1870, on retrouve Edgar Ney général de division, grand Veneur, sénateur et prince de la Moskova, par la mort de ses frères aînés ; c'est le quatrième fils du maréchal Ney, il est l'oncle de la duchesse de Persigny qui, veuve en 1872, deviendra successivement Mme Lemoyne, puis en 1889, la comtesse de Villelume-Sombreuil et attirera plusieurs fois sur elle l'attention de la chronique.

Le capitaine des chasses est le marquis de Castelbajac qui avait été écuyer de l'Empereur, jusqu'en 1869.

La Vénérerie comprenait toutes les chasses à tir et à courre.

Les conservateurs, inspecteurs et garde-forestiers recevaient les ordres du grand Veneur pour tout ce qui concernait la surveillance et la police des chasses ; ils en recevaient aussi du capitaine des chasses et du lieutenant des chasses à tir.

Le grand Veneur prévenait le grand écuyer et l'aide de camp de service des chasses à courre ou à tir décidées par le Souverain, et, s'il devait y avoir pendant la chasse des haltes et des rafraîchissements, il avait le devoir d'en informer le grand maréchal du Palais.

Logé par la Couronne, il accompagnait l'Empereur à la chasse, faisait le rapport au rendez-vous et prenait les ordres pour l'attaque ; lorsque le cerf était pris, le premier piqueur en détachait le pied droit, en nattait la peau et le portait au commandant des chasses qui le remettait au grand Veneur ; celui-ci, à son tour, le présentait, posé sur son chapeau, à l'Empereur qui le faisait offrir au personnage qu'il voulait honorer.

A la mort du marquis de Toulangeon, qui avait été nommé premier Veneur en 1865, quand le prince de la Moskova était devenu grand Veneur, la charge de premier Veneur fut supprimée.

Le peintre de la Vénérerie était M. Jadin, qui

SERVICE DU

GRAND VENEUR. — S.E. le général de division prince de la Moskova, sénateur, aide de camp de l'Empereur, 12, r. de Marignan.
CAPITAINE DES CHASSES. — Marquis de Castelbajac, 6, place du Palais-Bourbon.

avait déjà été le peintre attitré des chasses de la Maison d'Orléans.

Tous les officiers civils ou militaires des divers services de la Maison de l'Empereur, suivaient les chasses dans le costume des Veneurs et demandaient à cet effet « le bouton », c'est-à-dire l'autorisation de porter le costume ; cette autorisation leur était accordée, ainsi qu'aux personnes de distinction qui l'avaient sollicitée, sous la forme d'une lettre du grand Veneur, accompagnée d'une boîte contenant les boutons nécessaires à la garniture d'un habit de chasse, plus « un bouton » pour le chapeau.

Le costume en question était fait d'un habit de drap vert à la française, collet et parements en velours cramoisi, galonné en galons de vénerie, galon d'argent entre deux galons d'or au collet, en quille aux parements, double galon aux poches, trois pointes à la taille, galon sur les bords ; gilet de velours cramoisi avec galons de vénerie ; culotte de peau blanche, bottes fortes avec manchettes de bottes, chapeau à trois cornes, dit lam-pion, avec galons de vénerie, cravate blanche et gants blancs ; les boutons étaient en argent timbrés d'un cerf en or.

GRAND VENEUR

COMMANDANT DES CHASSES A COURRE. — Baron Lambert, 73, avenue Montaigne.

LIEUTENANT DES CHASSES A TIR. — Comte Costa de Beauregard, 26, rue de Miromesnil.

Seuls, les officiers de vénerie avaient un couteau de chasse avec le ceinturon en galon de vénerie et la trompe.

L'Empereur portait ce costume mais avait une « plume blanche » au chapeau et la plaque de la Légion d'honneur sur l'habit.

L'Impératrice avait le corsage et la jupe en drap vert, collet et parements de velours cramoisi avec galons de vénerie sur ces collet et parements et faisant brandebourgs sur la poitrine. Chapeau lampion avec « plumes blanches ».

Le 3 novembre, jour de la fête de Saint-Hubert, dès trois heures du matin, la fanfare était sonnée dans la cour de la Vénerie du château de Compiègne ; à quatre heures, les officiers et tout le personnel de la Vénerie, en grande tenue, se rendaient à l'église Saint-Jacques pour entendre une messe basse, dite par le curé.

Le pain bénit était porté par les valets de chiens à pied.

Puis, les piqueurs, valets de limiers et valets de chiens à cheval partaient pour aller « faire le bois » ; au rendez-vous, le chien reconnu le plus vite et le meilleur de l'équipage portait au cou une cocarde de soie verte qu'on priait une dame de lui attacher ; à la rentrée au chenil, les rubans de cette cocarde étaient partagés entre les hommes qui les gardaient toute l'année pour tenir l'embouchure de leur trompe. Le chien était dès lors surnommé le « chien de Saint-Hubert » et à la chasse qui sui-

vait, après avoir pris le cerf, on le régalaît d'un morceau de choix.

Le soir, en grande tenue, les piqueurs apportaient à l'Empereur une brioche bénite et à l'Impératrice, un très beau bouquet (1).

Les chasses à courre se donnaient tous les cinq jours pendant dix mois, de septembre à juin. Elles avaient lieu dans les forêts de Saint-Germain, Marly, Rambouillet, l'Aigue, mais principalement à Fontainebleau ou à Compiègne, et plutôt en cette dernière résidence où la Cour résidait pendant tout l'automne.

Un jour, que l'Empereur s'était égaré et avait perdu la chasse, il interroge un bûcheron qui lui dit que le cerf était passé tout près de lui, un quart d'heure auparavant : — « Il fallait lui mettre un grain de sel sur la queue », lui dit l'Empereur, en riant. Au retour de la curée chaude, l'Empereur passe à côté du même bûcheron qui lui dit : « Eh bien, mon Empereur, il y était ! (2) »

Il n'était pas toujours ainsi reconnu. Quand les paysans le prenaient pour un simple invité des chasses impériales, il en profitait pour les faire parler et recevoir leurs doléances. C'est de cette manière qu'il apprit un jour que les cultivateurs n'étaient guère indemnisés des dégâts causés par le gibier et que les petites allocations, très insuffisantes, qu'on leur attribuait étaient vite dé-

(1) *La Maison de l'Empereur*, par le marquis de Caneghiano.

(2) Id.

pensées en courses à la ville pour aller les encaisser : les mesures les plus complètes furent prises aussitôt pour détruire les lapins dans le voisinage des champs de culture.

L'Impératrice n'aimait guère la chasse ; elle y assistait, par obligation, mais ne désirait pas y prendre une part active ; elle assurait que rien ne lui était plus pénible que de voir un animal blessé se débattre et mourir.

Une seule fois, on la vit tenir un fusil, à Compiègne, où avec sa sœur, la duchesse d'Albe, la princesse Anna Murat, la princesse de Metternich, la comtesse de La Bédoyère, la comtesse Aguado et la baronne de Sancy-Parabère, on simula une chasse faite exactement dans les mêmes conditions que pour l'Empereur.

Le fusil de la Souveraine sortait de chez un armurier de la ville, M. Feret. Enrichi de fines gravures faites par la fille de cet armurier, il avait été payé cinq cents francs sur l'ordre de l'Empereur, quoiqu'on en demandât seulement trois cents (1).

En dehors des chasses de la Cour, il y avait aussi, dans les résidences impériales, des chasses d'un ordre tout spécial, celles des serviteurs, d'abord tolérées, puis permises régulièrement jusqu'au jour où l'on s'aperçut des dangers qu'elles occasionnaient.

Tous ces gens, ainsi que cela s'est toujours pra-

(1) *Les chasses du Second Empire*, par A. de la Rue.

tiqué dans le grand monde, s'interpellaient du nom de leurs maîtres. A l'office, il y avait des dîners de cent couverts avec les « Toulangeon, Lambert, Ney, Castelbajac, Magnan, Fleury, Metternich, de la Poêze ».

M. de la Rue, inspecteur des forêts de la Couronne, racontait comment il avait pu assister à l'un de ces dîners sans être vu : « Les hommes, en habit noir et cravate blanche, conduisaient les dames à table en leur offrant le bras. Celles-ci très élégantes, décolletées, quelques-unes audacieusement, — les plus jolies, bien entendu, — avaient des robes magnifiques que leurs maîtresses n'avaient pas mises deux fois peut-être ».

« Un vieux valet de chambre à cheveux blancs, rasé de frais, en tête du cortège, venait s'asseoir, non sans une certaine majesté, au centre de la table, ayant pour vis-à-vis une forte femme aux épaules carrées et rouges, lesquelles épaules avaient pour pendants deux énormes témoins adhérents à un estomac spacieux, que la bonne chère des cuisines impériales ne devait certainement pas intimider ».

« La petite baronne de Sancy (du nom de sa maîtresse), était la plus jolie, la plus piquante ; elle eût certainement fait fortune sur les planches du Palais-Royal. Fille d'un garde-forestier de Chantilly elle avait souvent, comme tous les enfants de gardes, accompagné son père à la chasse ; elle savait tendre une bourse à lapin et prétendait qu'elle voyait parfaitement les lièvres et les lapins au

gîte. Par ses connaissances cynégétiques, elle éblouissait tous les convives, et interpellant le valet du capitaine des chasses, elle lui dit :

— « Vous, Castelbajac, vous avez l'autre jour
« envoyé du plomb dans les jambes de ce pauvre
« de La Ferrière (1). Soyez plus prudent :

« Jamais ne tire dans le bois
« Sans y regarder à deux fois, »

« comme disait feu mon père, aux jeunes chasseurs
« qui venaient à la maison ».

La dernière chasse eut lieu à Fontainebleau. Comme d'usage un procès-verbal fut rédigé :

« Rendez-vous au carrefour carré, attaqué un cerf dix cors au carrefour du Planteur, au Bois-la-Dame. Il se fait battre dans toute la partie de Courbuisson, prend l'eau à la Seine, en face le bois de Barbeau et, après une demi-heure de bat-l'eau, il est pris au Pont de Fontaine-le-Port. Laisser-courre par Gaillard, Laverdure et Gouillard. »

« Présence du Prince Impérial. »

On était alors dans la semaine de Pâques et le Prince était venu avec ses amis Conneau, Espinasse, Fleury, Corvisart, de Bourgoing, passer quelques jours au château de Fontainebleau où tout le monde logea dans l'aile Louis XV. Le prince Joachim-Napoléon Murat l'accompagnait, ainsi que le général Frossard, le capitaine de frégate

(1) Maître d'hôtel du premier chambellan de l'Empereur.

baron Duperré, le colonel comte d'Espeuilles, son écuyer, M. Bachon, etc.

Ce fut là sa dernière chasse à courre; la première datait de 1866 en forêt de Compiègne.

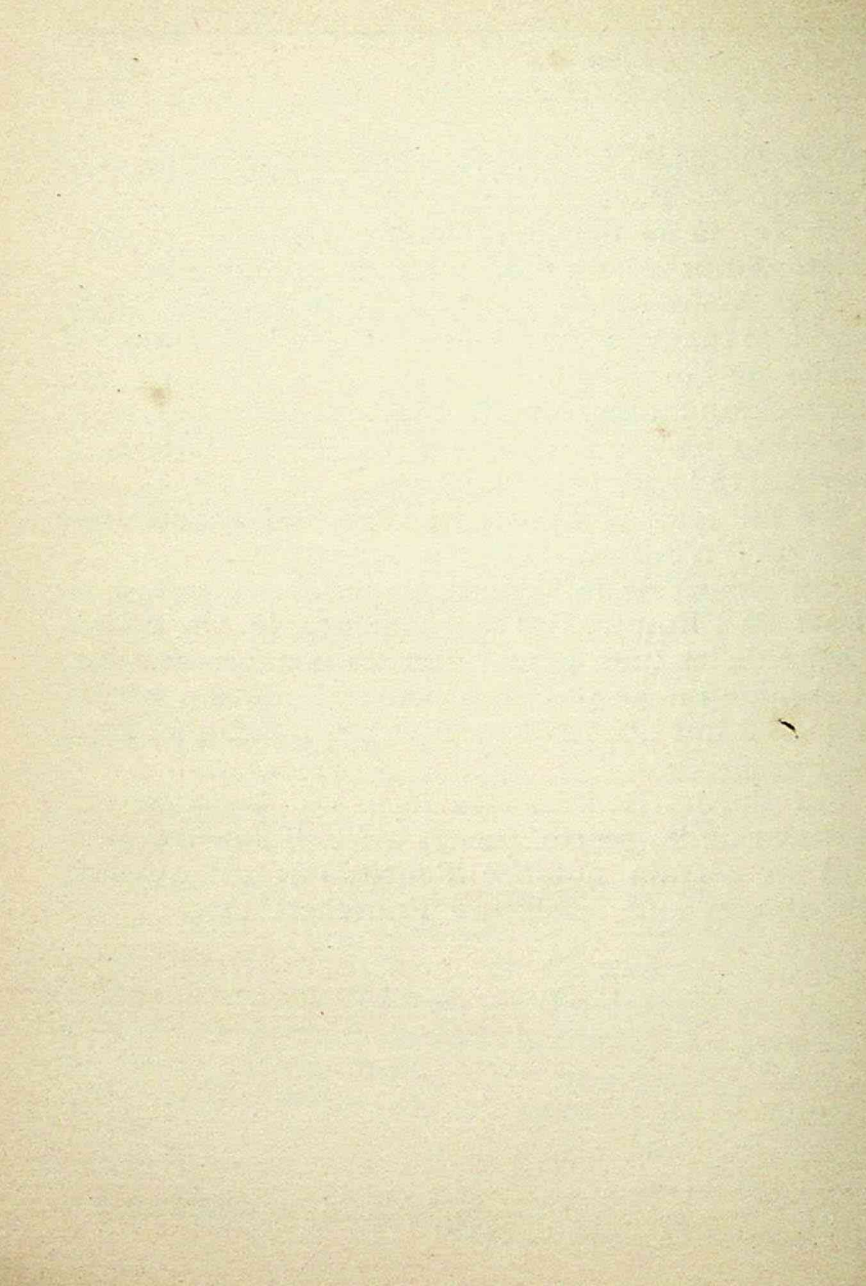
Très amateur de sport, il était devenu habile tireur et maniait aussi l'arc avec facilité. Dans les enclos de Compiègne, il s'exerçait à décocher des flèches aux lapins, quand il ne s'amusait pas, avec ses compagnons, simplement armés de bâtons, à poursuivre le gibier à la course.

On lui avait composé, en 1870, une meute spéciale qu'il n'eut pas l'occasion d'utiliser.

Les chiens de la Vénérerie impériale eurent, à la chute de l'Empire, un sort lamentable. On donna l'ordre de les tuer, pour éviter les bouches inutiles, et comme on ne put se procurer le poison nécessaire, il fallut abattre ces superbes meutes à coups de triques.

Sur l'ordre de l'Impératrice, les chevaux, dès le début de la guerre, furent affectés aux troupes, sauf un certain nombre d'entre eux qui avaient été donnés aux éclaireurs Franchetti (1).

(1) Jadin. — *La vénerie impériale*.



IX

LE GRAND MAÎTRE DES CÉRÉMONIES

LES QUESTIONS DE RANG ET DE PRÉSÉANCE. — LE
COSTUME. — UN ANCIEN PAGE DE NAPOLEON 1^{er}. —
FEUILLET DE CONCHES.

LE grand maître des cérémonies réglait les questions de rang et de préséance. Il avait le devoir de porter à l'Empereur le résultat des conférences qui se tenaient soit avec les grands officiers, soit avec les ministres ou les présidents des grands corps de l'Etat, au sujet du cérémonial, du protocole et des étiquettes.

Enfin, ses fonctions comportaient les cérémonies et l'introduction des ambassadeurs.

Pour les cérémonies, il informait les princes et les princesses, les ministres, les grands officiers de la Couronne, les présidents des grands corps de l'Etat, le grand référendaire du Sénat, et le premier Chambellan de toutes les dispositions prises, du costume à revêtir, etc.

Le ministre de la Guerre, le commandant en chef de l'armée de Paris et le général commandant la Garde Impériale étaient avisés par ses soins des questions concernant les troupes, les escortes et les salves d'artillerie.

Les appointements du grand maître étaient de 40.000 francs.

Le premier maître de cérémonies recevait 20.000 francs. Les maîtres de cérémonies avaient 10.000 francs et les aides, 6.000 francs.

Le costume du grand maître des cérémonies était composé d'un habit en drap violet brodé en or au collet, aux parements, à la taille, sur la poitrine et sur les bords, boutons dorés à l'aigle, gilet et culotte de casimir blanc, bas de soie blancs, souliers à boucle d'or, ou pantalon en drap violet à bandes d'or, l'épée au côté, chapeau à cornes avec plumes blanches.

Les maîtres de cérémonies portaient le même costume, avec la plume noire au chapeau ; les aides avaient des broderies plus légères.

Le duc de Cambacérès était le neveu du prince archichancelier du Premier Empire ; ancien page de Napoléon I^{er}, médaillé de Sainte-Hélène, il avait été pair de France, sous Louis-Philippe.

Jouissant d'une belle fortune, il habitait un hôtel qui était le rendez-vous de l'élite de la société et où il recevait luxueusement, aidé avec beaucoup de grâce par la duchesse, née Thibon.

S'étant éteint sans enfants, son neveu, le baron Delaire, marié à Mlle de Rohan-Chabot a, croyons-nous, obtenu d'ajouter le nom de Cambacérès au sien.

M. Bertora, ancien secrétaire intime du comte Bacciochi, aide des cérémonies et secrétaire à l'in-

troduction des ambassadeurs, était doué d'une belle prestance. Le comte Bertora, car il portait ce titre, occupa, après la guerre, dit-on, des fonctions administratives importantes à la Société de Monaco.

L'âme du service, non au point de vue de la cour qu'il fréquentait peu, mais au point de vue protocolaire, était le baron Feuillet, de Conches, Maître de Cérémonies et Introduteur des Ambassadeurs (1). Après la chute de l'Empire, il demeura directeur du protocole au Ministère des Affaires étrangères sous les présidences de Thiers et de Mac-Mahon.

La vie de ce diplomate est assez extraordinaire, si l'on songe qu'il resta soixante ans dans la carrière où il était entré en 1814, dès l'âge de seize ans; et encore, à cette époque de première jeunesse, avait-il déjà étudié le droit, le dessin, l'histoire naturelle, la médecine (il était reçu à l'hôpital du Val de Grâce comme chirurgien sous aide requis). Enfin, à ses « moments perdus », il s'était amusé à acquérir un véritable talent dans l'art de la reliure, grâce aux leçons d'un certain de la Jehannière, ex-officier de la grande armée devenu relieur sur le tard. Ses maîtres avaient été le naturaliste Cuvier, les docteurs Pinel, Hallé, Dupuytren, les historiens ou philosophes Guizot, Villemain, Cousin.

(1) Né à Paris le 4 déc. 1798, mort dans cette ville le 5 février 1887.

Entré dans l'administration pendant la première Restauration, grâce à l'appui de son vieil ami Lemontey, de l'Académie Française, il y demeura pendant les Cent Jours, la deuxième Restauration, le règne de Louis-Philippe et la République de 1848. Le Second Empire le trouve sous-directeur du protocole, et comme Napoléon III veut rétablir dans leurs moindres détails les usages de la cour de son oncle, personne n'est mieux qualifié pour cette organisation que Feuillet de Conches avec l'expérience de ses trente-huit années de carrière.

Il est nommé chef de division du protocole, maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs et, dans ces diverses fonctions, reçoit naturellement un nombre incalculable de croix.

Collectionner, chercher, s'instruire, seront toujours chez ce diplomate les goûts dominants.

Vers la fin de l'Empire on le trouve installé rue de la Ferme-des-Mathurins (actuellement rue Vignon), dans un appartement qui donne rue Tronchet, en face de l'hôtel Pourtalès. Tous les vendredis l'élite du Paris intellectuel se donne rendez-vous chez lui.

« On y causait de tout et dans tous les genres,

SERVICE DU GRAND

GRAND MAÎTRE DES CÉRÉMONIES — S. Exc. le duc de Cambacérès,
sénateur, 21, rue de l'Université.

MAÎTRES DES CÉRÉMONIES, INTRODUCTEURS DES AMBASSADEURS. —
Baron Feuillet de Conches, 73, rue Neuve-des-Mathurins.

« sauf le genre ennuyeux, a écrit M. de Lescure ;
« on y trouvait des partenaires de toutes les clas-
« ses de l'Institut, capables de donner ou de de-
« mander la réplique à tout savant, à tout artiste,
« et même simplement à tout jeune homme avide
« de s'essayer avec un maître. » Feuillet de Con-
ches aidé de sa femme et de ses deux filles se plaît
à faire les honneurs de son salon, de son musée, et
de ses autographes.

Des lettres inédites de Voltaire, de Diderot, de
Rousseau, voisinent avec des règlements de la mai-
son de Saint-Cyr, écrits de la main de Madame de
Maintenon, des billets de Saint-Simon, du duc de
Richelieu, les testaments autographes (dont l'au-
thenticité a été discutée depuis) de Louis XVI et
de Marie-Antoinette, ou avec ces fameuses fables
de La Fontaine, illustrées à la plume, à la gouache
ou au crayon, par Ingres, Delacroix, Géricault,
Isabey, Flandrin, Corot, Horace Vernet, Grand-
ville, Ary Scheffer, Paul Delaroche, — et même
par le duc d'Orléans, le Sultan, le roi de Siam, —
exemplaire unique resté entre les mains des filles
de M. Feuillet de Conches.

Un jour que la princesse Mathilde vient voir
sa collection, elle s'arrête devant un vilain bout

MAITRE DES CÉRÉMONIES

Baron de La Jus, 153, faubourg St-Honoré.

AIDES DES CÉRÉMONIES, SECRÉTAIRES A L'INTRODUCTION DES AMBAS-
SADEURS. — M. Bertora, 194, rue de Rivoli ; M. Henri
Morice, secrétaire général, 3, rue de Chanaleilles.

d'étoffe tout usé, de couleur sombre, et demande ce qu'il représente.

— « Ceci, répond Feuillet de Conches, est un morceau de la robe de chambre de Voltaire, donné par la marquise de Villette à sa fille, ma marraine, dont je n'ai jamais reçu autre chose... sauf une paire de gifles ».

Un autre objet se rapporte au traité de paix de 1856 que le chef du protocole avait mis au point dans sa rédaction diplomatique. Feuillet de Conches avait eu l'idée de faire signer ce traité au moyen de deux plumes d'aigle que, tour à tour, les ambassadeurs ou ministres se passèrent ; l'une de ces plumes fut offerte au comte Walewski, qui avait présidé les conférences du Congrès de Paris et l'autre à Feuillet de Conches, qui s'était empressé de la fixer sur un carton, en demandant à chaque signataire du traité d'y apposer le paraphe de son nom. Ces plumes avaient été arrachées à un aigle vivant du Jardin des Plantes par un jeune homme appartenant au Muséum ; blessé par un coup de bec de l'oiseau, il fut, en compensation, racheté de la conscription par l'Impératrice Eugénie.

Une pièce de la collection de Feuillet de Conches avait été, en 1851, la cause d'une polémique plus que vive entre lui et la Bibliothèque Nationale, polémique qui se termina par un procès : une lettre autographe de Montaigne, qu'il tenait de Lémontey depuis plus de trente années, n'avait-elle pas été réclamée par cette administration parce qu'on la supposait arrachée jadis d'un

volume de la collection Dupuy, encore qu'aucun caractère extérieur ne la signalât comme une propriété de l'Etat ? Un lithographe l'avait reproduite, paraît-il, en fac-simile vers 1822 et, pressé de questions, jamais il n'avait pu dire nettement si la copie avait été ou non faite sur un original de la Bibliothèque Nationale ; le conservateur de cet établissement, M. Letronne, déclarait même que les assertions de ce lithographe « ne signifiaient rien ».

Et cependant, malgré un jugement favorable en première instance, Feuillet de Conches, dont l'honorabilité n'était pas en jeu à ce sujet et qui avait renoncé généreusement à invoquer le bénéfice de la prescription trentenaire, dut s'incliner devant la décision du Tribunal d'appel et rendre un document qui lui était précieux.

Si Feuillet de Conches avait la passion de collectionner, il avait aussi celle d'écrire ; et lorsqu'il partait pour la campagne, il ne se préoccupait que de son matériel de bureau : aussi le voyait-on parfois dans les gares portant lui-même sous le bras une immense bouteille d'encre de la « Petite Ver-tu »...

A peine installé, il traçait sur de grandes feuilles de papier sa large et grasse écriture, dont les meilleurs buvards ne parvenaient pas à absorber l'encre ; il en résultait que, pendant des heures entières, ces feuilles restaient à sécher, éparpillées autour de lui sur tous les meubles. Un solliciteur, un jour, posa par inadvertance son chapeau haut de forme

sur l'une de ces feuilles, qui y resta collée, au grand désespoir de l'écrivain....

D'une profonde érudition, doublée elle-même d'un grand sens d'observation, Feuillet de Conches a laissé une œuvre littéraire importante, d'un style alerte et agréable. Ses « Souvenirs de première jeunesse » ; ses « Causeries d'un Curieux » ; son « Etude sur les femmes blondes », en collaboration avec Armand Baschet (1), dénotent un écrivain très personnel. Malheureusement il n'a rien voulu laisser à la postérité sur les événements politiques dont il fut le spectateur attentif.

C'est d'autant plus regrettable que, sachant à la fois voir, retenir et noter, il aurait pu parler de Napoléon I^{er} tout comme de Jules Grévy, sous la présidence duquel il mourut en 1887, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

(1) Armand Baschet, qui a attaché son nom à tant de travaux curieux, est mort le 26 janvier 1886, à cinquante-six ans. Il était membre de la Commission des Archives diplomatiques au ministère des Affaires Etrangères. Ses travaux sur Venise l'avaient fait surnommer par ses amis « le Doge ». Il avait été l'ami de Baudelaire et avait projeté avec lui ce journal littéraire qui devait s'appeler le *Hibou philosophe*.

LE CABINET CIVIL DE L'EMPEREUR

LE CHEF DU CABINET. — M. CONTI, SUCCESSEUR DE MOCQUARD. — UN MOT DU COUP D'ÉTAT. — L'ACCENT ALLEMAND DE L'EMPEREUR. — UNE LEÇON DE DICTION. — M. PIÉTRI. — LES TRÉSORIERES. — SOUVENIRS DE HAM. — UN PÈRE ADOPTIF. — LES FILS DE NAPOLEON III. — LE DUC DE REICHSTADT VENGE. — THÉLIN. — CINQ CENT MILLE FRANCS OUBLIES. — LES AVENTURES D'UN TITRE DE RENTE.

M CONTI, ancien député, ancien procureur général, a succédé à M. Mocquard dans la charge de chef du cabinet de l'Empereur. Ses talents administratifs, sa discrétion et son tact lui permettent de remplir parfaitement ses fonctions ; mais il ne peut faire oublier les qualités particulières de son prédécesseur. Mocquard avait été un ami de la première heure du prince Louis-Napoléon. Cette affection datait de 1817, au temps où, jeune diplomate et écrivain remarqué, il était reçu à Arenenberg que venait d'acquérir la reine Hortense. Il avait vingt-six ans, de l'esprit, une érudition complète, beaucoup d'entrain, de gaieté et de séduction ; n'était-ce pas plus qu'il ne fallait pour conquérir les bonnes grâces d'une reine de trente-quatre ans ?

Chargé plus tard par elle de parfaire l'éducation du Prince, Mocquard reconnut cette marque de confiance par un dévouement qui ne se démentit pas un seul jour.

Resté dans la diplomatie jusqu'en 1819, Mocquard avait été ensuite successivement avocat et auteur dramatique, parfois collaborateur de d'Ennery, et, entre temps, sous-préfet de 1830 à 1839 ; il acquit une sceptique expérience des gens et des choses et ne manquait pas d'à-propos. Bien avant Morny et Saint-Arnaud, il collabora activement avec Louis-Napoléon aux préparatifs du Coup d'Etat. Il avait alors plus de soixante ans et, dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, alors qu'avant de quitter l'Elysée, Morny disait : « Il est bien entendu que chacun y va de sa peau », Mocquard répondait : — « Oh ! moi, je ne joue pas gros jeu, car la mienne est bien usée ».

Nul ne savait mieux que lui sortir d'une situation difficile ; c'était un esprit plein de ressources. On se rappelle comment il répondit à Berryer, l'ancien défenseur du Prince Louis-Napoléon de-

SERVICE DU CABINET CIVIL DE L'EMPEREUR

CHEF DU CABINET. — M. Conti, sénateur, 184, rue de Rivoli.

SOUS-CHEF DE CABINET. — M. Sacaley, 6, avenue Friedland.

CHEF DU SERVICE TÉLÉGRAPHIQUE. — M. Amiot, 90, rue du Bac.

SECRÉTAIRE PARTICULIER DE L'EMPEREUR. — M. Franceschini Pietri, Palais des Tuileries.

SERVICE DE LA TRÉSORERIE. — M. Bure, trésorier général de la Couronne, 21, avenue des Champs-Élysées ; M. Thélin, trésorier de la cassette particulière, Palais des Tuileries.

vant la Chambre des Pairs en 1840, et qui, nommé à l'Académie en 1855, se refusait à faire à son ancien client devenu empereur, et dont il était désormais singulièrement séparé, la visite traditionnelle (1).

Mocquard ne cessa jamais d'être, pour le Prince, un conseiller désintéressé, et ses avis furent tou-

(1) Voici la lettre adressée par Berryer à Mocquard, le 22 février 1855 :

« Je fais appel aux souvenirs de mon ancien confrère, M. Mocquard, pour réclamer de lui un bon office. Je viens d'être reçu à l'Académie Française. Il est d'usage, à peu près constant, que chaque nouvel académicien aille présenter aux Tuileries son discours de réception. La situation particulière, qui m'a été faite, en Décembre 1851, rend cette présentation tout à fait impossible de ma part.

« Je crois avoir acquis, il y a quinze ans, le droit de m'abstenir d'une formalité dont l'accomplissement ne serait peut-être pas pénible pour moi seul. M. Mocquard sait bien que, par principe comme par caractère, j'ai autant de répugnance pour le bruit inutile et les vaines manifestations que pour un manque d'égards personnels. Je le prie de vouloir bien, sans retard, faire connaître la détermination qu'un sentiment honorable m'inspire.

« Je prie M. Mocquard de recevoir les compliments de ma confraternité.

« BERRYER,

Avocat, ancien membre de l'Assemblée législative. »

Mocquard répondit aussitôt :

« L'ancien confrère s'est empressé de se rendre à l'appel de M. Berryer ; la réponse suivante en est la preuve :

« L'Empereur regrette que, dans M. Berryer, les inspirations de l'homme politique l'aient emporté sur les devoirs de l'académicien.

« Sa présence aux Tuileries n'aurait pas causé d'embarras, comme il semble le redouter. De la hauteur où elle est placée, S. M. n'aurait vu dans l' élu de l'Académie que l'orateur et l'écrivain, dans l'adversaire d'aujourd'hui que le défenseur d'autrefois.

« M. Berryer est parfaitement libre d'obéir à ce que lui prescrit l'usage ou à ce que ses répugnances lui conseillent. L'ancien confrère est heureux, en cette circonstance, d'avoir pu rendre à M. Berryer ce qu'il appelle, ce qu'il croit être un bon office, et lui offre les assurances sincères de sa vieille et cordiale confraternité.

« MOCQUARD ».

jours et justement écoutés. Dès la première heure, une intimité affectueuse s'était établie entre Napoléon III et Mocquard ; un exemple indiquera combien ces sentiments étaient étroits.

On a souvent dit que l'Empereur avait eu beaucoup de peine à se débarrasser de l'accent étranger dû à son éducation première. Les notes et souvenirs d'un diplomate anglais ayant résidé à Paris de 1835 à 1871 (1) témoignent qu'il y avait pour l'Empereur une difficulté de prononciation réelle, bien que, à force de parler très lentement, il fût parvenu à se dominer. « Mais venait-il à s'animer, qu'aussitôt les *f*, les *t* et les *p* tentaient d'évincer les *v*, les *d* et les *b* et remportaient souvent une victoire momentanée ». On rapporte à ce propos une anecdote, d'une authenticité peut-être douteuse, relative à la première entrevue de l'Empereur et de Bismarck :

— « Monsieur de Bismarck, aurait dit Napoléon, je n'ai jamais entendu un Allemand parler le français comme vous.

— Voulez-vous me permettre de vous retourner le compliment, Sire ?

— Certainement.

— Je n'ai jamais entendu un Français parler sa langue comme vous » (2).

Les rares survivants de l'entourage impérial assurent qu'au début de sa présidence, le Prince

(1) *Un Anglais à Paris*, Plon, éditeur, 1894.

(2) Dans le même ordre d'idées, les documents relatifs à

avait bien conservé de son éducation première en Bavière un accent allemand (1). Il aurait fait lui-même la confidence à un colonel de grenadiers de la Garde qu'il ne parlait le français qu'avec lenteur et réflexion, parce que les idées se présentaient en allemand à son esprit, de telle sorte que la conversation était pour lui une continuelle traduction. Cette lenteur et cette réflexion contribuèrent même longtemps à lui donner cet air énigmatique et réfléchi qui le faisait comparer à un sphinx (2).

Dès 1848, Mocquard prévoyait les inconvénients d'un tel accent et s'attachait à donner à son ancien élève des leçons de diction. Et comme le Prince avait à prononcer en public d'importants discours, ce furent entre lui et Mocquard des conférences nombreuses où, en toute simplicité, l'élève répétait à haute voix et mot à mot tout ce qu'il devait lire publiquement le lendemain (3). Parfois le professeur se montrait d'une sévérité excessive, faisant

l'affaire de Strasbourg comprennent le rapport adressé à Louis-Philippe par un officier du 46^e de ligne, nommé Pleignier. Empruntant à Balzac le procédé avec lequel le romancier reproduisait le jargon du baron de Nucingen, le rapporteur prête à Louis-Napoléon la phrase suivante : « Fous êtes técoré de Chuillet, fous tevez être un prafe, che fous técore. »

L'officier Pleignier (François-Onésime) et non Pleignié — que l'annuaire militaire de 1836 mentionne comme sous-lieutenant au 46^e de ligne en 1836, nommé à ce grade en 1831 — fut décoré de la Légion d'honneur et passa capitaine en 1844. Le Prince-président l'affecta en 1852 à un régiment d'Algérie. Au moment de l'affaire de Strasbourg, le 46^e de ligne, qui tenait garnison à Paris comptait au nombre de ses officiers le brave Quillico, capitaine depuis 1825.

(1) L'on a prétendu que l'accent était hollandais et non allemand. C'est une erreur. Né à Paris, le Prince ne fut pas conduit en Hollande.

(2) *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 30 mai 1895.

(3) L'Empereur lisait toujours ses discours sur un texte imprimé.

redire deux ou trois fois de suite les phrases qui n'étaient pas impeccablement prononcées, et allant jusqu'à se fâcher sérieusement si, après tant d'efforts, le résultat n'était pas atteint.

Louis-Napoléon se pliait très doucement aux exigences de son fidèle conseiller et parvint ainsi peu à peu à se corriger complètement (1).

M. Franceschini Pietri est, en 1870, le secrétaire particulier de l'Empereur ; c'est le neveu des deux Pietri qui ont été préfets de police.

Après avoir suivi Napoléon III comme secrétaire en exil, après avoir rempli les mêmes fonctions auprès du Prince Impérial, il sera attaché à l'Impératrice, témoignant ainsi d'un dévouement ininterrompu de cinquante années, pendant lesquelles tant d'événements se sont succédé (2).

Bure, trésorier général de la Couronne, et Thelin, trésorier de la cassette particulière, sont l'un, le frère de lait de Napoléon III, l'autre, son homme de confiance. En 1870 ils sont respectivement officier et chevalier de la Légion d'honneur.

(1) La fille de M. Mocquard, filleule de la reine Hortense, épousa M. Firmin Rainbeaux qui fut, à l'occasion de son mariage, nommé écuyer de l'Empereur.

(2) En raison de ses fonctions mêmes, dont il connaît toutes les obligations, M. Pietri a toujours observé une réserve telle que personne n'a pu arriver à « le faire parler ». Si l'on venait à le questionner, il répondrait sûrement qu'il a tout oublié ou qu'il n'a jamais rien vu.

La reine Hortense s'était intéressée autrefois à Mme Bure mère, en raison de ses malheurs conjugaux. Le mari, Pierre-Michel Bure, avait, en effet, disparu peu de temps après son mariage, abandonnant du même coup un fils né le 10 novembre 1807. Cinq mois exactement plus tard, le Prince Louis-Napoléon venait au monde et, comme il lui fallait une nourrice, la reine songea qu'elle pouvait faire une œuvre à la fois bonne et utile en fixant son choix sur Mme Bure.

De son côté, Charles Thélin, tout enfant, avait été appelé par la reine Hortense à Arenenberg où il avait été élevé auprès de Louis-Napoléon, de sept ans plus âgé que lui : il en devint le confident, le valet de chambre, l'homme de confiance et, finalement, le trésorier particulier.

A Strasbourg, à Ham, en Amérique ou à Londres, comme plus tard aux Tuileries, à Wilhemshoe ou à Chislehurst, partout Bure et Thélin suivent le Prince dans sa bonne ou mauvaise fortune, sans l'abandonner aux derniers jours d'exil.

L'un et l'autre sont, de tout temps, aveuglément dévoués à leur maître, et c'est ainsi que le premier participe à la tentative de Boulogne et que le second, volontairement enfermé à Ham auprès du Prince, organise avec le docteur Conneau le plan d'évasion que l'on sait.

Le 11 juin 1870, des décrets impériaux attirent encore une fois l'attention sur le nom de Bure ; mais il s'agit des deux fils reconnus par celui-ci :

Alexandre-Louis-Eugène et Alexandre-Louis-Ernest, nés à Paris les 25 février 1843 et 19 mars 1845 (1), qui sont créés comte d'Orx et comte de Labenne. Ces noms d'Orx et de Labenne sont empruntés à des villages des Landes. Napoléon III avait beaucoup contribué à la création des domaines, tels que Lamotte-Beuvron, en Sologne, et Solferino, dans les Landes. Il fit de même pour le marais d'Orx qui, transformé à grands frais de 1860 à 1864, en une belle propriété de culture étendue sur les territoires d'Orx et de Labenne, appartient au comte Walewski. A la mort de ce dernier, survenue en juillet 1867, le domaine fit retour à l'Empereur qui le donna ensuite aux deux fils Bure.

On sait que le véritable père de ces enfants était l'Empereur et que la mère était la Belle Sabotière

(1) Voici les actes de baptême de ces deux enfants :

Paroisse de Saint-Pierre-de-Chaillot.

L'an mil huit cent quarante-trois, le vingt-sept février, a été baptisé Alexandre-Eugène, né le vingt-cinq février, fils d'Alexandrine Eléonore Vergeot, demeurant à Amiens.

Le parrain a été Jean-Henri Desvalère Puzin, demeurant rue des Batailles, n° 5 ; la marraine a été Marie-Anne Paillet, femme Puzin, demeurant même domicile.

Paroisse Sainte-Marie des Batignolles.

Le dix-neuf mars mil huit cent quarante-cinq, a été baptisé par moi, prêtre soussigné, Alexandre-Louis-Ernest, né la veille, fils d'Eléonore-Alexandrine Vergeot, rentière, demeurant rue Capron, 9, aux Batignolles.

Le parrain a été Pierre-Jean-François Bure, rentier, même demeure que dessus, et la marraine Marie-Pierrette Bure, idem, représentée par Adélaïde Peters, même demeure que dessus, lesquels ont signé avec nous.

de Ham, Alexandrine-Eléonore Vergeot, dont l'histoire a été souvent contée.

A la fin de l'Empire, Pierre Bure est depuis douze ans l'époux d'Alexandrine Vergeot (1). Il habite, au n° 21 de l'avenue des Champs-Élysées, un appartement au premier étage, avec cinq fenêtres de façade (et on relève ce détail à cause du prix, aujourd'hui curieux) d'un loyer de 2.000 francs. Son traitement est alors de 30.000 francs, plus 6.000 francs pour frais de bureau et 5.000 francs pour indemnité de logement. Il vit simplement et très retiré à cause de sa femme ; sa vie est loin d'être heureuse, car, disent les mauvaises langues, Mme Bure a peut-être été autrefois la Belle Sabotière, mais aujourd'hui, elle n'est plus belle, tout en étant restée bien sabotière.

L'Empereur, qui a gratifié Bure de fonctions bien rétribuées, qui avait accordé en outre à sa vieille mère une petite pension sur sa cassette particulière (2), facilite aussi à cette famille l'achat de propriétés importantes en Algérie. Entre Philippeville et Constantine, une concession de 1.500 hectares de forêts d'olivier a été accordée à Bure ;

(1) Alexandrine-Eléonore Vergeot, née à Estouilly (Somme), le 3 septembre 1820, était la fille de Antoine Joseph (1797-1886) et de Marie-Louise-Joséphine-Eléonore Camus (1798-1880). Elle mourut au Vésinet le 5 août 1886. Son mari, Pierre Bure, décéda à Paris le 17 janvier 1882 ; leur tombe se trouve au cimetière Montmartre, 2^e division, 4^e ligne, n° 30, avenue de la Cloche.

(2) Mme Bure mère mourut vers 1860 et habitait à ce moment 22, rue de l'Empereur (rue Lepic actuelle), laissant outre son fils Pierre une fille Adélaïde, veuve Peters, dont le fils, Louis Peters, était ingénieur civil.

mais, d'après certains renseignements, cette concession ne fut guère la source de gros profits.

Pendant ce temps, l'Empereur vient également en aide aux deux enfants, nés durant la captivité de Ham.

Le plus âgé, Louis-Eugène, devenu comte d'Orx en 1870, a toujours été d'une ardente vivacité. On a retrouvé des lettres écrites par lui à l'Empereur en 1864 et 1866 pour se plaindre de son père adoptif Bure. Recevant alors de Napoléon III une pension de six mille francs, il est placé à la direction des fonds au ministère des Affaires Etrangères, ce qu'il trouve illusoire ; il demande un consulat, se plaint encore qu'on ait osé dire de lui : « Il n'est bon qu'à faire un second comte Léon » — et, comme l'Empereur se refuse à le recevoir, il part comme vice-consul en Espagne, puis à Rosas, à Zanzibar, à Puebla, où il raconte qu'il s'est marié et que sa belle-mère a voulu l'empoisonner.

Le 29 avril 1870, il revient à Paris, et, dès le lendemain, écrit à l'Empereur une longue lettre dans laquelle il rapporte que, résidant au Mexique, il y a vu venger la mort « d'un de ses parents, le duc de Reichstadt », en la personne de Maximilien, archiduc d'Autriche, ajoutant : « Il ne nous reste plus que la mort de notre oncle Napoléon I^{er} à venger ». Enfin, il termine sa lettre en disant qu'il va remercier Dieu et faire une prière sur les tombeaux de ses aïeux (1).

(1) *Papiers secrets du Second Empire*. Ed. Poulet Malassis.

On raconte que l'Impératrice n'a pas été étrangère aux libéralités de l'Empereur à l'égard de ses fils naturels et qu'elle a eu une part d'influence sérieuse dans les décrets impériaux du 11 juin 1870.

Le comte d'Orx avait-il été ou non marié à Puebla, comme il le disait ? Dans l'affirmative, il serait devenu veuf, car on le retrouve, après la guerre dans les Landes, marié à Mlle Volpette, d'une excellente famille belge qui sut faire apprécier dans le pays ses qualités de charme et de distinction ; il est mort en son château de Castets, à Saint-André-de-Seignaux, dont il était maire, laissant trois enfants.

Quant au comte de Labenne, percepteur des finances, par arrêté du 26 décembre 1868, puis receveur des finances, il épousera plus tard, à Paris, le 12 mars 1879, Mlle Marie-Henriette Paradis, fille d'un banquier, et mourra à Paimpol, le 11 février 1882, laissant un fils qui lui survivra peu.

Charles Thélin, en sa qualité de trésorier de la cassette particulière, a la charge des diamants et bijoux de la Couronne, de la garde-robe de l'Empereur, et s'occupe, avec le docteur Conneau, des dons et secours.

Tous les matins il vient, pendant la toilette de Napoléon, recevoir les ordres, et seul il a à rendre compte des 500.000 francs du budget particulier de la cassette ; toutes les mesures de charité ou de générosité sont prises sans témoins et l'agent discret n'est pas tenu d'en garder la trace, lorsque

ses comptes ont été approuvés par son maître. Deux fois par an, au moins, il dresse l'inventaire des diamants et bijoux de la Couronne, en présence du grand chambellan, de l'adjudant général du Palais et d'un représentant du ministre de la Maison de l'Empereur (1).

Au moment de la chute de l'Empire, il arrivera à Thélin deux aventures pénibles.

Le 1^{er} septembre 1870, il avait à toucher une somme de 500.000 francs pour le compte de l'Empereur : il omit de le faire. Le 2 et le 3, préoccupé par les événements politiques qui se précipitaient, il n'eut qu'une pensée : emballer, sauver, mettre de côté tout ce qu'il supposait être le plus cher à son maître. Certains objets qu'il avait cru placer en sûreté chez son beau-frère Limonier, rue des Pyramides, 6, furent saisis dès après le 4 septembre et disparurent irrévocablement. D'autres, tels que des tableaux d'Arenenberg, des Lancret, des Wouwermans, des souvenirs personnels, furent emballés vivement et expédiés discrètement chez un joaillier de la Cour, sur lequel on pouvait compter. Tout d'abord, Thélin oublia dans ce déménagement hâtif les fameuses lettres de Marguerite Belenger à l'Empereur qui furent trouvées et qu'on publia à Londres peu après. Mais quand il pensa

(1) Il a été dit plus haut, chapitre du grand chambellan, comment Thélin en 1869, arrivé à l'âge de 68 ans, avait convolé en justes noces avec Mlle Esther Bayle, de 28 ans plus jeune que lui, qu'il avait connue tout enfant à Ham.

aux cinq cent mille francs, le 4 septembre, le Gouvernement nouveau avait déjà mis l'embargo sur la caisse.

Ce fut le cœur navré qu'il rejoignit sur le chemin de sa captivité le souverain déchu, qui comptait régler avec cet argent ses dernières dépenses et acquitter ses ultimes engagements (1).

Par contre, Thélin avait sauvé un titre de 100.000 francs de rente 3 o/o français appartenant en propre à l'Empereur et récemment entré à la cassette ; il l'avait caché dans les papiers emballés par ses soins, ne trouvant pas prudent de l'emporter sur lui. Il se disait que cette prévoyance compensait bien l'autre erreur et, qu'après la guerre, l'on retrouverait le titre.

Mais l'envoi des caisses chez le joaillier ne passa pas inaperçu et, soit par malveillance, soit par crainte, l'on avisa le Gouvernement de la Défense Nationale, en sorte que le préfet de police Cresson saisit les colis et les fit déposer dans les caves du quai des Orfèvres.

La Commune succédant à la guerre, la Préfecture de police est incendiée et c'est anxieusement qu'en juin 1871, Thélin procède aux recherches dans les ruines. Après maintes difficultés, il découvre enfin les caisses intactes ; on multiplie les démarches pour obtenir de M. Thiers l'autorisation de les restituer à l'ex-Empereur. Quand, enfin on y

(1) Lors de la liquidation de la liste civile, ces 500.000 francs furent réclamés et payés aux représentants de Napoléon III.

réussit et que l'on ouvre les caisses, Thélin est incapable de se rappeler l'endroit où il a caché le titre de rente. Est-ce dans un paquet de papiers, est-ce dans un de ces vêtements de Napoléon III qu'on retrouve pêle-mêle avec d'autres objets empilés à la hâte autrefois, est-ce dans un livre ?... Thélin en a perdu le souvenir ; il se lamente, il se désole.

Pendant des semaines et des mois, on cherche en vain et on finit par penser que le titre est perdu.

En 1872, en classant diverses brochures provenant de ces caisses, l'un des anciens écuyers de l'Empereur prend maladroitement un volume par un coin, de sorte que la brochure entière s'effeuille et à sa grande surprise, il voit tomber le titre égaré et qui a été l'objet de tant d'investigations. L'ancien trésorier de la cassette, prévenu aussitôt, pensa s'évanouir de joie.

Le ménage Thélin s'installa au Vésinet après la guerre, non loin des époux Bure, vivant du revenu des économies, non considérables d'ailleurs, qu'il avait pu faire. Souvent l'ex-trésorier de la cassette se rendait en Angleterre pour revoir ses anciens Souverains et leur rendre compte de ceux de leurs intérêts dont il continuait à s'occuper en France. Sans enfants, il avait porté toute son affection sur le Prince Impérial qu'il avait vu naître, et, lorsqu'il se trouva pour la dernière fois en 1879 en présence du corps de son jeune maître ramené d'Afrique, il en conçut un tel désespoir qu'il en mourut quelques mois plus tard.

MAISON MILITAIRE DE L'EMPEREUR

EN dehors des officiers civils qui composent les différents services de la Maison de l'Empereur, il y a la Maison Militaire qui comporte, en 1870, dix-huit aides de camp, dont trois honoraires et douze officiers d'ordonnance.

Avant de recevoir le bâton de maréchal, les généraux Canrobert, Niel, Bazaine et Le Bœuf avaient été aides de camp de l'Empereur.

Le doyen du service, à la fin de l'Empire, est le général Bourbaki, dont on connaît le rôle pendant la guerre franco-allemande. Divers aides de camp, comme les généraux Fleury et de la Moskova, cumulent leurs fonctions avec celles de sénateur, de grand écuyer ou de grand veneur. Quelques-uns ont assisté ou pris part aux événements de 1848 ou du Coup d'Etat ; c'est ainsi que le général Lebrun s'est trouvé auprès du général Négrier comme officier d'ordonnance quand ce dernier a été tué pendant l'insurrection de juin 1848 et que le général de Béville, alors colonel a, dans la nuit du 2 décembre, porté à l'Imprimerie Nationale et fait imprimer sous ses yeux, le texte des proclamations du Prince-président au peuple et à

l'armée ; un autre, comme le général Roguet, aide de camp honoraire en 1870, était aux côtés de Napoléon III le soir de l'attentat d'Orsini ; quant au général vicomte Pajol, il accompagnera plus tard l'Empereur pendant toute la journée de Sedan.

Parmi les officiers d'ordonnance, citons le commandant de Reffy, devenu général, qui dirige en 1870 les ateliers d'artillerie de Meudon où ont été établis les premiers canons rayés, les mitrailleuses et les canons chargés par la culasse ; le capitaine Dreyssé, qui remplira plus tard une mission militaire importante auprès du Sultan, et le lieutenant de vaisseau Conneau, frère du docteur.

Au nombre de ceux qui ont fait partie de la Maison Militaire de l'Empereur avant 1870, l'on peut nommer le colonel Schmitz et le capitaine de Galliffet, tous deux devenus généraux ; le colonel Stoffel, connu surtout comme attaché militaire à Berlin, et le général Cambriels qui eut à Sedan le crâne labouré par un éclat d'obus, ce qui ne l'empêcha pas, à peine remis, de reprendre dans l'Est un commandement qu'il dut cependant résigner, en raison de sa terrible blessure qui se rouvrait.

Les aides de camp ont le pas sur les grands officiers des services, à l'exception du grand maréchal et de l'adjudant général du Palais qui, hiérarchiquement, sont au-dessus d'eux.

Ils portent l'uniforme de leur grade avec l'aiguillette d'or et le pantalon écarlate à deux bandes d'or. Leurs appointements sont de 12.000 francs.

Les officiers d'ordonnance, choisis parmi les

capitaines proposés pour le grade de commandant, ne restent en fonctions que deux années et reçoivent le quatrième galon en quittant la Maison de l'Empereur. Ils prennent le service deux par deux et logent alors au Palais ; l'un est de Grand service ; l'autre, en civil, est de Petit service.

La grande tenue de l'officier de Grand service est à peu près celle des officiers d'ordonnance de Napoléon I^{er} ; elle se compose d'un habit de drap bleu clair, brodé en argent au collet, aux parements, à la cavalière et à l'écusson ; épaulettes brodées et aiguilletes en argent ; épée avec dragonne en argent ; pantalon écarlate à deux bandes d'argent ; chapeau à cornes à plumes noires, avec galons de soie noirs et torsade d'argent retenant la cocarde nationale. Aux bals de la Cour, ces officiers portent la culotte blanche, avec les bas de soie et les souliers à boucles.

Leurs appointements sont de 8.000 francs, et, à leur entrée dans la Maison de l'Empereur, ils reçoivent une allocation de 10.000 francs pour s'équiper ; ils sont tenus d'avoir deux chevaux à eux.

MAISON MILITAIRE DE L'EMPEREUR

GRAND MARÉCHAL DU PALAIS

Son Ex. le maréchal Vaillant.

ADJUDANT GÉNÉRAL DU PALAIS

Général Malherbe, palais des Tuileries.

AIDES DE CAMP DE L'EMPEREUR

- Général de division Bourbaki, Président des Comités d'Infanterie,
9, rue Spontini, à Passy.
- Son Ex. le Général de division Frossard, Gouverneur, Chef de la
maison militaire de S. A. I. le Prince Impérial, Pré-
sident du comité des fortifications, 31, rue d'Amsterdam.
- Général de division Baron Yvelin de Béville, 35, rue Abbattucci.
- Vice-Amiral Jurien de la Gravière, 7, rue Greffulhe.
- Général de division Douay, Commandant la 1^{re} division d'infanterie
du 1^{er} corps d'armée, 85, rue de Sèvres.
- Son Ex. le Général de division Prince de la Moskova, sénateur,
Grand Veneur, 12, rue de Marignan.
- Son Ex. le Général de division Fleury, sénateur, Grand Ecuyer
au Louvre.
- Général de division Lebrun, Commandant la 3^e division d'infan-
terie du 1^{er} Corps d'armée, 22, rue Matignon.
- Général de division Castelnau, Directeur du personnel au Ministère
de la Guerre, 73, rue de l'Université.
- Général de division Wauvert de Genlis, 21, rue de Marignan.
- Général Comte Lepic, premier maréchal des logis, Surintendant
des palais impériaux, au Louvre.
- Général Comte Reille, 12, boulevard de la Tour-Maubourg.
- Général Favé, Commandant l'Ecole Polytechnique, 21, rue Descartes.
- Général Vicomte Pajol, 35, rue Miromesnil.
- Général Arnaudeau, Commandant la 2^e brigade de la 3^e division d'in-
fanterie du 1^{er} Corps d'armée, 45, rue de Ponthieu.

AIDES DE CAMP HONORAIRES

- Général de division Comte Roguet, sénateur, 6, rue de Milan.
- Général de division Mollard, sénateur, 14, rue de Marignan.
- Général de division Comte de Montebello, sénateur, 33, rue Barbet-
de-Jouy.

CHEF DU CABINET TOPOGRAPHIQUE DE L'EMPEREUR

- Général de division Baron Yvelin de Béville, aide de camp, 35,
rue Abbattucci.

OFFICIERS D'ORDONNANCE

- Commandant Verchère de Reffye, au Haras de Meudon.
- Capitaine Hepp, 43, rue Saint-Dominique.
- Lesergeant d'Heudecourt, 11, rue Las-Cases.

Capitaine Dreyssé, 32, rue de Verneuil.

- Petyst de Morcourt, 93, rue de Rennes.
- Harty de Pierrebourg, 11 bis, passage Sainte-Marie.
- Marquis de Trécesson, 42, rue Madame.
- Guzman, 10, rue de Bellechasse.

Lieutenant de Vaisseau Conneau, 194, rue de Rivoli.

Capitaine Pierron, 8, rue des Pyramides.

- Comte Clary, 29, rue de la Bienfaisance.
- Comte Law de Lauriston, 92, boulevard Malesherbes.

ESCADRON DES CENT-GARDES

M. Verly, Colonel Commandant, 25, boulevard de la Tour-Maubourg.

MAISON DE L'IMPÉRATRICE

GRANDE MAITRESSE

S. Ex. la Princesse d'Essling, 8, rue Jean-Goujon.

DAME D'HONNEUR

Comtesse Walewska, 9, avenue d'Antin.

DAMES DU PALAIS

Comtesse de Montebello, 30, rue Barbet-de-Jouy.

Baronne de Pierres, 99, quai d'Orsay.

Vicomtesse Aguado, 10, rue de l'Elysée.

Marquise de la Tour-Maubourg, 22, rue de la Ville-l'Evêque.

Princesse de la Moskova, 12, rue de Marignan.

Comtesse de Lourmel, 7, rue de Rome.

Comtesse de la Poeze, 119, avenue des Champs-Élysées.

Comtesse de Rayneval, 3, rue de Suresnes.

Madame de Sancy de Paratère, 67, rue de Miromesnil.

Madame de Saulcy, 17, rue du Cirque.

Baronne de Viry-Cohendier, 70, rue de Lille.

Mme Carette, 3, rue de Berry.

DAME HONORAIRE DU PALAIS

Comtesse de Lezay-Marnésia, 3, rue de Grenelle-Saint-Germain.

DAME LECTRICE

Mme Lebreton-Bourbaki, 12, rue du Havre.

DEMOISELLES D'HONNEUR

Mlle Marion, Palais des Tuileries.

Mlle de Larminat, Palais des Tuileries.

PREMIER CHAMBELLAN

Comte de Lezay-Marnésia, 3, rue de Grenelle-Saint-Germain.

CHAMBELLAN

Comte de Cossé-Brissac, 12, avenue de Tourville.

CHAMBELLAN HONORAIRE

Marquis de Piennes, député, 139, avenue de Wagram.

ÉCUYER

Marquis de Lagrange, 9, rue des Saussaies.

PREMIER ÉCUYER HONORAIRE

Baron de Pierres, député, 99, quai d'Orsay.

SECRÉTAIRE DES COMMANDEMENTS

M. Damas-Hinard, 11, rue Magnan.

BIBLIOTHÉCAIRE PARTICULIER

M. de Saint-Albin, 6, rue Boudreau.

MAISON DE S. A. I. LE PRINCE IMPÉRIAL

GOUVERNEUR CHEF DE LA MAISON MILITAIRE

S. Ex. le Général de division Frossard, aide de camp de l'Empereur,
président du Comité des fortifications, 31, rue d'Amsterdam.

AIDES DE CAMP

Capitaine de frégate Duperré, 17, rue du Colisée.

Lieutenant-Colonel Comte d'Espeuilles, 95, rue de l'Université.

Commandant Lamey, 29, rue de Saint-Pétersbourg.

Commandant Comte de Ligniville, 66, rue Basse-du-Rempart.

ÉCUYER

M. Bachon, 101, quai d'Orsay.

MÉDECIN

M. Barthez, 14, rue Duphot.

RÉPÉTITEUR

M. Filon, agrégé des Classes supérieures des lettres, aux Tuileries.

GOVERNANTE DES ENFANTS DE FRANCE

Mme l'Amirale Bruat, gouvernante des Enfants de France, 176,
rue de Rivoli.

MAISON DE S. A. I. LE PRINCE NAPOLÉON

CHAMBELLAN HONORAIRE

Comte de Lastic, au Palais Royal.

PREMIER AIDE DE CAMP

Général de Franconièrre, au Palais Royal.

AIDES DE CAMP

M. Ferri-Pisani, colonel d'état major, au Palais Royal.

M. Ragon, colonel du génie, au Palais Royal.

M. Georgette du Buisson, capitaine de vaisseau, au Palais Royal.

OFFICIERS D'ORDONNANCE

M. Brunet, lieutenant de vaisseau, au Palais Royal.

M. Villot, capitaine d'infanterie, au Palais Royal.

Baron Berthier de Lasalle, capitaine de cavalerie, 6, rue Castellane.

MÉDECINS ORDINAIRES

M. Ricord, 6, rue de Tournon.

M. Béranger-Féraud, au Palais Royal.

MAISON DE S. A. I. LA PRINCESSE MARIE-CLOTILDE
NAPOLÉON

DAMES POUR ACCOMPAGNER

Baronne de la Roncière Le Noury, 8, rue Montpensier (Palais Royal).

Vicomtesse Bertrand, 7, rue de Poitiers.

Baronne Barbier, 6, rue de Sèze.

MAISON DE S. A. I. LA PRINCESSE MATHILDE

DAMES POUR ACCOMPAGNER

Mme F. de Reiset, 155, boulevard Haussmann.

Mme Espinasse, 13, rue de Calais.

DAME LECTRICE

Baronne de Galbois, 24, rue de Courcelles.

DAME LECTRICE HONORAIRE

Mme Defly, 24, rue de Courcelles.

CHEVALIER D'HONNEUR

Général Chauchard, 86, rue de l'Université.

SECRÉTAIRE DES COMMANDEMENTS

M. de Marcol, 8, rue de la Barouillère.

BIBLIOTHÉCAIRE

M. T. Gautier, 32, rue de Longchamp, à Neuilly.

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE DE PARIS

I

LA VIE LITTÉRAIRE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — SON DOYEN. — LES ÉLECTIONS.
— UN DISCOURS DE RÉCEPTION. — UNE RÉPONSE SÉVÈRE.
— LES OPINIONS D'AUGUSTE BARBIER. — LES MEMBRES
CORRESPONDANTS ALLEMANDS DE L'INSTITUT. — LA
SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES. — SES CONFÉRENCES.
— LES LIVRES DU JOUR. — LE PARNASSE. — CE QUE
FONT LES ÉCRIVAINS ILLUSTRES. — LA PRESSE. — LES
NOUVEAUX JOURNAUX. — LA FIÈVRE. — LE « TOAST
A LA PETITE BALLE ». — LA CHRONIQUE ET SES MARÉ-
CHAU. — LA « VIE PARISIENNE ». — LE BARON BRISE.
— LA CARICATURE.

I

Au commencement de l'année 1870, l'Académie française est ainsi composée :

P.-A. Lebrun, le comte de Ségur, de Pongerville,
comte de Montalembert, Villemain, Ad. Thiers, Guizot,
Mignet, Victor Hugo, Patin, Saint-Marc-Girardin, Vitet, de Rému-
sat, Désiré Nisard, Mgr Dupanloup, Silvestre de Sacy, Ernest
Legouvé, comte de Falloux, Emile Augier, de Laprade, Jules San-
deau, duc de Broglie, Octave Feuillet, de Carné-Marcein, Dufaure,

Camille Doucet, Cuvillier-Fleury, le P. Gratry, J. Autran, Claude Bernard, comte d'Haussonville, comte de Champagny, Prévost-Paradol, Mérimée.

Il y a, par des élections, à pourvoir à des vacances que la mort augmentera dès le mois de janvier. Le 22 janvier, c'est la disparition de M. de Pongerville, vieux classique, traducteur en vers de l'*Enéide*, qui semblait déjà vieux en 1830. « Depuis longtemps, dit un chroniqueur, ses palmes vertes ressemblaient sur lui à des arbres de cimetière ». Le 25 janvier, c'est le tour du duc de Broglie, trois fois ministre sous Louis-Philippe, l'ancien chef du « parti de l'ordre » en 1849, élu en 1855 membre de l'Académie, resté fidèle à ses attaches orléanistes. Le duc de Broglie est plein de souvenirs : il a été auditeur au Conseil d'Etat sous Napoléon I^{er} et il dénie malicieusement à l'Empereur la clarté de ses vues, en matière de législation : « Il faut croire, dit-il, que j'ai joué de malheur, car à toutes les séances où j'ai assisté, je n'ai entendu dire à Napoléon que des coquecigrues ». Le 13 mars, c'est la mort du comte de Montalembert, dans son hôtel de la rue du Bac.

Montalembert, orateur fougueux et superbe, a été plein de contrastes dans ses attitudes politiques. Devenu le chef des catholiques libéraux, en lutte avec Rome dans les derniers temps de sa vie, il ne dédaignait pas l'esprit. Au lendemain d'un discours qui avait eu un immense retentissement, un adversaire de ses idées, mais un adversaire courtois, va le voir, pour lui soumettre des objections. Il

trouve la maison de Montalembert envahie par les pompiers : un commencement d'incendie s'était déclaré chez lui.

— Vous pensiez trouver un incendiaire, dit Montalembert : vous trouvez un incendie.

En mai, c'est la mort de Villemain, secrétaire perpétuel que, dans ces fonctions, remplacera Camille Doucet, Villemain, dont on disait qu'il avait de l'esprit « par procuration du passé » comme de vieux beaux gardent leur prestige auprès des femmes. L'ancien ministre de l'Instruction publique a gardé le goût des épigrammes et excelle dans les petites perfidies académiques d'alors. Il lui arrive de déterminer, à force d'instances, un écrivain à poser sa candidature... et il vote pour un autre.

Prévost-Paradol mourra (on sait dans quelles conditions tragiques) le 20 juillet, et Mérimée (20 septembre) ne survivra que quelques jours à la chute de l'Empire. La dernière lettre de ce sceptique est émouvante : « J'ai toute ma vie cherché à me dégager des préjugés, à être citoyen du monde avant d'être Français. Mais tous ces manteaux philosophiques ne servent de rien. Je saigne, aujourd'hui, des blessures de ces imbéciles de Français, je pleure de leurs humiliations... »

Le doyen de l'Académie, c'est Pierre-Antoine Lebrun, né en 1785, et qui est de l'Académie depuis 1828. Sa renommée, que les années ont fort voilée, date de l'*Ode à la grande Armée* qu'il a envoyée à Napoléon en 1805. Il vivra, jusqu'en 1873, sur les

lauriers un peu fanés de sa *Marie Stuart*. Il a autrefois remplacé François de Neufchâteau, l'homme qui se vantait d'avoir tenu tête à Napoléon. C'est François de Neufchâteau, en effet, qui dînait un jour aux Tuileries. « — Ce pâté est excellent, » dit l'Empereur. — « Sire, dit l'audacieux contradicteur, je me permettrais de le trouver un peu salé ». Anecdote peut-être trop jolie pour être vraie.

Lebrun est le doyen par la date de l'élection, mais le vieux comte de Ségur, l'auteur de l'*Histoire de Napoléon et de la grande Armée*, sous-lieutenant en 1802, est son aîné par l'âge.

Le comte de Carné-Marcein, que la postérité oubliera assez vite, a été élu, en 1863, contre Littré.

Le 17 mai, Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, élu l'année précédente en remplacement d'Empis, prononce son discours de réception. Il commence par une allusion à un poème de la Légende des siècles, le *Satyre*. « L'auteur, Messieurs, y raconte que le grand Hercule prit plaisir, un jour, à mener Pan dans l'Olympe. Cette fantaisie mythologique m'a paru avoir quelque analogie avec ma situation actuelle. En effet, tant d'hommes de génie ont brillé sous la voûte de ce temple, tant d'esprits supérieurs, tant de maîtres en l'art d'écrire et de bien dire y ont fait résonner leurs voix, que l'on peut bien sans trop d'exagération flatteuse, reconnaître en ces lieux une sorte d'Olympe de la littérature française. Quant à moi, tout en étant loin d'appartenir à la race de l'agile coureur des champs et des bois, il serait facile de me trouver

un trait de ressemblance avec cet enfant de la nature : ce serait la façon dont j'ai souvent rendu mes idées... »

La réponse de Silvestre de Sacy déconcerte l'auditoire, cependant habitué aux malices académiques. C'est que, cette fois, la malice a fait place à une manière d'impertinence. Et ce serait la parodier à peine, cette réponse (on peut se reporter au texte officiel), en la résumant ainsi : « Vous êtes ici, Monsieur, c'est un fait, mais je ne comprends pas trop pourquoi vous y êtes... Vous avez fait un livre, où il y a une pièce intitulée la *Curée*... Tenez, je vais essayer d'en lire une strophe... Mais non, vous voyez qu'il n'y a pas moyen : c'est mal-séant... Et puis, je vous croyais mort depuis 1832. De quel droit n'êtes-vous pas mort ? J'ai été fort étonné d'entendre parler de vous pour le fauteuil de ce pauvre Empis... L'Impératrice me fait l'honneur de converser avec moi sur la littérature : il est question de Mlle Aïssé, de Mme de Krudner, de Mme Récamier, mais jamais de vous. »

Auguste Barbier, le poète des strophes enflammées de la *Curée* et de l'*Idole* n'a rien de l'aspect d'un lion vieilli. C'est un petit monsieur portant des lunettes d'écaille, qui ne brandit plus qu'un parapluie, dont il ne se sépare guère, même quand brille « le grand soleil de Messidor ». Il y a si longtemps déjà qu'il a jeté, dans une forme pleine et forte, des accents héroïques qu'il n'a plus retrouvés :

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble Faubourg Saint-Germain...

Il demeure précisément à la lisière de ce faubourg Saint-Germain, rue Jacob ; il n'y a personne de plus régulier, de plus ponctuel, de plus bourgeoisement rangé que l'homme qui a jadis écrit ces vers échevelés. Une personne d'esprit dit, alors, en pensant à cette sorte d'heureux accident d'une chaude inspiration d'un moment, qu'il a dû assassiner un romantique et découvrir le manuscrit des *Iambes* dans sa malle.

La Révolution de 1830 avait déchaîné ces *Iambes*. Le piquant, c'est qu'Auguste Barbier n'y avait point assisté et qu'il s'était borné à s'en faire narrer les épisodes par un officier, aide de camp du général Jouanez. Ses poèmes, qui sentent la poudre, ont été composés alors que son odeur s'était déjà dissipée.

Un beau livre encore, *Il Pianto*, où il y a encore de nobles pièces, comme le sonnet fameux à Michel-Ange, puis plus rien qui compte. Même en 1870, qui a lu les *Trois Passions*, qui pourrait réciter deux vers des *Chants civils et religieux*, recueil au titre un peu bizarre ?

Ce vieux petit monsieur, élu pour des raisons d'opposition politique, car, en des vers moins célèbres, il a dit son fait au neveu comme il l'avait dit à l'oncle, le « Corse aux cheveux plats », prend des notes sournoises et hargneuses. S'il a prononcé le nom d'Hugo, en commençant son discours, il n'est point poussé vers lui par une admiration aveugle. Et il écrit sur ses notes : « Que restera-t-il de M. Hugo ? point de vitalité réelle ; il a été beau-

coup loué et flatté, mais quelques esprits fermes ont percé le ballon multicolore ». C'est tout de même un jugement un peu sévère. Mérimée ? « Il a quelque chose de malsain dans sa production ». Musset ? « Il n'a pas l'invention des plus fortes ». George Sand ? « Du verbiage ». Alfred de Vigny ? « Ce qu'il a écrit de mieux, c'est ce que ne connaît pas le public ».

Lui qu'une révolution a exalté, il trouve, avec l'âge, « que le peuple français manque du sentiment du respect » et, de cette absence de respect, il tient pour responsable... qui ?... le Guignol des Champs-Élysées : « Si j'avais l'honneur d'être membre du ministère de l'Intérieur, écrit-il, je ne voudrais pas laisser l'enfance s'empoisonner l'esprit et s'endurcir le cœur à de pareils spectacles. Polichinelle est une image mauvaise à laisser dans le cerveau des enfants. » Voilà où en est venu le poète. Il a d'ailleurs des idées de réglementation sur toutes choses, et ce besoin d'ordre ne laisse pas d'être une évolution curieuse chez le libéral de 1830, qui a fougueusement jeté les vers ardents dont s'est enthousiasmée une génération. Il s'en est effrayé un peu lui-même, repris par un souci d'extrême correction, et cela, précisément, alors que ces vers deviennent, en quelque sorte, classiques.

Mais en avril, il y a à remplacer Lamartine, mort depuis un an et Sainte-Beuve, mort en octobre 1869. Edmond About, Sardou, Théophile Gautier, La Tour Saint-Ybars, sont candidats. Dumas fils refuse de frapper à la porte de l'Acadé-

mie, tant que son père n'en fera pas partie. La candidature de Renan est mise en avant. C'est Emile Ollivier qui succède à Lamartine !

Cette élection ne va pas sans des protestations qui ne sont pas seulement des protestations politiques. Francis Magnard demande, dans un article assez vif, la suppression de l'Académie française, « par voie d'extinction ». Le fauteuil de Sainte-Beuve échoit à Jules Janin, que deux échecs académiques ont naguère désolé. « Il me suffit d'écrire le mot « académie », écrit-il à un ami, pour que ma main tremble ». La dernière fois qu'il s'est présenté, en 1865 (au fauteuil d'Ampère), c'est contre Prévost-Paradol qui l'a emporté sur lui de deux voix.

Le 19 mai, on pourvoit aux fauteuils de M. de Pongerville (c'est Xavier Marmier, aimable conteur, curieux des littératures étrangères, qui est élu), et du duc de Broglie, remplacé par Duverger de Hauranne.

Ces quatre élections ont mis en mouvement la presse littéraire. Et voici qu'une proposition, semblant révolutionnaire, se produit : elle demande que les titres des candidats soient discutés en séance.

La Commission du Dictionnaire de l'Académie est composée, alors, de Patin, Mignet, Nisard, Jules Sandeau. Le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est M. Guigniaut ; celui de l'Académie des Sciences morales, Mignet ; ceux de l'Académie des Sciences, Elie de Beaumont et J.-B. Dumas ; celui de l'Académie

des Beaux-Arts, Ernest Beulé. Le Prince Napoléon fait partie de cette académie.

Les académies comptent nombre de membres correspondants allemands. On sait comment l'un d'eux, Théodore Mommsen, de Berlin, parlera bientôt de la France... et comment répondra le vieux Chevreul, retrouvant sa jeunesse d'esprit dans l'exaspération de son patriotisme.

II

Le président de la Société des Gens de Lettres est Frédéric Thomas, le maître d'alors de la chronique judiciaire, qu'il a, en quelque sorte, créée, dans sa forme moderne. Les vice-présidents sont Jules Claretie et Eugène Muller.

Des noms bien différents se groupent dans le comité : Léo Lespès (Timothée Trimm), Michel Masson, Arthur de Boissière, Henri de La Pommeraye, Henri Martin, Tony Révillon, Altaroche, etc.

Sous cette présidence de Frédéric Thomas, la Société des Gens de Lettres entend jouer un rôle actif. Elle crée des conférences, qui ont lieu au théâtre Cluny. Dans la première séance, en février, M. Jules Claretie étudie « les journalistes du XVIII^e siècle ». Dans la seconde, Ernest Hamel parle de Barnave. Paul Féval lit un acte d'une comédie satirique, les *Gens de la noce*. Henri de La Pommeraye se prodigue en ces séances du plus large éclectisme, et, dans la même matinée, Henri Martin se rencontre avec Henri Monnier, vieilli,

mais retrouvant sa verve en de nouvelles scènes populaires.

La Société des Gens de Lettres, sous l'impulsion de Frédéric Thomas, a des tendances très libérales. Elle a souscrit au monument à élever à Victor Noir.

En ces six derniers mois d'Empire, quelques-unes des œuvres littéraires. C'est la *Création*, d'Edgard Quinet, l'œuvre d'un philosophe qui reste un poète, en suivant l'évolution du monde, les étages de sa vie. Et la vigueur intellectuelle du maître qui a renouvelé sa pensée, apparaît malgré l'âge, s'appuyant sur les théories modernes de la science. Lanfrey achève son *Histoire de Napoléon*, où il discute l'homme et le souverain. Arthur Ranc donne le *Roman d'une conspiration*, dont l'action se passe sous Napoléon, mais où il y a des allusions contemporaines que saisit l'opinion, à l'heure où s'ébranle l'Empire. Cette conspiration, c'est avec des « Frères Bleus » qui a pour objet d'enlever Napoléon. Le récit met en opposition les deux polices de Savary et de Fouché.

D'Amédée Achard, qui a alors son public, le *Serment d'Hedwige*. Hedwige est une belle comtesse polonaise qui a fait serment d'être un jour aimée par un homme ayant mille raisons de garder contre elle des ressentiments. On traduit un roman de Garibaldi, *Clélia*, qui afflige un peu les amis du héros, habitués à lui voir vivre des romans, au lieu d'en écrire.

Hector Malot publie deux romans, *Romain*

Kalbris et *Mme Obernin*, une étude de petite bourgeoisie hypocrite, vertueuse aux yeux du monde, faisant souffrir son amant, Robert d'Autrey, par tous les raffinements de son égoïsme, et elle calcule toujours en effet, même sous les apparences de la passion.

En 1870, au théâtre et dans le roman, l'adultère est très peu excusé.

Gustave Droz est à la mode. Dans *Autour d'une source*, c'est le malicieux tableau de tous les artifices et de tous les tripotages pour rendre célèbre une source thermale. On va jusqu'à la recherche d'un miracle et on compromet un peu le curé du village, l'abbé Roche.

Un conte du spirituel Quatrelles, la *Princesse éblouissante*, un conte de fées, mais dont la naïveté n'est, bien entendu, qu'apparente ; un roman de Louis Depret, *L'herbe de Waterloo*. Dans *Chez nous*, M. Boullon apprend aux Français, en des pages émues et pittoresques, à connaître la France. Une étude philosophique d'Ed. Douay, le *Suicide*.

Cependant, les poètes forment une phalange serrée, ayant son quartier général dans la boutique d'Alphonse Lemerre, qui publie le *Parnasse contemporain*, et Gabriel Marc, en de lestes triolets, chante ce logis :

Dans ce poétique entresol,
Hugo règne à côté d'Homère.
Les beaux vers émaillent le sol
Dans ce poétique entresol.

Sévère ou chantant : mi, fa, sol,
On y voit l'éditeur Lemerre.
Dans ce poétique entresol
Hugo règne à côté d'Homère.

Là, sans ordre, sont réunis
Tous les jeunes porteurs de lyre.
Chercheurs d'astres et d'infinis
Là, sans ordre, sont réunis ;
Enfants que la Muse a bénis
Aimant avant de savoir lire,
Là, sans ordre, sont réunis
Tous les jeunes porteurs de lyre.

Ce sont Catulle Mendès, Léon Valade, Albert Mérat, Léon Dierx, Stéphane Mallarmé, d'Her-
villy, Armand Renaud, Cazalis, Armand Silvestre,
Georges Lafenestre. Leconte de Lisle et Ban-
ville sont déjà des maîtres. Sully-Prudhomme,
qui a le goût de la discrétion, se tient un peu
à l'écart.

Hérédia cisèle ses sonnets. Villiers de l'Isle-
Adam éparpille partout des poèmes et des contes
qui ne paraissent encore qu'étranges. François
Coppée est célèbre depuis le *Passant*.

Flaubert, qui a publié récemment l'*Education
sentimentale* travaille à sa féerie, le *Château des
Cocus*, et à la *Tentation de Saint-Antoine*; il s'occupe
aussi de l'édition des œuvres de son grand ami,
Louis Bouilhet. « Ici, écrit-il (à Croisset), je suis
poursuivi par son fantôme que je retrouve der-
rière chaque buisson du jardin, sur les divans de
mon cabinet et jusque dans mes vêtements, dans
une robe de chambre qu'il mettait ». George Sand,

bien qu'occupée par son drame, l'*Autre*, donne son roman *Malgré tout* et se défend d'avoir voulu peindre l'Impératrice dans un des personnages du livre. « Je n'ai tracé, écrit-elle, qu'une figure de fantaisie, et ceux qui prétendraient la reconnaître dans une satire quelconque seraient, en tout cas, de mauvais serviteurs et de mauvais amis. » Théophile Gautier, en outre de ses feuilletons, écrit les souvenirs de son voyage en Egypte, pour l'inauguration de l'isthme de Suez. Qui lui dirait alors qu'il écrira bientôt cette lettre désespérée, après les désastres de la guerre : « Je suis assommé, c'est bien terrible, à l'âge que j'ai, de voir la France envahie ! Je crois physiquement, mais non moralement à ce qui est arrivé ! » Alphonse Daudet vient de réunir en un volume les nouvelles *Lettres de mon Moulin* qu'il a données au *Figaro*. Emile Zola, qui a entrepris la série de *Rougon-Macquart*, va publier la *Curée* en feuilleton dans la *Cloche*, le journal de Louis Ulbach, à qui il écrit : « J'étudie là les fortunes rapides nées du Coup d'Etat, l'effroyable gâchis financier qui a suivi, les appétits lâchés dans les jouissances, les scandales mondains. Je crois tout naïvement à un succès, car je soigne l'œuvre avec amour et je tâche de lui donner une exactitude extrême et un relief saisissant. » Zola hésite encore, cependant, pour le titre, à cause du poème célèbre d'Auguste Barbier, mais il estime, en définitive, que ce titre s'impose. Octave Feuillet est bibliothécaire des Palais impériaux.

De Guernesey, Victor Hugo répond aux marins de la Manche qui lui ont écrit pour le féliciter et le remercier des *Travailleurs de la Mer* : « Je vais vous dire qui je suis ; je suis un de vous, un matelot, je suis un combattant du gouffre. J'ai sur moi un déchaînement d'aigles. Je ruisselle et je grelotte, mais je souris, et, quelquefois, comme vous je chante un chant amer. » Il adresse au *Rappel* des manifestes, comme celui sur le plébiscite : « Si l'auteur du Coup d'Etat tient absolument à nous adresser une question à nous, peuple, nous ne lui reconnaissons le droit que de nous faire celle-ci : « Dois-je quitter les Tuileries pour la Conciergerie, et me mettre à la disposition de la Justice ? »

Alexandre Dumas, qui a eu, l'année précédente sa dernière pièce — *Les Blancs et les Bleus* — au Châtelet, et son dernier roman à la *Petite Presse*, est las, pesant, s'irrite, dans son appartement du boulevard Malesherbes, de l'inaction à laquelle il se voit enfin obligé, sent douloureusement la fatigue de son cerveau, s'étonne de ne plus pouvoir laisser courir sa plume comme autrefois, se débat dans des difficultés d'argent, interroge anxieusement son ami, le docteur Déclat, car il ne peut croire, avec son tempérament de colosse, que les infirmités osent l'atteindre, et il espère le salut d'un voyage dans le Midi. A l'étalage des marchands de photographies, on voit encore son portrait, avec l'écuyère Addah Menken, assise sur ses genoux. Mais il se traîne désormais, il est peu à peu envahi

par une sorte de torpeur. Il s'éteindra à la fin de l'année, à Puys, sans avoir eu conscience des désastres de la guerre.

Renan, qui a échoué, un an auparavant, aux élections législatives s'étant présenté dans le département de Seine-et-Marne, se voit restituer sa chaire d'hébreu au Collège de France. Il demeure alors au quatrième étage d'une maison de la rue Vaneau et ses fenêtres plongent sur le parc de l'hôtel Galliera.

Michelet, après tant de travaux, en entreprend d'autres allègrement, malgré ses cheveux blancs, et c'est l'histoire du XIX^e siècle qu'il veut écrire à présent. Toujours alerte d'esprit, l'imagination toujours vive, la parole toujours colorée, remuant ces monceaux de notes qu'il appelle son « âme de papier », il prédit la fin du régime impérial, sans la croire si prochaine, et il ne se sert pas du mot de révolution, mais de celui de « liquidation ».

Taine, qui s'est plu à des fantaisies philosophiques, revient à la philosophie pure et achève une de ses œuvres capitales, *De l'intelligence*, ramasse, en une préface significative, ses conceptions, ses idées, ses hypothèses sur la nature et sur la pensée.

Tourgueneff, qui se partage entre Weimar et Paris, donne à la *Revue des Deux Mondes* son *Etrange histoire*, qu'il appelle « une petite machine » destinée à le mettre en train.

L'étroite collaboration des Goncourt est brisée par la longue agonie et par la mort de Jules de

Goncourt. « Je suis gorgé de cercueils comme un vieux cimetière », écrit Flaubert en apprenant sa fin... Et peu à peu s'en vont, en effet, les convives de ces dîners littéraires qui avaient lieu chez Magny.

Cependant, au pôle opposé de cette littérature, le romancier populaire Ponson du Terrail continue à narrer les aventures de *Rocambole*, qu'il ne peut se décider à faire mourir, et qu'il ressuscite au besoin. Rocambole ne disparaîtra qu'avec son auteur, qui n'a plus que quelques mois à vivre.

III

La presse est fiévreuse. Les journaux d'opposition mènent une campagne ardente contre l'Empire, bravent les condamnations qui ne font que surexciter leur verve redoutable, dépensent une singulière vaillance. Le *Siècle*, avec Taxile Delord et Louis Jourdan ; le *Temps*, avec Nefftzer et Adrien Hébrard ; l'*Opinion Nationale*, avec Gueroud ; l'*Avenir national*, avec Peyrat, Etienne Arago, Henri Brisson, font de la stratégie. Au *Rappel*, avec Vacquerie, Paul Meurice, Edouard Lockroy, Ernest Blum, Victor Hugo a demandé d'être « lumineux et acéré, épée et rayon ». Delescluze est âpre et âcre au *Réveil* ; Louis Ulbach, romancier, critique, historien, s'est bravement jeté dans la mêlée et ce ne sont les coups les moins durs au régime qui viennent de la *Cloche*. Au *Journal de Paris*, que vient de quitter J.-J. Weiss, pris au

piège de l'Empire libéral, au *Journal de Paris* où ont voisiné orléanistes et républicains — Hervé, Ranc et Spuller — on fait la guerre avec de l'esprit et le souci d'une forme littéraire ; Henri Rochefort a toutes les audaces dans la *Marseillaise* qui, en février, cesse de paraître pendant trois jours parce que tous les rédacteurs sont arrêtés. Elle publiera, quelques jours plus tard, un numéro « fait dans les prisons d'Europe », auquel ont collaboré Paschal Grousset, Millièrre, A. Gromier, Alphonse Humbert, Raoul Rigault, qui signent en donnant comme adresse le numéro de leur cellule, et le poète Gustave Mathieu, qui offre des vers, en feuilleton, s'intitule « détenu honoraire ».

Jusqu'où, pour certains, le ton est monté, le célèbre « toast à la petite balle », de Félix Pyat (21 janvier 1870), l'indique expressivement :

« O petite balle...

« Si ta mission est de tuer, tue au moins une dernière fois pour l'amour de l'humanité !... Tu peux être la vie comme la mort. Tout dépend de toi, car on t'invoque, tout le monde t'attend, n'espère qu'en toi... Tout le monde, car si la France marche, le monde marche ; si elle penche, il tombe. Petite balle de bon secours, relève tout ! Petite balle de l'humanité, délivre-nous ! »

Les amendes et les mois de prison pleuvent sur de jeunes et vigoureux journalistes, Jules Lermina, Edouard Bazire, Germain Casse, Arthur Arnould, Henry Maret, combien d'autres ! Jules Vallès a ressuscité la *Rue*, la *Rue*, où il avait annoncé que Gavroche, battant la charge, pren-

drait d'assaut les Forteresses, les Instituts et les Académies. Maintenant, ce sont les Tuileries qu'il vise. Les petites feuilles pullulent, le *Faubourg*, de Maroteau, la *Misère*, de Maxime Vuillaume.

L'Empire est défendu par Emile de Girardin, dans la *Liberté*, quand il voit là son intérêt, par le *Constitutionnel* ; par la *France* ; par Cucheval-Clarigny dans la *Presse* ; par de Saint-Valéry dans la *Patrie*, par Ernest Dréolle dans le *Public* ; par Clément Duvernoy dans le *Peuple Français* ; par Francis Aubert dans le *Messenger de Paris* ; par Grégory Ganesco dans le *Parlement*, — Grégory Ganesco, Roumain aventureux, qui a toutes les ambitions, « maigre, imberbe, onctueux, prolix, expansif, hâbleur, sanglé dans une redingote à collet de velours ». C'est lui qui, candidat au Conseil général de Seine-et-Oise, rencontre une nombreuse équipe d'ouvriers se rendant au travail. Il les conduit dans un cabaret, les régale, leur fait sa profession de foi, les éblouit par sa faconde — et finit par leur demander de voter pour lui.

— Nous ne demanderions pas mieux, répond l'un des ouvriers, mais nous sommes Belges.

Anecdote mise depuis, d'ailleurs, sur le compte de beaucoup d'autres candidats.

Louis Veuillot, le fougueux directeur de l'*Univers*, est à Rome, au Concile.

Mais la chronique a de brillants représentants. Combien de « mots » n'a pas semés Aurélien Scholl ! Un jour, de guerre lasse, il a fini par accepter de venir dîner chez un personnage ennuyeux, mais il

garde à peu près le silence. Son hôte s'étonne.

— Voyons, pourquoi ne dites-vous rien, monsieur Scholl, vous qui passez pour avoir de l'esprit ?

— Mon cher monsieur, répond Scholl, on peut avoir de l'esprit et ne pas le dépenser. Il y a des gens qui ont beaucoup d'argent dans leur poche... et qui savent attendre une bonne occasion.

Une caricature montre Jules Claretie. Elle a cette légende :

« Récompense honnête à qui résoudra les questions suivantes :

— Où Claretie n'écrit-il pas ?

— Où écrit-il sans talent ? »

Les chroniqueurs, virtuoses de l' « Article de Paris », ce sont Albert Wolff, Adrien Marx, Charles Monselet, en pleine vogue, Monselet gras, dodu, gourmand, le visage rosé, découvrant ses lèvres fines, promptes à la malice, souriant sous ses lunettes, Edouard Texier, Philibert Audebrand, qui sera un jour le doyen de la presse, riche en souvenirs. C'est lui qu'un ami invite un jour à déjeuner dans un restaurant fameux. Un voisin de table paye son addition avec un billet de mille francs, et le garçon rapporte la monnaie, billets et louis sur une assiette.

— Qu'est-ce que tu veux ? demande l'ami à Philibert Audebrand.

— Je voudrais bien, répond Audebrand, en regardant l'assiette, un plat comme celui-là.

Ce sont Sarcey, qui donne au *Gaulois* des articles

souvent mordants sous leur apparence de bonhomie, Pierre Véron, Tony Révillon, Paul Arène, qui a fait, comme tant d'autres, ses premières armes au *Corsaire* de Lermine, E. de la Bédollière, Gustave Claudin, Alberic Second...

Marcelin, dans la *Vie Parisienne* qu'il a fondée, dessinateur et chroniqueur, reflète l'existence mondaine, cette façon légère et gaie de prendre les choses qui est une manière de philosophie, donne le ton à la mode, jusque dans la façon de penser, « cueille l'amusement de la journée ou de l'heure », suit Paris partout où il se déplace, écrit de pimpantes lettres de Bade, trouve, d'aventure, au milieu de toutes les frivolités, la note un peu chauvine. Il est l'homme de son journal, en apparence, avec des dehors irréprochables, la barbe et les cheveux arrangés avec un goût savant, le souci de l'élégance en toutes choses. Mais chez cet historien des préoccupations futiles, il y a un Marcelin qu'on ne soupçonne guère et que dévoilera un jour Henri Taine, le connaissant bien. L'auteur de *Thomas Graindorge* peindra un jour le vrai Marcelin, aigri de n'avoir pu réaliser d'autres rêves, acceptant avec quelque amertume son succès éphémère, las d'user de ce talent en quelque sorte mousseux, ayant, lui qui est par métier, si répandu, le goût de la solitude, assez pessimiste dans le fond.

Autour de lui, Ludovic Halévy qui dépense, à la *Vie Parisienne*, le trop plein de son esprit, Quatrelles, Ange Bénigne (Mme de Molènes), Gyp, Richard O'Monroy.

Timothée Trimm (Leo Lespès), ténor de la presse populaire, a passé du *Petit Journal* au *Petit Moniteur*, intarissable bavard, ayant sur toutes choses des opinions pleines d'aplomb, surtout quand il ignore entièrement la question dont il parle. Bien que des années aient passé, on rit encore de son indignation contre *Orphée aux Enfers*. « — Je rentre chez moi, dit-il, je vais relire dans le texte mon vieil Homère ! » Ce qui lui eût été difficile, avec son instruction assez sommaire.

A la *Petite Presse*, c'est le bon nègre Cochinat, qui a été, autrefois, vaguement secrétaire d'Alexandre Dumas, et, vaguement aussi, en 48, substitut du Procureur de la République, à la Martinique. Mais on a épuisé les plaisanteries sur son compte.

Un successeur de Grimod de la Reynière — sans son esprit — s'est fait une réputation... culinaire. C'est le baron Brisse, une manière de géant, doué d'une énorme bedaine, et qui prêche d'exemple. Il parle avec quelque pitié de Brillat-Savarin, qui n'était qu'un théoricien de la table. « Boulever-sant tous les préjugés connus, et tous les lieux communs généralement admis, dit de lui Théodore de Banville, il est à la fois savant cuisinier, fin gourmet délicat, et gourmand, toujours tourmenté d'une faim inassouvie. Il est homme à apprécier très bien un ortolan ou un œuf de vanneau, mais surtout en appuyant ces friandises d'un gigot de mouton et d'une large côte de bœuf ». Dans sa maison de Sèvres, il invite à des « mangeries ». Il

donne ses menus dans la *Liberté* et dans sa revue, la *Salle à manger*.

■ Dans l'*Eclipse*, le vigoureux crayon de Gill fait la charge de ses contemporains, ayant dû, selon la loi, obtenir leur autorisation préalable. Et le souvenir de quelques-uns d'entre eux ne subsistera que par leur caricature.

LA VIE THÉÂTRALE

VINGT-DEUX THÉÂTRES. — L'HEURE DU SPECTACLE. — LE PRIX DES PLACES. — LA CRITIQUE. — UN PROGRAMME. — L'OPÉRA DE LA RUE LE PELETIER. — LA LÉGENDE DU SQUELETTE. — UN MOT DE MARIE SASS. — AUBER A L'OPÉRA-COMIQUE. — LE THÉÂTRE IMPÉRIAL ITALIEN. — LES « BÉNÉFICES ». — L'ATHÉNÉE-MARTINET. — LES SOCIÉTAIRES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — L'ORCHESTRE. — UN RÉGISSEUR MODÈLE. — L'ODÉON. — UNE LETTRE DE M. PIERRE BERTON. — MADEMOISELLE FARGUEIL. — LE GYMNASSE ET MONTIGNY. — UNE ORAISON FUNÈBRE AU CAFÉ. — DESCLÉE. — UNE OMELETTE AUX ÉPINARDS. — A TRAVERS LES THÉÂTRES. — LES ÉTONNEMENTS DE LÉONCE. — UN COMÉDIEN CORDONNIER. — LES VÉTÉRANS DU DRAME. — L'OPÉRETTE. — LES PRIX DU CONSERVATOIRE. — LES PIÈCES NOUVELLES.

PARIS compte vingt-deux théâtres, où l'on arrive de bonne heure, car le spectacle commence partout assez tôt : la Porte-Saint-Martin lève le rideau à six heures trois quarts, les très parisiennes Variétés à sept heures un quart, comme la Gaîté ; la Comédie-Française, à sept heures et demie.

Le prix des places est aussi bien inférieur aux prix actuels. Prenons comme type le fauteuil d'orchestre, il coûte : à l'Opéra et aux Italiens, 10 francs ; à l'Opéra-Comique, 7 francs ; à la Co-

médie-Française, 6 francs ; à l'Odéon, 5 francs, ainsi qu'au Vaudeville, aux Bouffes, à l'Ambigu, à la Gaîté ; aux Variétés, 6 francs, comme au Gymnase, au Palais-Royal, à la Porte-Saint-Martin ; à Cluny et aux Délassements-Comiques, 3 francs.

L'augmentation a été constante, en quarante ans. En 1870, il est vrai, les engagements d'artistes sont loin d'atteindre les chiffres d'à présent, et, dans les théâtres de comédie, du moins, on ne se livre guère à de grands frais de mise en scène.

L'année a commencé sur nombre de succès en cours. On forme de longs projets. Déjà, on sollicite les étoiles pour des engagements à Bade. Que deviendront ces projets

Les théâtres sont justiciables d'une critique brillante : ce sont, au *Journal officiel*, Théophile Gautier ; au *National*, Théodore de Banville ; aux *Débats*, Jules Janin ; à la *Liberté*, Paul de Saint-Victor ; au *Constitutionnel*, Nestor Roqueplan (en même temps directeur de théâtre) ; au *Temps*, Francisque Sarcey ; à l'*Opinion Nationale*, Jules Claretie ; au *Moniteur Universel*, Amédée Achard ; à la *France*, Paul Foucher ; à l'*Avenir National*, Etienne Arago ; au *Monde Illustré*, Ch. Monselet ; à l'*Illustration*, M. Savigny ; au *Gaulois*, Henry de Pène ; au *Siècle*, de Biéville ; au *Rappel*, Paul Meurice ; au *Parlement*, Barbey d'Aurevilly, etc., etc.

PROGRAMME DES SPECTACLES

du Samedi 1^{er} Janvier 1870

OPÉRA. — *Relâche* (la veille, *Faust*, avec Bosquin, Faure, Devoyod, Mmes Marie-Roze, Mauduit et Desbordes).

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *Lions et Renards*, avec Got, Delaunay, Bressant, Coquelin, Thiron, Tronchet, Mmes Brohan, Favart, Jouassain, Tordeus.

THÉÂTRE IMPÉRIAL ITALIEN. — *Don Pasquale*, avec Mmes Sessi, Palerini, MM. Delle Sedde, Ciampi, Ubaldi.

OPÉRA-COMIQUE. — *Rêve d'Amour* (Auber), avec MM. Capoul, Caillaud, Potel, Prilleux, Jullien, Mmes Girard, Priola, Nau, Guillot.

ODÉON. — *Scapin marié* (Laluyé), avec MM. Reynaud, Raynald, Mme C. Colas. — *La Grève des Forgerons*, dite par Beauvallet, sociétaire retraité de la Comédie-Française. — *Le Bâtard*, avec MM. Berton, P. Berton, Laray, Angelo, Sully, Beauvallet, Mmes Sarah-Bernhardt, Nancy, C. Colas.

THÉÂTRE LYRIQUE. — *La Bohémienne* (musique de Balfe), avec Monjauze, Lutz, Bacquier, Jalama, Guyot, Auguez, Buisson ; Mmes Brunet-Lafleur, Wertheimer, Andrieux.

GYMNASÉ. — *Froufrou*, avec Ravel, Pujol, Train, Murray, Ulrie, Mmes Desclée, Fromentin, Pierson, Jeanne Loyer, Dunoyer.

VAUDEVILLE. — *Les Femmes terribles* (Dumanoir), avec Félix, Parade, Delessart, Munié, Ricquier, Mmes Fargueil, Cellier, Ricé. — *Le Feu au Couvent* (Th. Barrière), avec Desrieux, Saint-Germain, Abel. — *Un mari qui voisine* (Paul Ferrier), avec Saint-Germain, Cornaglia, Mlles Lovely et Deschamps.

PALAIS-ROYAL. — *La Vendetta* (Dumanoir et Siraudin), avec Hyacinthe, Luguet, Lassouche, H. Deschamps, Duflost ; Mlle de Clérecy. — *Madame est couchée*, avec Geffroy, Mlle Reynold. — *Le Marié du mardi-gras*, avec Brasseur, Hyacinthe, Gil-Pérez, Lassouche, Fitzelier, Laroche, Mmes Silly, H. Neveux, C. Peyron, Aumont.

VARIÉTÉS. — *Les Méprises de Lambert* (Halévy), avec Deltombe, Boulanger, Cooper, Videix, Mmes Guillot, Carlin, Oppen-

heim. — *Les Brigands*, avec Dupuis, Kopp, Léonce, Blondellet, Baron, Gourdon, Lanjallay, Duval, Cooper, Daniel Bac, Bordier, Mmes Aimée, Z. Bouffar, Julia H., Bessy, A. Regnault, Gravier, Oppenheim.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Le Chevalier de Maison-Rouge*, avec Mélingue, Lacressonnière, Deshayes, Boutrin, Charly, Schey, Montal, Mmes Léonide Leblanc, Cornélie, Paturel, Bonheur, Bardy.

BOUFFES-PARIISIENNES. — *La Princesse de Trébizonde*, avec Berthelier, Désiré, Bonnet, Georges, Mmes Thieret, Fonti, Van Ghell, Chaumont, Régina. — *La Romance de la Rose*, avec Hamburger, Victor, Lacombe, Perrier, Mme Valtesse.

FOLIES-DRAMATIQUES. — *Les Turcs* (musique d'Hervé), avec Milher, Marcel, Vavasseur, Henriot, Berret, Jeault, Blanquin, Derieux, Mmes Deveria, Perret, Latour, Berger, Kortène, Schénelde, Henriette.

CHATELET. — *Paris-Revue*, avec Montrouge, Ambroise, William, Donato, Mmes C. Montaland, Berthal, Mariani, Clary, Dachet, Diège, etc.

GAITÉ. — *La Chatte blanche*, avec Alexandre, Legrenay, Baretti, Grivot, Nathan, Mmes Thérèse, Cl. Mirov, Muler.

AMBIGU. — *L'Auberge des Adrets*, avec Perrin, Manuel, Allard, Richet, Tony, Riom, Hoster, Desonnes, Mmes Marie Daubrun, Marie Vannoy.

DÉJAZET. — *On cassera du Sucre*, revue (Marcelly Fontaine), avec Dailly, Seiglet, Tourtois, Rodriguez, Gothi, Ambroise, Cochelin, Mmes Leriche, Miette, Faye, Léontine, etc.

ATHÉNÉE (lyrique). — *Le Docteur Crispin* (Ricci), avec Jourdan, Jamet, Arsandaux, Davoust, Peters, Mmes Marimon, Berdet, Fovime.

MENUS-PLAISIRS. — *Madame Ternaïs*, drame, avec Barbe, Galabert, Monti, Mmes Baillègue, d'Ambricourt, etc.

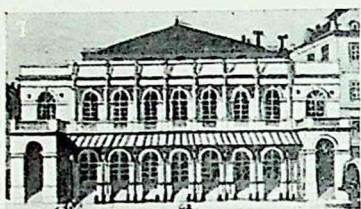
THÉÂTRE CLUNY. — *Le Démon de l'Amour* (Paul Foucher).

DÉLASSEMENTS-COMIQUES. — *Voilà les bêtises qui recommencent* (Montréal et Blondeau).

CHATEAU-D'EAU. — *La Belle affaire* (Cadol).



Extérieur et intérieur du Théâtre Italien
place Ventadour



1. Théâtre de l'Opéra-Comique (salle Favart). — 2. Théâtre de l'Opéra, salle de la rue Lepelletier. — 3. Le Foyer de la Comédie-Française, d'après le tableau de Geffroy actuellement au foyer du Théâtre. — 4. Sornette, gagnant du Grand Prix de Paris, en 1870.

I

L'Opéra de la rue Le Peletier, que trois ans plus tard devait détruire l'incendie ! Maison souvent glorieuse ; mais, en ses dispositions intérieures, on est loin des splendeurs que prépare ailleurs Charles Garnier. Ce qu'on appelle alors le « Nouvel Opéra » est assez avancé, pourtant, comme construction ; son aménagement est à peu près terminé ; les blocs de marbre et de pierre sont en place, attendant le ciseau des sculpteurs. Des deux côtés de la scène, le mur s'élève jusqu'au faite de l'édifice. « L'œil, écrit-on, mesure avec effroi cette hauteur vertigineuse, dont l'aspect extérieur du théâtre ne donne aucune idée ».

Rue Le Peletier, le foyer du chant, avec ses vieilles banquettes de velours, rappelle un peu trop qu'il n'a guère été modifié depuis cinquante et un ans qu'il sert. La salle, au reste, garde, malgré son élégance, des traces d'une appropriation qui, jadis, fut hâtive, et, depuis 1821, les administrations des Beaux-Arts qui se sont succédé n'ont jamais eu le temps d'ajouter la neuvième aux huit Muses de la façade. A l'origine, on disait narquoisement que la Muse qui manquait était celle de l'architecture.

Des figures s'évoquent : le souriant M. Cormon, vieil auteur dramatique devenu directeur de la scène ; Coleuille, le père, régisseur général, qui lève les bras au ciel quand quelque curieux lui demande ce qu'il y a de vrai dans la légende du

squelette de l'Opéra, un vrai squelette qui a « figuré » dans le *Freischütz*, sortant d'une trappe, au second acte, et qui, dit-on, serait celui d'un ancien danseur ; le chef de claque David, homme important, ne se séparant jamais de sa canne à pomme d'or.

Autour de l'autoritaire directeur Emile Perrin, dont la barbe est alors rousse, qui porte les cheveux plats et qui a, en certains cas, une façon de regarder dont on se souvient, c'est un brillant état-major : Victor Massé et Léo Delibes, chefs de chant, Gévaert, directeur de la musique ; l'élégant Camille du Locle, parent de M. Perrin, secrétaire général et qui sera un jour directeur, lui aussi, Georges Hainl, le premier chef d'orchestre, agitant une abondante crinière.

C'est le temps d'une belle phalange d'artistes et Marie Sasse, cette tragédienne lyrique de si belle humeur, fait des mots sur ses camarades, prend volontiers à partie le couple Gueymard.

— Ce bon Gueymard, dit-elle, avec sa gaminerie coutumière, aime tant sa femme qu'il l'appelle « sa moitié ».

Et, faisant allusion au florissant embonpoint de Mme Gueymard, elle ajoute :

— Mais alors, pourquoi la laisse-t-il sortir tout entière ?

Les étoiles du chant s'appellent alors Mmes Carvalho, Julia Hisson, Bloch. Mlle Nilsson revient, cet hiver-là, chanter Alice de *Robert le Diable*, en une soirée à laquelle assistent l'Empe-

reur et l'Impératrice. Les artistes hommes, ce sont le ténor Villaret, qui a été ouvrier brasseur, avant de faire retentir sa voix étendue, Faure, déjà en pleine renommée qui, deux ans auparavant, a été donner, à l'occasion de la 500^e de *Guillaume Tell*, une sérénade à Rossini, à la lueur des torches, dans la cour de la maison de la rue de la Chaussée-d'Antin, qu'habite le maître; Colin, Belval, basse profonde, David. Les étoiles de la danse, — c'est l'année de *Coppélia* — ce sont cette malicieuse et charmante Mlle Bozacchi, tant fêtée à ses débuts et qui devait mourir toute jeune, Eugénie Fiocre, Beaugrand, Fonta. Mlle Fioretti crée un ballet dont le livret est de Meilhac et Halévy, *Néméa*. Différence des temps. Cette « petite merveille » qu'est Joséphine Bozacchi, une Milanaise, se contente d'appointements de cinq mille francs par an.

Mme Marie-Roze, est alors transfuge de l'Opéra-Comique, où elle avait chanté le fameux air de *Djinns* du *Premier jour de bonheur* et où elle devait bientôt être redemandée pour créer l'*Ombre*, de Flotow, chambellan du grand-duc de Meklembourg-Schwerin, — un Allemand à qui il allait être difficile de ne pas maudire la guerre, interrompant ses succès en France.

À l'Opéra-Comique, en ces premiers mois de 1870, on joue une œuvre encore du vieil et souriant Auber, *Rêve d'Amour* (il avait, du temps de sa jeunesse, des carnets de notes inépuisables)... Auber mourra pendant la Commune, dans sa maison de la

rue Saint-Georges, un peu oublié, pendant deux mois dans les caveaux de la Trinité : c'est à lui que l'on consacra la première soirée de l'Opéra ressuscité, le 12 juillet, exploité jusqu'à la nomination de M. Halanzier, par les artistes en Société.

A l'Opéra-Comique règnent de Leuven et Ritt, le premier très grand et très mince, avec des élégances un peu maniérées ; le second, petit et barbu. Et ce sont comme artistes, Pedro Gailhard, avec sa belle voix généreuse, habitué aux applaudissements, confiant en ses destinées, robuste et de la belle humeur d'un homme qui a reçu tous les heureux dons ; Capoul, séduisant, connaissant tous les succès, occupant ses loisirs à faire des armes et à monter à cheval, Capoul imposant des modes, caricaturé, avec un brin d'envie, récompensant Auber, en interprétant sa musique, des indulgences qu'a eues pour lui le spirituel compositeur, alors que le jeune ténor secouait parfois la discipline de l'internat du Conservatoire ; Potel, l'artiste utile et qui joue tout ; Couderc, qui se sert habilement du reste de sa voix, après trente années de théâtre ; Montaubry, Prilleux, Achard, Lhérie, Bernard. Ce sont Mme Galli-Marié, rieuse et fantaisiste ; Cico, douée par la nature d'une jolie voix et d'un long nez ; Girard, la mère de Mme Simon-Girard, Bélia, Moisset. Le directeur de la scène, c'est l'excellent Mocker qui avait fait des études ecclésiastiques, jadis, études qui, à la surprise de ceux qui avaient connu le jeune lévite, l'avaient conduit à occuper

le poste de timbalier à l'Opéra. Les études théâtrales, il les dirige avec un goût dont se souviennent ceux qui ont travaillé avec lui. Il est secondé — dans les petits détails — par un certain Pallianti, légendaire pour ses multiples avatars et ses fonctions variées : aveuglement dévoué à la Maison, il accomplit toutes les tâches, rédige les bulletins de service, joue le médiocre rôle d'Antonio, de *Mignon*, fait les courses, colle les affiches, au besoin. Une de ces curieuses silhouettes du monde théâtral qu'on rencontre moins fréquemment aujourd'hui.

Le Théâtre impérial Italien de la place Ventadour a pour directeur M. Bagier... Le Théâtre Italien ! c'est l'évocation des grands jours de Mme Patti, adulée, acclamée, fêtée qui, après ces ovations se reconforte — un peu de prose au milieu de cette poésie de l'art — avec une soupe aux choux qu'elle affectionne. Dans la salle, ce sont toutes les élégances. Dans les coulisses, tout est grave. Les artistes ménagent trop leur voix pour causer entre eux, et ils sont trop préoccupés d'eux-mêmes pour recevoir des visiteurs. Des employés spéciaux sont chargés de faire la guerre aux courants d'air. De grands noms de l'art lyrique s'inscrivent dans les souvenirs du Théâtre Italien, donnant des représentations les mardi, jeudi et samedi : Mme Krauss, qui vient de Vienne et qui a remplacé une artiste aussi passionnée, Mme de Lagrua ; Nicolini, qui vient de Saint-Malo et s'appelle simplement Nicolas ; Palermi, Aguisi, Bonnetier, Mme Sessi, Mme Sanz qui sera aimée d'un roi...

Le Théâtre Italien compense ses frais d'artistes par la modestie de sa mise en scène. Quatre ou cinq décors, toujours les mêmes, servent à tous les ouvrages, du *Trovatore* à *Guido e Genevia*, de la *Somnambula* à *Lucia*.

Il y a encore, au Théâtre Italien, la coutume des bénéfices, et l'on apporte sur la scène des monceaux de fleurs. L'homme de confiance de M. Bagier, pour les études musicales, est un Allemand toujours sérieux, dont personne n'a jamais pu retenir le nom, formé de consonnes, et qu'on a fini, en désespoir de cause, par appeler « Sébastopol ».

Le Théâtre Lyrique Impérial, place du Châtelet, qui sera incendié en 1871 et sera remplacé successivement par le Théâtre des Nations, le Théâtre Historique et, enfin, le Théâtre Sarah-Bernhardt, ne vit que difficilement. Dans le cours de la saison, son directeur, le vaillant M. Padeloup, le fondateur des concerts, sera obligé de se retirer, et les artistes exploiteront le théâtre en société. Ces artistes sont Montjauze, chanteur excellent, soigneux de sa personne et qui, dit-on, a toujours à sa portée, dans les coulisses, un biberon d'enfant contenant un tonique, dont il aspire une gorgée entre deux scènes, Lutz, Jalama, Boquié, Mme Brunet-Lafleur qui, trois ans auparavant, a obtenu, au Conservatoire, les premiers prix de chant, d'opéra et d'opéra-comique, Mlle Daram, une Toulousaine, Mlle Mallet.

En quittant le Théâtre Lyrique, M. Padeloup, qui y a vainement déployé tant d'activité, expose

une combinaison qui, en faisant dépendre cette scène de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, assurerait son existence... Mais les tragiques événements feront s'écrouler cette combinaison, qu'on commence à peine à étudier.

Il y a encore un Théâtre musical, rue Scribe, l'Athénée que proscritra un hôtel, l'Athénée où, d'abord, ont été données des conférences, où J.-J. Weis, Sarcey, Deschanel, Taine, Yung, La Pommeraye, ont attesté leur virtuosité dans l'art de la parole; où, un jour, le spirituel Alfred Assolant, convié, à son tour, à parler, intimidé, lui qui n'était pourtant pas timide, la plume à la main, n'a pas été plus loin, dans son discours, que : « Mesdames, et Messieurs... »

L'Athénée, qui aura plus tard pour directeur le comique Montrouge, est alors dirigé par M. Martinet, qui n'est pas sans bonne volonté ni sans intelligence. Les ouvrages nouveaux alternent avec les reprises du répertoire. Trente-huit actes de compositeurs français sont représentés en 1870, en même temps que *Crispin et la Commère*, des frères Ricci, les *Brigands*, de Verdi, etc. La disparition de cette scène lyrique est restée regrettable. Un théâtre permettant aux jeunes compositeurs de se produire manque toujours à Paris.

II

Le 1^{er} janvier 1870, la Comédie-Française donnait *Lions et Renards*, d'Emile Augier. On en a vu la

distribution. La dernière survivante de cette distribution fut Mlle Tordeus, morte en 1910, professeur au Conservatoire de Bruxelles.

Mais M. Prudhon, très jeune artiste de la Maison, alors, est plein de souvenirs : nul ne connaît mieux que lui la Comédie, qu'il a bien servie et où s'exerce encore son dévouement.

C'est, en 1870, M. Edouard Thierry qui est administrateur général, ou plutôt, délégué dans les fonctions d'administrateur général, car il n'a jamais voulu renoncer à son titre de bibliothécaire de l'Arsenal, acceptant seulement d'être en congé, et cette délégation est renouvelée chaque année. Ce lettré a une volonté ferme sous des dehors courtois ; il n'a pas manqué de courage, deux ans auparavant, en reprenant *Hernani*, malgré l'exil qui pèse toujours sur Hugo, ce qui a un peu effrayé Camille Doucet, le directeur de l'administration des théâtres ; l'Empereur, consulté, n'a montré que de l'indifférence.

La Comédie a une troupe de sociétaires illustres : Régnier — le doyen — qui quittera un peu vivement, sous l'administration de M. Perrin, le théâtre où il est resté, après sa retraite, comme directeur des études ; Got, prenant chaque jour des notes souvent mordantes qui constitueront ses Mémoires, des Mémoires à coups de boutoir, en bien des pages ; Delaunay, Maubant, Bressant, Lafontaine, Talbot, Febvre, Coquelin, Leroux, Mmes Madeleine Brohan, Favart, Lafontaine, Edile Riquier, Nathalie, Guyon, Ronsin —

Mme Arnould-Plessy n'est encore que pensionnaire. Pensionnaires sont aussi M^{lles} Croizette, Reichenberg, Lloyd, Agar, Marie Royer, et Coquelin Cadet, Barré, Garraud, Prudhon, Boucher, Thiron, Mazoudier, qu'une fâcheuse affaire obligera à quitter la Comédie, Seveste, qui sera mortellement blessé pendant le siège.

Les sociétaires n'ont alors que des parts de 3.000 ou 4.000 francs. Appointements et allocations sur la réserve du fonds ministériel, les plus favorisés ne gagnent pas plus de 18.000 francs à leur théâtre. Leur congé est d'un mois tout juste, et, souvent, l'administration use de son droit de le racheter. Les préoccupations d'argent jouent un rôle beaucoup moindre qu'aujourd'hui. En revanche, les sociétaires sont fort respectés par la jeune troupe : c'est à peine si celle-ci ose pénétrer au foyer, qui lui apparaît une manière de lieu sacré, fréquenté d'ailleurs par une élite, et où fleurit le bel art de la conversation. Le trictrac et les échecs, jeux graves, y sont aussi en honneur. Des peintres, Giraud, Eug. Lami, Saintin, fréquentent ce foyer, et ce sont eux qui tiennent à honneur de dessiner les costumes de leurs amis les artistes.

Dans la salle, il y a encore un orchestre, composé de dix-sept musiciens, que dirige Ancessy, musicien consciencieux, mais portant perruque, et une perruque trop courte, qui est fameuse dans le théâtre.

Les débutants ont un excellent conseiller en la personne de Davesne, régisseur général, ancien co-

médien du Gymnase, grand ami de Bouffé. Davesne est admirable quand il s'agit, par suite d'une indisposition du titulaire du rôle, de jeter sur la scène, en quelques heures, un jeune artiste, contraint à une sorte de tour de force; il le style, il lui donne confiance, il le met en mesure d'affronter avec succès le public.

L'état-major se compose de Léon Guillard, qui est le truchement entre les auteurs, les artistes et Edouard Thierry, de Verteuil, secrétaire, devenu un peu bourru, de Narcisse Fournier et Laffitte, lecteurs.

Le chef-machiniste, Torribio, est un habile homme; il habite dans le théâtre, mais il a la déplorable habitude de battre sa femme, et il faut le prier d'émigrer vers un logis où cette occupation bruyante fasse moins de scandale qu'à la Comédie.

Parfois un vieux mulâtre, les soirs où l'on joue *Mlle de Belle-Isle*, se dirige péniblement vers le foyer, mais il s'arrête généralement sur le seuil et se met à causer, sans façon, en le tutoyant, avec l'huissier Lachaume: c'est Alexandre Dumas, bien changé, et dont les jours sont, en effet, comptés...

A l'Odéon, en préparant l'*Autre*, de George Sand, on donne le *Bâtard*, d'Alfred Touroude, un « jeune » qui est en train de conquérir la scène par ses qualités de vigueur et par ce qui semble alors de l'audace, et que prendra une mort prématurée.

Mounet-Sully, qui n'est alors que Sully, sur l'affiche, joue un des rôles de cette pièce. Beauvallet, à la voix terrible de basse profonde, dit la *Grève des Forgerons*. Une aimable lettre de M. Pierre Berton évoque la vie intime d'alors, à ce théâtre :

« Le théâtre de l'Odéon, à l'époque qui vous occupe, était une maison charmante, où les jeunes gens que nous étions alors, et dont plusieurs inauguraient les plus brillantes carrières, vivaient joyeux dans l'espérance et le travail.

« L'Odéon était dirigé nominalemeut par de Chilly, lequel avait tout juste le sens littéraire et les goûts artistiques d'un vieux claqueur, mais ne recevait d'impulsion utile que de Duquesnel, tout jeune aussi, dont il était censé faire l'éducation et dont il avait tout à apprendre, ce qui nous faisait sourire.

« Les rapports d'artistes à directeurs étaient tout à fait agréables et courtois, les relations des artistes entre eux extrêmement cordiales. Mon père, Geoffroy, Taillade, Beauvallet, Marie Laurent, se mêlaient à tout moment à notre jeune troupe, nous apportant l'inappréciable enseignement pratique du travail en commun avec de grands artistes.

« Porel voyait grandir sa situation, qui devait bientôt faire de lui le chef de la maison, Mounet-Sully se montrait hors de pair dans *Horace*, dans *Cinna*. Nous admirions ces dons merveilleux qui déjà faisaient de lui, non pas un tragédien, mais le *tragédien*. Sarah-Bernhardt méritait déjà tous les succès qu'elle eut depuis, mais que, bêtement, on lui marchandait encore. Elle était si jolie, si jolie, que l'on ne voulait pas convenir qu'elle eût, par surcroît, du talent.

« On voyait chez nous de beaux débuts de poètes, comme le *Passant*, de vigoureux débuts de jeunes, comme le *Bâtard*. Tous les ans, George Sand nous apportait de Nohan une pièce. J'en avais la primeur, car c'est moi qu'elle chargeait de la lire aux directeurs.

« ... Porel et moi, nous bouquinions, Tallien collectionnait des gravures, Sarah commençait à sculpter, Mounet-Sully, qui sculptait aussi, fréquentait avec Jean Richepin le café Tabourey, repaire des poètes, où j'allais retrouver Glatigny.

« Tous les vendredis, pour le spectacle classique, nous apercevions au troisième rang de l'orchestre, à gauche, l'aimable et spirituelle figure de Banville, avec, à son côté, Mme de Banville, et, debout entre ses

genoux, un gamin de huit à dix ans, son fils adoptif, Georges Rochegrosse.

• En sortant du théâtre, après la répétition, je serrais la main au bon libraire Marpon, et c'était plaisir, à cette heure-là, de feuilleter les volumes nouveaux, entre les lunettes fureteuses du positiviste P. Laffitte et le monocle implacable de Leconte de Lisle.

• Mais où sont les neiges d'antan ! ...

PIERRE BERTON. ♦

Le Vaudeville est alors dirigé par Harmant, qui a déjà présidé aux destinées de la Gaîté et qui, avant de se lancer dans les entreprises théâtrales, a été officier. C'est un gros homme aimable, doué d'une énorme verrue ; il a pour principal actionnaire M. Caillard, le fils du directeur des anciennes Messageries.

Le Vaudeville de la Chaussée-d'Antin, succédant au Vaudeville de la place de la Bourse, avait eu, deux ans auparavant, une ouverture lugubre. Dans une salle peu éclairée, on avait cédé à un invincible sommeil et un machiniste, endormi, lui aussi, avait baissé le rideau avant la fin du spectacle. La gaîté était revenue avec la lumière : Sardou, dans ses traités, avait exigé un autre luminaire, qui était resté acquis et le théâtre était prospère. Dans la troupe, et en tête, Félix, l'élégant Félix, servi surtout par des dons naturels, Félix qui a gardé, le dernier, le pantalon à sous-pieds, Félix, qui a été le Desgenais des *Filles de marbre* et a donné son nom à un emploi ; Félix, qui se pique, à soixante ans, de paraître toujours jeune. Il a été entendu qu'il ne jouerait jamais de pièces en vers. « Qu'à cela ne tienne, a dit Harmant, con-

naissant bien son brillant pensionnaire, on les lui fera copier en prose.» Ce sont Parade, comédien extrêmement soigneux, dont les appointements de dix-huit mille francs paraissent alors énormes ; Saint-Germain, qui a la fantaisie de changer le texte de l'auteur, parfois, et d'improviser, et qui, en dehors du théâtre, collectionne les anciennes brochures de théâtre ; Brindeau, autrefois jeune premier, excellent, maintenant, dans les rôles de tenue ; Munié, qui fait de la peinture en ses heures de loisir, Delessart, jeune premier qui passera du Vaudeville à la Comédie-Française ; Desrieux, le mari de Mme Marie Laurent, Abel, artiste chaleureux ; Colson, qui a été chanteur avant d'être comédien ; Ricquier, régisseur modèle, doublant, au besoin Parade et Delannoy, rêvant de grands projets pour l'éducation artistique populaire, composant des traités de diction. Puis Mlle Fargueil, une grande artiste, passionnée, nerveuse, ardente, très simple à la ville ; Francine Cellier, fort jolie, qui a été danseuse avant d'être artiste dramatique, et qui a suivi cette nouvelle carrière sur le conseil de Scribe — le dernier conseil théâtral qu'il ait donné — Francine Cellier, à qui s'intéresse particulièrement celui qui jusqu'en janvier 1870 a été le plus haut représentant de l'Administration à l'Hôtel de Ville ; Bianca, une fine beauté brune ; Thèse qui pourrait être écuyère si elle n'était actrice, Hébert Lovely, etc.

Le régisseur général est Vizontini, un homme rompu au théâtre. Comme caissier, le Vaudeville

a un gentilhomme authentique, le comte de Guilleminet.

Au Gymnase, c'est Montigny qui règne, et d'une façon autoritaire, Montigny, directeur — depuis toujours ! A la Gaîté, d'abord, puis dès 1844, à la scène du boulevard Bonne-Nouvelle. Il a renouvelé la mise en scène, au moins dans les plantations de décors, mais il a une tendance à reproduire un peu trop souvent les dispositions de son hôtel de la rue de la Tour, qui lui semble représenter le luxe suprême.

Il a comme bras droit le fidèle Landrol, qui aime tant son théâtre qu'il se sent désorienté le vendredi saint et finit par venir errer devant son perron. Ces mises en scène, Landrol les prépare selon les instructions de son directeur ; Montigny, arrivant huit jours avant la répétition générale, a tôt fait de les démolir. Pour lecteur, il a un certain M. Thierry, qui signale rarement les ouvrages dignes d'être reçus.

Il devait arriver à M. Paul Ferrier une piquante aventure. Autant qu'il lui était possible d'en garder contre quelqu'un, il avait quelques ressentiments à l'égard de ce M. Thierry, qui, à ses débuts, lui avait témoigné fort peu de bienveillance et l'avait empêché avec opiniâtreté de pénétrer jusqu'à Montigny. Ces mauvais jours étaient loin et l'écrivain dramatique avait fait du chemin quand M. Thierry mourut. Or, comme membre de la Commission des auteurs, M. Paul Ferrier fut dési-

gné pour prendre la parole sur la tombe de M. Thierry. Quelle revanche se fut offerte ! Il n'en prépara pas moins galamment quelques notes, où il louait selon les convenances et cette politesse posthume qui n'engage à rien, les vertus du défunt et, notamment, sa bienveillance. Mais une pluie diluvienne avait chassé tous ceux qui assistaient à l'enterrement, et, devant la porte du cimetière, il n'y avait plus qu'un vague parent du mort et l'orateur désigné pour l'éloge funèbre. L'averse redoublait, noyant tout sur son passage.

— Ma foi, monsieur, dit M. Paul Ferrier au parent, puisque nous sommes seuls, vous serait-il égal que je vous lusse, à l'abri, mon discours dans un café voisin ?

Froufrou et *Fernande* se partagent l'affiche, cette année-là. Le Gymnase possède une artiste incomparable, la grande Aimée Desclée, qu'Alexandre Dumas fils, passant à Bruxelles où il l'a vue, a imposée à Montigny, et qui revient, en triomphatrice, au théâtre de ses débuts, où elle n'avait laissé que des souvenirs indifférents, quelque douze ans auparavant. Au théâtre elle est toujours accompagnée de sa vieille servante, Césarine Montjovet, une savoyarde, et elle retourne avec elle, à pied, après la représentation, à son petit appartement du boulevard Magenta. Élégante à la scène, où elle se donne tout entière, avec son jeu nerveux, passionné, pathétique, elle se soucie peu de toilette en dehors du théâtre, et coiffe une manière de capeline pour regagner son logis, suivie

de son chien Boulot, un griffon noir. La première fois qu'elle a répété, avec ses nouveaux camarades, ceux-ci ont dit, en argot de métier : « Elle déblaye ». Mais elle a joué comme elle a répété, et, aux lumières, ce « déblaiement » est apparu la simplicité et la vérité mêmes. Bien que souvent amère et révoltée contre la vie, elle a gardé de la gaminerie parfois. Un jour, pendant une scène véhémement, elle s'aperçoit soudain que sa robe verte et le mobilier jaune se heurtent assez étrangement : « — Tiens, dit-elle à mi-voix à l'artiste qui lui donne la réplique, une omelette aux épinards ! » Mais, souvent aussi, de l'intérêt pour une jeune artiste qui joue à côté d'elle, et elle la force à une émotion, à une surexcitation qui donnent l'impression du talent. Il y a en Desclée tous les contrastes : elle écrit des lettres délicieusement spirituelles et gaies, puis elle a des accès de tristesse, des crises mystiques. Il lui arrive de s'enfermer chez elle, de faire la nuit en plein jour, et elle se grise de musique, en jouant de l'orgue. Combien courte sera cette éclatante carrière ! Au retour d'un voyage à Londres, elle se sentira condamnée, et elle aura une longue agonie, tantôt résignée, tantôt se rattachant désespérément à la vie. Une amie la trouvera, quelque temps avant sa mort, écrivant dans son lit, mettant des noms les uns au-dessous des autres. « — Sais-tu ce que je fais ? dit-elle, je cherche des complices. Je passe en revue les médecins que je connais. Péan ne veut m'opérer que sur l'avis de trois docteurs déclarant

l'opération nécessaire. » Mais il est trop tard, déjà, et aucun médecin n'engagerait sa responsabilité.

Quand Desclée a reparu à Paris, Mlle Fargueil a eu un mot significatif. On lui demandait son opinion d'artiste sur l'artiste.

— Mon opinion ?... c'est qu'elle nous démode !

Cette troupe du Gymnase compte dans ses rangs Mme Pasca, talent fait de distinction et de sobre énergie, consacré deux ans auparavant dans *Fanny Lear*, Mmes Fromentin, Antonine, Blanche Pierson, Marie Magnier, puis Ravel, alors âgé, Pujol, Nertann, Francès, Vois, Numa, Train.

Le Palais-Royal a trois directeurs, Dormeuil, Plunkett et Saint-Agnan Choler. Ce théâtre de rire a des mœurs familiales. Une étroite solidarité unit — au moins en scène — une troupe qui a laissé sa légende : Geoffroy, Brasseur, Gil Pérès, Lhéritier, Hyacinthe au nez gigantesque, Priston, Lassouche. Ces comiques excellents se contentent d'appointements dont sourirait, aujourd'hui, la prétention d'artistes de troisième ordre. C'est Lhéritier qui, augmenté, déclarait un jour que cette augmentation le gênait dans son budget.

Tous ces comédiens ont laissé la seule chose que puissent laisser les comédiens — un nom. Celui de Brasseur revit dans la fantaisie de son fils. Gil Pérès, qui devait finir dans une maison de santé, produisait d'irrésistibles effets de rire avec ses

costumes. On lui demandait un jour le secret de ses trouvailles.

— Mon secret ?... Il est bien simple. Je garde seulement les costumes de ville, que j'ai portés il y a dix ou quinze ans... c'est ce temps écoulé qui se charge de les rendre drôles.

Aux très parisiennes Variétés où Offenbach et Meilhac et Halévy amènent une suite de succès, Bertrand a succédé, depuis un an, à Hippolyte Cogniard. Les artistes, ce sont José Dupuis, qui est aux Variétés depuis dix ans, y ayant été appelé après sa création de Vescris dans *Monsieur Garat*, Christian, le fantaisiste Christian, qui sera quelques années infidèle à son théâtre, mais qui reviendra y mourir : c'est dans les coulisses des Variétés qu'il sera frappé de l'attaque qui l'emportera. Ce sont Baron, Grenier, à qui la nature a donné un nez presque aussi accentué que celui de Hyacinthe, Grenier qui après avoir été Boireau et Calchas, sera un jour, au Vaudeville, Rabagas ; Kopp, ayant commencé le théâtre comme pitre forain, Kopp, le Ménélas de la *Belle Hélène* et le baron Puck de la *Grande Duchesse*, qui finira tragiquement, d'une fin volontaire ; Blondelet, Gobin, au visage épanoui, Daniel Bac, Léonce, cet étonnant Léonce qui a été, aux Bouffes, le Pluton d'*Orphée aux Enfers*, bouffon au visage sinistre, qui, de ce facies glacé, tire des effets irrésistiblement comiques. Il y a en lui un incorrigible pince-sans-rire.

C'est lui qui, quand il apprendra la mort d'Offenbach, dont il est réellement affligé, cependant, aura ce mot, presque malgré lui. Il demande au concierge de la maison du compositeur des détails sur cette fin rapide.

— M. Offenbach, dit le concierge, est mort doucement, sans s'en apercevoir.

— Ah ! dit Léonce, gravement, il sera bien étonné quand il s'en apercevra.

C'est encore un tout jeune comédien, adroit, preste, doué d'une jolie voix, M. Cooper, qui se rappelle aujourd'hui la bonne camaraderie qui régnait aux Variétés, et revoit des physionomies pittoresques : le régisseur Rousseau, qui avait l'orgueil et la passion de son théâtre et disait des artistes de la Maison : « — Trouvez-m'en donc comme ceux-là, ailleurs ». Ou le vieux Videix, cordonnier en dehors du théâtre et « utilité » au théâtre, Videix, qui se grimait soigneusement pour une réplique donnée dans la coulisse. Et le foyer, où venaient d'anciens auteurs de la Maison ! Le père Dupin, qui avait eu une pièce jouée en 1814, avisant le chapeau aux reflets brillants de Cooper lui disait : « — Comment faites-vous pour avoir un chapeau comme celui-là ? Avec le mien, j'ai toujours l'air d'un vieux. »

Mme Hortense Schneider fait alors une grande tournée avec Raphaël-Félix. Les artistes femmes, ce sont la jolie Aimée, à qui il faudra, un jour, couper la jambe, Zulma-Bouffar, Julia H. (elle s'appelle Hasch, et a trouvé piquant de ne gar-

der que la première lettre de son nom), Berthe Legrand, etc.

Les vétérans du drame se retrouvent à la Porte-Saint-Martin : d'abord, Mélingue, qui, malgré tant d'années de succès populaires, a gardé l'habitude de venir de très bonne heure au théâtre, pour s'y recueillir sur son rôle, même quand il l'a joué deux cents fois. Il s'habille avec ce soin qui fait atteindre le suprême pittoresque à ses costumes, et, quand il a donné le dernier coup de fion à son maquillage, il dit, en souriant : « — Maintenant, j'ai joué la moitié de mon rôle ». En sa qualité de peintre (et aussi de sculpteur) ces costumes, toujours curieux, c'est lui qui les dessine, dans l'atelier de sa villa de Belleville. Sa présence sur la scène évoque les derniers temps romantiques. Voici bien longtemps déjà qu'Alexandre Dumas, lui consacrant un livre, une *Vie d'artiste*, a conté ses rudes débuts, dans un Roman comique traversé de jours noirs, comme lorsque, sous le nom de M. Gustave, comédien de la troupe Dumanoir, il en était réduit, pour ne pas mourir de faim, à arracher des navets dans un champ, en disant comme Charles XII, dans des circonstances héroïques :

— Ce n'est pas bon, mais c'est mangeable.

C'est le brave Lacressonnière, ayant gardé, lui aussi, sa foi intacte dans le drame, vaillant et consciencieux ; c'est Brésil, qui a eu aussi des succès d'auteur ; c'est Montal, voué aux rôles de traître, c'est Léonide Leblanc, dont un jeune poète, qui

sera académicien, Jean Aicard, célèbre la beauté :

Figure calme et pâle et d'un ovale pur,
Ses cheveux fins lustrés en plats bandeaux de nonne...

Le drame se défend encore à l'Ambigu, et Mme Lacroix reste, avec Tony Riou, la dernière survivante de cette période. Un jour viendra où quelques artistes se devront cotiser pour faire vivre dans un petit logement du quai de Valmy, vieille désormais et infirme, Marie Daubrun, la « belle » Mme Daubrun, selon l'épithète qu'accolaient à son nom les feuilletonistes. Mme Marie Laurent est, à ce moment, en tournée, mais reviendra bientôt prendre sa place soit à l'Odéon, soit dans un théâtre qui a besoin de sa vaillance. Fondatrice de l'Orphelinat des Arts, elle sera un jour la première comédienne décorée.

A la Gaîté, la vogue de Thérèse est toujours grande. Théodore de Banville dessine son portrait dans ses camées parisiens : « Cette célèbre cantatrice n'est pas laide ; on ne saurait l'être avec ce regard intelligent, avec ce sourire affable, et avec la conscience de posséder un talent de virtuose qui, à cinq pour cent, représente un capital de trois millions. Mais enfin, ce n'est pas non plus sous cet aspect un peu mâle et abrupt de figure comme taillée au couteau qu'on se représente Psyché, enfant du Salmacis ! Il ne faut pas non plus demander à Thérèse les bras de Mlle George, ce serait une indiscretion, mais tels qu'ils sont, un peu fins et nerveux sous la poudre de riz, les siens lui suf-

fisent pour enlever chaque soir le tas d'âmes d'une foule énorme... »

Au Châtelet, dont il est devenu le seigneur, Nestor Roqueplan, le spirituel auteur de *Parisine*, le type même du Parisien d'autrefois, Roqueplan, qui fut directeur de l'Opéra et des Variétés, a monté avec luxe une féerie-revue et son scepticisme s'amuse peut-être d'offrir tant de pauvretés dans un cadre aussi somptueux. Du moins, lui, il emportera, en fermant les yeux, l'image d'un Paris souriant, et il ne le verra pas assiégé, mourant de faim et de froid sous la pluie des bombes. Le compère de *Paris-Revue*, c'est Montrouge, futur directeur de scènes joyeuses et qui proposera aux jeunes personnes ambitieuses de se produire au théâtre cet engagement :

— La première année, je ne te donne rien... Les autres années non plus, d'ailleurs.

L'opérette fleurit aux Bouffes et aux Folies-Dramatiques. Des noms d'artistes se détachent sur ceux qui tombent dans l'oubli. Berthelier, que son père avait destiné au notariat, refusé au Conservatoire, faisant ses premières armes dans de vagues cafés-concerts, et qui est, en 1870, un des comiques les plus fins de Paris ; Désiré, l'exubérant Désiré, qui ne peut s'empêcher d'ajouter quelques folies à son rôle ; Hamburger, un autre joyeux compère qui, en dehors du théâtre, est intéressé dans une entreprise de voitures, Hamburger à qui

l'on prête tous les calembours qui se font dans le monde.

(Hamburger méditait au café de Suède
Sur la vie, et faisait un nez... Ah, Dieu, quel nez !

a dit Glatigny, parlant de lui.) Ce sont Mme Van Ghell, d'une verve endiablée, et qui a été le Méphisto du *Petit Faust* ; Mme Céline Chaumont, qui a débuté au petit théâtre des Champs-Élysées, où l'a découverte Alexandre Dumas fils. Dans son édition des comédiens il contera, en une jolie page, sa rencontre avec elle. « — Mon enfant, combien gagnez-vous ici ? — Soixante-quinze francs, mais on ne me les paie pas. — Voulez-vous gagner le double et qu'on vous le paie ? — Je ne demande pas mieux. » Et on n'a pas tardé à consacrer de petits vers à cette nouvelle Déjazet.

Vive, accorte, coquette, alerte,
Petits moyens, succès très grands,
Tout l'attrait d'une pomme verte
Qui, parfois, fait grincer des dents...

Aux Folies-Dramatiques, c'est l'étonnant Milher, associé à toutes les pièces, d'un comique effarant, d'Hervé ; le long Vavasseur ; la blonde Amélie Latour, ce vivant pastel. Blanche d'Antigny, qui mourra prématurément, à trente-deux ans. Blanche d'Antigny (ah ! *l'Œil crevé*, ah ! *Chilpéric* !) attend une autre création fantaisiste. Elle se fâche fort contre la légende qui raconte que, pour « se documenter », au moment de jouer *l'Œil crevé*,

elle a fait demander à un libraire l'*Histoire des Ducs d'En face*, par M. de Barante.

Et les anciennes gloires ! Frédérick Lemaître, usé et pauvre, joue *Malheur aux vaincus* aux Menus-Plaisirs, mais la pièce n'a qu'une quinzaine de représentations. Barbey d'Aurevilly défend le vieil artiste dans ce drame dont on pourrait lui appliquer le titre, mais le public n'est déjà plus qu'assez indifférent.

Déjazet se débat dans de grandes difficultés pour la liquidation de son théâtre, où elle joue encore, en janvier, un rôle à transformation dans les *Pistolets de mon Père*, puis court la province. C'est aussi le cas de Laferrière, visiblement éteint malgré ses prétentions à la jeunesse perpétuelle.

Une innovation, en cette année 1870 : celle des Matinées dominicales, dont il faut attribuer l'idée à Raphaël-Félix, directeur de la Porte-Saint-Martin. La conférence, inaugurée trois ans auparavant dans la salle de l'Athénée, fleurit dans toutes les salles de réunion. Henry de La Pommeraye, critique chevelu, à figure de Gaulois, avec ses longues moustaches tombantes, est devenu l'un des plus ardents et des plus abondants conférenciers.

Au Conservatoire existe encore l'internat, pour les élèves hommes, portant une redingote d'uniforme, avec une lyre au collet. Une commission s'occupe d'une réorganisation des études. Et Edmond

About, non sans malice, demande la création d'une classe de grammaire et d'orthographe. La commission tient compte dans une certaine mesure, de cette proposition, et décide l'institution d'une classe de « prosodie et de littérature ». On constate que si quelques-uns des membres ont été assidus, Emile Augier et Théophile Gautier n'ont jamais siégé.

Dans quelles circonstances déjà dramatiques aura lieu le dernier concert — le 5 août — après la proclamation des lauréats, et le discours, forcément plus bref que d'habitude, du ministre des Beaux-Arts, Maurice Richard !

- OPÉRA. — 1^{er} prix (élèves hommes), Rives ; 2^e prix, Duffoure.
1^{er} prix (élèves femmes), Mlles Thibault ; 2^e prix, Mlle Bernard.
- OPÉRA-COMIQUE. — 1^{er} prix (élèves hommes), pas de 1^{er} prix ; 2^e prix, Courtois et Dereims.
1^{er} prix (élèves femmes), Mlle Thibault ; 2^e prix, Mlle Caillot.
- TRAGÉDIE. — 1^{er} prix (élèves hommes), pas de 1^{er} prix ; 2^e prix, Jourmard.
1^{er} prix (élèves femmes), pas de 1^{er} prix ; 2^e prix, pas de 2^e prix ; 1^{er} accessit : Mlles Martin et Blanc.
- COMÉDIE. — 1^{er} prix (élèves hommes), Jourmard ; 2^e prix, Strintz et François.
1^{er} prix (élèves femmes), pas de 1^{er} prix ; 2^e prix, Mlles Ablini et Martin.

Les pauvres jeunes artistes se trouveront, cette année-là, dans des conditions bien défavorables. Il s'agira bien d'engagements, alors, au milieu des désastres !

III

De janvier à juin, quelques-unes des pièces nouvelles.

La première des nouveautés de l'année est le *Plus heureux des Trois*, au Palais-Royal, de Labiche et Gondinet, et Brasseur, à côté de Geoffroy et de Gil Pérès, fait rire aux larmes dans un rôle de domestique allemand. En pleine affaire Victor Noir, la Comédie-Française donne le petit drame de Manuel, les *Ouvriers*, joué par Maubant, Coquelin et Mme Nathalie. L'Odéon offre une tragédie de Latour-Saint-Ybars, l'*Affranchi* : c'est, transportée dans le monde antique, une variante de *Ruy Blas*, l'affranchi Sarpidon, se faisant passer pour Pompée et aimé de la reine Bérénice. On a attendu, avec le désir de les saisir au vol, des allusions politiques et on a dû se contenter de sentences assez vagues, pouvant être interprétées au gré des opinions. A Cluny, une innovation : l'auteur du *Médecin des Dames*, M. Gustave Haller (Mme G. Fould) a convié le public gratuitement, en matinée, à la première représentation de son ouvrage : on constate qu'on voit beaucoup moins de monde aux représentations suivantes, qui sont payantes.

A la fin de janvier, au Vaudeville, *Jacques Cernol*, d'Edouard Cadol, un drame intime, où l'on voit le fils d'un homme trompé par sa seconde femme forcer celle-ci à rompre une

liaison scandaleuse, connue de tous, sauf du mari.

En février, c'est, à la Porte-Saint-Martin, la reprise de *Lucrèce Borgia*, avec Marie Laurent, Mélingue, Taillade, Brésil, Charles Lemaître, soirée houleuse, où les acclamations qui s'adressent à Victor Hugo, en exil, sont une forme de la lutte qui s'enhardit chaque jour contre l'Empire. A l'Opéra-Comique, la *Cruche cassée*, deux actes, d'Emile Pes-sard. Au Théâtre Italien, la reprise de *Guido a Geneva*, avec Nicolini et Mme Krauss.

A l'Odéon, l'*Autre*, de George Sand, dont le succès d'émotion est considérable, et qu'une lettre de l'auteur (26 février) raconte avec enthousiasme : « Quelle soirée, mes enfants, quel succès, quel bon public ! Salle grippée, retenant sa toux et sa respiration pour écouter, appréciant fort, applaudissant de lui-même, de toutes les places. Les claqueurs ont pu ménager et reposer leurs pattes. Un sifflet s'est risqué à la scène première, des jeunes gens : ça a enlevé le succès bruyant et passionné de l'auditoire. Le succès a grandi d'acte en acte : enfin, c'était tout ce qu'on peut imaginer en fait de succès spontané et de bon aloi. Pas un essai d'allusion, pas une préoccupation politique. On était tout à la pièce et à l'émotion. On a pleuré, on a ri ; il s'est produit des effets qu'on n'avait pas prévus. » La veille de la répétition générale, George Sand a témoigné un peu d'inquiétude au sujet de l'interprétation que donne Sarah Bernhardt au rôle d'Hélène. « Cependant, dit-elle dans un billet

adressé à son fils, elle a été secouée par mes reproches : elle joue enfin en jeune fille honnête et intéressante. »

En mars, au Gymnase, *Fernande*, de Sardou. *Fernande*, qui modernise la situation de *Jacques le Fataliste*, de Diderot, *Fernande*, où triomphe Mme Pasca, dans ses emportements de jalousie : elle est entourée de Pujol, Landrol, Mlles Antoinette et Massin.

Pendant que se sépare la Haute Cour de justice de Tours, qui vient d'acquitter le prince Pierre Bonaparte et que la grève du Creusot cause de graves inquiétudes, la Comédie-Française reprend *Dalila*, avec M^{me} Favart, Bressant, Febvre, Lafontaine.

A l'Opéra, un festival en l'honneur de Berlioz, où paraissent Faure, Mmes Nilsson, Carvalho, Charton-Demeur.

En avril, aux Variétés, le *Ver Rongeur*, de Bocage et J. Moinaux, montre les transes d'un fiancé à la recherche d'un billet qu'il lui faut absolument reconquérir, et qui, en définitive, se trouve sur le siège du cocher qu'il a arrêté depuis vingt-cinq heures (Grenier, Christian, Mlle de Géraudon). Puis, une série de drames (1) : à la Porte-Saint-

(1) A la fin de mai s'éteindra le vieux dramaturge, Bouchardy, dont la popularité est déjà bien lointaine. Sa dernière pièce (en 1867) a été *l'Armurier de Santiago*, où l'on voit le héros de la pièce s'introduire dans une des armures qui décoraient la grande salle d'un château, surprendre ainsi la conversation des deux traîtres, et les tuer, en descendant opportunément de son piédestal.

Martin, reprise de *Mathilde*, d'Eugène Sue et Félix Pyat, Félix Pyat, alors en pleine bataille politique et qui, l'année suivante, après la défaite de la Commune, sera « proscrit » de la Société des Gens de Lettres, sur la proposition de Xavier de Montépin. A l'Ambigu, l'*Arracheur de dents*, d'un vétéran du mélodrame, Brisebarre ; au Château-d'Eau, le *Puits de Carnac*, de Ch. Dumay, gendre du directeur Cogniard, et qui sera, un jour, directeur des Cultes. Au *Ver Rongeur* des Variétés succède le *Beau Dunois*, de Chivot et Duru, musique de Ch. Lecocq. Aux Italiens, Mme Patti chante la *Figlia del Reggimento*.

En mai, dans une semaine politique qui voit les arrestations du « complot » et le vote pour le Plébiscite, l'Opéra-Comique donne *Dea*, de Cormon et Michel Carré, musique de Jules Cohen. Mlle Ugalde fait sa rentrée dans cet ouvrage, joué par Zina Dalti, le ténor Leroy et Barré. A l'Opéra, une cantate d'un jeune compositeur, Jules Benedict, la *Légende de Sainte-Cécile* ; aux Italiens, les débuts d'une cantatrice qu'oubliera bientôt Paris, Mlle de Wilhorts.

Au Vaudeville, un acte de Villiers de l'Isle-Adam, la *Révolte* (Delannoy et Mme Fargueil). A l'Odéon, une pièce romaine, *Flava*, de Jean du Vistre. A l'Opéra, c'est le ballet de Léo Delibes, destiné à une longue carrière, *Coppélia*, où on applaudit Mlle Bozzachi.

En juin, un drame à l'Ambigu, le *Passeur du Louvre* ; à Cluny, une pièce d'Emile Bergerat,

jeune auteur dramatique bien décidé à faire son chemin, *Père et Mari*, trois actes où il y a de la hardiesse et de la vigueur. Dans les derniers jours du mois, à la Porte-Saint-Martin, *Michel Pauper*. Henry Becque, las des refus des directeurs, s'est improvisé son propre impresario. Il a choisi comme interprètes Taillade, Clément-Just, Gouget, Angelo, Mmes Lefresne, Rancourt, Bony. Henry Becque ne s'est décidé à exploiter son œuvre lui-même qu'après avoir fait un procès — un curieux procès — au directeur de l'Odéon, de Chilly.

« Vous avez, dit en substance l'assignation, vous avez une subvention pour jouer les pièces nouvelles que l'on vous apporte, quand elles sont bonnes : or, la mienne est bonne, très bonne ; donc, vous devez la jouer. »

Michel Pauper, interrompu par la guerre, reviendra, seize ans plus tard, à l'Odéon.

La guerre !... quelques théâtres ont fait déjà leur clôture régulière quand elle éclate, mais à cette époque, ces clôtures sont peu nombreuses. En temps ordinaire, la plupart des scènes parisiennes restent ouvertes l'été. Mais voici les désastres, les heures douloureuses, les menaces d'un prochain avenir, et peu à peu les affiches diminuent.

La Gaîté est le théâtre qui lutte le plus longtemps. Les derniers numéros du journal *l'Entr'acte*, qui interrompra sa publication après le 4 septembre, sont impressionnants : le ta-

bleau des théâtres ne contient plus que leur titre, dans le cadre habituel. Des « blancs » ont remplacé la désignation des pièces et leur distribution.

Quelques jours encore, et beaucoup de comédiennes dont Paris a fêté, pendant cette saison, le talent ou la grâce, sauront bravement porter le tablier de l'ambulancière et soigneront et consolent les blessés.

III

LE MONDE DES ARTISTES

LES SOUVENIRS DE M. GUILLEMET. — LES SURPRISES DU VERNISSAGE. — LE DERNIER SALON DU RÈGNE. — LES SURVIVANTS. — L'INVENTEUR DU MOT « PETIT CREVÉ ». — LES SUCCÈS. — AUTOUR DE LA SALOMÉ. — MANET ET MEISSONIER. — LES COLONIES D'ARTISTES. — COURBET. — DAUBIGNY AUX TUILERIES. — « VOILA COMME ILS NOUS LES RENDENT ». — UN PEINTRE AU MARCHÉ AUX VEAUX. — LES SCULPTEURS. — LES THÉORIES DE CARPEAUX. — LES CARICATURISTES. — BERTALL. — UNE CONFÉRENCE SUR LES FAUX CHIGNONS. — LES PROPHÉTIES DE DAUMIER. — ARSÈNE HOUSSAYE, INSPECTEUR DES BEAUX-ARTS.

I

RUE Clauzel, dans l'atelier de M. Antoine Guillemet. Et voici que, dans la fumée de la cigarette, s'évoquent les souvenirs, tant que la vivacité d'allures, le geste toujours jeune, l'entrain de l'artiste, semblent démentir que ces souvenirs puissent remonter au Second Empire. Qui a connu plus de peintres que M. Guillemet, depuis longtemps organisateur des Salons, — tâche laborieuse à laquelle l'ont appelé l'estime et l'affection de ses confrères ?

— « Ah ! dit-il, les Salons d'avant la guerre !... ah ! les « vernissages » d'antan, si vivants, où il

se dépensait tant de passion, où s'attestaient les fortes camaraderies de cette époque, alors qu'il y avait à lutter contre les « officiels » et contre le public, singulièrement plus rebelle qu'aujourd'hui aux efforts des novateurs !... Le public d'à présent ! il est blasé, il ne s'étonne plus de rien, ou il a des engouements qu'on lui a suggérés, par snobisme... Tous ceux qui avaient vraiment quelque chose en eux ont fait leur trouée... Et puis on expose partout, et constamment... On pourrait hasarder qu'on expose trop... Les curiosités sont émoussées... ce n'est plus ce frémissement, à l'ouverture de l'unique Salon, qui, pour certains d'entre nous, devait être décisif... »

M. Guillemet s'interrompt, en souriant :

— « Eh là ! ne me transformez pas en un esprit chagrin, ne louant que le temps passé... Le temps présent a du bon... Seulement, c'est autre chose... Tout de même, les questions d'intérêt tenaient moins de place que maintenant... On bataillait plus volontiers pour des questions d'art pur... Que ces vernissages... où on vernissait pour de bon, étaient amusants ! C'étaient de vraies répétitions générales, pleines de surprises, et qui n'étaient pas précédées, comme actuellement, d'autres visites... Les journaux n'expédiaient pas, en un seul article, le compte rendu du Salon et n'avaient pas décrit, d'avance, les morceaux significatifs : on ne savait rien de ce qu'on allait voir. C'était le temps où la critique poursuivait longtemps ses études, et où, vers la fin de juillet,

Louis Enault écrivait : « Passons maintenant à la lettre B... »

« Sous l'influence du marquis de Chennevières, conservateur des musées impériaux, dont l'action s'exerçait heureusement, les tendances du jury de 1870 avaient été plus libérales. Mais auparavant !... Il avait fallu le fameux Salon des Refusés de 1863, — une idée de l'Empereur, — pour modifier un peu les courants d'esprit : ce Salon des Refusés, plein d'œuvres de maîtres futurs, avait un peu secoué la vieille tyrannie de l'Institut, avait ouvert des yeux volontairement fermés. Le jury de 1870 n'était plus élu seulement par les artistes trois fois médaillés. Il y a bien des oubliés, et profondément, parmi les maîtres d'alors qui le composaient, mais il comptait aussi des hommes que n'effrayaient pas les audaces. Courbet n'avait-il pas failli être élu ? Cependant, deux grands parmi les grands, Corot et Daubigny, avaient donné leur démission. Cette besogne de régulateurs des aspirations d'art ou de pontifes leur répugnait un peu, à eux dont le génie était fait de sincérité et de liberté. En sculpture, il y avait toujours eu des vues plus larges.

« Mais je reviens au vernissage, et à ce qui lui donnait sa jeunesse, son mouvement, son pittoresque. En ces temps lointains, on n'avait pas pour les artistes les égards que l'on leur prodigue présentement. Une fois qu'on avait déposé son tableau, et qu'on vous avait donné, en échange, un récépissé, on ne savait plus rien. On n'était pas prévenu de la réception, on ignorait son sort jus-

qu'au dernier moment. Le récépissé, le grand jour venu, ouvrait les portes du Palais de l'Industrie, et, comme le catalogue n'était pas encore imprimé, il fallait chercher soi-même son envoi... s'il était accroché aux panneaux. Instants d'émotion inoubliables, fièvre qui faisait battre violemment le cœur ! Aussi, dès l'ouverture des portes, quelle ruée dans les salles, sans qu'on s'arrêtât d'abord au Salon d'honneur, au haut de l'escalier... Et l'on entendait soudain des cris de joie, car on était moins guindé qu'aujourd'hui, et la petite bande qui faisait escorte à l'heureux camarade battait des mains, ne craignait pas de témoigner bruyamment son enthousiasme... Ah ! les vieilles écoles n'avaient plus qu'à trembler !... C'était une matinée tumultueuse et charmante... Il arrivait, parfois, qu'on ne réussît point à le trouver, son tableau, encore qu'il fût admis... Cette année-là, justement, je me souviens, après des recherches infructueuses, je m'en allais fort tristement... Allons ! je n'avais pas eu de chance !... Je me roidissais contre ma mauvaise fortune, en tâchant de crâner, et je le traitais bien, *in petto*, le jury, je vous prie de le croire !... Un ami me rencontre :

« — Félicitations, mon cher, ton morceau est rudement enlevé... De la vigueur, du sentiment, une jolie lumière...

« Me voici soudain renaissant à l'espoir. Je hasarde, encore anxieux :

« — Tu l'as donc vu ?

« — Parbleu... Il est même en bonne place.

« Je lui avoue, alors, que, pour moi, je n'ai pas pu le découvrir.

« — Ce n'est pas étonnant, répond-il. La salle où il se trouve est barricadée, et je ne m'y suis glissé qu'en escaladant la palissade...

« On vivait !... Et c'étaient des batailles autour d'une œuvre discutée, des partis-pris violents, des colères « devant une grande machine » d'un « officiel », à qui tous les honneurs avaient été réservés, tandis qu'on se plaignait qu'il fallût chercher à la hauteur du plafond une toile qui nous ravissait par son accent personnel... Et l'on était parfois injuste, comme il faut sans doute l'avoir un peu été, à l'heure des débuts... Je ne dis pas qu'il ne soit pas plus charitable de fixer un artiste sur son sort, tandis que, alors, rien ne transpirait des décisions du jury, — même pour les ateliers Cabanel, qui avaient la bonne cote, — mais ces lettres d'avis ont enlevé au vernissage beaucoup de son mouvement, de son agitation. Songez que, avant 1870, les récompenses étaient décernées la veille de l'ouverture du Salon. La distribution des médailles était un fait qu'on trouvait accompli, mais on ne se privait pas de juger les juges !... A côté des vernissages d'autrefois, combien froids et pâles paraissent ceux d'aujourd'hui ! »

Ainsi parle, en secouant la cendre de sa cigarette, M. Guillemet.

Le vernissage est alors un grand jour pour les peintres et les mondains. Du côté des artistes, il n'y a pas que les bohèmes qui se montrent dé-

brillés en leur tenue. Les « arrivés » eux-mêmes ne dédaignent pas d'exprimer avec liberté, leurs opinions sur les œuvres exposées. C'est l'époque où les peintres effrayent encore un peu les milieux bourgeois et où les familles voient avec terreur un jeune homme choisir la carrière de peintre ou de sculpteur.

On n'en est pas au temps où Alfred Stevens racontera cette amusante anecdote. Il voit entrer chez lui un brave homme accompagné d'un adolescent :

— Cher maître, lui dit-il, je voudrais vous demander votre avis bien sincère... Voici ce que fait mon fils. N'y a-t-il pas en lui, comme je le pense, l'étoffe d'un artiste qui pourra réussir ?

Stevens regarde les ébauches qu'on lui présente, les examine de près, les retourne en tous sens.

— Vous voulez mon avis bien franc ?

— Sans doute.

— Eh bien, faites de votre enfant tout ce que vous voudrez, excepté un peintre.

Le père paraît atterré. Mais le gamin, triomphant, s'écrie :

— Tu vois bien que je n'avais pas la vocation... Quel bonheur ! je pourrai donc entrer dans le commerce !

C'est la légende ancienne retournée, la légende du père sceptique et du fils martyr.

II

Les curieux de marque fréquentent le Salon le matin, entre neuf et onze heures, ce qui paraît sans doute, aujourd'hui, une mode un peu sévère. L'Impératrice, en toilette bleu marin, donne l'exemple. Elle atteste sa prédilection pour la *Marguerite dans sa prison*, de M. James Bertrand, qu'elle déclarera « une figure ravissante, idéale », et ce tableau lui devra son succès.

A quarante années de distance, ce n'est pas sans être porté à quelques réflexions philosophiques qu'on songe aux envois du Salon de 1870. Des noms qui étaient alors respectés se sont effacés, et, parmi les « hors concours », les médaillés d'alors, combien d'oubliés, définitivement ! D'autres auxquels on prêtait peu d'attention ou qu'on discutait âprement, ont singulièrement grandi. La postérité, commencée, a remis en place bien des réputations ; elle a aboli certaines d'entre elles, elle a fortifié quelques autres.

Pour les mondains, en dehors de la discussion des œuvres, les sujets de conversation abondent, ce jour-là, pendant le déjeuner au buffet du Palais de l'Industrie — de ce Palais de l'Industrie qui, depuis 1855, sert à tout, et où a eu lieu, récemment, la dernière revue des Cent-Gardes.

— Avez-vous été, là-bas, là-bas, au fond du quartier latin, vers les arènes de Lutèce ?... Il paraît que l'Empereur s'intéresse beaucoup à ces fouilles.

— J'admets volontiers les ruines quand elles sont belles et pittoresques, dit Francis Magnard, qui résiste à l'engouement universel ; mais là, ce n'est ni majestueux, ni intéressant.

— Quel blasphème ! On a trouvé des merveilles, en fait d'objets gallo-romains...

— Qui pourraient bien dater de beaucoup moins longtemps et avoir été introduits subrepticement dans les tranchées...

— Quelle idée ! Moi qui ai acheté une médaille admirable à un ouvrier qui venait de la trouver !

Mais on revient forcément au grand sujet du moment, — le plébiscite. On fait des calculs sur les résultats.

— Enfin, dit un sceptique, en pensant à toutes les circulaires envoyées par le comité plébiscitaire, il sera toujours utile aux marchands de papier.

Puis, çà et là dans les groupes, un mot sur les morts de la semaine, la duchesse de Berry, dont la fin met en deuil la Société légitimiste, le docteur Cabarrus, le fils de celle qui fut « Notre-Dame de Thermidor » avant d'être la princesse de Chimay, Nestor Roqueplan, qui a succombé, dans son théâtre même, lui dont toute la vie s'est passée au théâtre.

Quelqu'un rappelle que c'est lui qui a baptisé du sobriquet de « petits crevés », les jeunes élégants. Et n'est-ce pas aussi l'auteur de *Parisine* qui a trouvé le mot « lorette », jadis ?

Que d'anecdotes à évoquer sur ce Parisien, essentiellement Parisien ! C'est lui, quand il était direc-

teur de l'Opéra, qui avait pris le parti de n'ouvrir aucune lettre. Il jetait dans un tiroir celles qui lui étaient remises.

— Et l'expérience, assurait-il, démontre que les choses s'arrangent aussi bien et aussi mal que si on avait lu les lettres et si on y avait répondu.

D'autres anecdotes à évoquer aussi sur un autre mort de la veille, le prince Demidoff, le mari — séparé — de la princesse Mathilde. On rappelle un mot du Russe richissime.

Un propriétaire lui montre avec orgueil ses troupeaux de moutons mérinos.

— Combien avez-vous de moutons ? lui demande le prince Demidoff.

— Trois mille deux cents.

— Tiens ! juste autant que j'ai de bergers.

Il y a encore de quoi défrayer les conversations avec les aventures de cet ancien avoué de province, devenu, par sa propre grâce, roi d'Araucanie, sous le nom d'Orélie-Antoine I^{er}. Et l'assassinat de touristes anglais par les brigands de Marathon ! C'est le *Roi des montagnes*, d'About, avec un dénouement tragique.

Et ce drame réel mène au théâtre. C'est une question du moment que la couleur des cheveux de Mme Krauss dans *Lucrèce Borgia*, des Italiens ; le rôle de Lucrèce doit-il être joué en blonde ou en brune ? Puis mille autres motifs à commentaires : le bal du ministre de la Guerre, pour fêter la promotion du général Le Bœuf au maréchalat, l'accident de voiture de M. Vandal, le directeur

des Postes... A une table, des membres du Corps Législatif, dévoués au régime, parlent dédaigneusement du banquet offert à Gambetta par la jeunesse des Ecoles.

— Il n'y a que Gambetta qui puisse croire à son avenir !

D'autres personnes parlent des conférences de Mme Olympe Audouard, où elle mêle le spiritisme et le droit des femmes. Et à une table, autour de laquelle sont assises des jeunes femmes, en claire toilette, on entend cette question :

— Quand partez-vous pour Ems ?

Des artistes exposant en 1870, il en est qui ont toujours vaillamment le pinceau ou l'ébauchoir à la main : le vigoureux doyen Harpignies (un panneau décoratif pour le Nouvel Opéra et le *Souvenir de Castel-Gandolfo*) ; Bonnat, qui a reçu, l'année précédente, la médaille d'honneur (*Femme fellah et son enfant — Une rue à Jérusalem*) ; Carolus Duran, dont deux portraits ont un vif succès ; Besnard (*Les bienfaiteurs de Vaulhallan*) ; Guillemet (*Ruines d'un aqueduc romain*) ; J.-P. Laurens (*Jésus chassé de la synagogue*) ; Detaille (*Un épisode de 1814*). Mais quelle légion de disparus, qui devaient se présenter bien diversement devant l'avenir !

Des œuvres de ce Salon sont restées fameuses, ou communément connues, ou ont un intérêt significatif. C'est là qu'Henri Regnault — pour sa dernière exposition, hélas ! — donne sa *Salomé*, toile éblouissante qui ne satisfait pas tout le monde,

cependant. Le critique Théodore Duret conteste l'originalité du peintre, ne veut lui reconnaître « qu'un art merveilleux, après avoir pillé partout, à mettre en œuvre les matériaux les plus divers ».

« — Il ne faut demander à cette *Salomé* que la première sensation, qui est vive, écrit René Menard ; la réflexion et le sentiment sont entièrement étrangers à cette peinture ». — « Un souillon de harem que la fantaisie du peintre a paré et lavé », dit Louis Veuillot qui, entre deux voyages à Rome, a visité le Salon. — « Une gitane déguisée avec une peau d'Anglaise », dit Paul de Saint-Victor. — « C'est de la peinture de fils de chimiste, dit un autre ; Henri Regnault a pris ce jaune de chrome au laboratoire de son père ».

D'ailleurs, la toile est mal placée d'abord, mal éclairée. Mais quand quelques jours après l'ouverture du Salon, elle est autrement disposée, le public ne fait pas ces restrictions, et il y a foule devant la *Salomé* ! Si quelqu'un semble avoir devant lui une éclatante carrière, c'est bien Henri Regnault. Qui pourrait croire, tandis que s'échangent des réflexions passionnées devant cette toile, au milieu de la joie de vivre d'un printemps souriant, que quelques mois plus tard, ce jeune artiste de vingt-sept ans tombera frappé d'une balle dans la dernière sortie du Paris assiégé !

Un autre peintre, déjà habitué au succès malgré sa jeunesse, et dont quelques-uns des tableaux ont été popularisés, voit l'attention se porter autour de son tableau, *Le Secret* ; Charles Marchal

est robuste, cordial, de belle humeur, débordant de vie, il a toujours le rire aux lèvres... Et peu d'années après, à la stupeur de ceux qui ont connu ce grand garçon si gai, si insouciant, il se fera sauter la cervelle.

L'Atelier aux Batignolles, de Fantin-Latour, avec son sens intime de la vie, est resté une œuvre souvent reproduite. Un peintre, qui est Edouard Manet, est assis devant son chevalet, et, autour de lui, des amis, dont Emile Zola, Claude Monet, Renoir, sont groupés, le regardant peindre. Un autre des assistants est le peintre Bazille qui, comme Regnault, devait être tué pendant la guerre.

Manet lui-même, Manet alors furieusement attaqué, soulevant des colères ou des plaisanteries, honni et ridiculisé à cette époque, a envoyé deux tableaux les plus représentatifs de son art, *La leçon de musique* et le *Portrait de Mme Eva Gonzalès*. Ce dédain des « officiels » pour Manet, — s'ils avaient jamais pu penser qu'il serait au Louvre ! — se traduisait même, parfois, d'une façon blessante, et jusque dans des circonstances où il ne s'agissait plus de peinture. L'anecdote est caractéristique : Meissonier, colonel de la garde nationale pendant le siège, accueillant, le jour de la bataille de Champigny, avec une manière d'impertinence, Manet, officier d'état-major, venant lui porter un ordre de service. L'heure était grave : il ne devait plus y avoir que deux hommes servant volontairement leur pays, avec une égale bonne volonté. Cependant, le maître rassasié

d'honneurs ne put tout à fait se contenir devant ce révolté de l'art. Manet n'avait pas oublié ce froissement. C'est M. Duret qui a raconté comment, un peu plus tard, il se vengea par un mot mordant, qui courut Paris. Il avait été voir la *Charge de cuirassiers* qu'exposait Meissonier : « C'est vraiment très bien, tout est en acier, — excepté les cuirasses ! »

Les novateurs, en 1870, Guigou, Pissaro, Degas, Sisley, semblent encore loin du but, et sont communément méconnus. L'œil du public ne s'est pas encore habitué à cette interprétation sincère de leur vision.

Qui s'occuperait d'un *Portrait de Jeune Homme*, — ce n'est d'ailleurs encore que de l'honnête peinture, — d'un élève de l'Ecole des Beaux-Arts, ayant quitté, pour y entrer, l'administration des Postes ? C'est le début de Bastien-Lepage, qui sera si épris de vérité, si recueilli devant elle, et que guettera la mort, en pleine jeunesse, dès que se sera affirmée sa maîtrise.

Des œuvres de grands maîtres, ce Salon en offre quelques-unes : le bon Corot s'est inspiré, en deux toiles, de son cher Ville-d'Avray. Il a soixante-cinq ans : ce n'est guère que depuis l'Exposition universelle de 1867 qu'on s'est avisé de son génie, si longtemps incompris ou mal compris. Qui soupçonnerait les prix futurs ! Mais ses tableaux sont enfin « de vente ». Et il est presque étonné encore de trouver tant d'acheteurs, conquis à coups de chefs-d'œuvre, lui à qui a

suffi la joie de travailler et qui, selon son mot délicieux, « peignait comme chantent les oiseaux ». Millet a deux toiles dont l'une, *Novembre*, est profondément émouvante en sa forte simplicité et dont l'autre, *Une femme battant le beurre*, est singulièrement expressive : une fille de ferme, vivant vraiment de sa vie de paysanne, ayant à ses pieds un chat, attendant l'aubaine d'un peu de lait. C'est aussi depuis l'Exposition de 1867 que Millet, si longtemps pauvre, et pauvre héroïquement, dans cette petite maison de Barbizon, qui abrite ses neuf enfants, a vu les marchands commencer à venir à lui. Il n'a plus besoin de répondre à leurs objections, comme au temps où l'un d'eux lui reprochait que, dans un de ses tableaux, les vaches fussent trop sales :

— Et d'où voulez-vous qu'elles sortent ? D'un salon ?

Chintreuil a deux importants paysages. Chintreuil, l'ancien camarade de « bohème » de Murger, « se vendra cher », lui aussi, mais il faudra qu'il soit mort, — ce qui ne tardera guère, alors, — et la fortune n'aura jamais frappé à la porte de ce sixième étage de la rue de Seine, où il a son atelier.

Courbet a donné, avec un autre tableau, sa *Vague*, une de ses toiles fameuses.

Puis, les noms qui se retrouveront pendant bien des années, significatifs d'un probe et vaillant labeur. Un des succès du Salon va au peintre Alfred de Curzon, avec son tableau, *Au bord de*

l'Océan, que loue Théophile Gautier : un pli de terrain, creusé en vallon, ouvre une perspective sur une mer tumultueuse et blanche d'écume ; un ciel orageux roule ses nuages au-dessus de ce site farouche.

Dédaignant sa gloire d'illustrateur, Gustave Doré s'obstine en de grandes compositions qui laissent le public indifférent et affligent ses sincères amis, ne retrouvant plus là les dons du dessinateur. Il n'abandonnera pas, cependant, ses vastes ambitions, elles le tortureront, et les déceptions abrègeront la vie de cet homme dont le nom est populaire et qu'on peut croire heureux.

Les « succès » du Salon de 70 ? Les uns éphémères, les autres durables. Le public a fort le goût des tableaux anecdotiques, alors, et il s'arrête devant la *Chute*, de Beyle, qui représente un saltimbanque blessé, autour duquel s'empres-sent ses camarades, devant les *Pages jouant aux échecs*, de Gués, le *Bord de l'eau*, d'Heilbuth, le *Retour de nourrice*, de Plassan, avec son chatoie-ment dans les costumes Louis XIII, le *Bureau électoral*, de Deuneulin, montrant le maire et le garde champêtre d'un village attendant vaine-ment, autour de l'urne (qui est une soupière), les paysans occupés ailleurs, et l'on fait cercle autour d'une toile militaire de Janet-Lange, que repro-duisent les journaux illustrés : un hussard, appuyé sur un banc, appelant son cheval, *Allons, cocotte, baissez ce maître !* Le peintre fait bien de profiter de cette vogue.

Mais il y a le *Pré des Graves*, de Daubigny, chaud de tons, sentant la mer voisine ; il y a le *Four banal de Kermaria*, de Guiaud, qui a de la poésie ; il y a la *Nuit*, d'Emile Breton, l'*Intérieur de bergerie*, de Ch. Jacque, le *Troupeau de chèvres en détresse*, de Schenck, le *Halage en Hongrie*, de Von Thoren.

Les critiques déclarent que le jeune peintre Detaille est fort en progrès, depuis le dernier Salon, où il exposait sa *Halte des Grenadiers de la garde* ; ils louent, dans l'*Engagement entre les Cosaques et les gardes d'honneur*, la justesse des mouvements, la fermeté de la touche. On regrette seulement quelque négligence dans le paysage.

Impossible — hélas ! — de ne pas voir l'immense toile d'Yvon, les *Etats-Unis d'Amérique*, étrange glorification de la République américaine, avec ses génies de la Paix et du Travail mêlés aux trente-quatre figures qui représentent les trente-quatre États, et les nègres délivrés de leurs fers, et l'ombre de Washington, et « les Archanges qui précipitent dans le passé les mauvaises passions » (*sic*).

Alfred Stevens, Meissonier, Daubigny, Baudry, celui-ci absorbé par ses peintures pour la décoration de l'Opéra ; Fromentin, membre du jury, mais plus occupé, alors, de littérature que de peinture, n'ont pas exposé.

Il y a, alors, des colonies d'artistes, des groupements de camarades étroitement unis. Il y a la « Colonie de la rue de l'Ouest », les peintres de la rive gauche qui se réunissent au café de Fleurus,

Guillon, Harpignies, Nazon, Brion. Il y a la Colonie des Batignolles, qui se retrouve au café Guerbois, le vendredi, et avec les peintres, presque tous encore contestés, pour la plupart, se rencontrent des critiques, des écrivains : Zola, Cladel, Duranty, Philippe Burty. Ce sont les avancés en art ! Ce café entend de fougueuses théories et ces paradoxes qui ne sont que des vérités en avance. La brasserie des Martyrs où fréquenta l'étonnant bohème Pelloquet, — autre centre de réunion. Courbet, dans un orgueilleux débraillé, a choisi la brasserie Andler, voisine de son atelier de la rue Hautefeuille. Il a dans les doigts un tel besoin de dessin, avec quelque emportement qu'il ait travaillé toute la journée, que, en attendant la chope qu'on va lui servir, il dessine sur les vitres chargées de buée ou sur la poussière de la table. Il est hâbleur, avec de grosses plaisanteries, où reparaît le paysan franc-comtois, entêté, agressif ; il se lance en de violentes déclamations, en des attaques à fond de train contre les peintres en renom, en employant un mot qui revient sans cesse sur ses lèvres :

— Un tel n'a rien dans le ventre... moi, mon petit, dit-il, à son interlocuteur du moment, j'ai quelque chose dans le ventre... Et ce que je fais est un peu plus proprement torché que tous vos tableaux du Louvre...

Qui croirait que l'année suivante, par emballement et coup de tête plus que par conviction, il sera jeté dans le mouvement de la Commune, arrêté, condamné !... C'est lui qu'on rendra respon-

sable de la chute de la Colonne ; ses vantardises auront créé une légende indestructible. Mais on oubliera qu'il a sauvé le tombeau de l'Empereur et qu'il l'a protégé contre les forcenés voulant jeter les restes de Napoléon dans la Seine.

La Colonie de l'île Saint-Louis, qui réunit naguère Barye, Daubigny, Daumier, Geffroy-Dechaume, Meissonier avant la fortune, Lavieille, Dupré, s'est dispersée.

Daubigny est à Auvers, presque toujours sur l'Oise, dans son bateau, ce qui l'a fait surnommer « le capitaine ». Il rêve, maintenant, à la joie de pouvoir faire, selon son expression, « des tableaux qui ne se vendent pas ». Un jour, Chaplin le décide à venir à un bal des Tuileries, auquel il l'a fait inviter. — « Moi ! à la Cour ! — Mais oui, l'Empereur a parlé de toi avec estime. — Oh ! il aime ma peinture, cet homme ! Eh bien ! j'irai. — Mais, reprend Chaplin, il faut un costume de cérémonie, tu sais, l'habit à la française, la culotte de soie noire... — Oh ! alors, merci, je ne me déguise plus. — Mais je m'en charge, de ton habit de cour, je t'enverrai mon tailleur, laisse-toi faire ». Mme Daubigny, cependant, voit avec un peu d'inquiétude son mari « lancé dans les grandeurs ». Daubigny part avec Chaplin ; l'Empereur se fait présenter le peintre, lui adresse quelques mots et passe. Bientôt, Daubigny, qui se sent gêné au milieu de ces élégances, s'ennuie et propose à Chaplin d'aller faire un tour aux Halles, comme autrefois. Et voici les deux camarades passant des

Tuileries dans un petit restaurant du square des Innocents. Précisément parce qu'il est sobre, d'habitude, Daubigny a bientôt la tête un peu tournée, et Chaplin le ramène dans son pied-à-terre parisien dans un état de gaieté qui contraste un peu avec son habit de cour.

— Voilà comme *ils* vous les rendent ! s'écrie Mme Daubigny, j'en étais sûre !

Nombre d'artistes au talent sincère et vigoureux et à qui est venue la réputation ont, alors, cette simplicité de Daubigny. Tel est Bonvin, une manière d'ours mal léché, avec de l'esprit naturel, se traduisant en boutades amusantes. Un peintre d'une haute conscience, d'ailleurs. Il a été longtemps employé à la Préfecture de police, au bureau des passeports, et il y est resté pour avoir le strict nécessaire et ne pas être conduit, par nécessité, à faire de la peinture hâtive. Troyon, avec qui il était lié, — Troyon, qui expiera dans la prospérité et le succès, les épreuves de sa dure jeunesse, — l'a, un jour, conduit, malgré sa résistance, chez le duc de Morny.

Morny, avec bienveillance, interroge Bonvin, et lui dit, en souriant, qu'il a quelque crédit et qu'il le met à sa disposition.

— Eh bien ! Monsieur le duc, répond Bonvin, si c'était un effet de votre bonté, la place de préposé au marché aux veaux de Poissy va être vacante... j'aimerais bien l'avoir... Je pourrais peindre plus facilement, après avoir fait mon travail.

— C'est vraiment là votre ambition ? dit M. de Morny, un peu surpris.

— Est-ce que c'est trop difficile ? reprend Bonvin... En ce cas, excuses, et n'en parlons plus...

En 1870, Bonvin a réalisé son désir, et il envoie un *Pâturage*, où l'attentive observation atteste son commerce incessant avec les ruminants.

Des types « pittoresques », il en est à tous les degrés, alors, dans le monde de la peinture. Les artistes arrivés ont affaire à des marchands qui les traitent avec considération, Francis Petit, Beugnet, Thomas, Détrimont. Mais les rapins, dont on est loin de se disputer les essais, ont une providence en la personne du père Lacrasse, un brocanteur de la place Pigalle. Quand il est de bonne humeur, il lâche sans trop se faire prier sa pièce de dix ou de vingt francs. Il s'appelle, en réalité, Aubourg. Son surnom lui vient de son habitude d'étaler de la poussière, après avoir craché sur la toile, afin de la « vieillir ». Jamais il ne manque de se livrer à cette opération.

Il y a la forte phalange des sculpteurs. Barye, vieilli, n'expose plus, mais il pense encore à son projet de couronner l'Arc de Triomphe par un immense aigle de bronze. Auguste Préault, jadis refusé quinze ans de suite, mais qui eut toujours bec et ongles pour se défendre et dont on cite les mots mordants ; le romantique Préault, qui n'envoie au Salon de 1870 que deux médaillons, caresse aussi un rêve singulier, — celui de sculpter à même dans la butte Montmartre une colossale statue de la Li-

berté. Auguste Cain, avec ses groupes puissants d'animaux, chefs-d'œuvre d'observation recréant la vie, est à l'apogée de sa réputation. Carpeaux donne ses œuvres fougueuses : l'émotion causée par la fameuse tache d'encre du groupe de la *Danse*, pour le Nouvel Opéra, n'est pas encore calmée. Les discussions continuent : un journal qui n'est pourtant pas un journal satirique, annonce que ce groupe va être retiré de l'Opéra et qu'il doit être acquis par le propriétaire du Jardin Mabille.

Carpeaux provoque l'admiration et la critique. Ses amis le portent aux nues et ses adversaires sont implacables. On lui reproche surtout sa peinture et cependant ses tableaux noircis ou « couleur de soufre » ont une véritable beauté qu'on découvrira plus tard.

Carpeaux est un indiscipliné. Il rappelle, en riant (car il rit encore en 1870 et n'en est pas à la période de maux et de chagrins qui l'accableront), qu'il fut, à la villa Médicis, un pensionnaire insubordonné, effarant par ses théories le vieux Schmetz, directeur de l'Académie de France, qui n'a jamais pensé qu'aux honneurs officiels.

A ses théories indépendantes, il est resté fidèle, et aux objections que lui font certains, il répond, avec un peu de rudesse :

— Mieux vaut apporter ses défauts dans une œuvre que de renoncer à l'expression propre de sa pensée.

C'est de lui que les Goncourt disent alors qu'il

a « la fièvre du génie dans un corps de marbrier ».

Clésinger, malgré son ardent tempérament de lutteur, est irrité de récents échecs, et boude. Bartholdi a déjà le goût de l'énorme. Jules Dalou, si robuste de conception et d'exécution, se plaît, cette fois, à de la grâce, avec sa *Brodeuse*. Il est alors peu connu du public : l'année suivante, pour avoir, sous la Commune, occupé d'assez modestes fonctions au Louvre (qu'il aura contribué à sauver), il sera en exil. Falguière, Chapu, Frémiet, Paul Dubois, Marquet, sont en pleine production. Perraud se repose, cette année-là, sur les lauriers de sa médaille d'honneur, au Salon précédent, pour sa figure du *Désespoir*.

III

La caricature s'exerce, selon son droit et selon la tradition, sur ces œuvres.

Bertall, à propos de la grande médaille décernée à Robert Fleury, se livre à des fantaisies un peu sèches. Cham, à son habitude, s'épanouit plus largement. F. Regamey est narquois : La *Salomé* de Regnault ? « — Ce n'est pas peinture d'Évangile ». La *Diane*, bien en chair, de G. Belenger ? — « Ou les avantages d'une nourriture saine et abondante ». La *Vérité*, de Laferre ? — « Elle est en mal de longueur ». Le Fantin-Latour ? — « Place aux honnêtes femmes, à rendre rêveur le célibataire le plus endurci. » La *Pythie* du sculp-



(Collection dela Marquise Landolfo Carcano)

Salomé, par **Henri Regnault** (Salon de 1870).

IV

LA VIE MONDAINE

LA « SAISON ». — LES MARIONNETTES AUX TUILERIES. — LE BAL DE L'HOTEL DE VILLE. — LE NOUVEAU PRÉFET. — LA ROBE « AMPHITRITE ». — LES RÉCEPTIONS. — AMBASSADES ET MINISTÈRES. — CAPOUL ET MADEMOISELLE NILSON. — LE SALON DE LA COMTESSE D'AGOULT. — DANS LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN. — LE DEUIL DE LA DUCHESSE DE BERRY. — LA SOLENNITÉ DE LA PROCLAMATION DU PLÉBISCITE. — LETTRE D'UN TÉMOIN. — LE BAL DE LA GUERRE. — LE PRINTEMPS. — LES MODES. — LE RÈGNE DU BLEU. — LE GRAND PRIX. — LE JOCKEY-CLUB. — UN SPORTSMAN MANCHOT. — LES MONDES NE SE MÊLENT PAS. — LA VICTOIRE DE SORNETTE. — KHALIL-BEY. — « BONJOUR, TURC ». — LES PARIS. — LA SOIRÉE TRADITIONNELLE DE MABILLE.

I

Le changement de ministère et les événements politiques retardent les réceptions officielles. Les réceptions mondaines sont rares aussi en janvier.

Il n'y a eu, aux Tuileries, qu'une soirée intime, à la fin du mois. Quatre cents personnes. La famille impériale, le Prince Napoléon, la princesse Clotilde, la princesse Mathilde, le prince et la princesse Murat, le duc et la duchesse de Mouchy,

le vicomte et la vicomtesse Clary, le prince et la princesse de Metternich, la duchesse de Malakoff, la baronne de Poilly, le maréchal et la maréchale Bazaine, le maréchal et la maréchale Canrobert, la marquise de Galliffet. Octave Feuillet et Paul Féval représentent les Lettres, à des pôles assez opposés. Les amis du Prince Impérial, les jeunes Murat, Espinasse, Conneau, Corvisart, de Bourgoing, assistent à cette soirée, car elle offre le spectacle des Pupazzi de Lemercier de Neuville, convié à distraire avec ses marionnettes une Cour un peu blasée.

Lemercier de Neuville, qui a taillé une de ses poupées à son image, fait dire à celle-ci un petit prologue :

Sire, j'arrive de profil,
Et vous tire ma révérence,
Ce spectacle vous plaira-t-il ?
Là se trouve mon espérance.

Et, après mille précautions pour assurer que la représentation sera hardie... sans l'être, et satirique... sans faire de mal à personne, la marionnette conclut :

Peut-être n'est-ce pas très bien,
Et trouvera-t-on que j'abuse,
Mais si Napoléon s'amuse,
Que l'Empereur n'en sache rien.

Lemercier de Neuville décoche aux révolutionnaires et aux orateurs de réunions publiques des

traits qu'il estime acérés. Dans quelques mois, ces révolutionnaires seront « le gouvernement ».

Lemercier de Neuville, qui n'est qu'un Aristophane au petit pied, se livre aussi à des plaisanteries faciles sur des physionomies légendaires de Paris, telles que celles du père Gagne, candidat universel, qui fait ses professions de foi en vers, un fou inoffensif, proclamant la régénération du monde par l'avènement de la Femme-Messie et par la philanthropophagie. Après la guerre, il proposera un système politique fait pour contenter tout le monde : la République-Empire-Royauté. Et le monde des Tuileries de s'égayer sur le compte de ce pauvre toqué, en une imitation de son habituelle phraséologie :

Ce que je veux, c'est l'*archi*-bien,
L'*archi*-bonheur, l'*archi*-culture
Qui transforme l'*archi*-nature...

De la coulisse où il opère, Lemercier de Neuville est inquiet sur l'effet de sa verve, car il se persuade ingénument qu'il a toutes les audaces.

— S'amuse-t-on ? demande-t-il avec inquiétude au laquais qu'on a mis à sa disposition, et qui regarde par les fentes du paravent.

— Ah ! monsieur, ils rigolent !...

En février, c'est le premier bal de l'Hôtel de Ville, donné par le nouveau préfet de la Seine et Mme Chevreau. M. Chevreau, qui remplace le baron Haussmann, a été préfet de la Loire-In-

férieure et du Rhône, puis secrétaire général du ministère de l'Intérieur; il est sénateur depuis 1865. La présentation qu'a faite le baron Haussmann du personnel de la Ville au ministre Chevandier de Valdrome a été assez fraîche. Le baron a combattu, en effet, l'inclination de Napoléon III vers le régime de l'Empire libéral, et, selon lui — en juin — l'Empereur lui confiera ses amertumes de l'expérience qu'il a voulu faire.

Mais c'est le second bal de l'Hôtel de Ville, qui prend les proportions d'un événement, par la présence de l'archiduc Albert d'Autriche. L'archiduc est en simple frac. Il porte des lunettes, ce qui déçoit un peu les curieux venus en foule — et la foule est telle, en effet, que c'est bientôt une cohue effroyable pour voir le vainqueur de Custozza. — « Le bal des victimes », dit un chroniqueur en pensant aux toilettes froissées, aux robes déchirées dans la bousculade, aux petits pieds écrasés, dans les mouvements d'invités trop nombreux, aux épaules endommagées par les aiguillettes d'officiers ou les plaques que portent sur la poitrine les hôtes du préfet, ayant mis toutes leurs décorations. Les salons ont l'aspect d'un champ de bataille, vers deux heures du matin. L'archiduc, après avoir dansé un quadrille avec la préfète, est parti à minuit. L'Impératrice est en toilette de tulle blanc, sur fond paille, avec des guirlandes de pensées au corsage. Les arbitres des élégances féminines notent une robe « amphitrite », vert de mer, avec coquettes en crêpe tuyauté, s'étalant en

écume mousseuse. Pour chacun de ces bals, la ville alloue au préfet la somme de quatre-vingt-dix mille francs.

Le premier gala des Tuileries est remis, pour cause d'émeute dans les faubourgs, et l'on fait distribuer aux turcos les victuailles du buffet, déjà préparées. Mais les deux grands bals se succèdent à quelques jours de distance. Le Prince Impérial porte désormais le frac, la culotte courte et les bas de soie. Au premier bal, l'Impératrice est en robe de tulle blanc sur un dessous vert nuageux. A l'entrée de la galerie de la Paix se trouvent les chambellans, fort affairés, car il n'y a pas moins de quatre mille invitations. La famille impériale, suivie des grands dignitaires, fait toujours son entrée à neuf heures.

Que d'uniformes, bien que les ministres soient simplement en habit noir, contrairement à l'usage de leurs prédécesseurs. Voici les sénateurs, avec leurs habits brodés devant, aux poches, au collet, aux basques, où se mêlent palmes et feuilles de chêne. Une baguette dentelée d'or au collet, et des broderies d'or et d'argent de feuilles d'olivier et de chêne distinguent les députés. Les conseillers d'Etat se reconnaissent à la broderie d'olivier. La feuille d'acanthé et les parements de velours signalent les secrétaires d'ambassade. Aux tenues éblouissantes des officiers se mêlent les uniformes, plus sobres, de l'école de Saint-Cyr et de l'école Polytechnique.

Le froid reste vif. Dans la cour des Tuileries, on

a allumé de grands feux pour les cochers et les valets de pied.

Le temps permet des fêtes de patinage. La princesse de Ségur-Lubomirska, Mme Moulton, Mme Alph. de Rothschild, sont parmi les virtuoses du patin. Les hommes accrochent à leur boutonnière une petite lanterne, et l'innovation paraît heureuse.

Les ambassades et les ministères donnent, coup sur coup, leurs réceptions. Bal à l'ambassade de Russie, précédé d'un ballet dont l'Opéra offre la primeur. Bal au ministère des Finances, concert chez la marquise Roccagiovine, bal chez Mme Macowley, avec l'élite de la colonie américaine. Bal au ministère de la Guerre, où l'on remarque la toilette de la duchesse de Mouchy, en robe de faille et gaze rose, garnie de martre. L'archiduc Albert assiste au bal du ministère de l'Intérieur. Bal au ministère de la Marine. M. Jubinal, député des Hautes-Pyrénées, qui tient à sa réputation de mécène, y apparaît tellement constellé de décorations que Pierre Veron dit, en riant, qu'il devrait suivre l'exemple des représentations de *Monte-Cristo*, et les présenter en deux soirées. Le nouveau ministre des Beaux-Arts, M. Maurice Richard, pense aussi à des fêtes, plus ingénieuses que celles de ses collègues, et c'est pourquoi il voudrait s'installer rue de Grenelle, dans l'hôtel qu'occupait l'ambassade d'Autriche.

Bal chez M. Vitry d'Avancourt, place Vendôme, et dans le faubourg Saint-Germain, chez la comtesse de Béhague, et l'on parle des disposi-

tions nouvelles de son hôtel, où elle a inauguré un cintre lumineux comme plafond du salon principal. Bal aux Affaires Etrangères. Bals partout. Cependant, un chroniqueur mondain assure « que l'on ne danse plus à Paris ! »

Cependant, chose rare, on danse chez la princesse Mathilde, en mars, et le Prince Impérial prend grande part au cotillon. Quelques jours plus tard, le Prince y jouera de nouveau la *Grammaire*, en une soirée intime. Les hôtes habituels de la princesse Mathilde, un peu étonnés à cette dérogation au programme des soirées de l'hôtel de la rue de Courcelles, viennent se réfugier dans la serre, qui offre un décor charmant. On cause de la santé de l'Empereur. On dément les mauvaises nouvelles qui courent et certains, se prétendant bien informés, assurent que son état n'inspire plus d'inquiétudes. Dans un groupe, le peintre Giraud raconte ses impressions récentes de juré. Et, par je ne sais quelle transition, un familier de l'hôtel évoque une anecdote napoléonienne au sujet de Roustan demeurant pendant une audience que donne Napoléon I^{er}.

— « Pourquoi es-tu resté ? demande l'Empereur à son mameluck.

— Sire, dit Roustan, sans s'apercevoir de l'énormité de sa réponse, l'homme que vous receviez est Corse, et ces gens-là sont capables de tout ! »

On danse encore chez la duchesse de Galliera, chez Mme Moulton, qu'on appelle toujours « la belle Mme Moulton », chez Mme de Montholon,

qui, dans le concert ayant précédé le bal, a fait venir Capoul, et Capoul chante des chansons de Henri IV. Capoul qui avait coupé ses moustaches pour jouer *Vert-Vert*, les a laissé repousser pour jouer *Rêve d'amour*.

: Capoul, Mme Nilsson, sont dans le programme de toutes les grandes soirées mondaines. Mais, comme par un contraste, les mondains ont la curiosité d'aller voir, au Châtelet, cette chanteuse qu'on appelle la Bordas, une grande femme blonde, dans un costume baroque, un péplum, très décolleté, avec une cordelière d'or à la ceinture. Elle dit, avec un fort accent du Midi, en se frappant la poitrine d'un vigoureux coup de poing : *C'est la canaille... eh bien, j'en suis !* Elle profère encore de véhémentes imprécations contre la guerre... Eh, mon Dieu, la guerre !... qui y pense !

Chez la comtesse d'Agoult, qui a été, autrefois, la confidente de George Sand, qu'elle a appelée « sa chère bonne Mirabella », ce sont des soirées littéraires. La comtesse d'Agoult a été très républicaine, autrefois : elle est restée libérale.

Jadis, le philosophe Pierre Leroux, introduit dans son salon de la rue Laffitte, a été très ému de son accueil, quoi qu'il fût arrivé fort crotté.

— Qu'elle est belle et aimable ! a-t-il dit.

On lui demanda comment elle était ce jour-là, et de la décrire.

— Je ne sais pas, dit-il, je suis très timide, je ne l'ai pas vue.

— Alors, comment savez-vous qu'elle est belle ?

— Je ne sais pas ; elle avait à la main un bouquet, et j'en ai conclu qu'elle devait être belle et aimable.

Le Prince Napoléon fréquente son salon, où se rencontrent Berthelot, Renan, Dupont-White, Hervé, le directeur du *Journal de Paris*, Camille Doucet, « ami de tout le monde ».

La mort de la duchesse de Berry mettra en deuil le faubourg Saint-Germain : un certain snobisme, joint au goût de l'Opposition, fera exagérer ce deuil, avec une ostentation non dépourvue d'élégance, d'ailleurs. On verra apparaître sur nombre de chapeaux féminins une petite fleur de lys en argent. La rose blanche reparaît aussi, comme un emblème. Il est très bien porté de sembler affecté de la disparition de cette princesse, à la vérité assez oubliée, tant que les événements se soient chargés, même dans sa vieillesse, de mettre du dramatique dans sa vie. Après avoir vu son premier mari mourir du coup de couteau de Louvel, elle a été le témoin de l'assassinat de son gendre, le duc de Parme. Mais dix ans se sont passés depuis lors, et le silence s'est fait sur elle.

Cependant, la vie mondaine suit son cours dans ses étapes et, le concours hippique, auquel préside le marquis de Mornay, en est une. On note la toilette de la princesse de Metternich, le jour de la visite de l'Empereur : robe de velours épinglé gris de fer, bordée de chinchilla, retroussée sur un jupon de même ton, tout en bouillons superposés ; paletot pareil, très court, fendu jusqu'au

milieu du dos, également garni de chinchilla. Elle porte un sautoir en velours épinglé.

Avec le printemps, voici les ombrelles en petites plumes de cygne, au manche d'écaille blonde. Une mode discutée : on voit passer des coupés tendus à l'intérieur de soie cerise. Des puristes se lamentent sur la tenue des amazones, au Bois ; des amazones dont le corsage n'a pas deux rangs de boutons, qui portent des bottes, et, au lieu du chapeau à haute forme avec voilette enroulée au-dessus des rebords, se coiffent de toquets !

Un nouveau sport : des Américains ont introduit, au manège de la rue Jean-Goujon, le patin à roulettes, mais on assure que ce sera une fantaisie éphémère.

A Pâques, messe solennelle aux Tuileries. On y a entendu Mlle Nilsson, avant son départ, Mme Gueymard et Faure.

II

Assister à la solennité de la proclamation du plébiscite, dans la grande salle du Palais du Louvre, le 21 mai, a été chose fort enviée. Quel contraste les événements devaient vite opposer à cette solennité ! Mais il ne s'agit ici que du côté « spectacle », pour ainsi dire. Et le voici évoqué par une grand'mère d'aujourd'hui, alors toute jeune femme, qui, en sa qualité de belle-fille d'un conseiller d'Etat, avait pu être parmi les privilégiées.

Si je me souviens ? Certainement. Et je me rappelle, d'abord, que, sans un bienveillant passe-droit du duc de Cambacérés, bien affairé, pourtant, j'aurais pu rester à la porte. C'est le baron Feuillet de Conches, l'introducteur des ambassadeurs, qui le décida en ma faveur... Quel coup d'œil présentait la salle des Etats ! Bien m'en avait pris de me faire conduire, avant onze heures (la cérémonie était pour une heure) à la porte du pavillon Denon. Mais la carte d'invitation, aux armes impériales, n'était pas pour tout le monde un talisman...

Les cardinaux en robe rouge, les amiraux et les maréchaux en grand uniforme, les dignitaires, les dames de la Cour en toilette de gala... C'était éblouissant. Dans la tribune diplomatique, le prince de Metternich, lord Lyons, M. de Verther, M. Nigra, don Sallustiano Olozaga, M. de Beyens, M. Casal de Ribeiro... J'oublie les noms des autres ambassadeurs... Les huissiers, bien avant le moment fixé, n'avaient plus personne à introduire. Et quelle chaleur accablante !

Au moment solennel quand entrèrent les Souverains, autour du trône et des deux côtés du dais se groupèrent les grands officiers de la Couronne. L'Empereur portait l'uniforme de général, le Prince Impérial celui de lieutenant de la ligne. On s'attendait à ce que l'Impératrice parut la couronne au front. Mais non, elle était en chapeau, un chapeau sur lequel étincelait sur le devant une aigrette de diamants, et elle avait revêtu une toilette de soie écru jaunethé, relevée sur une robe de soie blanche.

La princesse Mathilde, récemment veuve, mais veuve, en fait, depuis une longue séparation, portait son deuil tout en blanc. La princesse Clotilde était en vert changeant. Il me semble que je donnai la palme, quant à moi, à la toilette de la duchesse de Mouchy, flots de soie et de dentelles blanches.

L'Empereur, en outre du Prince Napoléon, était accompagné des princes Louis-Lucien Bonaparte, Lucien et Joachim Murat.

Le président du Corps Législatif est introduit, avec la députation qui l'encadre. Les membres du Corps Législatif qui sont, je crois, une dizaine, en uniforme, s'arrêtent devant les huit marches de l'estrade (le trône est, là, surélevé de deux autres marches). Le président les gravit, s'incline et prononce un discours. Ce discours a été partout. Un mot me revient seulement, parce qu'il est employé plusieurs fois : « le peuple réuni dans ses comices. » C'était une expression dont on abusait, alors. Tout le monde écoute, debout... J'ai gardé meilleure mémoire de la fin du discours de l'Empereur, prononcé par lui avec fermeté : « Nous devons aujourd'hui plus que jamais regar-

der l'avenir sans crainte ». Et il y avait encore « la liberté et la paix ». Vraiment, le Destin, caché quelque part dans cette salle si brillante, devait, à ce moment-là, avoir un mauvais sourire.

Après la cérémonie, le cortège impérial rentre dans ses appartements des Tuileries, en traversant la haie des Cent-Gardes. Et le soir, Paris illumine.

Si je me souviens ! Je me souviens même d'un mot d'un ami de notre famille, ce jour-là, d'un homme qui avait conservé, cependant, quelques sentiments orléanistes : « Allons, l'Empire en a encore pour dix ans ! »

Au lendemain du plébiscite, c'est un sujet de conversations que le coup qui frappe les sénateurs. Il est question de réduire de moitié leur traitement, qui est de trente mille francs. Et on colporte ce mot amusant d'une femme d'esprit qui flirte avec l'Opposition.

— Alors, les sénateurs, cela ne va plus être que du demi-monde !

Le printemps est chaud, et la chaleur rend assez pénible la mode des chignons en catogan tombant sur le cou, mais ils sont la conséquence des petits chapeaux ronds qu'on porte sur le sommet de la tête, et que faire contre la mode ? Celle que lance Mme Musard, consistant à sortir avec un petit serpent « vivant » enroulé autour du bras, trouve pourtant quelque résistance.

Dans les derniers jours de mai, bal d'été au ministère de la Guerre, pour fêter la promotion du ministre Le Bœuf au maréchalat. Des tentes, dans le jardin, galamment disposées et parées, donnent au décor une coquetterie militaire. Parmi les attachés étrangers, deux superbes officiers prussiens ont un succès de prestance et d'uniforme.

Ils se montrent d'ailleurs aimables... et si bien renseignés sur les choses françaises !

En fait de toilettes de ville, c'est le règne du bleu. Toutefois, quelques mondaines commencent à réagir, et, en manière de protestation, on apercevra, au Grand Prix, des robes à rayures cerise et blanc, basques bouffantes garnies d'un effilé blanc, tablier aux nœuds blanc et cerise, manches larges ; une vraie corbeille de cerises sur la tête. La couleur cerise réclame son tour.

III

Le Grand Prix !... C'est alors l'événement vraiment solennel de la saison, le triomphe de toutes les élégances, où sont observées des règles sévères de grand ton...

La foule qui envahit la pelouse est immense, venue par le chemin de fer, les bateaux-mouches, qui existent depuis l'Exposition de 1867, des tapissières qui paraîtraient aujourd'hui singulières ; mais il y a des lignes de démarcation infranchissables. En cette fête essentiellement aristocratique, l'enceinte du pesage n'est pas accessible à tous, ni à toutes. Longchamp, le jour du Grand Prix, c'est le seul endroit de Paris où le demi-monde ne se mêle pas au monde.

C'est depuis 1856, à la suite des négociations entamées par M. de Morny avec la Ville pour louer Longchamp à la Société d'Encouragement, — douze mille francs, à charge pour la Société d'éta-

blir à ses frais l'aménagement du champ de courses, — que le Grand Prix ne se court plus au Champ-de-Mars. C'est depuis 1863 que son montant a été porté à cent mille francs, et c'est encore M. de Morny qui a obtenu des compagnies de chemins de fer leur concours pour cette augmentation. En 1870, la somme atteint 141.700 francs. Au gagnant est aussi réservé un objet d'art offert par l'Empereur : c'est une grande coupe en argent ciselé, dont les attributs figurent la peinture et la sculpture.

Ce 12 juin, tout Paris est vraiment à Longchamp et le spectacle est merveilleux. Ce ne sont, sur la route, qu'équipages de tout style, calèches attelées à la Daumont, massives voitures à housses, plus nombreuses, avec cocher poudré et valets de pied, en culotte et bas de soie blancs, se tenant debout derrière la voiture, landaus scintillants, attelages aux harnais éblouissants, four-in-hand. Et des cavaliers aussi, parmi de légères voitures à deux roues... Les tribunes sont garnies de toilettes que la mode fait trouver délicieuses, flots de guipures et de dentelles sur une note bleue qui semble encore dominer. Des amours de petits chapeaux tyroliens, en paille. On est habitué à bien des hardiesses : cependant, une jupe de taffetas peau de tigre fait sensation.

Sauf M. Emile Ollivier, les ministres sont tous là, MM. de Gramont, de Parieu, Mège, Louvet, Segris, Maurice Richard, Chevandier de Valdrôme... Les préoccupations hippiques sont telles

que, en désignant celui-ci, un chroniqueur sportif l'appelle : « M. de Chevaldrôme... »

Le Prince Impérial, accompagné de son écuyer, M. Bachon, arrive d'abord, un peu avant trois heures, puis il vient offrir la main à l'Impératrice, en toilette de foulard écru, chapeau de même couleur, garni d'une plume noire. Mme de la Poeze, qui l'accompagne, porte une robe bleu de ciel, la nuance en vogue. La princesse Clotilde a aussi une robe de taffetas bleu, mais recouverte de dentelle blanche.

Voici la princesse de Metternich, la marquise de Gallifet, la comtesse de Pourtalès, la comtesse de Montgomery, la duchesse de Doudeauville, la comtesse Walewska, la duchesse d'Uzès, la duchesse de la Trémoille ; voici, plus loin, toujours remarquée pour ce que son élégance a de personnel, une Russe, Mme Rimski-Korsakof.

La Société d'Encouragement est uniquement administrée, en 1870, par un comité pris par les membres du Jockey-Club, le vicomte Paul Daru, président (le président du Jockey-Club est alors le marquis de Biron). Les commissaires des courses sont le baron de la Rochette, le comte Henri de Greffuhle, le comte Alfred de Noailles.

Les grands sportsmen vont et viennent, affairés, souriants ou graves ; voici le comte Henri Delamare, le comte Frédéric de Lagrange, propriétaire du haras de Dangu, qui est né le jour de la bataille de Waterloo ; le comte d'Osmond, dont un accident de chasse a emporté la main gauche : il

n'en excelle pas moins à conduire un mail à quatre chevaux, un crochet en métal étant fixé à son poignet ; ses réceptions en son bel hôtel du boulevard Maillot sont recherchées ; il est spirituel et philosophe, et se piquant d'être compositeur, à ses heures (il a, alors, en portefeuille, un opéra, le *Partisan*), il a composé une valse qu'il a intitulée : *Adieux à ma main gauche...* C'est M. Mackensie-Grieves, un Ecossais d'origine, entré au Jockey en 1839, montant alors en courses plates ou steeple-chases avec ses jeunes collègues du cercle, cavalier impeccable, toujours vêtu d'une longue redingote boutonnée dessinant sa taille, et d'un étroit pantalon de nuance claire, le monocle à l'œil. Il est resté longtemps le dernier fidèle à la tenue naguère adoptée par les membres du Jockey pour les réunions sportives de Chantilly : l'habit à la française, olive à boutons d'or. C'est le comte de Montguyon, un des anciens titulaires de la fameuse Loge infernale de l'Opéra, grand ami de Morny, dont Daudet se souviendra dans le *Nabab* en le dessinant, avec quelque exagération de ses travers, sous le nom de Montpavon...

On rencontre les habitués de toutes ces solennités, le marquis de Juigné, propriétaire d'une écurie de courses, le prince d'Arenberg, MM. Léonce Delattre, Poe-Nanquette, beau-père du ministre Baroche, Edgard de la Charme, le duc de Fezensac, qui sera président du Jockey, plus tard, le duc de Fitz-James, les barons Alphonse et Gustave de Rothschild.

Les paris, en 1870, ne s'opèrent pas tout à fait comme aujourd'hui. Le pari mutuel de nos jours a été inventé par le Parlement qui, trouvant le jeu immoral, a voulu que l'Etat bénéficiât au moins de cette immoralité.

On parie au livre. Les list-men ou bookmakers sont placés en rang d'oignons sur la pelouse et ils ont des cartes indiquant la cote des divers chevaux. Le monde connu des courses, les clubmen, jouent avec eux sur parole, donnent leurs ordres que le bookmaker inscrit simplement sur son livre : le minimum de l'enjeu est vingt francs ou cent francs, selon la qualité de ces offices.

De même, entre eux, les gens de sport parient au livre, c'est-à-dire que l'un d'eux inscrit l'enjeu fait avec son partenaire. Lorsque les bookmakers se trouvent en présence de personnes inconnues d'eux, ils encaissent le montant de l'enjeu et remettent au parieur une fiche indiquant l'opération. Ils ont des bureaux en ville, où l'on peut parier dans la semaine précédant la course. La rue de Choiseul en est le centre. Les bookmakers sont tous Anglais : Gideon, Saffri, Robinson, Mac-Evoy, Wright, Mathyssens.

Les chevaux, pour le Grand Prix, payent mille francs pour l'entrée ; le forfait est de 600 francs. Le deuxième arrivant gagne dix mille francs, le troisième, cinq mille. La course est de trois mille mètres.

Douze chevaux vont courir, représentant les écuries major Fridolin, Ed. Fould, Schickler,

André, Morris, Braylay, Dawson, Bowes, Delatre, Cartier.

Dans l'attente du grand moment, le journaliste sportif Robert Milton s'amuse à faire des jeux de mots sur le nom des propriétaires et des sportsmen :

— Il serait plus sage d'être tout près de *Lagrange* et pas loin *Delatre*, au lieu d'être assez *Fould* pour chercher dans le sport à être un fier *Lupin*.

A qui va être la victoire ? Depuis la réorganisation de 1863, les chevaux français ont gagné une fois de plus que les chevaux anglais. Cet avantage des couleurs françaises va-t-il se continuer ? Les écuries françaises sont anxieuses. Aura-t-on, comme l'année précédente, où *Glaneur* fut vainqueur, à enregistrer un succès ?...

Huit jours auparavant, *Bigarreau* a triomphé au Derby français, *Sornette* a gagné le prix de Diane, à la grande Poule des Produits. On discute les chances des autres chevaux français : *Ambor*, *Minotaure*, *Don Carlos*, *Valois* et ceux des chevaux anglais : *Coutt's*, *Rearder*, *Nobleman*, *Prince of Wales*, *Pandore*.

Un immense frémissement dans la foule anxieuse : l'oriflamme s'élève au bout du mât. Minutes d'une indescriptible agitation, dans ce tumulte qui précède un grand événement... puis, soudain, parmi ces milliers et ces milliers de spectateurs, un silence impressionnant, et l'on entend le sol ébranlé par la galopade effrénée des chevaux... C'est le

baron de la Rochette qui a donné les départs. L'arrivée sera jugée par le comte Greffuhle.

Toutes les émotions coutumières... Puis une formidable clameur. Et un nom aussitôt répété, avec des acclamations prodigieuses :

— *Sornette... Sornette !...* le cheval français !

Victoire française complète ! *Minotaure* est second, *Valois* troisième, quatrième, *Don Carlos*...

Sornette, la triomphatrice, née en 1867 au haras de Villebon, de *Light* et *Surprise*, a été entraînée et montée par le jockey Charles Vatt, à qui cette journée heureuse a rapporté, pour sa part, quarante mille francs. *Sornette* appartient au « major Fridolin ».

Quel est ce « major », qui ne figure sur les cadres d'aucune armée ? C'est un pseudonyme. Les pseudonymes, aujourd'hui interdits, sont alors volontiers usités. Ainsi le baron Schickler prend-il le nom de son « Haras de Martinvast ». Le « major Fridolin » est, en réalité, non seulement le principal propriétaire, M. Charles Laffitte, mais aussi ses associés, le baron Nivière et Khalil-Bey.

M. Charles Laffitte, fils du célèbre banquier Jacques Laffitte, associé et successeur de Perréaux, est grand, svelte, très boutonné, une haute cravate autour du cou, visage rasé, d'épais sourcils noirs sous une forêt de cheveux blancs. Il a adopté les manières anglaises ; c'est un homme d'esprit, mais il a aussi l'esprit de la contradiction : cavalier accompli, il s'est plu naguère à mille prouesses, et, un jour, il a gagné une partie de billard

au comte de Chateauvillard, les deux joueurs étant à cheval.

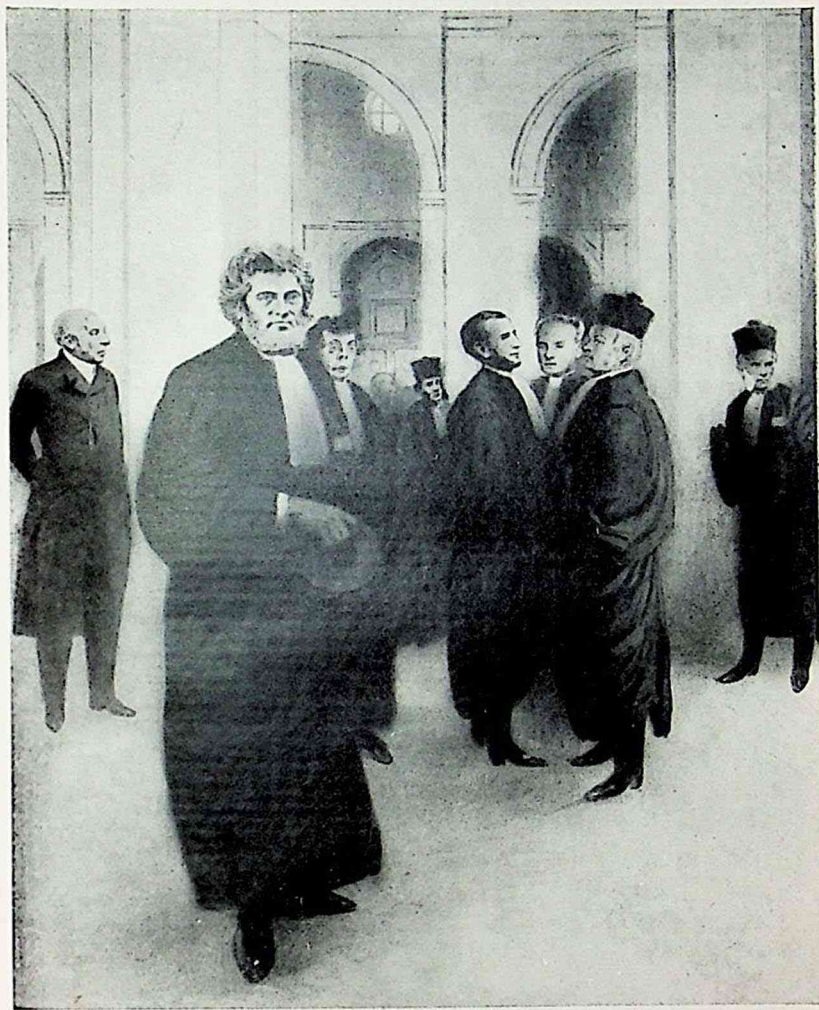
Khalil-Bey, avec ses petits yeux luisant au-dessus de ses joues bouffies, c'est alors l'Oriental autour duquel se fait une légende. Il est en train de dépenser largement ses millions, qu'il aura la surprise de voir fondre bien vite. Il joue un jeu d'enfer ; son appartement de l'angle du boulevard des Italiens et de la rue Taitbout, où de vraies splendeurs voisinent avec du luxe de pacotille, où il a fait décorer par Courbet, en lui permettant toutes les libertés, un boudoir fameux, est plein de parasites, s'entendant à aider à la ruine, qu'il supportera mal. Il reviendra à Paris comme ambassadeur de Turquie, mais l'impossibilité de continuer son train l'accablera et il finira piteusement. Mais alors, il est dans sa période de splendeur. Malgré ses millions, certains tolèrent mal les familiarités qu'il se permet.

— Bonjour, père Delamarre, dit-il un jour, en abordant le comte Achille Delamarre.

L'ancien colonel le toise avec hauteur, et lui répond froidement :

— Bonjour, Turc.

L'enthousiasme monte, déborde. Des clameurs s'élèvent. Sur la pelouse, on entend des détonations : ce sont des bouchons de champagne qui sautent, fêtant la victoire de *Sornette*. Parmi les parieurs particulièrement heureux, on cite M. Steenackers, le député de la Haute-Marne, et le baron Jérôme David.



Le Palais en 1870

Chaix d'Est Ange,

Berryer,

Cremieux,

Cléry,

Jules Favre

Jules Ferry

Carraby.



Le Palais en 1870

Cresson,

Lachaud,

Floquet,

Dufaure,

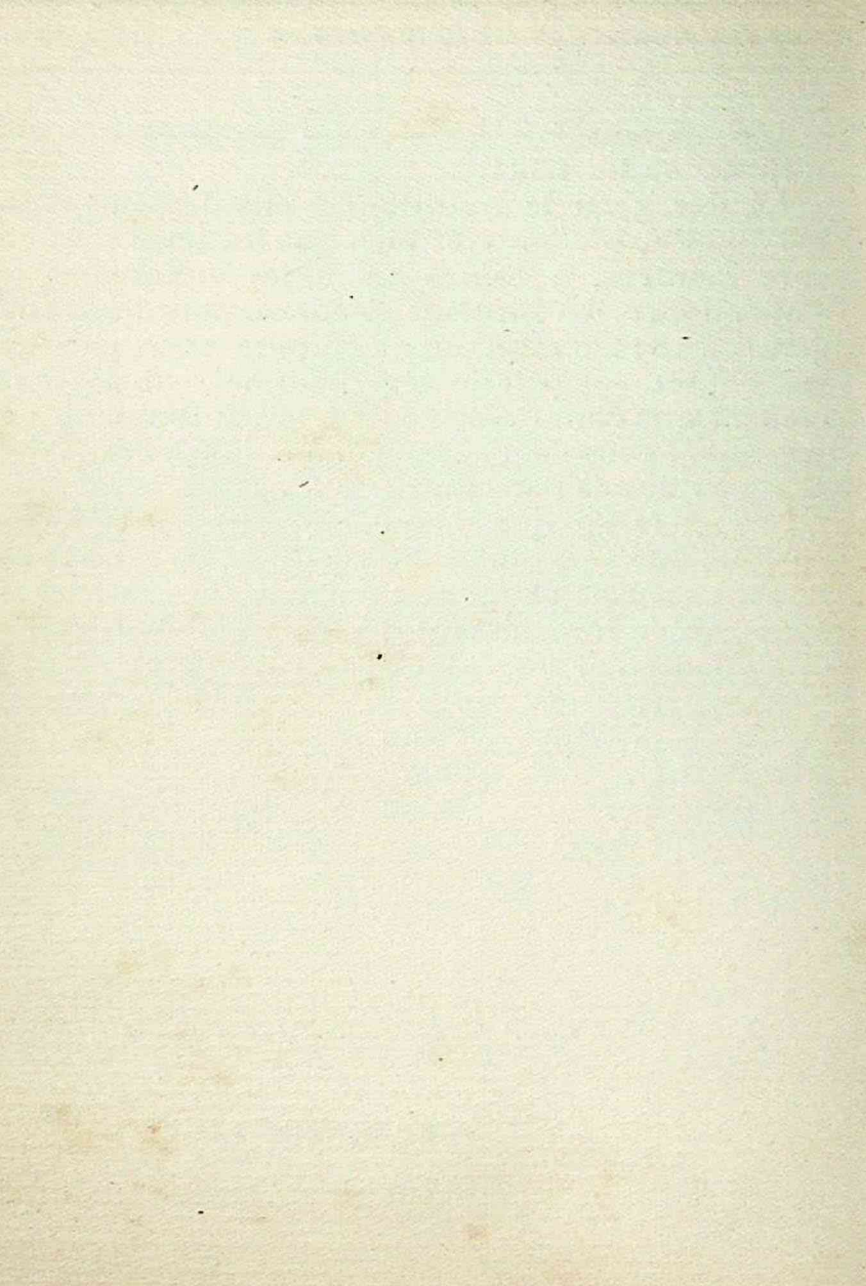
Lenté

Rousse,

L'Empereur fait appeler les propriétaires victorieux, et les félicite.

Le soir, c'est le traditionnel envahissement du bal Mabille, où l'on voit bien que les têtes sont encore montées, à toutes les folies auxquelles on s'abandonne. La suprême élégance, pour les jeunes gens, en 1870, c'est d'aller à Mabille, avec, par-dessus l'habit, un paletot léger, forme redingote, de couleur gris clair, avec fleurs à la boutonnière. Les Anglais se consolent assez gaiement de leur défaite. Il y a de la joie dans l'air...

... Qui dirait que l'année suivante, à la même époque, une âcre odeur d'incendie et de sang prendra à la gorge, et qu'on ne s'avancera, à travers Paris, qu'en franchissant des restes de barricades, cependant que les ruines fument encore ?...



LA VIE JUDICIAIRE

LES GRANDS AVOCATS. — JULES GRÉVY, LACHAUD, EDMOND ROUSSE, JULES FAVRE. — L'ÉMOTION DE M. SÉNART. — LES TRADITIONS DU BARREAU. — DUC ET PRÉSIDENT. — MÉNÉLAS CONTRE MÉNÉLAS. — LES AUTOGRAPHES DE M. CHASLES. — UNE EXTRAORDINAIRE MYSTIFICATION. — LA CORRESPONDANCE DE VERCINGÉTORIX. — LE TOMBEAU DE CHATEAUVILLARS. — LES AFFAIRES DE DUEL. — PROCÈS DE THÉÂTRE. — UN PRÉCEPTEUR ROMANESQUE. — LE CRIME DU VALET DE CHAMBRE. — « QU'EST-CE QUE MONSIEUR DIT DE ÇA ? » — LES DÉLICATESSES D'UN CRIMINEL.

AUN autre ordre d'idées que celui qui fait l'objet de ces études, appartiennent les procès politiques, si nombreux pendant les derniers mois de l'Empire (1), ayant à compter avec une Opposition redoutable et incon-

(1) Le « Drame d'Auteuil », le meurtre de Victor Noir, qui s'était présenté chez le prince Pierre Bonaparte, avec Ulric de Fonvielle, comme témoins de Paschal Grousset, est du 10 janvier. Le prince Pierre, qui s'était constitué prisonnier, protesta de son désir d'être jugé par une cour d'assises. Le gouvernement constitua la Haute Cour de justice qui se réunit à Tours le 21 mars, sous la présidence de M. Glandaz, doyen de la cour de cassation. Les avocats de la partie civile, étaient Floquet et Laurier. Le prince fut acquitté. Ulric de Fonvielle, pour un incident d'audience, fut condamné à dix jours de prison.

L'arrestation de Henri Rochefort, après autorisation des poursuites par la Chambre, appréhendé au moment où il se rendait à

testablement brave. La catastrophe s'annonce, et le régime craque, attaqué par des forces jeunes et fraîches. Le procès de la Haute Cour, les incessants procès de presse, l'instruction de l'affaire du Complot contre les institutions impériales, les poursuites contre les manifestants ou contre les *leaders* populaires de réunions publiques, relèvent de l'histoire d'une révolution, avec tous leurs incidents dramatiques ou pittoresques, et quelque philosophie se dégage, aujourd'hui, des rôles divers auxquels devaient être appelés les hommes alors à la tête du mouvement !... Dans cet essai de reconstitution d'un moment d'une société, il ne s'agira, ici, que de la vie judiciaire, hors des causes politiques.

une réunion publique, rue de Flandre, est du 7 février. Cette arrestation fut suivie d'émeutes : dix-huit barricades s'élevèrent dans le faubourg du Temple et à Belleville : à la tête de ce mouvement était Gustave Flourens, qui avait « arrêté » le commissaire de police. Quatre cents arrestations étaient opérées, dont les rédacteurs de la *Marseillaise*. Le 11 février, le mécanicien Megy, inculpé de complot contre la sûreté de l'Etat, arrêté chez lui, rue des Moines, blessait mortellement, en se défendant, l'inspecteur de police Mourot.

Dès lors, une série ininterrompue de poursuites et de procès de presse, auxquels s'ajoutent ceux dirigés contre les instigateurs de la grève du Creusot, à la suite du manifeste de l'Association internationale des travailleurs. Le *Journal officiel* annonce que la police est sur les traces d'une conspiration ayant pour but d'attenter à la vie de l'Empereur. Un soldat déserteur, Beaury, revenu de Londres, est arrêté, et on fait avouer à ce déséquilibré qu'il devait assassiner Napoléon III. Nouvelles arrestations, parmi lesquelles celles de Millièrre et de Protot, défenseur de Beaury. D'autres émeutes suivent la proclamation du plébiscite et déterminent la réunion d'une autre Haute Cour de justice, devant laquelle sont renvoyés soixante-douze accusés. Le procès s'ouvre le 18 juillet, sous la présidence de M. Zangiacomi. Trente-sept accusés sont acquittés. Mais les événements se précipitent, et les préoccupations extérieures l'emportent sur toutes les autres. L'écroulement de l'Empire affranchira les condamnés.

L'Ordre des avocats (il a, alors, pour bâtonnier M. Grévy) a des traditions d'indépendance qu'il garde jalousement. Il a aussi des traditions de tenue auxquelles il reste fidèle, en grande majorité. Dans la salle des Pas perdus, où se trouve le lourd monument à colonnes dédié à la mémoire de Mallesherbes, dans cette vaste salle à arceaux, on ne rencontre guère que des visages rasés, encadrés de favoris longs ou courts. Même dans le jeune barreau, la moustache ou la barbe sont rares : il n'y a pas si longtemps qu'un avocat, dont la physionomie affectait je ne sais quel air militaire, a été l'objet d'un blâme. Le curieux qui pénètre dans cette salle, — dont la reconstruction après l'incendie du Palais de Justice, en 1871, devait complètement modifier l'aspect, — rencontre les maîtres de la parole et ceux dont l'autorité s'affermirait. Jules Grévy se plaint qu'on ait supprimé la réplique, pour les avocats ; Lachaud, tôt consolé d'un échec politique, l'année précédente, vif et ardent comme s'il n'eût pas plaidé sa première cause en 1838, passe, aussitôt entouré ; Edmond Rousse, ancien secrétaire de Chaix d'Est-Ange, et qui sera bâtonnier après Jules Grévy, se dirige vers une des Chambres où il va prononcer un de ses élégants et littéraires plaidoyers. Voici Jules Favre, ne pouvant supposer que d'écrasantes responsabilités pèseront sur lui, dans quelques mois ; il est alors l'avocat à la parole entraînante, abondante, qui a eu naguère cet honneur : au cours du procès fameux dit « des Treize », Berryer a déclaré

qu'après la vibrante plaidoirie de son confrère, il n'avait plus rien à ajouter. Après ses périodes, il a une manière de hoquet, auquel on est habitué et qui finit par concourir à l'effet de son éloquence. Député de l'Opposition, académicien depuis 1868, jouant un grand rôle politique, sa gravité s'est accommodée parfois d'un sourire, et il ne lui est pas désagréable qu'on se souvienne qu'il a fait jouer par les élèves de Samson, dans le salon d'un ami, un vaudeville de sa composition, *Entre l'arbre et l'écorce*. Ce tribun, à la Chambre, est célèbre au Palais par ses euphémismes dans les affaires délicates et par la façon harmonieuse dont, dans un procès scandaleux, il transforme les brutalités de la vie.

Voici M^e Sénart, qui jouit d'une grande autorité : à ses débuts, son émotion fut telle que la parole s'arrêta dans sa gorge et qu'il dut se rasseoir en n'ayant prononcé que des mots inarticulés : son client n'en fut pas moins acquitté. Voici M^e Léon Duval, qui jette quelque mot spirituel : il excelle dans les séparations de corps. On a dit de lui qu'il était presque un aussi grand démolisseur que le baron Haussmann : « Il a déjà séparé de corps la rue de Rivoli, le faubourg Saint-Honoré, le quartier de la Chaussée-d'Antin... Maintenant, il entame le boulevard Sébastopol ». Voici M^e Allou qui, plaidant pour un homme cruellement diffamé, a été à ce point émouvant, qu'un président, — un doyen, pourtant, de la magistrature, — n'a pu retenir ses larmes ; voici M^e Paillard de Villeneuve, un

des fondateurs de la presse judiciaire ; Busson-Billault, père de l'affable bâtonnier de l'an dernier ; Frédéric Thomas, écrivain actif autant qu'avocat ; Jules Nicolet, futur bâtonnier et qui, familier de Compiègne, n'a pas craint, un jour, d'y faire le chaleureux éloge de Jules Favre, mais avec tant d'esprit et de tact que l'Empereur n'en a été ni étonné ni blessé ; Victor Lefranc, futur ministre de M. Thiers ; Laya, Lenté, Jozon, Maulde ; Duverdy, qui aura, plus tard, des susceptibilités à cause d'un personnage de roman portant son nom ; Chaudey, qui finira tragiquement l'année suivante. Puis des hommes qui vont bientôt, après la prochaine révolution du 4 septembre, être appelés aux affaires publiques, à côté de Gambetta, Laurier, l'ancien secrétaire de Crémieux, alors en pleine lutte ; Floquet, Jules Ferry, « aux yeux chercheurs et d'une réserve enfiévrée », selon un portrait à la plume, qui ne s'occupe alors que de l'avocat ; combien d'autres... C'est dans cette salle des Pas perdus que se trouvent nombre de gouvernants de l'avenir.

La « barre » est d'institution récente, à la Cour d'assises. On raconte qu'on a établi cette disposition pour empêcher certains avocats, un peu trop fougueux, d'imiter Lachaud qui, emporté par le mouvement de son éloquence, ne pouvait tenir en place et se portait, parfois, jusqu'au banc des jurés.

Les avocats n'ont à leur disposition qu'un petit buffet, qu'on appelle le « buffet Martin », en face

de la Sainte-Chapelle. Au demeurant, il y a une simplicité générale dans les mœurs du Palais : tel bâtonnier donnait l'ordre d'arrêter sa voiture sur le quai de l'Horloge, comme pour s'excuser d'en avoir une, et faisait à pied au moins quelques mètres. Les honoraires des grands avocats ont triplé depuis 1870.

Il y a encore quelques physionomies originales, telles que celle de cet avocat qui, pour ne pas se départir de son calme, dans une affaire qui met en jeu des intérêts aigus et vise des personnages connus, donne à ceux-ci des noms latins et pendant sa plaidoirie, ne les appelle que Titus, Mevius et Sempronius... On sourit, en apercevant un autre avocat qui, dans un procès en usurpation de titre, a dû faire tant de recherches dans le d'Hozier que, hanté par l'armorial, il a répondu au président : — Oui, « Monsieur le Duc ».

Le changement de régime politique va diminuer de beaucoup le prestige de certains présidents, ou finir leur carrière. Il en est, cependant, qui ont l'heureuse fortune de demeurer sur le seul terrain des affaires ordinaires. Quelques-uns de ces magistrats, comme M. de Boissieu, ont une sorte de sévérité janséniste. D'autres font volontiers de l'esprit.

A une Chambre civile, l'huissier appelle un jour une cause de séparation de corps. Les époux portent un nom bien classique.

— Ménélas contre Ménélas...

— Comment ! dit le président en souriant, cette affaire-là n'est pas encore jugée, depuis le temps !

Au début de l'année, les conversations portent encore sur l'affaire Troppmann. Troppmann, condamné, déclare maintenant qu'il a des complices dont il ne veut pas donner les noms « pour des motifs très sérieux », mais ces noms, on les trouvera dans un portefeuille qu'il faut rechercher. Artifice un peu naïf pour prolonger sa misérable vie. Après son exécution, un peu scandaleuse par le nombre des « invités » (1), on agite la question du huis-clos, pour ce dernier acte du drame judiciaire. Des discussions reprennent sur la question de la survie, après que le couteau a tranché la tête du patient. Le Dr Pürel fait un peu frémir en assurant que l'existence dure encore une heure : « Si la tête d'un décapité, dit-il, ne traduit par aucun mouvement l'horreur de sa situation, c'est qu'il y a impossibilité physique, c'est que tous les nerfs qui servent de transmission au cerveau sont coupés à leur origine. Mais il reste les nerfs de l'ouïe, de l'odorat et de la vue, une partie de la troisième paire et la quatrième paire sont entières. Interrogez-les savamment, ils démontrent que cette tête vit, pense, mais que, ne pouvant traduire sa pensée, elle attend, immobile, l'éternel oubli. » Cette thèse du Dr Pürel est d'ailleurs vivement combattue par les physiologistes.

(1) Cette exécution a été racontée, en⁷ des pages saisissantes de Tourgueneff, convié à ce spectacle par Maxime du Camp. « Pour me punir moi-même, disait Tourgueneff, et donner un enseignement aux autres, je veux raconter tout ce que j'ai vu, revivre par le souvenir toutes les terribles impressions de cette nuit-là. »

II

Mais, en février, toute l'attention se porte sur une affaire correctionnelle de la 6^e Chambre, présidée par M. Brunet, dont le retentissement est énorme. Elle provoque bien des réflexions narquoises. A l'audience, il y a foule pour voir de près ce Vrain-Lucas qui a, pendant si longtemps, mystifié effrontément le savant géomètre et mathématicien Chasles, et, avec lui, une partie de l'Académie des sciences. Vrain-Lucas a tiré de l'infortuné M. Chasles quelque cent quarante mille francs, en lui vendant, depuis dix ans, des lots considérables d'autographes, — fabriqués par lui. Son audace a augmenté avec la confiance du savant, et il a fini par lui faire payer fort cher des lettres d'Alexandre le Grand, de Vercingétorix, et même de Lazare le Ressuscité. Cela a été, dans Paris, un immense éclat de rire. M. Chasles est tombé du haut d'un beau rêve, depuis qu'il ne peut plus croire à l'authenticité des vingt-sept mille pièces composant sa collection : il a eu la foi tenace. Si Vrain-Lucas a été arrêté facilement, c'est que M. Chasles le faisait surveiller, depuis quelque temps, — parce qu'il redoutait que son homme n'allât porter à l'étranger ses merveilles.

A la vérité ce sont les premiers succès de Vrain-Lucas qui l'ont enhardi et ont fini par le pousser à des manières de défis. Cette ingénieuse escroquerie, à ses débuts, a été fort bien machinée.

Vrain-Lucas a d'abord apporté à M. Chasles des

lettres de Pascal au chimiste anglais Robe Boyle, puis quelques feuillets de notes, portant sa signature. M. Chasles les lit et s'enthousiasme : quelle belle cause à soutenir ! Ces lettres et ces notes indiquent qu'on fait honneur à Newton de découvertes qui appartiennent à Pascal, véritable auteur du système des lois d'attraction. Une réparation s'impose envers une grande mémoire ! Le 8 juillet 1865, M. Chasles, avec quelque orgueil de la révélation qu'il apporte, entretient l'Académie du sujet qui le passionne : l'Académie prête la plus grande attention à cette communication, mettant le monde savant en émoi. Les lettres de Pascal sont insérées dans le compte rendu de la Compagnie.

Cependant, un physicien de l'Académie, M. Duhamel, émet des doutes : ces lettres supposent l'emploi de formules et de mesures que n'avait pu connaître Pascal. N'est-ce que cela ? Ce sont, maintenant, des lettres de Pascal à Newton que livre M. Chasles. « Mon jeune amy, dit Pascal, je vous envoie divers problèmes qui ont esté autrefois l'objet de mes préoccupations... »

Les preuves surabondent ; les sceptiques finissent par s'incliner devant leur accumulation. Mais il y en a trop, à la fin, et d'autres lettres, suspectes, font recommencer la discussion. M. Chasles étale sur le bureau de l'Académie toute une correspondance de Galilée, de Cassini, de Huyghens. M. Leverrier ose avancer qu'on se trouve en présence de faux : malgré les soixante-douze ans qu'il avait alors, M. Chasles défend ses autographes pied à

pied, et les thèses nouvelles qui en dérivent. A chaque séance, il produit des armes nouvelles.

C'était Vrain-Lucas qui les lui fournissait. Il les tirait, disait-il, du fonds admirable d'un certain M. de Boisjournain, héritier d'une vieille famille, mais réduit à une situation pénible, qui l'obligeait, le cœur serré, à se défaire de ses trésors, sans vouloir paraître lui-même dans ces négociations. Ce fonds était si vaste que M. Chasles en était arrivé à commander, en quelque sorte, ce qu'il désirait pour répondre à ses contradicteurs. Ceux-ci devenaient nombreux, et les savants étrangers entraient en lice. A l'aide de nouveaux documents, M. Chasles leur tint tête pendant quatre ans. Sa bonne foi était évidente d'ailleurs, mais le moment vint où il fallut bien reconnaître que sa crédulité ne l'était pas moins. On trouva le texte d'une prétendue lettre de Galilée dans la préface d'une étude le concernant.

Ce fut une séance tragique pour M. Chasles que celle du 12 septembre 1869, à l'Académie des sciences : semblable à un homme qui vient de tout perdre, il avoua loyalement qu'il avait été trompé. Il dénonça le faussaire ; Vrain-Lucas fut arrêté et une longue instruction commença. L'examen de la collection révéla la plus surprenante des mystifications. Cette collection ne se composait pas seulement de lettres de savants ; elle comprenait des autographes d'illustres personnages de l'antiquité.

Il y en avait d'Archimède, de Caton, de Virgile, d'Alcibiade, de Néron, de Caligula, de Platon, de

Socrate, d'Anacréon, de Cicéron, de saint Pierre et de saint Paul, d'Hérode, de tous ceux qui avaient joué un rôle dans l'histoire ou tenu un rang dans les lettres.

Tels ces quelques billets :

Cléopâtre, royne, à son très amé Jules César, empereur.

Mon très amé, nostre fils Cesarion va bien. J'espère que bientost il sera en estat de supporter le voyage d'icy à Marseille, où j'ay dessein de le faire instruire... J'y veux conduire moi-même nostre fils et vous prier par ycelle occasion. C'est vous dire, mon très amé, le contentement que je ressens lorsque je me trouve près de vous. Et ce, en attendant, je prie les dieux nous avoir en considération. Le XI Mars, l'an de Rome VCCIX.

CLÉOPATRE.

Alexandre, Rex, à son très amé Aristote, salut.

Mon amé, ne suys pas satisfait de ce qu'avez rendu public aucun de vos livres, que deviez garder sous le scel du mystère, car c'est en profaner la valeur... Quant à ce que m'avez mandé d'aller faire un voyage au pays des Gaules, afin d'y apprendre la science des Druides, non seulement vous le permits, mais vous y engage pour le bien de mon peuple, car vous n'ignorez pas l'estime que je fais d'icelle nation que je considère comme étant ce qui porte la lumière dans le monde. Je vous salue. Ce XX des kalendes de may, an de CV Olympiade.

ALEXANDRE.

Vrain-Lucas trouvait toujours le moyen de flatter le vieux patriotisme de M. Chasles, qui estimait tout naturel qu'Alexandre considérât la Gaule comme la première nation du monde.

Un simple billet de Vercingétorix :

J'octroy le retour du jeune Trogus Pompeius auprès de l'empereur Jules Cesar, son maistre, et ordonne à ceux que ces lettres verront le laisser passer librement. Ce X des kalendes de... (*date déchirée*).

VERCINGÉTORIX.

Une lettre de Lazare le Ressuscité, blâmant les pratiques barbares des Gaulois, était faite pour étonner.

...Ils ne peuvent être religieux sans être homicides. Pour satisfaire à ce qu'ils appellent leur religion, il faut qu'ils la déshonorent tout d'abord. Ce X avril XLVII.

Une des perles de la collection était assurément la lettre de Marie-Madeleine à Lazare :

Mon très amé frère, ce que me dictes de Petrus, l'apôtre de notre doux Jésus, me fait espérer que bientôt le verrons icy, et me dispose à le bien recevoir. Notre sœur Marthe se réjouit aussi, sa santé est fort chancelante, et je crains son trépas : c'est pourquoy je la recommande à vos bonnes prières... Je n'en diray rien de plus, sinon que j'ay grand désir de vous voir, et prions Nostre-Seigneur nous avoir en grâce. Ce X juin XLVI.

L'égarement de M. Chasles n'allait pas jusqu'à admettre que Lazare, Archimède, Cléopâtre ou Marie-Madeleine eussent écrit en vieux français. Aussi Vrain-Lucas donnait-il cette origine à ces textes : Alcuin, le ministre de Charlemagne, avait formé cette collection de lettres anciennes, réunies à l'abbaye de Tours. Rabelais, après sept siècles, avait retrouvé cette collection ; il en avait pris des copies et des traductions, et c'étaient ces copies, attribuées, pour la plupart, à Rabelais lui-même, que possédait le soi-disant M. de Boisjourdain.

Depuis qu'il avait porté plainte, M. Chasles, se lamentant sur les ruines de son bonheur de collectionneur, avait repris un vague espoir que quelques-uns des autographes, au moins, fussent au-

thentiques. Peut-être, dans le fond, avait-il plus de rancune contre les savants, ses collègues des académies, qui avaient soufflé rudement sur ses illusions, que contre le prévenu. Il ne pouvait oublier les heures de joie qu'il avait dues à celui-ci, alors qu'il avait en Vrain-Lucas une foi ingénue. Et qui sait, si, malgré tout, même encore maintenant, il ne croyait pas toujours un peu à l'existence du mystérieux M. de Boisjournain ?

A l'audience, il ne chargea pas trop Vrain-Lucas, à quelque ridicule qu'il eût été exposé par lui.

— Mais enfin, lui dit le président, vous deviez avoir parfois quelques doutes, car certains de ces prétendus autographes trahissent de grossières erreurs de dates ?

— Oui, répondit M. Chasles, des pièces me paraissaient suspectes... une lettre de la belle Ferrière, notamment, puis une autre, signée « veuve Luther », une autre encore de Mahomet... Mais il me menaçait de me restituer l'argent et de reprendre des pièces auxquelles je croyais pouvoir tenir...

Vrain-Lucas fut condamné à deux ans de prison. En 1876, il devait être de nouveau condamné à quatre ans, pour détournement de livres aux libraires Turner et Wilhem. C'était une bien singulière figure que celle de cet homme de cinquante ans, au visage rasé, à l'œil vif, aux manières polies, doucereuses même. Escroc, sans doute, mais monomane aussi. Ce fut cette monomanie que plaida son avocat, M^e Helbronner. La thèse était assez vrai-

semblable. Même devant ses juges, il restait à Vrain-Lucas quelque orgueil — l'orgueil que lui, fils d'un paysan des environs de Châteaudun, n'ayant reçu qu'une instruction primaire, ancien petit employé de greffe, il eût, fut-ce par supercherie, remué tant de noms illustres et mis en mouvement les membres des Compagnies savantes !

III

D'autres affaires curieuses sollicitent l'attention. Un procès s'engage entre la femme et la famille du comte de Chateauvillars, au sujet de l'accomplissement des volontés suprêmes de cet arbitre des lois du duel. Le comte de Chateauvillars a demandé qu'on élevât son tombeau dans des conditions assez singulières, et que ce tombeau lui-même fût orné de très profanes souvenirs de son existence mondaine. Le tribunal déclare libéralement que satisfaction doit être donnée aux désirs du mort, pour étranges qu'ils soient. La belle personne qu'est Blanche d'Antigny, l'actrice qui chante, dans l'*Œil crevé* d'Hervé :

Menuiserie,
Charpenterie
Font de ma vie
L'unique envie !

se défend contre ses créanciers et leurs saisies. Le vieux duc de Brunswick qui passe, fardé et couvert de diamants, dans l'avenue des Champs-Ely-

sées en un équipage fastueux, intente un procès au *Figaro* qui l'a raillé. La reine d'Espagne, Isabelle, installée à Paris depuis la révolution qui l'a chassée de ses Etats, subit aussi bon nombre de réclamations se formulant sur papier timbré. Après treize ans, la veuve du philosophe Auguste Comte, le chef de l'école positiviste, continue à plaider, attaquant le testament de son mari. Beaucoup de procès de théâtre : actrices assignées par leur directeur pour avoir refusé un rôle, comme Mmes Paurelle et Priston ; auteurs réclamant, par la voie judiciaire, l'exécution d'un traité, comme Jules Barbier attaquant Marc Fournier, le directeur naguère fastueux de la Porte-Saint-Martin, sur le point de passer la main ; et, — vieille question ! — les directeurs se liguant contre l'Assistance publique.

On poursuit alors le duel, sous l'inculpation de « coups et blessures volontaires ». Les avocats généraux, Benoist et Merveilleux-Duvignaux, insistent sur la nécessité d'une répression sévère, même à l'égard des témoins « qui, eux, n'ont pas l'excuse de l'irritation ».

Aurélien Scholl, récidiviste, MM. de Malartie, de la Poëze, de Beaumont, de Magny, Hallez-Claparède, d'Allemans du Lau, de Juigné, de Gauville, doivent subir de solennels réquisitoires, tout au moins si leurs condamnations sont réduites, en appel, à des peines légères.

Une romanesque affaire, à son début : le précepteur des enfants de la princesse Auguste de

Broglie, nommé Teulat, s'est pris d'une passion telle pour la mère de ses élèves qu'elle l'a poussé à des excentricités semblant de nature à le faire interner comme aliéné. Teulat confesse que la froideur et le dédain de celle qui lui a inspiré cette passion l'ont exaspéré, mais aimer avec désespoir, est-ce être dément ? Et, rendu à la liberté, guéri par la douche de ses sentiments enflammés, il intente une action en dommages-intérêts contre la famille de Broglie.

Un notaire parisien, chose rare ! est poursuivi pour détournements, et c'est un grand scandale.

Hélas ! à toutes les époques, on rencontre les mêmes crimes ! Condamnation à mort d'un misérable, Guillaume-Bayon, pour l'assassinat en chemin de fer, sur la ligne de Lyon, de M. Lubanski, employé de la maison de banque Soubeyran. Condamnation aux travaux forcés du zouave Pallandre, tueur de filles, mais alcoolique à la responsabilité atténuée.

Mais dans cette période, on rencontre une autre cause célèbre, un crime accompli dans d'incroyables conditions de férocité : c'est l'affaire Lathauwers. Ce Lathauwers est un valet de chambre de vingt-sept ans, d'origine belge, particulièrement affecté au service de M. Lombard, un rentier du faubourg Saint-Honoré, frappé depuis quelque temps de paralysie, d'une paralysie qui lui laisse la conscience des choses, et là est l'horreur de la scène tragique qui s'évoque. On a pris Lathauwers pour ses bons certificats. N'est-il pas resté enfant de

chœur jusqu'à dix-huit ans ! Ces excellents certificats oublient deux condamnations, depuis ce temps où il était un pieux lévite.

Un jour, Mme Lombard lui fait une observation, justifiée par la façon brutale dont il traite le malade. Lathauwers lui répond insolemment, puis une colère furieuse monte en lui. Il va prendre dans la salle à manger un grand couteau de table, revient dans la chambre, s'approche de Mme Lombard et la frappe d'un terrible coup dans le dos, puis d'un autre dans le cou, jusqu'à ce qu'il l'ait tuée. Alors il contemple sa victime, ricane, et, s'adressant au paralytique, il lui dit :

— Qu'est-ce que Monsieur pense de ça ?

Puis il se précipite vers la cuisine pour s'enfuir par l'escalier de service. La femme de chambre, Marie Darve, et la cuisinière, Félicie Piot, poussent des cris d'épouvante en lui voyant dans les mains un couteau rouge de sang. Il se jette sur elles et les blesse grièvement : elles étaient perdues si un ouvrier tapissier, travaillant dans la maison, ne fût arrivé, attiré par le bruit, et n'eût désarmé l'assassin.

— Mais, demanda à Lathauwers le président Sallantin, pourquoi vous en preniez-vous à ces malheureuses femmes, contre lesquelles vous n'aviez aucun grief ?

— Ma foi, répondit Lathauwers, j'étais dans un de ces moments où, si je vous avais tenu, Monsieur le président, je vous en aurais fait tout autant !

Après sa condamnation à mort, — on ne s'ex-

plique guère pourquoi elle fut commuée en travaux forcés, — Lathauwers fit cette réflexion que la famille Lombard lui devait ses gages jusqu'au moment du crime. Il fit très exactement son compte et le réclama dans une lettre précise, d'un assez effrayant sang-froid : le meurtre ayant été commis dans l'après-midi, il arrêtait ce compte à vingt-six jours, — et une demi-journée. Cette demi-journée, c'était, disait-il, « par délicatesse ».

VI

LA VIE AU CAMP DE CHALONS

LE DERNIER CAMP DE CHALONS DE L'EMPIRE. — LA TOILETTE DE MOURMELON. — LES DRAPEAUX. — L'INSTALLATION SOUS LA TENTE. — LES SCULPTEURS IMPROVISÉS. — L'EMPEREUR ET L'EMPEREUR. — LES MANŒUVRES. — LES BATAILLES RÉGLÉES D'AVANCE. — LE FRANC-PARLER D'UN COLONEL. — DISPARITION SINGULIÈRE D'UN POINT DE DIRECTION. — LES CAFÉS. — LA MESSE AU CAMP. — UN AMI DU SOLDAT. — CHAM A CHALONS. — LES THÉÂTRES. — UN MOT DE BOURBAKI. — LE DRAME COMMENCE.

I

C E chapitre, ce n'est pas sans avoir le cœur serré qu'on le peut aborder : c'est que, là, le contraste est si poignant ! La brillante vie militaire du Second Empire, avec ses côtés souriants, cette gaieté que donnait la confiance, les souvenirs de guerres heureuses, les traditions d'élégance dans l'accomplissement du devoir, les coquetteries d'uniformes, les rivalités de corps, les fêtes, — et, comme épilogue, le grand drame de la Guerre !

Et cependant, dans ces notes sur la fin d'une époque, comment ne pas l'évoquer aussi, cette vie militaire, en lui donnant comme cadre ce camp de

Châlons, qui a laissé tant de légendes, où se dépensa tant d'entrain, où il y avait de la joie dans l'air, la joie d'une grande dépense d'activité, dans le travail des manœuvres, la joie de belles troupes se sentant jeunes et fortes, savourant ce qu'il y avait de nouveau pour elles dans cette existence en plein air, après la monotonie des garnisons. Puis les marches, les exercices, les tirs, les charges, l'image de la guerre, s'éloignant malheureusement un peu trop de la réalité ; mais aussi les distractions, en dépit de la fatigue, et le goût du plaisir qui, par mille idées ingénieuses, faisait oublier cette manière d'exil passager au milieu de la Champagne pouilleuse. Les visites ne manquaient pas, d'ailleurs, aux exilés, et, à certains jours de grandes revues, c'était tout Paris qui envahissait le camp, et, dans une curiosité amusée, prenait d'assaut Mourmelon.

Au mois de mai, l'immense plaine, semée de petits bouquets de bois de sapins, gardée jusque-là par quelques détachements, se réveillait soudain.

C'était une résurrection qui s'annonçait par la toilette de Mourmelon, par un grand mouvement aux stations voisines du camp, par l'arrivée d'industriels de toute sorte, par la réouverture d'hôtels et de cafés, et voici que survenait à son tour, sous l'œil vigilant du propriétaire du concert Pazat, le personnel théâtral, se préparant d'avance aux soirées tumultueuses. Le concert Pazat ! élément important dans l'existence du camp de Châlons sous l'Empire ! Dans cette ville qui se formait sur un

village, on se hâtait pour tout remettre en état, et l'on repeignait diligemment les enseignes des boutiques et des débits, enseignes s'inspirant toutes de ce milieu militaire : *Au Zouave galant*, *A Malakoff*, *A la prise de Solferino*. Toutes les rues portaient aussi un nom approprié : rue Canrobert, rue du Génie, place d'Armes, etc.

Des soldats de corvée balayaient les légers baraquements, reclouaient des planches ; d'autres aplanaient le sol pour l'installation des tentes. Mais des officiers du génie, suivis d'équipes d'ouvriers militaires et civils, examinaient attentivement le pavillon de l'Empereur, où le luxe même prenait une apparence martiale, et replantaient à ses alentours des arbustes, pour lui donner un cadre de verdure.

Qui se doutait de son pillage et de sa prochaine dévastation quand, à la fin du printemps 1870, arrivaient les divisions, commandées, cette année-là, non par un maréchal, comme d'habitude, mais par le général Frossard, gouverneur du Prince Impérial :

1^{re} Division (général Vergé), 9^e bataillon de chasseurs à pied, 32^e, 55^e, 76^e et 77^e de ligne.

2^e Division (général Bataille), 12^e bataillon de chasseurs à pied, 8^e, 2^e, 16^e et 7^e de ligne.

3^e Division (général Laveaucoupet), 10^e bataillon de chasseurs à pied, 2^e et 63^e, 24^e et 40^e de ligne.

Cavalerie (général Valabrègue), 4^e et 5^e chasseurs à cheval, 7^e et 12^e dragons.

Qui se doutait que ce serait le dernier camp

d'instruction de l'Empire, et que ces troupes, se trouvant toutes formées, seraient appelées à constituer le 2^e corps de l'armée du Rhin ! Qui se doutait que l'Empereur ne viendrait pas, comme tous les ans, au mois d'août ? Qui pouvait avoir la vision de ce que serait cet effrayant, et, hélas ! décisif mois d'août !... Ces drapeaux, ornés de l'aigle impériale, qu'on installait sur le front de bandière, qui eût imaginé leur sort !...

Mais on était loin des graves pressentiments, et l'installation des tentes se faisait dans la gaîté, comme toujours. Dans cette première période du camp, c'étaient les exercices les plus sérieux : les grandes parades, c'était pour le temps du séjour de l'Empereur, qu'accompagnaient des détachements de la Garde. C'était aussi le temps des raffinements de luxe, des visites, de toutes les aimables folies, après les heures consacrées au service, de tous les côtés mondains. Et c'était alors qu'apparaissaient les officiers étrangers mêlant leurs uniformes aux pimpants uniformes français, dans un pêle-mêle éclatant de shapskas, de talpacks, de casques, de bonnets à poils, de dolmans, de tuniques, de cuirasses, de vestes à brandebourgs, de sabretaches.

II

Mais, au début du camp, c'étaient les véritables expériences militaires, et il fallait se préparer au travail. Quelques jours étaient laissés pour l'amé-

nagement, qui était la grande affaire, tandis que les régiments, qui changeaient alors de garnison tous les deux ans, faisaient connaissance. Il s'agissait, pour leurs officiers, de décorer la tente qui allait être leur logis pendant quelques mois, et c'était à qui se montrerait le plus avisé. Il y avait, à Mourmelon, des brocanteurs tout prêts à exploiter ce désir de confortable, et qui réalisaient de fructueuses affaires en louant des meubles qui avaient eu bien des aventures : encore, dans la concurrence, fallait-il se hâter de se les assurer ! La fantaisie personnelle faisait le reste, pour donner un cachet pittoresque à ce *home* improvisé, où ne manquait guère jamais l'élément artistique. Ceux des officiers qui avaient servi en Afrique, et qui avaient eu l'habitude de la tente, se piquaient d'étonner leurs camarades par l'originalité de leurs conceptions.

Quant aux soldats, selon une tradition qui remontait à l'origine, leur premier soin était d'orner le camp. Des vocations de peintres et de sculpteurs se révélaient. On trouvait en abondance une pierre blanche et crayeuse dans laquelle on avait bientôt taillé des figures allégoriques. Il était de règle que le drapeau fut installé dans un de ces monuments. Chaque bataillon, chaque compagnie tenait à se signaler par ces attributs, par l'art apporté à les édifier.

L'Empereur, quand il arrivait au camp, ne manquait pas de les visiter et de féliciter, à l'occasion, les statuaires en pantalon rouge.

Le régiment du colonel Dubon s'était, une année, particulièrement distingué dans l'édification de ces monuments : sur sa ligne, il présentait un véritable petit musée. Le Souverain fut, notamment, frappé par un superbe lion, qui tenait le drapeau dans ses griffes : il y avait là du mouvement, de la fougue, attestant un véritable tempérament d'artiste.

— Bravo ! dit Napoléon III en s'adressant au factionnaire, qui a modelé ce beau lion ?

— Lempereur, répondit le factionnaire.

— Mais, mon ami, je vous demande qui a fait ce lion ?

— Lempereur, répliqua l'homme pour la seconde fois.

— Allons, pensa Napoléon III, je ne tirerai rien de ce garçon. — Il interrogea un autre soldat.

— Quel est l'auteur de cette sculpture ?

— Lempereur.

Napoléon III commençait à froncer les sourcils, se demandant ce que signifiait cette entente entre les troupiers, quand le colonel lui présenta le nommé Lempereur, musicien de 1^{re} classe et sculpteur de lions à ses moments perdus.

L'Empereur sourit, et félicita l'artiste de son talent, — et de son nom. Quelques jours plus tard, il lui faisait parvenir une montre, où les armes impériales étaient gravées sur la boîte.

Les manœuvres, en ce temps où le travail était moins intensif qu'aujourd'hui, occupaient surtout la matinée. Sur le grand espace dont on dis-

posait, on expérimentait les formations nouvelles, on étudiait les dispositions de combat qu'impliquaient les armes à tir rapide. L'ordre serré était encore en honneur, cependant, et des généraux ne renonçaient qu'avec peine à des systèmes dans lesquels ils gardaient confiance. On exécutait des thèmes manquant le plus souvent d'imprévu, et dans lesquels on prêtait un peu trop de complaisance à l'« ennemi ». On prenait d'assaut, avec une admirable régularité, les fameux « ouvrages blancs », à la droite de Mourmelon-le-Grand, ou les « ouvrages Niel » bordant presque la voie romaine. On livrait des batailles, dont le sort était réglé d'avance, entre les fermes de Douchery, du Piémont et de Bouy.

Cette trop fréquente simplicité de plans dans les hypothèses inquiétait parfois quelques officiers qui avaient voyagé, qui avaient vu d'autres manœuvres, ou qui, fanatiques de leur métier, souhaitaient un enseignement se rapprochant plus de la vérité.

On raconte qu'un colonel de chasseurs à cheval reçut un jour des félicitations d'un général pour une charge brillante qu'il avait conduite contre une redoute défendue par les chasseurs à pied.

— Bravo ! lui dit le général, la redoute a été magnifiquement enlevée, et la charge a été superbe !

Le colonel avait son franc-parler.

— Il n'en est pas moins vrai, dit-il, que si j'avais eu en face de mes escadrons des fusils tirant de vraies cartouches...

— Eh bien, qu'auriez-vous fait ?

— Mon général, j'aurais f.... le camp.

On avait de belles troupes, alertes, pleines d'entrain, habituées à soigner leur tenue, pliées aux minutieux détails du service, pendant les sept ans passés sous les drapeaux. Elles exécutaient superbement des mouvements compliqués. On savait qu'on pouvait tout leur demander. Hélas, le commandement ne tenait pas assez compte de ce qui se passait ailleurs !

La monotonie des exercices inspira une fois à de jeunes sous-officiers de cavalerie une idée assez hardie, dont un général se fâcha fort, et il eut raison, sans doute, de se fâcher ; mais, en réfléchissant, il eut pu voir là une leçon.

La manœuvre du jour ressemblait un peu trop à celle de la veille, qui ressemblerait à celle du lendemain, et elle avait lieu sur le même terrain, de sorte qu'elle commençait toujours d'une façon identique.

Le général désignait un arbre isolé, au loin :

— Point de direction sur l'arbre !

Et les escadrons s'ébranlaient. Ce matin-là, le général répéta, machinalement, son commandement habituel... Mais il eut tout à coup un tressaillement. L'arbre, le fameux arbre n'existait plus, il avait disparu !

— Ah ça ! fit-il...

Il poussa une reconnaissance, au galop, ne laissant pas d'être intrigué. Il eut bientôt l'explication du mystère : il ne restait plus qu'un peu du tronc,

l'arbre avait été prestement scié pendant la nuit.

Le service terminé, on se rendait à Mourmelon, on se répandait dans les cafés, — le « café Français », le café François, le café du Globe, — dans les brasseries que l'Exposition de 1867 avait mises à la mode, dans les concerts, dans les « beuglants », où on scandait les refrains des chanteuses (que rien n'étonnait plus !) avec les sabres frappant le plancher en cadence. Et les soldats se dirigeaient aussi vers le « Bal d'Orient ». Aux heures tardives, quelques-uns de ces établissements tapageurs fermaient leurs portes officiellement, mais les initiés savaient comment y pénétrer ! Un judas était aménagé, et le jeune lieutenant qui ne voulait pas encore songer au sommeil, introduisait son épaulette dans ce judas, pour prouver sa qualité d'officier.

On allait aussi dîner, à cheval, à la ferme de Suippe, ou, si l'on disposait d'une permission, on gagnait Reims, et l'on s'installait à l'*Ecu d'argent*.

Cette année-là, comme les autres, on faisait des projets pour le temps du séjour de l'Empereur. C'était le moment brillant, celui où se retrouvait toute une société mondaine, où l'on visitait le camp, où on donnait carrière à tout le fla-fla militaire.

Pendant le séjour de l'Empereur, la messe au camp, dite sur un autel surélevé de quelques marches, était un spectacle qu'on ne pouvait manquer, le dimanche matin. Les troupes se massaient en colonnes autour de cet autel, lui formaient un impo-

sant encadrement, en laissant, près des marches, un espace pour l'Empereur, le commandant en chef et leurs états-majors. Les diverses phases de la messe suscitaient, au commandement, des mouvements exécutés avec un admirable ensemble par ces milliers d'hommes sous les armes. Au moment de l'élévation, les troupes mettaient le genou à terre et faisaient le salut militaire, tandis que tous les tambours et les clairons battaient et sonnaient « aux champs ». Le canon, à cet instant solennel, faisait aussi entendre sa grosse voix.

Au camp de Châlons, trois ans auparavant, on avait vu aussi les turcos s'agenouiller, tout musulmans qu'ils fussent. L'Empereur avait songé à ne pas les contraindre à s'incliner ainsi et à respecter leur foi, mais leur commandant, par une coquetterie de montrer la discipline de ses Arabes, avait demandé qu'ils prissent part à la cérémonie.

Les revues, où figuraient les détachements de la Garde pendant la présence de Napoléon III, offraient souvent un simulacre de combat par lequel elles se terminaient. Les gendarmes aux buffleries jaunes contenaient avec peine la foule, venue de loin. De belles privilégiées, sans souci de la profanation, venaient s'asseoir sur les marches de l'autel, d'où la galanterie ne permettait plus de les déloger.

Où sont ces pompes militaires, ces traditions qui s'étaient conservées, les uniformes éblouissants, — les tambours-majors géants, les grandes barbes

et les tabliers blancs des sapeurs, armés de haches, coiffés de bonnets à poils, les tuniques bleu de ciel des Cent-Gardes, les cuirasses ornées d'un soleil et les casques à chenilles des carabiniers, les casques à bandeaux en peau de tigre des dragons, les plastrons blancs ou rouges des lanciers, aux shapskas coquets, faisant crépiter les flammes de leur lance, les brandebourgs des voltigeurs, les turbans des zouaves, les pelisses flottant au vent des hussards, les crispins des cuirassiers, les kolbacks des guides, les spencers ornementés des hussards, les bonnets de fourrure à torsades des artilleurs... Et les cantinières, en leurs uniformes de fantaisie et leur petit baril passé en bandoulière ! Et les chapeaux chinois des musiques, et les flammes des trompettes !...

III

Le bon dessinateur Cham, cocardier dans l'âme, n'a guère manqué, jusque-là, sa visite au camp. Mais il adore le troupier et, ne s'en allant point, la revue finie, il l'observe dans sa vie intime. Alors, là, c'est avec une sympathie cordiale qu'il sourit de ses naïvetés, de ses idées sur le monde, de sa philosophie.

Un grenadier montre d'une main sa petite tente-abri, où il faut se glisser, tandis que, de l'autre, il tient une lettre.

— Et ma famille qui m'écrit qu'elle va venir me voir, et que, au lieu de descendre à l'hôtel, elle descendra chez moi !

Sous une averse furieuse, devant la marmite inondée que considère avec calme un soldat :

- C'est comme ça que tu trempes notre soupe ?
- Pas besoin de s'en occuper : elle se trempe toute seule.

Un cavalier, au pansage, vient d'être atteint par une ruade de son cheval et est sur le point de défaillir. Son maréchal des logis le réconforte à sa façon.

— Il faut vous accoutumer à recevoir, au besoin, un coup de pied de cheval dans l'estomac. Un bon estomac doit se faire à tout.

Par une bourrasque, deux fantassins courent après leur shako :

— Par ces temps de vent, la légèreté du nouveau shako offrant un exercice hygiénique à la santé du soldat.

Cham a reçu les confidences des petites misères des troupiers. Un dessin est intitulé : « La levée du camp de Châlons ». Il représente un soldat aidant à enlever les tentes et considérant une légion de rats.

— Les pauvres bêtes, elles vont se trouver bien seules !

Le chauvinisme de Cham, cette année-là, au moment où se répandent des rumeurs de guerre, lui fait jeter sur le papier ce croquis qu'on ne retrouve pas sans tristesse : deux soldats lisent un journal, assis sur un banc, et l'un d'eux s'écrie :

— Dire qu'ils font des vœux pour la paix !... Faut-il qu'il y ait des gens qui aient des goûts pervers !

Le soir, plusieurs fois par semaine, il y a théâtre

pour la troupe. C'est une grande baraque, avec des banquettes et des estrades de côté pour les officiers, et une longue suite de gradins pour les soldats, conviés à tour de rôle, par brigade. Ce sont, dans les couloirs, des cuirassiers de garde qui remplacent les ouvreuses, prêts à expulser les spectateurs trop turbulents. C'est une des légendes de ce théâtre que la lutte ingénieuse d'un soldat un peu « éméché » contre cette autorité à poigne. On a fait sortir ce lignard, en raison de ses écarts de tenue : il tient cependant à assister à la fin du spectacle. Il s'avise de changer d'uniforme avec un camarade des chasseurs à pied, et, ainsi assuré de n'être pas reconnu, il rentre dans la salle. Mais son attitude paraît, de nouveau, manquer de dignité : ordre de sortir. Il revient en zouave. Même aventure. Il revient en turco. La représentation se termine, heureusement, sans quoi il eût successivement endossé tous les uniformes.

J'ai dit que c'était là une légende. A la vérité, c'était, au contraire, un fond de discipline dont le général Bourbaki, un jour, put faire l'épreuve. On vit, soudain, une flamme s'élever ; le gaz avait mis le feu à un portant du théâtre. Il y eut aussitôt un commencement de panique : fantassins, artilleurs, cavaliers se levaient tumultueusement, cherchant à gagner la sortie, risquant de s'écraser et de s'étouffer. Mais la forte voix de Bourbaki domina le bruit d'une foule s'affolant.

— Rasseyez-vous, cria le général... Le premier qui bouge, je le fiche au clou !

Et cette menace d'une infime punition l'emporta sur le sentiment naturel de la conservation et fit oublier le danger. Chacun reprit sa place, et, le feu ayant été rapidement éteint, la représentation continua.

Quelques mois plus tard, ce théâtre, évoquant tant de soirées joyeuses, où le spectacle était dans la salle autant que sur la scène, allait être détruit... Au milieu des ruines, il resta longtemps, par hasard, protégé par un pan de mur, un exemplaire du règlement pour les représentations. Ce règlement était lu, chaque soir, par un officier de service : il interdisait « les marques d'improbation », qui n'étaient guère à redouter, pourtant, et il défendait surtout, pour la préservation du plancher, de frapper du pied.

Cette année-là, il s'agissait bien, en juillet, de représentations !... Les manœuvres prenaient soudain de la gravité, dans le sentiment de la responsabilité qui apparaissait au commandement, et on commençait à ne plus enlever d'assaut aussi facilement les « ouvrages blancs »... Mais qui pouvait, quand, bientôt, les divisions, toutes formées, s'ébranlèrent vers le Rhin dans l'enthousiasme, imaginer les prochaines épreuves !

Le camp de Châlons, pendant dix ans, allait re-devenir une sorte de désert... Il se réveillait, en 1880, aux fanfares du 7^e et du 10^e cuirassiers, en reprenant possession, les premiers... Mais des heures tragiques avaient passé ; les événements avaient fait une œuvre sacrée de l'ardeur au tra-

vail, on n'avait plus le temps de songer au plaisir, et les officiers qui avaient jadis passé là, sous un uniforme moins sobre que celui qu'ils portaient désormais, n'avaient pas que de la mélancolie à contempler ces ruines, tout ce qui leur rappelait le passé... A cette mélancolie se mêlaient de généreuses colères, et de l'espoir.

VII

LA VIE MATÉRIELLE

LE PRIX DE LA VIE. — LES PARADOXES D'UNE ENQUÊTE.
— MAGASINS DISPARUS. — LE PAIN, LE SUCRE ET LE
VIN. — LES TRANSPORTS. — CHAUFFAGE ET ÉCLAIRAGE.
— LES PRIX DIMINUENT SOUVENT ET LES BESOINS
AUGMENTENT TOUJOURS. — LES VOYAGES. — LA QUES-
TION DES LOYERS. — LES DOMESTIQUES. — REVENUS
ET SALAIRES. — LA TOILETTE ET LE LUXE. — UN FEU
DE PHILOSOPHIE A PROPOS DE L'HUITRE. — LA MORALE
D'UNE STATISTIQUE.

ET le prix de la vie, à Paris, en 1870, à la
veille de la Guerre ?

Les doléances actuelles sur la diminution
des revenus, l'accroissement des impôts, la
cherté des denrées, font croire volontiers que l'exis-
tence était beaucoup moins coûteuse il y a qua-
rante ans. Les personnes qui avaient déjà des res-
ponsabilités à cette époque, sont portées, en évo-
quant leurs souvenirs, à faire des comparaisons qui
ne sont pas à l'avantage de notre temps.

Il convient de mettre les choses au point et
d'examiner comment la vie matérielle s'est modi-
fiée dans l'immense ville dont la valeur immobilière,
en comprenant les monuments, les rues et les pro-
menades, représente aujourd'hui plus de dix-sept
milliards, et dont la population, qui était, au

recensement de 1866, de 1.825.000 habitants, passait, en 1911, à 2.846.000 habitants.

Sans doute cet examen causera-t-il quelques surprises. Les résultats de l'enquête comparative ne seront pas, en bien des cas, ceux que l'on eût attendus.

En dépit des apparences, on arrive à constater que certaines dépenses indispensables, non seulement n'ont pas augmenté, mais ont été réduites sensiblement, et que d'autres n'ont repris une marche ascendante que tout récemment. Ce sont surtout celles-là qui font dire à tout propos que la vie est odieusement chère.

Il s'agira, tout à l'heure, d'expliquer pourquoi on ne s'aperçoit pas communément de certaines diminutions, et il faudra faire intervenir des raisons morales.

Prenons les objets de première nécessité : l'habillement, ce qui concerne le ménage et l'alimentation. Il est indéniable que les deux premières catégories comportent des dépenses moindres : les catalogues des grands magasins sont là pour l'attester. Le linge, les confections (il n'est pas question, bien entendu, des toilettes de luxe), les tissus d'ameublement, les tapis ordinaires, les ustensiles de ménage, les meubles ont diminué de prix.

Et cependant, la matière première est plus chère, la main-d'œuvre plus élevée, l'entrepreneur gagne plus qu'autrefois — un autrefois qui n'est pas, relativement, si éloigné de nous.

C'est ce que les spécialistes de ces études appel-

lent « le paradoxe économique », un paradoxe qui, à première vue, semble rappeler le mot fameux du commerçant qui disait : « Je perds sur chaque article, mais je gagne sur l'ensemble. » Ce n'est pas tout à fait cela, cependant. Les frais de main-d'œuvre sont plus considérables, mais d'autre part la production est plus rapide et plus intense, et les débouchés plus abondants, la vente ayant triplé ou parfois décuplé.

Tel article qui demandait douze journées d'ouvrier n'en demande plus que deux avec les procédés perfectionnés ; la machine a presque partout remplacé le travail manuel et elle a ainsi jeté sur le marché un nombre beaucoup plus considérable de produits pouvant être offerts à meilleur compte. Il n'entre pas dans le cadre de ce chapitre d'aborder le point de vue social, la répercussion de cette transformation sur le sort de l'ouvrier : on se borne à des constatations.

Les grands magasins de nouveautés prenaient seulement leur essor, en 1870. Il y avait peu de temps qu'ils visaient à l'énorme, sans l'avoir encore atteint. Ils n'avaient pas imaginé toutes les séductions par lesquelles ils multiplient le chiffre de leurs affaires ; ils n'avaient pas entrepris aussi complètement la conquête de la femme, ils gardaient, au regard des procédés actuels, quelque timidité dans leur publicité. A cette époque, d'ailleurs, le goût public se révoltait un peu contre des affiches hantant les passants, ou du moins il les accueillait avec un peu d'ironie. Des puristes pro-

testaient contre l'immense enseigne qui portait, avec le plus parfait dédain pour l'h aspirée : « A l'Hérissé ». On souriait du puffisme d'une autre maison qui faisait peindre partout un œil gigantesque.

Les grands magasins vendaient certainement plus cher qu'à présent la plupart des objets. Ceci ne veut pas dire qu'une visite dans ceux d'aujourd'hui ne soit pas plus coûteuse, mais c'est que l'art de la provocation à l'achat a fait de grands et redoutables progrès.

A côté des Babels actuelles, qu'étaient le *Pauvre Diable*, le *Coin de Rue*, le *Grand Condé*, ou *Les Deux Magots* ; maisons disparues, qui luttèrent vainement contre les fastueuses innovations des « grands bazars ».

Dans l'alimentation, il y a, d'après les chiffres officiels, des diminutions. En 1870, le pain se vendait 0 fr. 40 le kilo : ce prix s'est abaissé, sauf dans les années de mauvaises récoltes.

Le blé valait 21 fr. 80 l'hectolitre. Il est tombé depuis à 17 francs. Par ailleurs, le rendement du blé à l'hectare, en France, a passé de 14 hectolitres et demi à 18, c'est-à-dire que le producteur vend 25 0/0 moins cher, mais il produit 25 0/0 de plus. Il gagne davantage sans que le consommateur y perde.

Le sucre, qui valait sous Louis-Philippe 2 fr. 20, se vendait, à la fin de l'Empire, 1 fr. 30 le kilo ; il valait, jusqu'à l'été 1911, 0 fr. 70. Tous les pro-

duits accessoires du sucre, chocolat, sirops, confitures, biscuiterie, se trouvèrent bénéficier de cette baisse.

Parallèlement, le thé, le café, diminuaient de 20 à 30 0/0 aussi avec une consommation infiniment plus élevée par tête d'habitant, symptôme d'un besoin de bien-être qui s'est accru.

On constate, en consultant les catalogues d'une grande maison d'alimentation, que si les légumes secs, les pâtes alimentaires, les semoules, n'ont guère varié de prix depuis 1870, les conserves de légumes et l'huile d'olive ont baissé respectivement de 40 0/0 et 55 0/0.

La suppression des droits d'entrée sur le vin (40 francs par barrique) représente en dépit des taxes fiscales de remplacement une économie sensible pour les vins de qualité moyenne consommés à Paris.

Pour les œufs conservés et le lait ordinaire, l'écart est peu considérable. Le poisson commun a diminué et l'huître s'est démocratisée.

Par contre, la viande et la volaille ont subi une hausse des plus sensibles. Là, l'augmentation a été croissante. On peut dire, en guise de consolation, que le contrôle aux Abattoirs et aux Halles est infiniment plus sévère.

Le fait général, c'est l'abondance des denrées, en raison de la diminution du fret et de la rapidité des transports. Avant l'inauguration du canal de Suez, le fret entre Marseille et l'Extrême-Orient était de 500 francs par mètre cube ou demi-

tonne. Dès l'ouverture de Suez, il tombait à 250 francs, alors que le canal transitait 437.000 tonnes. Il est aujourd'hui de 40 francs et le canal transite 16.582.000 tonnes.

Le quintal de blé était transporté de Chicago à Liverpool pour 8 fr. 23 ; depuis 1902, ce prix est tombé à 2 fr. 16.

Les exportations annuelles d'Asie, d'Australie, d'Amérique ont progressé pendant le même temps, de 7 milliards de francs à 20 milliards. La longueur du réseau de chemins de fer du monde a passé de 210.000 kilomètres à près d'un million de kilomètres. Les progrès considérables de l'outillage, la rapidité des transports, l'abaissement du coût de ces transports devaient influencer sur la diminution des prix des choses essentielles.

Le chauffage et l'éclairage jouent un rôle important dans les budgets.

Le gaz, à Paris, a baissé de 0 fr. 30 à 0 fr. 20 le mètre cube, ce qui représente une baisse de 33 0/0. Cela compense dans une certaine proportion la hausse sérieuse du charbon de ménage vendu actuellement 70 francs contre 50 francs en 1870.

Mais ce charbon est utilisé aujourd'hui d'une façon plus rationnelle. D'une part, les grilles économiques et les poêles à feu continu ont mieux utilisé la chaleur, à consommation égale, et, d'un autre côté, les calorifères fournissent le chauffage à des immeubles entiers dans des conditions de prix relativement modiques. Là encore, l'in-

dustrie et l'ingéniosité triomphent de la cherté de la matière première.

Quant au bois, réservé par la hiérarchie administrative aux chefs de bureaux et aux directeurs de ministères tandis qu'on n'accorde aux sous-chefs et aux employés que le charbon, il est devenu un article de luxe, car on ne le brûle plus que dans les appartements déjà suffisamment chauffés par les calorifères ; on ne lui demande plus que l'agrément et la gaîté de sa flamme claire.

Mais l'abaissement du prix du gaz n'est qu'un facteur du problème, car les becs perfectionnés et les appareils de chauffage au gaz font réaliser depuis quelques années des économies considérables : pour le même pouvoir éclairant et chauffant, on consomme 40 o/o de gaz de moins, et comme ce gaz coûte 33 o/o moins cher, l'économie définitive sur les prix de 1870 est de 60 o/o. Il est vrai que l'on est devenu plus exigeant et qu'on est avide d'une lumière qui se peut procurer aussi facilement. Le même fait se produit là qui se constate en tous les ordres d'idées et qui donne l'apparence d'une vie plus coûteuse. On ne profite pas de l'économie qui pourrait être faite, parce qu'on prodigue la lumière.

Il en est pareillement pour l'électricité. Les lampes à faible consommation ont réduit la dépense, mais on veut un éclairage vingt ou trente fois plus intensif que celui dont on se contentait au temps de la lampe à l'huile de colza.

L'augmentation du prix de la vie qui, sauf

pendant les temps de crise, a diminué depuis 1870, découle du besoin général de confort, besoin parfaitement explicable et légitime d'ailleurs, mais qui s'est universalisé. Dans un certain sens, la dignité humaine y a gagné. Matériellement les différences entre les classes, en ce qui concerne la manière de vivre, sont moins accusées qu'autrefois. Si elle n'amenait un perpétuel problème d'équilibre de budget, cette aspiration vers le mieux ne saurait être envisagée que comme un progrès. Personne ne se contente plus de ce dont on se contentait jadis. Ce qui était regardé comme du luxe est considéré comme une nécessité, imposée par des habitudes prises peu à peu. Nous avons des exigences que n'avaient pas, communément, les générations précédentes. Les facilités poussent à la dépense. Qui s'accommoderait de ce qui paraissait suffisant il y a quarante ans ? On peut donc dire, sans se transformer aucunement en censeur des mœurs, que les dépenses qui augmentent le coût de l'existence, sont, dans une certaine mesure, volontaires, rendant vaines les améliorations du prix des choses. C'est là surtout qu'est l'explication du phénomène apparent d'une plus grande cherté de la vie. Il y a des commodités dont on ne peut plus se passer; les tentations du bien-être assaillent de toutes parts et la résistance y est malaisée.

Les classes fortunées ont des motifs de dépenses qu'elles n'avaient pas au même titre : les déplacements, les grands sports, l'automobilisme. Les

classes moyennes et ouvrières s'habillent et se nourrissent mieux ; elles profitent aussi de l'abaissement des prix de distractions qui leur étaient interdites. Veut-on savoir, par exemple, quelles étaient les recettes — voyageurs et marchandises — des chemins de fer par tête d'habitant à la fin de l'Empire ? Vingt-cinq ou vingt-huit francs. Aujourd'hui, elles dépassent 50 francs, et, pour les recettes-voyageurs, c'est la « troisième classe » qui rapporte le plus avec des prix diminués de 20 0/0 depuis 1870. Un autre mode de transport a révolutionné Paris ; ce sont les autobus, les tramways électriques et le Métropolitain. Leurs tarifs sont moins élevés que ceux des omnibus d'autrefois, mais comme les réseaux ont décuplé et que les voyages se font avec une extrême rapidité, le public circule infiniment plus et l'argent dépensé de ce chef a considérablement augmenté (1).

Ce sont les moyennes et les petites bourses qui concourent le plus à ces recettes, et comme elles procèdent ainsi pour tout, elles finissent par dépenser en ce qui était jadis le superflu, le supplément de leurs salaires ou revenus.

En résumé, d'autres mœurs ont surtout créé les augmentations dont on se plaint, sans qu'on ait

(1) C'est ainsi qu'en 1869, les omnibus, qui étaient les seuls véhicules affectés au transport en commun, réalisaient 23 millions de francs de recettes, alors qu'aujourd'hui les omnibus, autobus, tramways de toutes sortes et Métropolitains encaissent plus de 120 millions par an ; la recette par tête d'habitant et par an a passé de 15 à 45 francs.

tort de se plaindre, puisqu'elles ont rendu indispensable ce qui ne l'était point.

A ces vues générales tendant à prouver l'abaissement du prix des objets d'habillement, d'alimentation, de mobilier et de ménage, on objectera l'évidente — et inquiétante — augmentation du prix des loyers. Il faut convenir qu'elle est fort importante. Mais comment faire des comparaisons exactes avec l'état de choses d'antan ? Il est certain que telle famille qui dépensait il y a quarante ans deux mille francs pour son loyer paie maintenant quatre mille, mais ce n'est plus le même genre d'appartement.

Qu'on transporte brutalement l'un de nous dans le logis occupé alors par nos grands-parents, et l'habitation nous semblera insupportable. Pas toujours d'escaliers de services, ni de tapis dans l'escalier, jamais de calorifères, des portes et des fenêtres fermant mal, une loge de concierge sombre, l'eau se puisant à la fontaine de la cour, parfois des « plombs » sur les paliers, les conditions d'hygiène souvent négligées. Qu'on est loin des maisons annonçant avec tout « le confort moderne », calorifère, ascenseur, monte-charges, téléphone, électricité, eau, gaz, nettoyage par le vide, salle de bains. De telles installations impliquent nécessairement des frais de loyer plus élevés, auxquels on se résigne parce que l'on se laisse entraîner par la tentation de ces raffinements. C'est toujours ce fait caractéristique de la recherche du bien-être et du goût du luxe qui pousse à louer plus cher.

Au point de vue social, on peut regretter la maison parisienne telle qu'elle était avant la transformation de Paris, la maison qui, du premier étage au dernier, représentait parfois toutes les conditions et rapprochait les diverses situations réunies, aux divers étages, dans le même immeuble. Le système actuel les a séparées. Mais c'est parler de longtemps, et c'est presque évoquer la chanson de Béranger !

Les gages des domestiques sont peut-être les seules aggravations de dépenses qui n'ont pas leur contre-partie. Dans l'industrie, une plus grande productivité de la main-d'œuvre a permis la hausse des salaires. Ici, ce n'est pas le cas.

Les gens sont, en effet, mieux nourris qu'autrefois, mieux traités sous tous les rapports, ils ne supportent aucune charge et ils ont bien moins de causes de fatigues qu'autrefois, n'ayant ni eau ni combustible à monter. L'électricité, le gaz, le calorifère les déchargent de beaucoup de travaux, comme le téléphone de beaucoup de courses. Et non seulement les gages se trouvent majorés d'environ 40 0/0 (cuisinières, 65 francs au lieu de 40 ; valets, 85 au lieu de 60 ; maîtres d'hôtel, 150 au lieu de 100 ; femmes de ménage, 0 fr. 40 l'heure au lieu de 0 fr. 25) ; mais le nombre des domestiques a augmenté. Tel ménage modeste qui n'avait qu'une bonne en a deux ; et là où l'on se contentait de femmes, l'on prend un homme à son service. C'est toujours et partout le même désir d'a-

mélioration de l'existence. Il a parfois de curieuses conséquences : le rapport sur les Mines déposé à la Chambre des Députés en 1909 signale que 15 à 20 0/0 des ménages de mineurs ont aujourd'hui pris une servante.

Ces aggravations *volontaires* de dépenses prouvent tout naturellement qu'il y a eu augmentation dans les recettes. Et en effet, la terre rapporte davantage à celui qui sait mieux la travailler, et les progrès de l'économie rurale comme de l'agronomie sont là pour l'attester. Les immeubles se louent plus cher. Quant aux valeurs mobilières qui constituaient le portefeuille des rentiers il y a quarante ans, ce ne sont plus celles qui les attirent aujourd'hui.

Il est vrai que, en 1870, le 3 0/0 français valait 75 francs et rapportait par conséquent 4 0/0 ; les obligations de la Ville de Paris se capitalisaient au même taux de 4 0/0. Aujourd'hui ces valeurs rapportent 3 0/0. Faut-il en conclure que ceux qui avaient 4.000 francs de rente n'en ont plus que 3.000 ? Non pas, car il y a un facteur devenu important depuis quelques années ; c'est le placement de l'épargne française en valeurs étrangères hier inconnues et qui apparaissent aujourd'hui comme bien garanties. Il y avait, en 1870, environ 10 milliards de francs de valeurs étrangères possédées par des Français ; il y en a environ 38 milliards actuellement.

Leur rendement, pour ne parler que des valeurs

sérieuses, est de 4 1/2 0/0 — parfois 5 0/0 ; on peut donc assurer que pour quiconque sait gérer et surveiller ses intérêts, le revenu à tirer de son capital est supérieur à celui qu'il obtenait en 1870.

Les salaires moyens de la classe ouvrière ont augmenté de plus de 100 0/0 depuis quarante ans, avec une durée de travail diminuée ; les rémunérations de « la classe dirigeante » se sont en même temps élevées sensiblement. Il n'y a, dans cette amélioration générale des traitements qu'une catégorie de gens qui en a peu profité, c'est celle des petits employés ; ils s'en tirent parfois, en cumulant, c'est-à-dire en multipliant leurs occupations à domicile ou au dehors par des travaux supplémentaires qui entraînent un certain surmenage. C'est la classe la moins favorisée et celle qui fait le moins de bruit.

C'est à dessein que l'on n'a pas mentionné plus haut les dépenses d'objets de luxe. Celles-ci ont progressé d'une façon plus considérable, mais elles sont consenties, puisqu'elles sont imposées par des besoins plus ou moins factices.

Les restaurants à la mode ont augmenté leur tarif de 30 0/0 alors que les petits restaurants et les « bouillons » Duval ne l'ont haussé que de 10 0/0.

Les théâtres ont doublé leurs prix (1), mais le public s'y rend plus que jamais, alors même qu'on ne lui donne qu'un spectacle de plus en plus court

(1) Voir le chapitre intitulé « La Vie théâtrale ».

et où les entr'actes ont pris d'inconcevables proportions.

Les bijoux ne sont pas comparables à ceux d'autrefois : les pierres étaient souvent d'anciens diamants de taille défectueuse ; les perles étaient moins belles, la monture, lourde et chargée, se faisait en or ou argent doré. Une élégante d'aujourd'hui ne s'accommoderait pas des parures dont se contentait sa grand'mère. La monture, présentement, est très simple, en platine qui fait valoir la pierre aussi bien que la perle dont la grosseur, la forme et l'orient sont recherchés, mais dont le prix est d'autant plus élevé que la demande va toujours croissant. On est plus difficile, et, partant, on paye plus cher.

Les pelleteries ont conservé des prix élevés. La mode impose des occasions de dépenses plus considérables. Il faut maintenant le manteau long et le grand manchon. Tout le monde veut de la loutre ou de l'hermine. Un procès, bien parisien, révélait, récemment, il est vrai, que malgré la sévérité des factures, la loutre d'Hudson, par exemple, grâce au génie d'imitation de certains fournisseurs, ne venait pas toujours d'aussi loin.

Et les chapeaux ?

On sait le mot d'un mari psychologue qui, ouvrant l'armoire à chapeaux de sa femme, s'écriait avec quelque impertinence : « Tant de chapeaux pour si peu de tête ». La comparaison entre les deux époques est ici assez difficile. Sous le Second

Empire, les chapeaux de luxe, les modèles « rui-neux » ne correspondaient alors qu'à une clien-tèle de cinq ou six cents femmes du grand ou du demi-monde, et pour cette clientèle, il n'y avait qu'un nombre restreint de modistes en renom. Aujourd'hui, c'est par milliers qu'il faut compter les femmes qui s'adressent aux grandes maisons, naturellement plus nombreuses. Le désir de paraître s'est accentué et ces maisons l'exploitent.

En 1870, c'était l'apogée de la folie de la robe. Ce serait plutôt, aujourd'hui, l'apogée de la folie des fourrures et des bijoux. Ecoutons les souvenirs d'un ancien maître de la mode de la fin du Second Empire :

« La femme élégante, dit-il, ne se montrait jamais deux fois de suite avec la même robe. Tout au plus, une robe portée pour un grand bal (Tuileries, Ambassade ou Ministère) servait-elle ensuite une fois à l'Opéra.

• Il y avait autant de genres de toilettes que de circonstances dans la vie, c'est-à-dire un assortiment d'au moins vingt robes par saison, savoir :

Bals (trois robes) : Grand bal, petit bal, réunion intime ;

Dîner (trois robes) : Grand dîner, dîner de 12 couverts, dîner intime ;

Théâtre (quatre robes) : Opéra, Italien, Français, théâtres de genre ;

Visites (trois robes) : Visite de gala, grande visite et petite visite ;

Sorties (trois robes) : Courses de Longchamp, promenade en voiture, promenade à pied ;

Intérieur (quatre robes) : Réception chez soi, réception de jour, réception en négligé, toilette du matin, etc., etc...

« Ainsi, la toilette de l'Opéra et des Italiens était toujours le grand décolleté et la robe à traîne, tandis que pour le Théâtre-Français l'on avait simplement le corsage ouvert — la petite fenêtre comme on l'a dit depuis — et les manches longues et opaques jusqu'au coude.

« Mais jamais, une femme quelque peu élégante ne se montrait deux fois de suite à l'Opéra avec la même robe, et encore, se rendant aux Italiens les lendemains d'Opéra, avait-elle bien soin de changer de toilette. L'on citait M^{me} Errazu, de la colonie mexicaine, qui se trouvait forcée de commander régulièrement trois robes par semaine chez son couturier, puisqu'elle était abonnée ou invitée chaque semaine aux trois théâtres. »

Un jour, ce grand couturier voit arriver deux de ses meilleures clientes, dames de l'aristocratie russe, accompagnées de deux de leurs amies. Il montre ses modèles, et, au fur et à mesure qu'il poursuit cette exposition, l'une de ces dames de s'écrier : « Vous me ferez celle-ci en bleu », l'autre : « Vous me la ferez en rouge », la troisième : « Je la désire du même genre, mais en rose pâle », et la quatrième « en vert émeraude ». En une heure et demie, n'ayant su où donner de la tête, il avait vendu cent robes à ces quatre dames.

Qu'étaient-ce que ces toilettes ? Leurs prix variaient entre 800 et 1.500 francs et s'élevaient, pour les grandes toilettes de bal, jusqu'à 2.500 francs. Le tissu en était très beau, mais l'on mettait rarement des broderies, jamais de paillettes ni de fausses perles ni cailloux du Rhin. L'art était surtout dans la coupe ; quand il y avait des dentelles, c'étaient d'anciennes pièces de famille que l'on confiait au couturier pour mettre sur la robe. C'était donc, jusqu'à un certain point, de la simplicité dans le luxe.

Aujourd'hui, rien de tout cela. Les toilettes habillées coûtent cher, mais cela tient surtout à l'emploi des paillettes, des fausses pierreries, des

broderies, etc. Une belle robe de bal chez un premier couturier se paie ainsi 2.000 à 2.500 francs et bien des personnes s'imaginent que ces prix sont plus élevés que ceux d'autrefois.

Mais il y a un autre facteur, c'est la petite quantité de toilettes que l'on commande ; aujourd'hui, la femme élégante (sauf quelques mondaines de la colonie étrangère), achète deux robes habillées ou de ville par saison. Elle mettra la robe de soirée pour aller indifféremment à l'Opéra, au bal, à un petit bal, aux Variétés, à un grand dîner, ou en partie aventureuse à l'un des petits spectacles de Montmartre ; l'autre, de ville, qui sera toujours courte, servira pour aller chez les amies, les fournisseurs, en matinée, en visite, à un mariage ou chez le masseur. Mais, par contre, le chapeau sera outrageusement cher et les bijoux ruisselleront.

On a pu faire, pour caractériser cette modification de luxe, ce relevé du budget de la toilette d'une mondaine d'à présent : une petite robe courte de trois cent cinquante francs, mais un chapeau à aigrettes de quinze cents francs, une fourrure de vingt-cinq mille, un face-à-main de quinze mille, un collier de perles de deux cent mille. Le collier de perles, c'est l'objet de toutes les convoitises ; grand ou petit, vrai... ou faux, il en faut un.

Un humoriste a rapproché d'une façon assez plaisante le goût des perles de la consommation de plus en plus importante des huîtres dans les milieux ouvriers :

— Ainsi, a-t-il dit philosophiquement, c'est à

un humble mollusque qu'il était réservé de résoudre le difficile problème de satisfaire en même temps tous les luxes et tous les appétits !

En somme, la différence entre les deux époques, que séparent quarante et un ans, peut se résumer ainsi : depuis 1870, il y a diminution dans les prix des objets usuels et jusqu'à ces derniers temps — en raison d'une crise — de la plupart des denrées ; mais cette diminution risque d'être peu appréciée parce que les besoins ont augmenté, parce que les facilités mêmes ont causé un surcroît de dépenses, parce qu'on a, dans tous les milieux, des exigences dont la satisfaction annihile le profit qui, théoriquement, devrait être retiré de l'abaissement de certains prix, parce que l'existence parisienne s'est modifiée en nombre de particularités, parce qu'il est à peu près impossible de vivre comme on vivait autrefois.

Un Parisien de 1870 qui, nouvel Epiménide, se réveillerait aujourd'hui, après avoir dormi quarante ans, éprouverait d'abord, au point de vue des prix, quelques surprises agréables ; mais bientôt il trouverait qu'il a vécu dans des conditions bien médiocres, alors même qu'il pensait avoir toutes ses aises ; il réclamerait sa part des améliorations matérielles, il céderait à toutes les tentations offertes, et, faisant ses comptes, il pousserait de hauts cris, en protestant, comme nous le faisons, contre la cherté de la vie.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Abbattucci**, 15.
Abel, comédien, 221.
Abd el Kader, émir, 66.
About (Edmond), écrivain, 189, 233, 249.
Addah-Menken, écuyère, 196.
Adlerberg (comte d'), ministre, 135.
Achard (Amédée), écrivain, 192, 206.
Achard, chanteur, 212.
Agar (Mlle), comédienne, 217.
Agasse, 26.
Agoult (comtesse d'), 271.
Aguado (vicomtesse), 148, 179.
Aguisi, chanteur, 213.
Aicard (Jean), poète, 229.
Aimée, comédienne, 227.
Aïssé (Mlle), pièce, 187.
Albe (duchesse d'), 105, 148.
Albe (fille de la duchesse d'), 65.
Albe (rue d'), 15.
Albert d'Autriche, archiduc, 268, 270.
Albini (Mlle), comédienne, 234.
Alcibiade (lettre d'), 296.
Alcuin (lettre d'), 298.
Alexandre le Grand (lettre d'), 294, 297.
Alexandre II, czar, 128 et suiv.
Allain, abbé, 57.
Allemands du Lau (d'), 301.
Allou, avocat, 290.
Alphonse XII, 96.
Altaroche, écrivain, 191.
Amélie (reine), 92.
Amiot, 162.
Ampère, 190.
Anacréon, 297.
Ancessi, chef d'orch., 217.
Andral, docteur, 42.
André, écurie, 282.
Angelo, acteur, 238.
Antigny (Blanche d'), actrice, 231, 300.
Antonine (Mlle), actrice, 225, 236.
Arago (Emmanuel), avocat, 137 et suiv.
Arago (Etienne), journaliste, 198, 206.
Arban, chef d'orchestre, 11.
Arenberg (Prince d'), 280.
Arène (Paul), écrivain, 202.
Arjuzon (vicomte d'), 103.
Arnal, docteur, 42.
Arnaudeau, général, 178.
Arnould (Arth.), journaliste, 199.
Arnould-Plessy (Mme), comédienne, 217.
Assolant (Alfred), écrivain, 215.
Asturies (Prince des), 96.

- Auber, compositeur, 28, 31, 57, 91, 211, 212.
 Aubert (Francis), journaliste, 200.
 Aubourg, dit Lacrasse, brocanteur, 260.
 Audebrand, journaliste, 201.
 Audouard (Olympe), confrencière, 250.
 Augier (Emile), académicien, 183, 215, 233.
 Aumale (duc d'), 92 et suiv.
 Autemare d'Ervillé (général d'), 46.
 Autran (J.), académicien, 184.
 Bac (Daniel), comédien, 226.
 Bacciochi (comte), 36, 101.
 Bachon, écuyer, 151, 180, 279.
 Bagier, Directeur du Théâtre-Italien, 213, 214.
 Balzac (H. de), 165.
 Banville (Théd. de), écrivain, 3, 194, 206, 219, 229.
 Banville (Mme de), 219.
 Barante (de), historien, 232.
 Barbey d'Aureville, écrivain, 206, 232.
 Barbier (Jules), 301.
 Barbier (Auguste), académicien, 186, 187, 188, 195.
 Barbier (baronne), 181.
 Barnave, 191.
 Baroche, ministre, 42, 280.
 Baron, acteur, 226.
 Barré, comédien, 217.
 Barré, chanteur, 237.
 Barrot (Ferdinand), 17.
 Barthez, docteur, 180.
 Bartholdi, sculpteur, 262.
 Baschet (Armand), 160.
 Bassano (duc de), 21, 33, 54, 101, 102.
 Bassano (Mlle Pauline de), 101.
 Bastien-Lepage, peintre, 253.
 Bataille (général), 307.
 Bataille, chanteur, 135.
 Baudry, peintre, 256.
 Bauer (Monseigneur), 60 et suiv.
 Bayle (M. et Mlle), 107 et suivantes, 172.
 Bayon (Guillaume), assassin, 302.
 Bayvet, industriel, 17.
 Bazaine, maréchal, 55, 87, 130, 175, 266.
 Bazaine, maréchale, 49, 90, 96, 266.
 Bazille, peintre, 252.
 Bazire (Edouard), journaliste, 199.
 Beaugrand (Mlle), danseuse, 211.
 Beaumont (Elie de), académicien, 190.
 Beaumont (N.), 301.
 Beaury, soldat, 288.
 Beauvallet, comédien, 219.
 Becque (Henri), auteur, 238.
 Béhague (comtesse de), 270.
 Belia (Mlle), chanteuse, 212.
 Bellenger (Marguerite), 45, 172.
 Bellenger (G.), peintre, 262.
 Belmont (marquis de), 104.
 Belmontet (Alfred), 78.
 Belval, chanteur, 211.
 Benedict (Jules), compositeur, 237.
 Benigne (Ange), écrivain, 202.
 Benoit, chef de cuisine, 27.
 Benoist, avocat général, 136, 301.
 Bentivoglio (comtesse Walewska, née), 37.
 Berenger - Féraud, docteur, 181.
 Berezowski, 127, et suivant.
 Bergerat (Emile), auteur, 237.
 Berlioz (Hector), compositeur, 236.
 Bernard (Mlle), chanteuse, 233.
 Bernhardt (Sarah), comédienne, 219, 235.
 Bernis (cardinal de), 77.
 Bernis (général de), 36.
 Berryer, avocat, 162, 163, 289.
 Bertall, dessinateur, 262.
 Berthelin, président, 126.

- Berthelot, de l'Institut, 273.
 Berthelier, acteur, 230.
 Berthier de Lasalle (baron), capitaine, 181.
 Bernard (Claude), académicien, 184.
 Bernard, chanteur, 212.
 Berry (duchesse de), 248, 273.
 Berton (Pierre), comédien, 219.
 Bertora, aide des cérémonies, 154.
 Bertrand, directeur de théâtre, 226.
 Bertrand (vicomtesse), 181.
 Bertrand (James), peintre, 247.
 Besnard, peintre, 250.
 Beugnet, march. de tableaux, 260.
 Beulé, académicien, 191.
 Béville (général baron Yvelin de), 175, 178.
 Beyens (baron), 275.
 Beyle, peintre, 255.
 Bianca (Mlle), comédienne, 221.
 Biéville, critique, 206.
 Billault, ministre, 15.
 Billiet (cardinal), 42.
 Biron (marquis de), 279.
 Bismarck (comte de), 131, 164.
 Blanc (Charles), 66.
 Blanc (Mlle), actrice, 234.
 Blanche, docteur, 11.
 Bloch (Rosine), chanteuse, 90, 210.
 Blondelet, comédien, 226.
 Blount (M^{me} E.), née de Bassano, 101.
 Blum (Ernest), écrivain, 198.
 Bocage, auteur, 236.
 Boginé, chanteur, 214.
 Boissourdain (de), 296, 298, 299.
 Boissière (Arthur de), écrivain, 191.
 Boissieu (de), magistrat, 291.
 Bonald (cardinal de), 42.
 Bonaparte (Prince Pierre), 95, 236, 287.
 Bonaparte (Pce Louis-Lucien), 275.
 Bonaparte (cardinal Pce Lucien), 42.
 Bonaparte (Pcesse Julie), 96.
 Bonaparte (Pce Charles-Napoléon), 47.
 Bonnardel (Elie), 77.
 Bonnat, peintre, 250.
 Bonnechose (cardinal de), 42.
 Bonnetier, chanteur, 213.
 Bonvin, peintre, 259, 260.
 Bony (Mme), actrice, 238.
 Bordas, chanteuse, 272.
 Bouchard, auteur, 236.
 Boucher, comédien, 217.
 Bouffé, 218.
 Bouilhet (Louis), poète, 194.
 Boullon, écrivain, 193.
 Bourbaki (général), 175, 177, 317.
 Bourbeau, ministre, 42.
 Bourg (comte Antonin du), écuyer, 115, 128.
 Bourg (baron de Varaigne du), 82.
 Bourgeois, sculpteur, 263.
 Bourgoing (baron Philippe de), député, 121, 128, 129.
 Bourgoing (baron Pierre de), 97, 150, 266.
 Bouvet (mademoiselle), 34.
 Bowes, écurie, 282.
 Boyer (Georges), Sre génér. de l'Opéra, 78.
 Bozacchi (Mlle), danseuse, 211, 237.
 Branicki, (comte), 139.
 Brasseur, acteur, 96, 225, 234.
 Brayley, écurie, 282.
 Bréguet, ingénieur, 66.
 Brésil, auteur-acteur, 228, 235.
 Bressant, comédien 216, 236.
 Breton (Emile), peintre, 256.
 Bridggs, piqueur, 117.
 Brillat-Savarin, 203.
 Brindeau, comédien, 221.
 Brion, peintre, 257.
 Brisebarre, auteur, 237.

- Brisse (baron), 203.
 Brisson (Henri), 198.
 Broglie (Pce Auguste de), 302.
 Broglie (duc de), 183, 184, 190.
 Brohan (Madeleine), comédienne, 216.
 Brot, sous-chef de cuisine, 27.
 Bruat (Mme l'Amirale), 37, 181.
 Brunet, lieut. de vaisseau, 181.
 Brunet, conseiller à la cour, 294.
 Brunet-Lafleur (Mme), chanteuse, 214.
 Brunswick (duc de), 300.
 Budberg (baron de), ambassadeur, 135.
 Budberg (Mlle de), 135.
 Bure (Mme Vve), 167, 169.
 Bure (Pierre), trésorier, 162, 166 et suiv.
 Bure (Mme), née Vergeot, 169.
 Burghe (M. de), écuyer, 121.
 Burty (Philippe), écrivain, 257.
 Busson-Billault, avocat, 290.

 Cabanel, peintre, 245.
 Cabarrus, docteur, 248.
 Cabel (Mlle Marie), chanteuse, 135.
 Cadol (Edouard), auteur, 234.
 Cadore (duchesse de), 48, 49.
 Caillard, 220.
 Caillot, chanteuse, 234.
 Cain, sculpteur, 261.
 Caligula (lettre de), 296.
 Cambacérès (duc de), 45, 54, 154, 275.
 Cambacérès (cte et ctesse de), 86.
 Cambriels (général), 176.
 Camp (Maxime du), écrivain, 293.
 Camus (M. L. J. E.), 169.
 Canisy (marquis de), écuyer, 54, 115.
 Canrobert, maréchal, 86, 130, 175, 266.
 Canrobert, maréchale, 49, 130, 266.

 Capoul (Victor), chanteur, 135, 212, 272.
 Caraman-Chimay (Mlle Suzanne de), 61.
 Cardigan (Lord), colonel, 140, 141.
 Carette (Mme) née Bouvet, 34, 38, 179.
 Carné-Marcein (de), académicien, 183, 186.
 Carnot, 60.
 Carpeaux, sculpteur, 2, 260.
 Cartier, écurie, 281.
 Carré (Michel), auteur, 237.
 Carvalho (Mme Miolhan), chanteuse, 90, 210, 236.
 Casal de Ribeiro, 275.
 Casse (Germain), journaliste, 199.
 Cassini (lettre de), 295.
 Casteja (cte de), 47.
 Castelbajac (marquis de), cap. des chasses, 143, 149, 150.
 Castelnau (général), 178.
 Castex (vte de), 103.
 Caton (lettre de), 296.
 Caux (marquis de), 89, 135.
 Cavaignac (général), 61.
 Cazalis (Dr), poète, 194.
 Cellier (Francine), actrice, 221.
 Cerf, sous-piqueur, 117.
 Chaix d'Est-Ange, avocat, 17, 289.
 Cham, dessinateur, 262, 315, 316.
 Champagny (cte de), académicien, 184.
 Chaplin, peintre, 258, 259.
 Chapu, sculpteur, 262.
 Charles XII, 228.
 Charton-Demeur (Mme), chanteuse, 236.
 Chasles, géomètre, 294 et suiv.
 Chassériau, peintre, 3.
 Châteauevillard (cte de), 284, 300.
 Chauchard (général), 182.
 Chaumont (Céline), actrice, 231.
 Chauvey, avocat, 291.
 Chennevières (marquis de), 66, 243.

- Chevandier de Valdrôme, ministre, 268, 278.
 Chevreau (Henri), préfet de la Seine, 46, 122, 267.
 Chevreul, 191.
 Chigi (Mgr.), nonce, 43.
 Chilly (de), directeur de théâtre, 219, 238.
 Chimay (Pcesse de), 248.
 Chintreuil, peintre, 254.
 Chivot, auteur, 237.
 Christian, acteur, 226, 236.
 Cicéron (lettre de), 297.
 Cico (Mlle), chanteuse, 212.
 Cladel, écrivain, 237.
 Claretie (Jules), écrivain, 191, 201, 206.
 Clary (comte), 39, 179.
 Clary (vte et vtesse), 266.
 Claudin (Gustave), journaliste, 202.
 Cléopâtre (lettre de), 297.
 Cléry, avocat, 66.
 Clésinger, sculpteur, 262.
 Clotilde (Pcesse), 41, 53, 86, 96, 265, 275, 279.
 Cochinat, journaliste, 203.
 Cogniard (Hte), directeur de théâtre, 226.
 Cohen (Jules), compositeur, 91, 237.
 Coleuille, régisseur de l'Opéra, 209.
 Colin, chanteur, 211.
 Colson, acteur, 221.
 Comte (Auguste), 301.
 Conegliano (marquis de), 101.
 Conegliano (duc de), 102.
 Conneau, docteur, 28, 36, 42, 54, 171.
 Conneau (Louis), 97, 150, 266.
 Conneau, lieut. de vaisseau, 176, 179.
 Conti, 33, 161, 162.
 Contades (de), 54.
 Cooper, acteur, 227, 228.
 Coppée (François), poète, 194.
 Coquelin aîné, comédien, 216, 234.
 Coquelin cadet, comédien, 217.
 Corberon (baron de), 103.
 Cormon, auteur, 209, 237.
 Corneille (Pierre), 4.
 Corot, peintre, 157, 243, 253.
 Corvisart (docteur baron), 42.
 Corvisart (Scipion), 97, 98, 150, 266.
 Couderc, chanteur, 212.
 Courbet, peintre, 243, 252, 257, 284.
 Courson (général), 82.
 Courtois, chanteur, 233.
 Cousin (Victor), académicien, 155.
 Cossé-Brissac (cte de), 54, 180.
 Costa de Beauregard (cte), 145.
 Crémieux (Hector), auteur, 127.
 Crémieux (Jules), avocat, 63, 291.
 Cresson, avocat, 173.
 Croizette (Mlle), comédienne, 217.
 Cuheval-Clarigny, journaliste, 200.
 Curzon (Alfred de), peintre, 254.
 Cuttoli (abbé de), 56, 57.
 Cuvier, naturaliste, 155.
 Cuvillier-Fleury, académicien, 184.
 Czartoriski (Prince), 61.
 Dalou (J.), sculpteur, 262.
 Dalti (Zina), chanteuse, 237.
 Damas-Hinard, 180.
 Daram (Mlle), chanteuse, 214.
 Darboy, Mgr., 43, 55, 56, 73.
 Daru (Vte Paul), 279.
 Darve (Marie), femme de chambre, 303.
 Daubigny, peintre, 243, 256, 257, 258, 259.
 Daubigny (Mme), 258, 259.
 Daubrun (Marie), actrice, 229.
 Daudet (Alph.), écrivain, 195.
 Daumier, dessinateur, 258, 263.
 Davesnes, régisseur, 217, 218.
 David (baron Gêrôme), 284.

- David, chanteur, 211.
 David, chef de claque, 210.
 Davilliers Regnaud de St-Jean-
 d'Angély, 37, 114, 119, 120.
 Dawson, écurie, 282.
 Déc at, docteur, 196.
 Deffy (Mme), 182.
 Degas, peintre, 253.
 Deguerry, abbé, 54, 61.
 Déjazet, actrice, 231, 232.
 Delacroix, peintre, 157.
 Delaire (baron), 154.
 Delamarre (cte Henri), 279, 284.
 Delannoy, acteur, 221, 237.
 Delaroche, peintre, 157.
 Delattre (Léonce), 280, 281.
 Delaunay, comédien, 216.
 Delescluze, journaliste, 198.
 Delessart, acteur, 221.
Delessert (propriété), 10.
 Delibes (Léo), compositeur,
 210, 237.
 Delord (Taxile), écrivain, 198.
 Demidoff (Prince), 249.
 Deneulins, peintre, 255.
 Dépret (Louis), écrivain, 193.
 Dénier, conseiller municipal,
 17.
 Dereims, chanteur, 233.
 Desaix (général), 5.
 Deschanel, conférencier, 215.
 Desclée (Mlle Aimée), actrice,
 223, 225.
 Desgenais (rôle de), 221.
 Désiré, acteur, 230.
 Desrieux, acteur, 221.
 Detaille, peintre, 250, 256.
 Detrimont, march. de tableaux,
 260.
 Devienne (président), 45, 136.
 Dewinck, conseiller municipal,
 17.
 Diderot, 4, 257, 236.
 Dierx (Léon), poète, 94.
 Donnet (cardinal), 42.
 Doré (Gustave), dessinateur,
 255.
 Dormeuil, directeur de théâ-
 tre, 225.
 Douay (Ed.), écrivain, 93.
 Douay (général), 65, 78.
 Doucet (Camille), académicien,
 45, 184, 185, 216, 273.
 Dréolle (Ern.), journaliste, 200.
 Dreyssé, capitaine, 176, 178.
 Drouyn de Lhuys, ministre, 42.
 Droz (Gustave), écrivain, 193.
 Dubois, propriétaire, 16.
 Dubois (Paul), sculpteur, 262.
 Dubois (docteur Paul), 42.
 Dubon (colonel), 310.
 Dubufe (Ed.), peintre, 48.
 Dufaure (A.), académicien, 183.
 Duhamel, physicien, 295.
 Ducrot (général), 72.
 Dumanoir (troupe), 229.
 Dumas (J.-B.), académicien,
 17, 190.
 Dumas (Alex.), 196, 203, 218,
 228.
 Dumas fils (Alex.), 189, 223, 231.
 Dumay (Ch.), auteur, 237.
 Dupanloup (Mgr.), académi-
 cien, 183.
 Duperré (Baron), cap. de fré-
 gate, 35, 180.
 Dupin, auteur, 227.
 Dupont-White, 273.
 Dupré, peintre, 258.
 Dupuis (José), acteur, 226.
 Dupuy, maître d'hôtel, 26.
Dupuy (collection), 159.
 Dupuytren (Dr), 155.
 Duran (Carolus), peintre, 250,
 263.
 Duranty, écrivain, 257.
 Duret (Théod.), critique, 251,
 253.
 Duru, auteur, 237.
 Duruy (Victor), ministre, 42.
 Duval (lieut.), 82, 83.
 Duval (Léon), avocat, 290.
 Duverdy, avocat, 291.
 Duvergier, ministre, 42.
 Duvergier de Hauranne, acadé-
 micien, 190.
 Duvernoy (Clément), journa-
 liste, 200.

- Ehrler, carrossier, 142.
 Elchingen (général Ney duc d'), 34.
 Empis, académicien, 186.
 Enault (Louis), écrivain, 243.
 Ennery (d'), auteur, 28.
 Errazu (Mme de), 336.
 Espeuilles (comte d'), 35, 180.
 Espinasse (L.-N.), 97, 150, 266.
 Espinasse (Mme), 182.
 Essling (Princesse d'), 24, 38, 54, 179.
 Falloux (cte de), académicien, 183.
 Falguière, sculpteur, 262.
 Fantin-Latour, peintre, 252, 262.
 Fargueil (Mlle), comédienne, 221, 225, 237.
 Faure, chanteur, 90, 211, 236, 274.
 Fauvel (D^r), 42.
 Favart (Mme), comédienne, 216, 236.
 Favé (général), 178.
 Faverot (général), 130.
 Favre (Jules), avocat, 289, 291.
 Febvre, comédien, 216, 236.
 Félix, huissier, 27.
 Félix (Père), 62.
 Félix, coiffeur, 110.
 Félix (Raphaël), directeur de théâtre, 227, 232.
 Félix, acteur, 220.
 Féret, armurier, 148.
 Ferrier (Paul), auteur, 222.
 Ferri-Pisani (colonel comte), 181.
 Ferry (Jules), avocat, 291.
 Feuillet de Conches (baron), 45, 154, 155 et suiv., 275.
 Feuillet (Octave), académicien, 183, 195, 266.
 Féval (Paul), écrivain, 191, 266.
 Fezensac (duc de), 280.
 Filon (A.), répétiteur, 181.
 Fiocre (Eugénie), danseuse, 211.
 Fioretti (Mlle), danseuse, 211.
 Fizelier, acteur, 95.
 Fitz-James (duc de), 280.
 Flahault (cte de), 43.
 Flandrin (Hte), peintre, 157.
 Flaubert (Gustave), écrivain, 194, 198.
 Fleury (général), 28, 37, 54, 114, 117, 119, 141, 149, 175, 178.
 Fleury (Maurice), 150.
 Fleury (Robert), peintre, 262.
 Fleury (Tony-Robert), peintre, 139.
 Floquet (Ch.), avocat, 287, 291.
 Flotow (de), compositeur, 211.
 Flourens (Gustave), 288.
 Fonta (Mlle), danseuse, 211.
 Fonvielle (Ulric de), 287.
 Forcade la Roquette (de), ministre, 19, 42.
 Forcade la Roquette (Mme de), 49.
 Forey, maréchal, 87.
 Fouché duc d'Otrante, 192.
 Foucher (Paul), critique, 206.
 Fould (A.), ministre, 51, 61.
 Fould (Ed.), 281.
 Fould (Mme G.), auteur, 234.
 Fournier (Marc), 301.
 Fournier (Narcisse), lecteur, 218.
 Franchetti, commandant, 151.
 Francis, acteur, 225.
 François, acteur, 233.
 François de Neufchâteau, académicien, 186.
 Franconièr (général de), 181.
 Frémiet, sculpteur, 262.
 Freppel, Mgr., 56.
 Fridolin, Major, 281, 283.
 Fromentin, peintre, 66, 256.
 Fromentin (Mme), actrice, 225.
 Frossard (général), 34, 35, 59, 150, 178, 180.
 Frossard (Maxime), 97.
 Gabrielli (Pce et Pcesse), 86.
 Gagne, candidat député, 267.
 Gailhard (Pedro), chanteur, 90, 212.

- Galbois (baronne de), 182.
 Galliffet (Mquis de), 71, 78, 176.
 Galliffet (Mquise de), 48, 266, 279.
Galilée (lettre de), 295.
 Galli-Marié (Mlle), chanteuse, 212.
 Gambetta, député, 122, 250, 291.
 Gamble, premier piqueur, 118.
 Ganesco (Gregory), journaliste, 200.
 Garets (générale des), 39.
 Garibaldi, 192.
 Garnier (Ch.), architecte, 209.
 Garraud, comédien, 217.
 Gauthier (Alp.), 52, 53.
 Gautier (Th.), écrivain, 66, 182, 189, 195, 206, 233, 255.
 Gauville (de), 301.
 Geffroy - Dechaume, peintre, 258.
 Geoffroy, acteur, 96, 225, 234.
 George (Mlle), comédienne, 229.
 Georgette du Buisson, capit. de vaisseau, 181.
 Géraudon (Mlle de), actrice, 236.
 Gericault, peintre, 157.
 Gérôme, peintre, 66.
 Gervais, maître d'hôtel, 27.
 Gevaert directeur de musique, 210.
 Gideon, bookmaker, 281.
 Gilardin, Président, 45.
 Gill, caricaturiste, 203.
 Girard (Mme), chanteuse, 212.
 Girardin (Emile de), journaliste, 200.
 Giraud, peintre, 271.
 Glandaz, Président, 287.
 Glatigny, poète, 219, 231.
 Gobin, acteur, 226.
 Goncourt (E. et J. de), écrivains, 197, 261.
 Gondinet, auteur, 234.
 Got, comédien, 216.
 Gouin et Cie, industriels, 137.
 Goujet, acteur, 238.
 Goutteland, valet de chambre, 105.
 Gramont (duc de), 278.
 Grandville, peintre, 157.
 Grady (père), académicien, 184.
 Greffulhe (cte Henri de), 279, 283.
 Grenier, acteur, 226, 236.
 Gressier, ministre, 42.
 Grévy, Président, 15, 160, 289.
 Grimod de la Reynière, 203.
 Gromier, journaliste, 199.
 Grousset (Paschal), journaliste, 199, 287.
 Guérault, journaliste, 198.
 Guès, peintre, 255.
 Gueymard, chanteur, 210.
 Gueymard (Mme), chanteuse, 210, 274.
 Guglieminetti, docteur, 78.
 Guiaud, peintre, 256.
 Guignaut, académicien, 190.
 Guigou, peintre, 253.
 Guillard (Léon), 218.
 Guillaume (roi de Prusse), 128 et suiv.
 Guillaume, sculpteur, 66.
 Guillemet (Antoine), peintre, 241 et suiv. 250.
 Guilleminet (cte de), 222.
 Guillon, peintre, 257.
 Guizot, académicien, 44, 155, 183.
 Gustave, acteur, 229.
 Guyon (Mme), actrice, 216.
 Guzmán, capitaine, 179.
 Gyp, écrivain, 202.
 Hainl (Georges), chef d'orchestre, 210.
 Halanzier, directeur de l'Opéra, 212.
 Halévy (Ludovic), écrivain, 202, 211, 226.
 Hallé, docteur, 155.
 Haller (Gustave), auteur, 234.
 Hallez-Claparède (cte), 301.
 Hamburger, acteur, 230.
 Hamel (Ernest), écrivain, 191.
 Harmant, directeur de théâtre, 220.

- Harpignies, peintre, 250, 257.
 Harty de Pierrebourg, capitaine, 178.
 Hasch (Julia), actrice, 227.
 Haussmann (baron), 46, 102, 122, 266, 290.
 Haussmann (baronne), 46, 48.
 Haussmann (Mlle V.), 122 et suiv.
 Haussonville (comte), académicien, 184.
 Havrincourt (marquis d'), 103.
 Hebert (Mlle), actrice, 221.
 Hebrard (Ad.), journaliste, 198.
 Heilbuth, peintre, 255.
 Helbronner, avocat, 299.
 Hepp, capitaine, 178.
 Heredia (J.-M. de), poète, 194.
 Hervé, auteur, 231, 273, 300.
 Hervilly (E. d'), poète, 194.
 Hesse (Grand-duc Louis de), 131.
 Hesse-Cassel (Prince de), 131.
 Hisson (Mlle Julia), chanteuse, 210.
 Hortense (Reine), 161, 166, 167.
 Houssaye (Arsène), 263.
 Howard (Miss), 131.
 Huescar (duc de), 65.
 Hugo (Victor), 8, 183, 188, 196, 198, 216, 235.
 Humbert (Alph.), 199.
 Huyghens, 295.
 Hyacinthe (Père), 62.
 Hyacinthe, comédien, 225, 226.
 Ibsen, docteur, 66.
 Ingres, peintre, 157.
 Isabelle, reine d'Espagne, 301.
 Isabey, peintre, 157.
 Jacque, peintre, 256.
 Jadin, peintre, 144, 151.
 Jalama, chanteur, 214.
 Janet-Lange, peintre, 255.
 Janin (Jules), 190, 206.
 Janvier de la Motte, député, 36.
 Jasmin, poète, 13.
 Jolly, auteur, 95.
 Joséphine (Impératrice), 13.
 Jouanez (général), 188.
 Joumard, comédien, 233.
 Jourdan (Louis), écrivain, 198.
 Jozon, avocat, 291.
 Jubinal (Achille), député, 270.
 Juigné (de), 280, 301.
 Jurien de la Gravière, vice amiral, 178.
 Khalil Bey, 283, 284.
 Kopp, acteur, 226.
 Krauss (Mme), chanteuse, 213, 235, 249.
 Krudner (Mme de), 187.
 La Bedoyère (ctesse de), 148.
 La Bedollière, journaliste, 202.
 Labenne (Bure, comte de), 168 et suiv.
 Labiche (E.), auteur, 95, 234.
 Laborie (Mme), 134.
 La Charme (Edgar de), 280.
 Lachaud, avocat, 289, 291.
 Lachaume, huissier, 218.
 Lacordaire (Père), 63.
 Lacrasse, brocanteur, 260.
 Lacressonnière (M. et Mme), acteurs, 228, 229.
 Lafenestre (Georges), poète, 194.
 Laferre, peintre, 262.
 Laferrière (Marius), 109.
 Laferrière (cte de), 36, 101, 102, 150.
 Laferrière, acteur, 232.
 Laffitte, lecteur, 218, 220.
 Laffitte (Charles et Jacques), 282.
 Lafontaine, comédien, 216, 236.
 Lafontaine (Mme Victoria), comédienne, 216.
 La Fontaine (*ables de*), 157.
 Lagrua (Mme de), chanteuse, 213.
 Lagrange (Mquis de), 180.
 Lagrange (cte Frédéric de), 279.
 Laine, abbé, 56.
 La Jehannière (de), relieur, 155.

- La Jus (baron de), 155.
 Lamartine (de), 189, 190.
 Lamballe (Pcesse de), 11.
 Lambert (baron), 145, 149.
 Lamey, Commandant, 35, 180.
 Lami (Eug.), peintre, 217.
 La Moskowa (Pce de), 34, 35, 54, 175, 178.
 La Moskowa (Pcesse de), 179.
 Landrol, acteur, 222, 236.
 La Poëze (ctesse de), 65, 149, 179, 279.
 La Poëze, 301.
 Lapommeraye (H. de), confrencier, 191, 215, 232.
 Laprade (de), académicien, 183.
 Larminat, générale des Garets (Mlle de), 39, 65, 179.
 La Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville (Mme de), 279.
 La Rochette (baron de), 279, 283.
 Larrey (Baron), 42.
 La Rue (M. de), 148, 149.
 Lassouche, acteur, 225.
 Lastic (cte de), 181.
 Lathauwers, assassin, 302.
 Latour (Mlle Amélie), actrice, 231.
 La Tour-Maubourg, 54, 179.
 La Tour St Ybars, 189, 234.
 La Trémoille (duchesse de), 279.
 Laurens (J. P.), peintre, 250.
 Laurent (Mme Marie), actrice, 219, 221, 229, 235.
 Laurier, avocat, 287, 291.
 La Valette (Mquis et Mquise de), 42, 49.
 Laveaucoupet (général), 307.
 Lavieille, peintre, 258.
 Law de Lauriston (cte), 179.
 Lawoestine (cte de), 83.
 Laya, avocat, 291.
 Lazare le Ressuscité (lettre de), 294.
 Leblanc (Léonide), actrice, 76, 228.
 Le Bœuf, maréchal, 42, 46, 87, 175, 249, 276.
 Lebreton-Bourbaki (Mme), 179.
 Lebrun, général, 175, 178.
 Lebrun, académicien, 45, 183, 185, 186.
 Lechesne, général, 83.
 Lecocq (Ch.), compositeur, 237.
 Leconte de Lisle, poète, 194, 220.
 Lefranc (Victor), avocat, 291.
 Lefresne (Mme), actrice, 238.
 Lefuel, architecte, 2.
 Legault (Mlle Maria), actrice, 95.
 Legouvé, académicien, 91, 183.
 Legrand (Berthe), actrice, 228.
 Lehmann (Henri), peintre, 263.
 Le Hon (cte), 121.
 Le Hon (ctesse), 120, 121.
 Lemaître (Frédéric), acteur, 232.
 Lemaître (Charles), acteur, 235.
 Lemerrier de Neuville, auteur, 266, 267.
 Lemerre, éditeur, 193.
 Lemontey, académicien, 156, 158.
 Lemoyne (Mme), née Ney, 143.
 Lempereur, soldat, 310.
 Lenté, avocat, 291.
 Léon, valet de chambre, 104.
 Léonce, acteur, 226.
 Lepic (général cte), 36, 82, 83, 178.
 Lermine (J.), journaliste, 199, 202.
 Le Roux, député, 42.
 Leroux, comédien, 216.
 Leroux (Pierre), philosophe, 272.
 Leroy, chanteur, 237.
 Lescure (de), écrivain, 157.
 Lesergent d'Hendecourt, capitaine, 178.
 Lesparre (duchesse de), 102.
 Lespès (Léo), écrivain, 191, 203.
 Lesseps (cte F. de), 66.

- Letronne, écrivain, 159.
 Leuchtenberg (Gd-duc de), 134.
 Leuven (A. de), dr de théâtre, 212.
 Lévy (Mlle E.-M.), 78.
 Lévy (Mlle Jeanne), 78.
 Lezay-Marnésia (cte et ctesse de), 34, 179, 180.
 Lhérie, chanteur, 212.
 Lhéritier, acteur, 95, 225.
 Ligniville (cte de), 35, 54, 180.
 Limonier, née Bayle (Mme), voir Bayle.
 Limonier (M.), 172.
 Lloyd (Mlle), comédienne, 217.
 Lockroy (Ed.), journaliste, 198.
 Locle (Camille du), 210.
 Loliot, piqueur, 117.
 Lombard (M. et Mme), 302, 303.
 Louis XIV, 105.
 Louis XVI, 157.
 Louis-Philippe I^{er}, 25, 53, 120, 156, 165, 184.
 Lourmel (ctesse de), 179.
 Louvel, 273.
 Louvet, ministre, 278.
 Lovely (Mlle), actrice, 221.
 Lubanski, employé de banque, 302.
 Luther (Vve), 299.
 Lutz, chanteur, 214.
 Lyons (Lord), ambassadeur, 275.
 Mac-Donald, Maréchal, 102.
 Mac-Evoy, bookmaker, 281.
 Mackensie-Grievés (M.), 280.
 Mac-Mahon (Mquise de Piennes, née), 53.
 Mac-Mahon (Mhalet Mhale de), 43, 48, 86, 120, 131.
 Macowley (Mme), 270.
 Magnan, Maréchal, 15, 149.
 Magnard (Francis), journaliste, 190, 248.
 Magne, ministre, 42.
 Magnier (Mlle Marie), actrice, 225.
 Magny (de), 301.
 Magny, restaurateur, 198.
 Mahomet (lettre de), 299.
 Maillard, intendant, 27.
 Maine (duchesse du), 90.
 Maintenon (Mme de), 157.
 Malakoff (Maréchale Pélissier, duchesse de), 48, 266.
 Malartie (de), 301.
 Malherbe (général), 82, 177.
 Mallarmé (Stéphane), poète, 194.
 Mallet, piqueur, 117.
 Mallet (Mlle), chanteuse, 214.
 Malot (Hector), écrivain, 192.
 Manet (Ed.), peintre, 252.
 Manoir (vicomte du), 103.
 Manuel (Eug.), poète, 234.
 Marc (Gabriel), poète, 193.
 Marcelin, journaliste, 202.
 Marchal (Ch.), peintre, 251.
 Marcol (M. d), 182.
 Maret (Henry), journaliste, 199.
 Marie-Antoinette (Reine), 157.
 Marie-Louise (Impératrice), 92.
 Marie-Madeleine (lettre de), 298.
 Marie-Rose, chanteuse, 211.
 Marigny (marquis de), 102.
 Marion (comtesse Clary, née), 39, 65, 179.
 Marmier (Xavier), académicien, 190.
 Marnas, procureur général, 136.
 Maroteau, journaliste, 200.
 Marpon, éditeur, 220.
 Marquet, sculpteur, 262.
 Martimprey (général cte de), 43.
 Martin (Mlle), actrice, 233.
 Martin (Henri), écrivain, 191.
 Martinet, dir. de théâtre, 215.
 Marx (Adrien), journaliste, 201.
 Massa (marquis de), 53, 115, 122 et suiv.
 Massé (Victor), compositeur, 210.
 Massin (Mlle), actrice, 236.
 Masson (Michel), écrivain, 191.
 Mathieu (cardinal), 42.
 Mathilde (Pcesse), 41, 53, 72, 86, 96, 157, 249, 265, 270, 275.

- Mathyssens, bookmaker, 281.
 Matthieu, poète, 199.
 Maubant, comédien, 216, 234.
 Maulde, avocat, 291.
 Mazas (colonel), 10.
 Mazoudier, acteur, 217.
 Maximilien, empereur, 170.
 Mecklembourg-Schwerin (Gd-duc de), 211.
 Mège, ministre, 278.
 Mégy, mécanicien, 288.
 Meilhac (Henri), auteur, 211, 226.
 Meissonier, peintre, 252, 253, 256, 258.
 Melchissédec, chanteur, 90.
 Mélingue, acteur, 228, 236.
 Mellinet (général), 88.
 Ménard (René), critique, 251.
 Mendès (Catulle), écrivain, 194.
 Mérat (Albert), écrivain, 194.
 Mérimée (Prosper), académicien, 184, 185, 189.
 Merruau, conseiller d'Etat, 17.
 Merveilleux-Duvignaux, avocat général, 301.
 Metternich (Pce de), ambassadeur, 96, 266, 275.
 Metternich (Pcesse de), 48, 61, 90, 148, 149, 266, 273, 279.
 Maurice, sous-chef de cuisine, 27.
 Maurice (Mme), dame d'atours, 107, 108.
 Meurice (Paul), journaliste, 198, 206.
 Meyerbeer, compositeur, 135.
 Michel-Ange, 188.
 Michelet, académicien, 197.
 Mignet, académicien, 183, 190.
 Milher, acteur, 231.
 Millet, peintre, 254.
 Millière, journaliste, 199, 288.
 Millius, capitaine, 30.
 Milton (Robert), journaliste, 282.
 Mocquard, 33, 161 et suiv.
 Moeker, d^r de la scène à l'Opéra-Comique, 212.
 Moinaux (Jules), auteur, 236.
 Moisset (Mlle), chanteuse, 212.
 Molènes (Mme de), écrivain, 202.
 Molière, 107.
 Mollard (général), 178.
 Moltke (général de), 131.
 Momsen (Théod.), correspondant de l'Institut, 191.
 Moncey, Maréchal, 101.
 Monet (Claude), 252.
 Monnier (Henry), dessinateur, 191.
 Monselet (Charles), journaliste, 201, 206.
 Montaigne (lettre de), 158.
 Montal, acteur, 228.
 Montalembert (cte de), académicien, 183, 184.
 Montalivet (cte de), 44.
 Montaubry, chanteur, 212.
 Montbrun (baron de), 24, 29, 82.
 Montebello (Général comte de), 54, 178.
 Montebello (ctesse de), 179.
 Montépin (X. de), écrivain, 237.
 Montgomery (ctesse de), 279.
 Montguyon (cte Fernand de), 280.
 Montholon (ctesse de), 271.
 Montigny, dir. de théâtre, 222, 223.
 Montijo (M. et Mme de), 105.
 Montjauze, chanteur, 214.
 Montjovet (Césarine), servante, 223.
 Montrouge, acteur-directeur, 215, 230.
 Morice (Henri), 155.
 Morio de l'Isle (baron), 83.
 Morlot (cardinal), 55.
 Mornay (mquis de), 273.
 Morny (duc de), 120, 121, 125, 162, 259, 277, 278, 280.
 Morny (Pcesse S. Troubetzkoï, Duchesse de), 48.
 Morris, écurie, 282.
 Mortemart (duc de), 44.

- Mosselmann (ctesse Le Hon, Mlle), 120.
 Mouchy (duc de), 86, 265.
 Mouchy (duchesse de), 48, 86, 96, 265, 270, 275.
 Mougeot, inspecteur de police, 288.
 Moulin, valet de chambre, 104.
 Moulton (Mme), 270, 271.
 Mounet-Sully, comédien, 219, 220.
 Muller, valet de chambre, 105.
 Muller (Eug.), écrivain, 191.
 Mullois, abbé, 57.
 Munié, acteur, 221.
 Munster (M.), 47.
 Murat (Pce Joachim), 41, 65, 86, 150, 275.
 Murat (Pcesse Joachim), 86.
 Murat (Prince), 41, 44, 86, 266, 275.
 Murat (Princesse), 41, 86, 96.
 Murat (duchesse de Mouchy, née Pcesse Anna), 48, 148.
 Murger (Henri), écrivain, 252.
 Musard (Mme), 276.
 Musset (Alfred de), 14, 16, 102, 189.
 Napoléon I^{er}, 160, 170, 184, 192.
 Napoléon (Prince), 3, 41, 44, 53, 86, 191, 265, 273, 275.
 Narro de Ortega (général), 108.
 Nathalie (Mme), actrice, 216, 234.
 Nazon, peintre, 257.
 Neffitzer, écrivain, 198.
 Négrier, général, 175.
 Nélaton, docteur, 42.
 Néron, 296.
 Nertann, acteur, 225.
 Newton (lettre de), 295.
 Ney, Maréchal, 34, 143.
 Ney (Edgar), Pce de la Moskowa, 143 et suiv.
 Nicolas II, 142.
 Nicolet (J.), avocat, 290.
 Nicolini, chanteur, 213, 235.
 Niel, Maréchal, 131, 175.
 Niel, Maréchale, 49.
 Nieuwerkerke (comte de), 47, 55, 102.
 Nigra (chevalier), ambassadeur, 275.
 Nilsson (Mlle), chanteuse, 210, 236, 271, 274.
 Nisard (Désiré), académicien, 183, 190.
 Nivière (baron), 283.
 Noailles (duc de), 27.
 Noailles (cte Alfred de), 279.
 Noir (Victor), 95, 192, 234, 287.
 Noireterre (de), officier d'ordonnance, 123.
 Nucingen (baron de), personnage de Balzac, 165.
 Numa, acteur, 225.
 Offenbach, compositeur, 216, 227.
 Ollembourg (colonel), 131.
 Ollivier (Emile), ministre, 20, 42, 121, 190, 278.
 O'Monroy (Richard), écrivain, 202.
 Oppermann (commandant), 83.
 Ouin La Croix, abbé, 57.
 Orléans (duc d'), 120, 157.
 Orsini, 175.
 Orx (Bure, comte d'), 168 et suiv.
 Osmond (comte d'), 279.
 Ozy (Alice), comédienne, 3.
 Paillard, colonel, 58.
 Paillard de Villeneuve, avocat, 290.
 Paillet (Marie-Anne), épouse Puzin, 168.
 Pajol (général vte), 176, 178.
 Palermi, chanteur, 213.
 Pallianti, acteur, 213.
 Paniaga (Mme la duchesse de Malakoff, née de la), 48.
 Parade, acteur, 221.
 Paradis (Mlle), 171.
 Parès, chef de musique, 89.

- Parieu (de), 45, 278.
 Parme (duc de), 273.
 Pasca (Mme), actrice, 225, 236.
 Pascal, 295.
 Pasdeloup, chef d'orchestre, 214.
 Pasqualine (Mme Conneau, née), 36.
 Patin, académicien, 183, 190.
 Patti (Adelina), chanteuse, 89, 90, 213, 237.
 Paul (Saint) (lettre de), 297.
 Paulus, chef de musique, 88.
 Paurelle (Mme), actrice, 301.
 Pazat, concert, 306.
 Péan, docteur, 224.
 Pélissier, duchesse de Malakoff, (Maréchale), 48.
 Pellerin, acteur, 95.
 Pelletan (C.), 66.
 Pelletier (Mme), dame d'atours, 108.
 Pelloquet, 257.
 Pène (H. de), journ., 134, 206.
 Pépa, trésorière, 108.
 Perès (Gil), acteur, 225, 234.
 Pernety (vte et vtesse Maurice), 122, 125.
 Pernety-Haussmann (Didier), 127.
 Perraud, sculpteur, 262.
 Perrégaux, banquier, 283.
 Perrin (E.), directeur de théâtre, 210, 216.
 Persigny (Fialin, duc de), 42, 125.
 Persigny, née Ney de la Moskowa (dhesse de), 48, 143.
 Pessard (Emile), compositeur, 235.
 Peters (Adelaïde), née Bure, 168, 169.
 Peters (Louis), ingénieur, 169.
 Petit (Francis), marchand de tableaux, 260.
 Petyst de Moscourt, capitaine, 178.
 Peyrat, 198.
 Piennes (mquis de), 53, 180.
 Pierre (Saint) (lettre de), 297.
 Pierres (baron de), 117, 180.
 Pierres (baronne de), 179.
 Pierron, capitaine, 179.
 Pierson (Blanche), actrice, 225.
 Pietri, préfet de police, 46, 54, 129, 132.
 Pietri (Fr.), 162, 166.
 Pinçon, piqueur, 21.
 Pinel, docteur, 155.
 Piot (Félicie), cuisinière, 303.
 Pissaro, peintre, 253.
 Pitra (cardinal), 42.
 Plasson, peintre, 256.
 Platon, 296.
 Pleignier, capitaine, 165.
 Plunkett, dir. de théâtre, 225.
 Poe-Nanquette, 280.
 Poilly (baronne de), 266.
 Poisson (baron), 17.
 Poisson (baronne), 125.
 Pollet, capitaine, 109.
 Pompadour (mquise de), 102.
 Pongerville (de), académicien, 183, 184, 190.
 Poniatowski (Prince), 115, 120, 128, 141.
 Ponson du Terrail, écrivain, 198.
 Porel, comédien, 219, 220.
 Possoz, 17.
 Potel, chanteur, 212.
 Pourtalès (comtesse de), 157, 279.
 Poussin (Mme), dame d'atours, 108.
 Préault (Auguste), sculpteur, 260.
 Preillon, maître d'hôtel, 26.
 Prevost-Paradol, académicien, 184, 185, 190.
 Prilleux, chanteur, 212.
 Primoli (cte et ctesse), 86.
 Preston (M. et Mme), acteurs, 225, 301.
 Protot, avocat, 288.
 Prudhon, comédien, 216, 217.
 Pruneville, armurier, 138.
 Prusse (Roi de), 128 et suiv.

- Pujol, acteur, 225, 236.
 Pures, docteur, 293.
 Pyat (Félix), journaliste, 199, 237.
 Quatrefages (de), de l'Institut, 66.
 Quatrelles, écrivain, 193, 202.
 Quillico (colonel), 29, 165.
 Quinet (Edgar), 192.
 Quinsonnas (de), 3.
 Rabelais, 298.
 Ragon (colonel), 181.
 Rainbeaux (F.), 115, 127 et suiv.
 Rainbeaux (née Mocquard, Mme F.), 166.
 Ramond (baron), 72.
 Ranc (A.), journaliste, 192, 198.
 Raucourt (Mme), actrice, 238.
 Randon (Maréchal comte), 86, 131.
 Ratier, conseiller municipal, 17.
 Ravaut, négociant en bois, 17.
 Ravel, acteur, 225.
 Rayneval (cte et ctesse de), 103, 179.
 Raynouard (Georges), 126.
 Récamier (Mme), 8, 56, 187.
 Reffye (commandant Verchère de), 176, 178.
 Régamey (F.) dessinateur, 262.
 Regnaud de St Jean d'Angély (Maréchal comte), 87, 119, 120, 130.
 Regnault (Henri), peintre, 250, 251, 262.
 Regnier, comédien, 63, 216.
 Reichenberg (Mlle), comédienne, 217.
 Reichstadt (duc de), 170.
 Reille (général comte), 178.
 Reiset (Mme F. de), 182.
 Rémusat (de), académicien, 183.
 Renan (E.), 190, 197, 273.
 Renaud (Armand), poète, 194.
 Renoir, 252.
 Revillon (Tony), écrivain, 191, 202.
 Reyer (E.), compositeur, 16.
 Ricci, compositeur, 215.
 Ricci (comte), 37.
 Richard (Maurice), ministre, 4, 31, 95, 233, 270, 278.
 Richelieu (duc de), 157.
 Richopin (Jean), poète, 219.
 Ricord (docteur), 181.
 Ricquier, régisseur de théâtre, 221.
 Rigault (Raoul), journaliste, 199.
 Rigault de Genouilly (amiral), 42, 87.
 Riom (Tony), acteur, 229.
 Riquier (Mlle Edile), comédienne, 216.
 Rimski-Korsakoff (Mme), 279.
 Ritt, directeur de théâtre, 212.
 Rivoli (duchesse de), 38.
 Robe Boyle, chimiste, 295.
 Robert-Fleury, peintre, 17.
 Robert-Fleury (Tony), peintre, 139.
 Robinson, bookmaker, 281.
 Roccagiovine (cte et ctesse), 86, 270.
 Rochefort (Henri), journaliste, 140, 198, 287.
 Rochegrosse, peintre, 220.
 Rochelambert (Mlle de la), 34.
 Roger (Maison), 109.
 Roguet (Général), 175, 178.
 Rohan-Chabot (Mlle de), 154.
 Rollin (Général), 81.
 Rollin (Commandant), 83.
 Roncière le Noury (baronne de la), 181.
 Ronsin (Mlle), actrice, 216.
 Roqueplan (Nestor), directeur de théâtre, 206, 230, 248.
 Rossini, compositeur, 211.
 Rothschild (Barons A. et G. de), 268, 280.
 Rouher, ministre, 45.
 Rousse, avocat, 289.

- Rousseau (J.-J.) 157.
 Rousseau, régisseur de théâtre, 227.
 Roustan, 271.
 Royer (président de), 45.
 Royer (Mlle Marie), actrice, 217.
- Sacaley, 162.
 Sacy (Silvestre de), académicien, 183, 187.
 Saffri, bookmaker, 281.
 Saint-Agnan-Choler, directeur de théâtre, 225.
 Saint-Albin (M. de), 180.
 Saint-Arnaud (Maréchal et Maréchal de), 15, 48, 114, 162.
 Saint-Germain, acteur, 95.
 Saint-Marc Girardin, académicien, 183.
 Saint-Simon (duc de), 157.
 Saint-Valéry, journaliste, 200.
 Saint-Victor (Paul), écrivain, 206.
 Sainte-Beuve, écrivain, 189, 190.
 Saintin, peintre, 217.
 Salis (Rodolphe), chansonnier, 10.
 Sallantin, président, 303.
 Salusiano Olezega (Don), 275.
 Sancy de Parabère (comtesse de), 54, 66, 179.
 Sancy de Parabère (baronne de), 148, 149.
 Sand (George), écrivain, 189, 218, 219, 235, 236, 271.
 Sandeau (Jules), académicien, 183, 190.
 Sanz (Mme), chanteuse, 213.
 Sarcey (Francisque), écrivain, 201, 206, 215.
 Sardou (J.), auteur, 189, 220, 236.
 Sasse (Mme Marie), chanteuse, 210.
 Saulcy (Mme de), 179.
 Savary (duc de Rovigo), 192.
 Savigny (vicomte de), 65.
 Savigny, écrivain, 206.
 Saxe-Weimar (duc de), 131.
- Second (Albéric), journaliste, 202.
 Segris, ministre, 278.
 Ségur (marquis de), 53.
 Ségur (comte de), académicien, 183, 186.
 Ségur, Princesse Lubomirska (comtesse de), 270.
 Sellenick, chef de musique, 89.
 Senart, avocat, 290.
 Sessi (Mme), chanteuse, 213.
 Seveste, comédien, 217.
 Shah de Perse (le), 142.
 Scheffer (Ary), peintre, 157.
 Schenck, peintre, 256.
 Schickler (baron de), 281, 283.
 Schmetz, 261.
 Schmidt, valet de chambre, 105.
 Schmitz (colonel), 176.
 Schneider (Eugène), président, 45.
 Schneider (Hortense), chanteuse, 227.
 Scholl (Aurélien), journaliste, 200, 201.
 Scribe (E.), auteur, 222.
 Siam (Roi de), 157.
 Sibour (Mgr), archevêque, 55, 67.
 Sibour (commandant), 67.
 Silvestre (Armand), poète, 194.
 Simon-Girard (Mme), chanteuse, 212.
 Sisley, peintre, 253.
 Socrate, 297.
 Soubeyran (Banque), 302.
 Steenackers, député, 284.
 Stevens (Alfred), peintre, 246, 256.
 Stoffel (Lt-Colonel), 131, 176.
 Strintz, acteur, 233.
 Suarez d'Aulan (comte de), 115.
 Sue (Eugène), auteur, 237.
 Sully-Prudhomme, poète, 194.
 Sultan (le), 157.
 Surat, chanoine, 45.
 Surville (commandant de), 65, 67.
 Symes, Mise de Bassano (Mlle), 101.

- Taillade, acteur, 219, 235, 238.
 Taine, historien, 197, 202, 215.
 Talbot, comédien, 216.
 Tallien, acteur, 219.
 Tarbé (Eugène), journaliste, 66.
 Tardieu (Docteur), 17.
 Tarente (Mac-Donald, duc de), 102.
 Tascher de la Pagerie (comte), 34.
 Tascher de la Pagerie (Lt-Colonel baron), 83.
 Teulat, 302.
 Texier (Edouard), journaliste, 201.
 Thélain (Charles), trésorier, 108, 162, 166, et suivant.
 Thérèse, actrice, 229.
 Thèse (Mlle), actrice, 221.
 Thierion (colonel), 83.
 Thierry (Edouard), adminis. du Théâtre-Français, 216, 218.
 Thierry, lecteur, 222.
 Thiers (A.), président, 26, 173, 183, 191.
 Thilbaut (Mlle), chanteuse, 233, 234.
 Thiron, comédien, 217.
 Thomas (Frédéric), avocat, 191, 192, 295.
 Thomas, peintre, 260.
 Thovex, huissier, 24.
 Thuillier, courrier, 117.
 Tirmarche (Mgr), 43, 56.
 Tordeus (Mlle), comédienne, 216.
 Torribio, machiniste, 218.
 Toulangeon (marquis de), 144, 149.
 Tour d'Auvergne (Pce de la), 42.
 Tourgueneff, écrivain, 197, 293.
 Touroude (Alfred), auteur, 218.
 Train, acteur, 225.
 Trécesson (mquis de), capitaine, 179.
 Tréhouart (amiral), 87.
 Trévis (mquis de), 103.
 Trimm (Timothée), journaliste, 191, 203.
 Troplong, président, 45.
 Troppmann, assassin, 293.
 Troubetzkoï (Pcesse Sophie), 121.
 Troyon, peintre, 259.
 Turner, libraire, 299.
 Tzarevitch (le), 129, 130, 133.
 Ugalde (Mlle), chanteuse, 237.
 Ulbach (Louis), écrivain, 195, 198.
 Uzès (duchesse d'), 10, 279.
 Vacquerie, journaliste, 198.
 Vaillant (Maréchal comte), 29, 31 et suiv. 42, 51, 81, 82, 177.
 Valabrègue (de), 83.
 Valabrègue (général), 307.
 Valade (Léon), poète, 194.
 Vallès (Jules), journaliste, 199.
 Vandal (comte), 14, 249.
 Varaigne du Bourg (baron de), 82.
 Vatt (Charles), jockey, 283.
 Vavas seur, comédien, 232.
 Vavin, 53.
 Vercingétorix (lettre de), 294, 297.
 Verdi, compositeur, 215.
 Vergé (général), 307.
 Vergeot (Alexandrine), 168, 169.
 Verly (colonel), 37, 179.
 Vernet (Horace), peintre, 157.
 Véron (Pierre), journaliste, 202, 270.
 Verteuil, secrétaire du Théâtre-Français, 218.
 Verther (de), ambassadeur, 275.
 Veillot (Louis), journaliste, 200, 251.
 Victor-Emmanuel (Roi), 65.
 Videix, comédien, 227, 228.
 Viel-Castel (comtesse de), née Bassano, 101.
 Viel-Castel (cte Horace de), 102.
 Vigny (Alfred de), écrivain, 189.
 Villaret, chanteur, 211.
 Villelume-Sombreuil (ctesse de), 143.

- Villemain, académicien, 155, 183, 185.
Villette (mquise de), 158.
Villiers de l'Isle (Adam), écrivain, 194, 237.
Villot, capitaine, 181.
Vinci (Léonard de), 102.
Virgile (lettre de), 296.
Viry-Cohendier (baronne de), 38, 179.
Vistre (Jean du), auteur, 237.
Vital-Debray, sculpteur, 13.
Vitet, académicien, 183.
Vitry d'Avancourt, 270.
Vizentini, 221.
Vladimir (Grand - Duc), 131.
Vois, comédien, 225.
Volpette (Mlle), 171.
Voltaire, 157, 158.
Von Thoren, peintre, 256.
Vrain-Lucas, 294 et suiv.
Vuillaume (Maxime), journaliste, 200.
Waldner, avocat, 60.
Walewski (cte), 37, 158, 168.
Walewska (ctesse), 33, 37, 38, 48, 179, 279.
Walsh (cte et vte), 101, 102.
Waubert de Genlis (général de), 178.
Weiss (J.-J.), journaliste, 198, 215.
Wettge, chef de musique, 89.
Wilhem, libraire, 299.
Wilhorts (Mlle de), chanteuse, 237.
Wilkens (docteur), 11.
Wolff (Albert), journaliste, 201.
Worms (Mlle), actrice, 95.
Worth (maison), 109.
Wright, bookmaker, 281.
Wurtz, de l'Institut, 66.
Yung, conférencier, 215.
Yvon (Ad.), peintre, 256.
Zangiaciomi (président), 288.
Zola (Emile), écrivain, 195, 252, 257.
Zulma-Bouffar, actrice, 227.
-

TABLE DES MATIERES

Pages

AVANT-PROPOS.

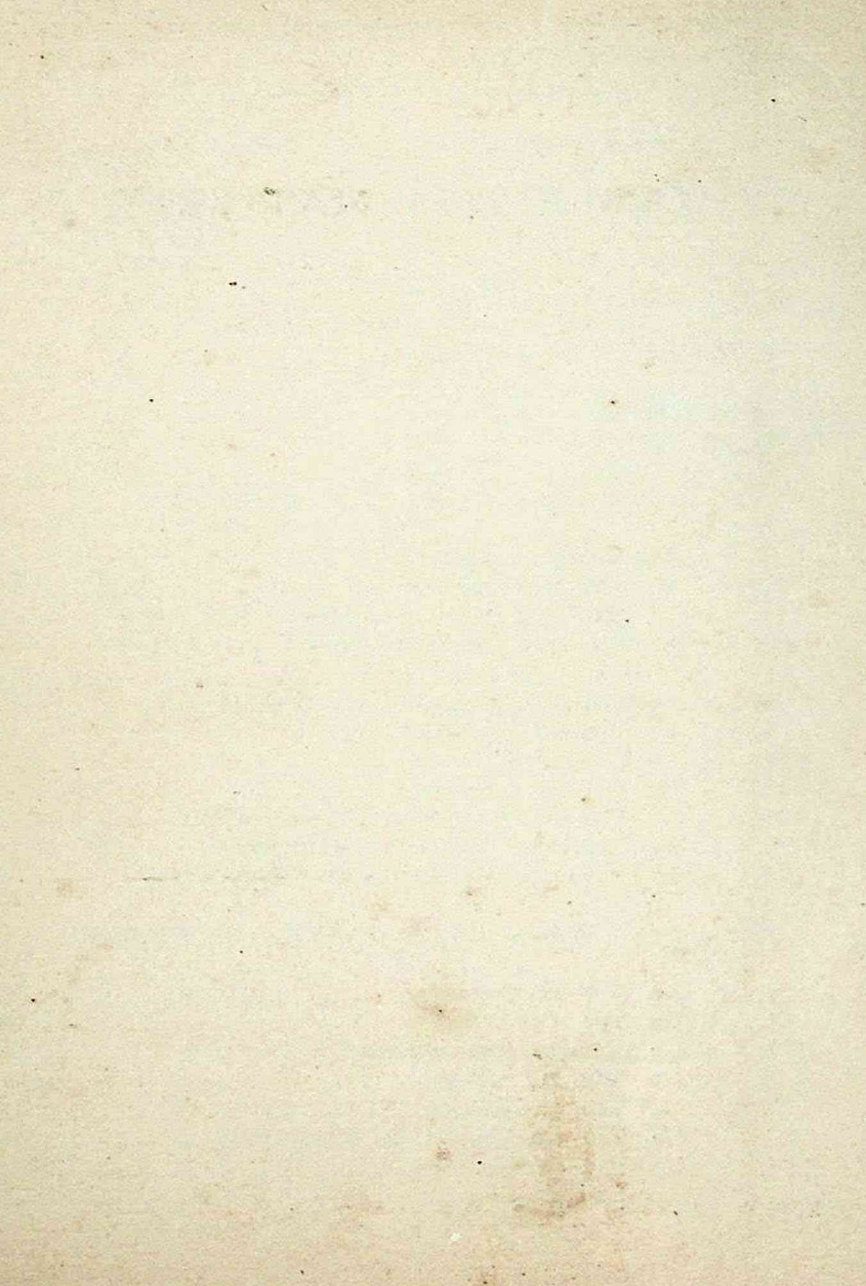
Paris en 1870	I
-----------------------	---

Première Partie. — LA COUR

I. — Un dîner intime aux Tuileries	19
II. — Le 1 ^{er} Janvier officiel	41
III. — Le Ministre de la Maison de l'Empereur.	51
IV. — La Grande Aumônerie et la Chapelle des Tuileries.	55
V. — Le Grand Maréchal du Palais	81
VI. — Le Grand Chambellan.. .. .	99
VII. — Le Grand Ecuyer.	113
VIII. — Le Grand Veneur.	143
IX. — Le Grand Maître des Cérémonies	153
X. — Le Cabinet civil de l'Empereur.. .. .	161
XI. — La Maison Militaire de l'Empereur ..	175

Deuxième Partie. — LA VIE DE PARIS

I. — La Vie littéraire	183
II. — La Vie théâtrale	205
III. — Le Monde des artistes	241
IV. — La Vie mondaine.. .. .	265
V. — La Vie judiciaire.. .. .	287
VI. — La Vie au Camp de Châlons.. .. .	305
VII. — La Vie matérielle.. .. .	321
INDEX ALPHABÉTIQUE	339



$$\begin{array}{r} 89 \\ \hline 14 \\ \hline 25 \end{array}$$

30 ym. . . .



1503043

CHRONIC

QUATE